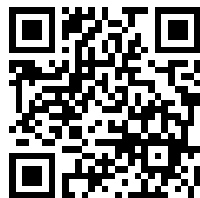

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

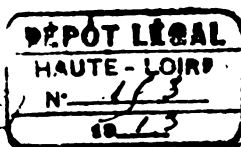
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KEY
RY
OF
MA

LOAN STACK

*Société académique du
Puy et de la Haute-Loire*



TROISIÈME ANNÉE — 1913.

Premier fascicule.

8459

BULLETIN HISTORIQUE

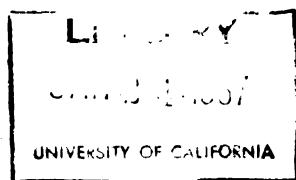
SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE & AGRICOLE

ILLUSTRÉ

PUBLIÉ PAR LA

**Société Scientifique & Agricole
DE LA HAUTE-LOIRE**

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS



LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE MARCHESSOU

PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESEURS

23, BOULEVARD CARNOT, 23

1913

3-1.

AS162
S617B8
v. 3-4

ESSAI DE RÉPERTOIRE
DES
EX-LIBRIS ET FERS DE RELIURE
DES BIBLIOPHILES
DU VELAY ET D'UNE PARTIE DE L'Auvergne
(DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE)

(Suite)

DE FUMEL.

ARMES : *d'or à 3 pointes d'azur,*

Famille originaire de Quercy où elle est connue dès le ^{xiii}^e siècle et qui n'intéresse le Velay que par l'abbesse bénédictine suivante.

Ex-libris de Marguerite-Laure de Fumel, fille de Louis, vicomte de Fumel, et de Catherine Thomas de Berthier, sœur de Jean-Félix-Henri de Fumel, évêque de Lodève et ancien comte de Brioude. Entrée très jeune dans l'ordre de Malte, elle n'en fut pas moins nommée abbesse de La Séauve Bénite, au diocèse du Puy, par lettres patentes du 29 décembre 1765, et fit profession dans l'ordre de Cîteaux le 24 mai 1766.

C'est sous l'administration de M^{me} de Fumel, 34^e et dernière abbesse de ce couvent fondé au début du ^{xiii}^e siècle, que le monastère de Clavas, du même ordre, lui fut réuni, et que les bâtiments abbaciaux furent reconstruits. D'après un rapport adressé

1

au subdélégué de l'intendant du Languedoc la situation de l'abbaye de la Séauve en 1787 était la suivante :



« 12 religieuses y compris l'abbesse, 17 domestiques; revenus, 17,659 livres; dépenses ordinaires, 14,300 livres; assez bonne maison, bien administrée, l'excédent des recettes est employé à parfaire l'édifice construit à neuf ». M^{me} de Fumel, obligée d'abandonner son titre et son couvent en 1790, quitta le pays; j'ignore où et quand elle finit ses jours.

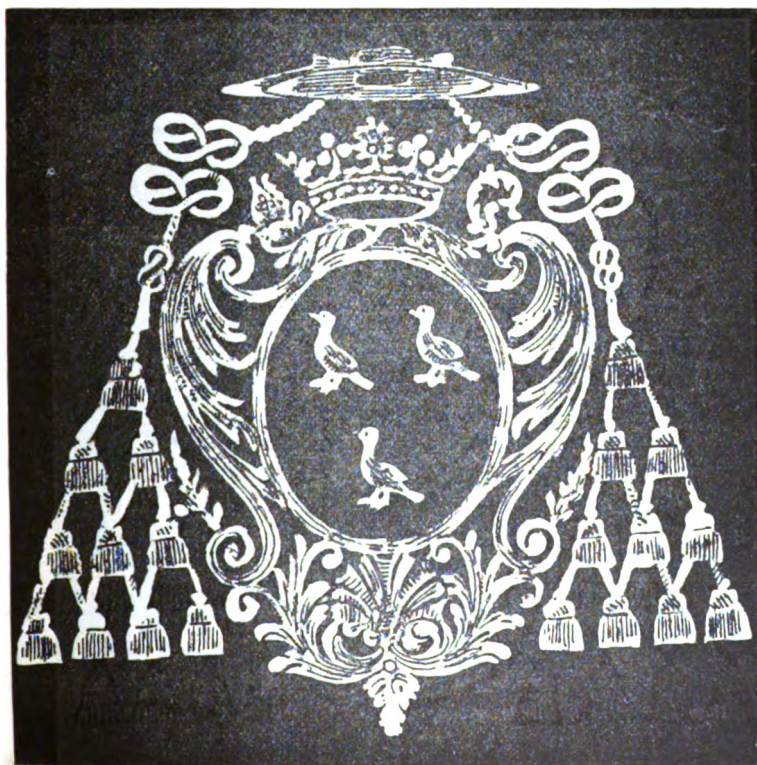
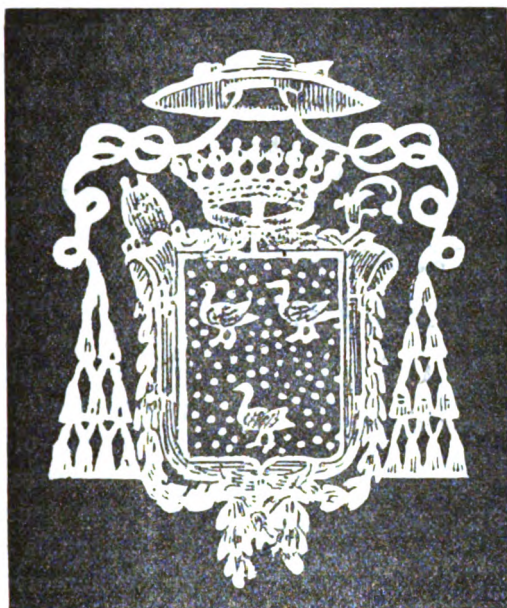
Cette abbesse aimait les objets d'art et les livres. Le beau maître-autel de l'église de Saint-Didier porte son nom.

Son ex-libris est intéressant par ses attributs de Malte; grande croix, chapelet, chef de l'ordre au blason, qui semblent peu à leur place sur la marque de bibliothèque d'une religieuse cistercienne et dont la présence s'explique ainsi : par privilège spécial obtenu le 9 juillet 1767 du grand-maître de Malte, M^{me} de Fumel fut autorisée à conserver et à porter les insignes de l'ordre qu'elle avait quitté.

DE GALARD (évêque du Puy).

ARMES : d'or à 3 cornilles de sable becquées et membrées de gueules.

Trois fers à dorer et un ex-dono de Marie-Joseph de Galard-Terraube, fils de Jean-Gilles et de Marie-Victoire de Moret de Montarnal, né le 20 mai 1736 au château de Terraube (Gers), prieur de Sorbonne en 1761, chanoine de Notre-Dame de Paris le 23 octobre de la même année, aumônier du roi en 1766; nommé à l'évêché du Puy en 1774 et sacré le 24 juillet de cette année, abbé de la Chassaigne en Bresse et de Saint-Paul de Ver-

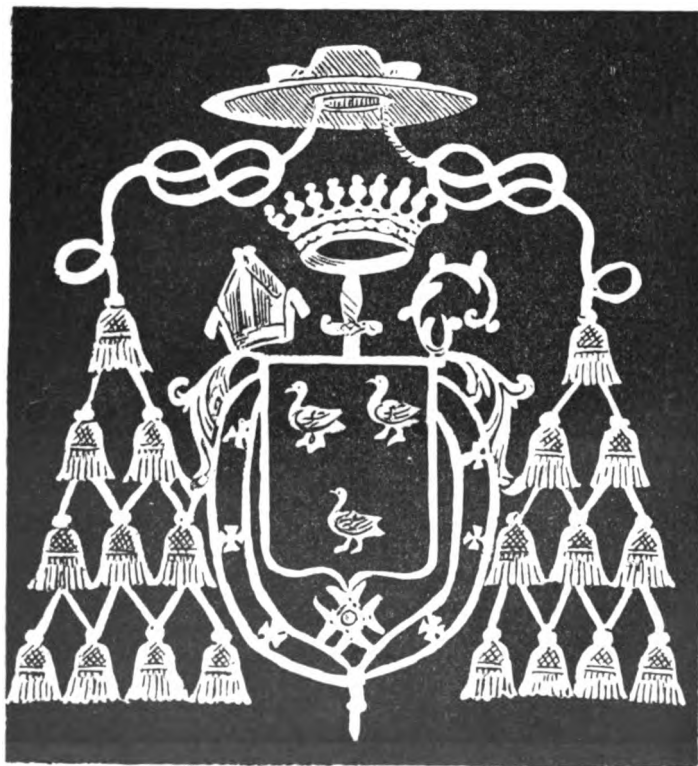




DONNÉ PAR LE ROI
A M. DE GALARD,
Evêque du Puy ,
Pour la Bibliothèque publique
DU COLLÈGE ROYAL.
1783.

dun, membre de l'assemblée des notables en 1787, émigré en 1791, réfugié successivement à Constance et à Ratisbonne où il mourut le 8 octobre 1804.

La bibliothèque de M. de Galard était importante puisqu'en 1789 elle comprenait 1,667 volumes. Seuls les ouvrages liturgiques usuels ou ceux auxquels tenait particulièrement le prélat étaient ornés de fers



de reliures à ses armes. De ceux-ci, assez nombreux, trois sont reproduits ici. L'un d'eux porte le Pallium dont le privilège autrefois réservé aux évêques du Puy avait été négligé par les prédécesseurs de Mgr de Galard et que celui-ci réclama et obtint de Rome après de laborieuses négociations le 8 février 1777.

L'ex-dono se trouve sur un certain nombre de volumes déposés aujourd'hui à la Bibliothèque du Puy. Louis XVI qui honorait l'évêque du Puy d'une particulière amitié le choisissait comme intermédiaire pour ses libéralités au collège.

GAYARDON DE FENOYL.

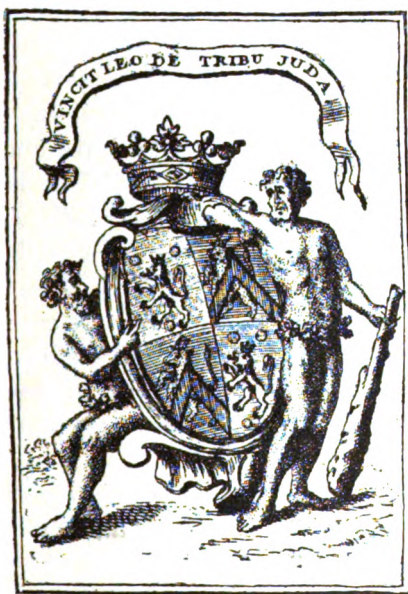
ARMES : écartelé : au 1 et 4 d'azur au lion d'argent armé, couronné et lampassé de gueules, accompagné de 3 besans d'or 2 en chef et un en pointe (Gayardon) : au 2 et 3 d'azur au taureau furieux d'or, à un chevron de gueules brochant sur le tout (Fenoyl).

Famille originaire de Bretagne établie en Forez au xv^e siècle et qui s'installa à Tiranges et à Boisset par le mariage de Raymond de Gayardon de Gresolles, fils de François et de Marie de Bois, et frère d'une abbesse de la Séauve, avec Marguerite Chappuis, fille de Laurent, seigneur de Chaumont.

Son fils Laurent épousa en 1694 Marguerite Oriane de Fenoyl-Thurey qui hérita de tous les biens des Fenoyl et en porta le nom aux Gayardon.

L'ex-libris ici reproduit est celui de leur fils Laurent-Charles de Gayardon, marquis de Fenoyl, seigneur de Tiranges, Boisset, Chaumont, Montagnac et Fournès, baptisé à Montbrison le 10 mars 1696, page du

duc de Berry, capitaine d'infanterie au régiment de Tallard, marié le 7 mars 1728 à Madeleine Laisné, fille d'Antoine, écuyer, et de Madeleine Lefèvre.

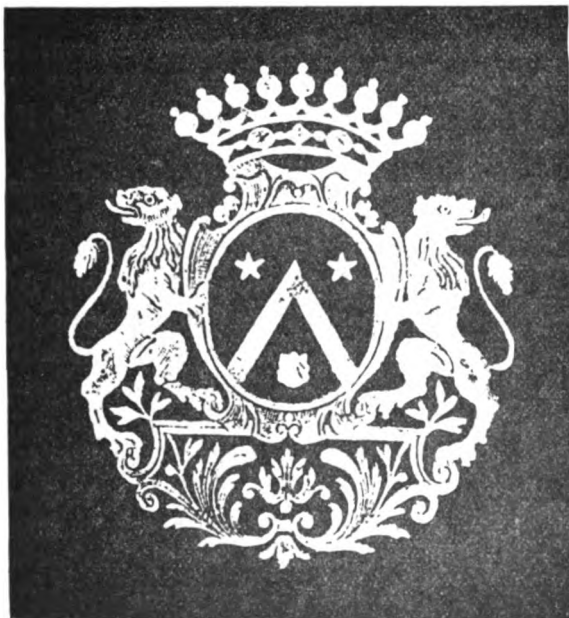


Cette pièce a déjà été reproduite dans l'Armorial des bibliophiles du Lyonnais; j'ai puisé dans ce bel ouvrage quelques-uns des éléments de cette notice.

GIRAUD DE LACHAU.

ARMES : *d'azur à un chevron échiqueté d'or et de gueules, accompagné en chef de 2 étoiles d'or et en pointe d'une coquille d'argent.*

Famille de Rosières dont le premier auteur connu est Pierre Giraud, notaire vers 1650, qui fit enregistrer ses armes en 1696.



Fer de reliure de l'abbé Jean Giraud de Lachau, né à Rosières le 4 décembre 1716, fils de François et de Catherine-Gabrielle de Bellidentis de Landes, numismate, bibliothécaire du duc d'Orléans, plus tard recteur de l'hôpital de la ville de Billom, titre en qualité duquel il donna procuration le 4 mars 1789 à Jean Huguet, chanoine

de Billom, à l'effet de le représenter à l'assemblée convoquée pour la nomination des États Généraux (1).

L'abbé de la Chau est l'auteur de : *Description des principales pierres gravées du cabinet de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans*. Paris, 1780, 2 vol. in-fol. avec nombreuses gravures, et de *Dissertation sur les attributs de Vénus*. Paris, 1776, in-4, avec figures de Saint-Aubin dont l'une, la Vénus en cul-de-lampe de la

(1) Jacotin, *Mémoires de Duranson*.

dernière page, lui valut, le 21 mars 1776, une lettre et un quatrain amusant de Voltaire.

Il existe de cet ecclésiastique un portrait à l'huile au château de Lafay près Saint-Symphorien-sur-Coise, habitation actuelle de ses arrière-neveux de Jerphanion, et une miniature appartenant à M. de Vaux.

Le fer ici reproduit ne présente pas d'attributs ecclésiastiques et pourrait être attribué à un des frères de l'abbé, surtout à Benott Giraud de Lachau qui épousa à Lyon en 1758 Catherine Meyzieu et laissa postérité.

GRANGIER.

ARMES : de gueules à la grange d'argent, au chef cousu d'azur chargé de 3 étoiles d'argent.

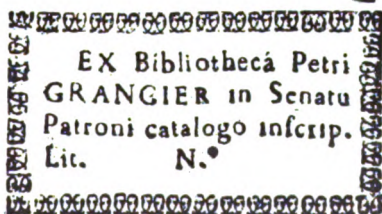


Riom et exerça dans cette ville pendant 40 ans la profession d'avocat. Il se titrait sgr. de Védières, Cordès et Orcival, et mourut à Orcival à 83 ans le 11 décembre 1777.

Son ex-libris est ici reproduit

Famille originaire des environs de la Chaise-Dieu, fixée à Allègre en 1619 et ennoblie en la personne du personnage suivant.

Etiquette et ex-libris de Pierre Grangier, fils de François seigneur d'Ampilhac, avocat en Parlement, et de Claire Boutaud de la Clède, né à Allègre le 6 décembre 1694. Il fut d'abord bailli du marquisat d'Allègre, puis après son mariage le 7 décembre 1725 avec Jeanne Rigaud de la Chabannes, fille de Jean et de Françoise Feydit, se fixa à



pour la quatrième fois et a déjà été étudié par M. Tardieu, par MM. Poidebard, Baudrier et Galle, et enfin par M. de Remacle dans les Archives de collectionneurs d'ex-libris, 15^e année.

Ce dernier auteur signale et reproduit dans la même étude l'ex-libris de François Grangier de Lamothe, petit-fils du précédent. Ce personnage n'habita jamais Allègre que sa famille avait complètement abandonné. Je me contente donc de signaler sa marque de bibliothèque sans la reproduire.

GRELLET DE LA DEYTE.

ARMES : parti : au 1 de sinople au lion d'argent armé, lampassé et couronné d'or, accompagné de sept grelots de même posés en orle ; au 2 de gueules à trois grelots d'or au chef d'argent chargé de deux étoiles d'azur surmontées d'un croissant de même.

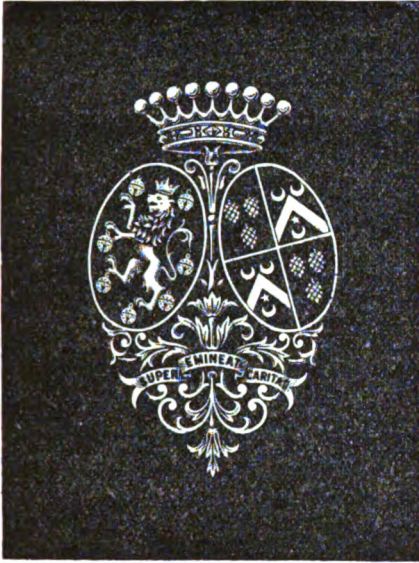


Famille originaire du Berry, passée en Auvergne à la fin du xiv^e siècle.

Ex-libris de M. Emmanuel Grellet de la Deyte, fils de Félix, bâtonnier de l'ordre des avocats

de Riom, et de Marie-Antoinette-Joséphine Peyronnet de la Ribière. Né à Riom le 18 mars 1850, secrétaire du préfet de la Loire-Inférieure en 1872, conseiller de préfecture du Var en 1877, sous-préfet de Largentières la même année, révoqué le 30 décembre 1877, conseiller général de la Haute-Loire en 1880, maire d'Allègre de 1882 à 1897, marié le 25 mars 1878 à Louise de Landrian de Fisson du Montet.

Bibliophile et héraldiste, M. Grellet de la Deyte qui est l'auteur de différents travaux très appréciés sur les familles nobles et sur l'histoire d'Auvergne, m'a, avec une extrême obligeance, fourni à maintes reprises, des notes biographiques utilisées dans le présent travail.



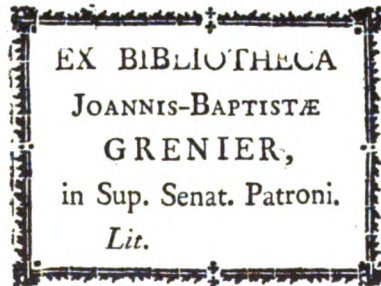
**Grellet de la Deyte et
Calemard de la Fayette.**

— Fer d'Henri Grellet, officier de cavalerie, né à Allègre, le 9 juillet 1882, fils d'Emmanuel Grellet de la Deyte et de Louise de Landrian de Fisson du Montet, marié le 26 juin 1914 à Jenny Calemard de la Fayette, fille de Fernand et de Marie Olivier, et sœur du délicat poète Olivier de la Fayette, enlevé trop tôt à l'admiration de ses amis et à l'affection des siens.

GRENIER.

Ancienne famille bourgeoise de Brioude qui a formé plusieurs branches.

Jean-Baptiste Grenier, fils de Claude et de Marguerite Solet, né à Brioude le 21 avril 1753, avocat à Riom, puis secrétaire de l'Assemblée provinciale d'Auvergne en 1787, député de la sénéchaussée d'Auvergne en 1789, fondateur avec Gauthier de Biauzat et Huguet du *Journal des Débats*, député de la Haute-Loire au Corps Législatif, receveur général du Rhône en 1830, puis receveur particulier à Brioude, mort dans cette ville le 26 mars 1838, marié en 1776 à Antoinette Vimal, possédait une très importante bibliothèque marquée de la modeste étiquette ci-dessus.



On trouve assez fréquemment deux ex-libris armoriés gravés par Brandès et portant la légende : « Ex-libris Joannis-Baptistae

Grenier, *causarum patronus* », avec variante pour la seconde pièce. Le possesseur de ces deux marques, avocat à Montpellier au XVIII^e siècle, n'a de commun que le nom avec le personnage dont je viens de parler.

DE GUMPERTZ.

ARMES : *Ecartelé au 1 et 4 d'or à l'aigle à deux têtes party de sable ; au 2 et 3 de gueules au dextrochère, vêtu d'argent, la main au naturel armée d'une épée aussi d'argent ; sur le tout d'or à la croix de Saint André de gueules chargée en fasce d'un lambel de 3 pendants de même.*

Famille de bonne noblesse allemande, fixée en Vivarais au XVII^e siècle et qui intéresse le Velay par ses alliances.

Jean-Louis de Gumpertz de Gusten, fils de Jean Balthazard et

de Marie-Hélène Badon, admis à l'Ecole militaire sur certificat de noblesse délivré par d'Hozier le 17 août 1781, chevalier de Saint-Louis, retiré du service à la Révolution, plus tard maire de Vernoux pendant 18 ans, chevalier de la Légion d'honneur et du Lys, mort à Vernoux le 18 novembre 1834, utilisait un curieux petit ex-libris Louis XVI (dim. : 8 × 5 1/2 cm.) où l'écu à la française aux armes ci-dessus décrites, porté par un socle sur lequel se détache la croix de Saint-Louis et flanqué de guirlandes de fleurs, est timbré de deux casques tarés de profil



ornés de leurs lambrequins et sommés de couronnes de marquis avec comme cimiers à dextre la croix de Saint-André chargée de son lambel, à senestre un vol et un dextrochère armé.

De son mariage contracté le 18 octobre 1796 avec Louise-Gabrielle de Jansac, Jean-Louis de Gumpertz eut entre autres enfants : 1^o Félix-Gabriel qui épousa au Puy en 1842 Constance

de Planhol, fille de Christophe de Genestet de Planhol et de demoiselle Cohade d'Augerolles; 2° Gabrielle-Hélène, mariée en 1829 à Noël Perret, du Puy; 3° Maria, qui épousa en 1839, Célestin Rioufol, notaire à Saint-Pierreville (Ardèche), d'où M. Emmanuel Rioufol, ancien président de la Chambre des notaires du Puy, qui possède une partie de la bibliothèque de son grand-père et auquel je dois communication de cet ex-libris.

JAMON ET DU NOYER DES SAUVAGES.

ARMES : *de gueules au chevron d'or accompagné de 3 trèfles d'argent (Jamon).*

ACCOLÉ : *d'azur à une tour d'argent maconnée de sable chargée d'un lion passant de gueules et accompagnée en pointe d'une étoile d'argent (du Noyer des Sauvages).*

Famille bourgeoise de Montfaucon qui habitait cette ville dès le xvi^e siècle.

Ex-libris de François-Dominique Jamon, fils de Paul, avocat, juge de Tence, et de Madeleine Chambon, et frère d'autre Paul, jésuite, auteur d'une oraison funèbre (1). Né à Montfaucon le 15 septembre 1707, procureur du roi à la viguerie de Montfaucon, puis juge au baillage de la même ville, il épousa le 6 septembre 1735 Madeleine du Noyer des Sauvages, d'une ancienne famille noble du Monastier, et mourut au Puy d'une attaque d'apoplexie le 14 juin 1773. « *MM. les avocats de la ville, dit Garde des Fauchers, se distinguèrent même dans cette triste occurrence. Cette remarquable compagnie, pour témoigner sa sensibilité à la perte que le pays de Velay venait de faire, assista en corps à son convoi funèbre* ».

François-Dominique Jamon avait eu de « *sa très chère* » épouse, morte elle-même le 5 avril 1781, au moins neuf enfants dont trois fils acquirent une certaine notoriété régionale : Paul-François-Régis, né le 22 mai 1740, curé constitutionnel de Saint-Chamond;

(1) Oraison funèbre de très haut et très puissant seigneur Pierre-Joseph Hyacinthe marquis de Caylus, baron des Etats de la province de Languedoc, grand-croix de l'ordre militaire de St-Louis, lieutenant-général des armées du roi, commandant du Roussillon et gouverneur de Montlouis. Prononcée dans l'église cathédrale de Perpignan le 20 avril 1736 par le P. Jamon, de la C^{ie} de Jésus, docteur et professeur royal de philosophie dans l'université de Perpignan. — Toulouse, Robert, 27 p. in-4.

François-Dominique né le 9 avril 1742, curé constitutionnel de Saint-Genest-Malifaux,

puis *déprétrié* par la Révolution, bibliothécaire de la ville du Puy : enfin Jean-Baptiste, né le 25 avril 1739, administrateur du Directoire du département de la Haute-Loire en 1790, député à l'Assemblée Législative en 1791, époux le 17 juillet 1763 de Jeanne-Marie Mey de Châles, fille de Jacques, dont l'ex-libris est cité plus loin, et de Catherine Boët.



L'enthousiasme avec lequel les fils de François-Dominique Jamon accueillirent la Révolution, les deux premiers en prêtant le serment demandé au clergé, le troisième en se

mêlant activement au mouvement, explique la rareté de l'ex-libris ici se reproduit. La bibliothèque de son possesseur devait être importante : de nombreux livres lui ayant appartenu existent encore dans les familles de la région, mais l'ex-libris intact est rare ; presque toujours les blasons ont été grattés ou déchirés, fort probablement par les fils, peu soucieux que l'on trouve, même sur des livres, les titres de noblesse de leurs parents.

DE JERPHANION.

ARMES : de sinople au lis d'argent (*édit. de 1696*).

ALIAS : d'azur au chevron d'or accompagné en pointe d'un lis d'argent tigé et feuillé de sinople.

ALIAS : d'azur au chevron d'or accompagné en pointe d'un lis d'argent tigé et feuillé de sinople, au chef denché du second émail chargé d'un lion léopardé de gueules.

Famille originaire de Saint-Maurice-de-Lignon, connue depuis Barthélemy Jerphanion vivant en 1470, et dont le nom se rencontre à chaque page des Annales du Velay à cause de la charge de syndic des Etats du diocèse occupée successivement par cinq de ses membres.



Ex-libris probable de Jean de Jerphanion, fils d'Antoine et d'Anne de Polailon, né le 19 novembre 1680, syndic des Etats du Velay comme son frère et auteur comme lui d'un compte-rendu détaillé et consciencieux de son administration. Il avait épousé le 7 mars 1706 Anne de Cambacerès et mourut le

24 août 1747 laissant deux fils Jacques-Antoine-Joseph, d'abord syndic du Velay, puis chanoine de Notre-Dame du Puy, et Jean-Joseph, syndic du Velay après son frère.

De Jerphanion. — Ex-libris de Jean-Joseph-Marie-Eugène de Jerphanion, fils de Gabriel Joseph et de Marie-Catherine-Sophie Giraud de Lachau, né au Puy, le 8 mars 1796, d'abord licencié en droit et secrétaire particulier du Préfet du Cher, entré ensuite dans les ordres et successivement vicaire-général de Bourges en 1823, évêque de Saint-Dié en 1835, archevêque d'Albi le 15 juillet 1842, officier de la Légion d'honneur, mort à Albi en 1864.



JOHANNY DE ROCHELY.

ARMES : d'argent au rocher de sable surmonté d'une fleur de lis de gueules.

Famille originaire de Pradelles et connue dès le début du XVII^e siècle.

Ex-libris manuscrit de l'abbé Jean-François-de-Paule-Odilon



O. Johanny de Rochely *Arch.*

Johanny de Rochely, né à Pradelles le 11 décembre 1820, fils de Charles François et de Marie Cougourdel. Prêtre séculier libre, il habita successivement Pradelles, Crest et Avignon et mourut dans cette dernière ville en 1894.

Archéologue et collectionneur, l'abbé de Rochely fournit à

Aymard de nombreux renseignements sur les monuments préhistoriques des environs de Pradelles. Il existe, signé de lui, un ouvrage qui a pour titre : *St-Bernard, Abelard et le Rationalisme moderne. Etude historique et critique, par l'abbé O. Johanny de Rochely*. Paris, Girard, 1867 et 2^{me} édition, Avignon, 1880. Ce livre n'est en réalité pas de cet ecclésiastique, mais d'un religieux anonyme du monastère de Notre-Dame des Neiges qui le pria de signer son œuvre, les règles de son ordre lui interdisant de la signer lui-même.

Quelques-uns des livres ayant appartenu à ce prêtre portent dessiné et colorié à la main l'ex-libris ci-dessus dont le blason un peu fantaisiste ne rappelle que de loin les armes de sa famille.

JOURDA DE VAUX.

ARMES : d'azur à la bande d'or accompagnée de 2 étoiles d'argent.

ALIAS : d'or à la bande de gueules chargée de 3 croissants d'argent.

Famille originaire du Gévaudan, fixée au Fraisse, près Beauzac

vers la fin du xvi^e siècle qui a fourni à l'armée une nombreuse série d'officiers de tous grades et un maréchal de France.



Fer à dorer de Noël Jourda de Vaux, fils de Jean-Baptiste et de Marie-Anne de Saint-Germain de Champes. Né le 7 mars 1705, il entra au service le 16 octobre 1723 comme lieutenant au Régiment d'Auvergne, fut successivement brigadier le 23 mars 1746, maréchal de camp le 10 mai de la même année, lieutenant du roi à Besançon le 4 juillet 1752, commandant en chef en Corse le 1^{er} juin 1757, lieutenant-général le 17 décembre 1759, grand-croix de St-Louis le 4 mars 1768, commandant en chef en Franche-Comté en

1781, maréchal de France le 13 juin 1783, et mourut à Grenoble le 14 septembre 1788. De son mariage en date du 21 novembre 1741 avec Jeanne-Marie-Philiberte-Huberte de la Porte, il n'eut que deux filles.

Son fer de reliure est rare et ne se trouve pas sur tous les livres qui lui ont appartenu : beaucoup ne portent qu'une simple mention manuscrite sur les plats intérieurs.

JOURDA DE VAUX.

Ex-libris de Gaston-Amédée-Noël Jourda de Vaux, héraldiste et dessinateur de talent, lauréat de la Société française d'archéologie, auteur de divers ouvrages sur le Velay, fils du vicomte Amédée Jourda de Vaux, capitaine au 6^e Lanciers et d'Elisabeth Néron, né à Paris le 7 octobre 1862, marié le 19 mars 1890 à

Marie-Antoinette-Pauline Plantade, fille de Calixte-Théophile et de Marie de Mourgues de Saint-Germain.



C'est à la plume de cet aimable compatriote que sont dus la plupart des dessins de fers à dorer reproduits dans ce travail.

DE LA CHASSAIGNE DE SEREYS.

ARMES : d'or à l'aigle à 2 têtes éployé de sable, couronné, becqué et membre de gueules, à la bordure d'azur chargée de dix fleurs de lis d'or en orle.

Famille qui tire son nom de la seigneurie de la Chassaigne près Usson et dont la branche de Sereys fut formée par Antoine de la Chassaigne marié le 16 novembre 1464 à Jeanne de Sereys, héritière de la maison de ce nom, paroisse de Chomelix.

Il existe à la bibliothèque du Puy un terrier manuscrit de 1650 qui porte collée sur un des plats intérieurs une gravure aux armes de cette famille. Comme l'indique nettement la première ligne de la légende, qui subsiste seule, cette pièce (1) dont les dimensions sont de 22 × 15, n'est pas un ex-libris mais le frontispice d'une thèse, dédiée très probablement à Charles de la Chassaigne, deuxième du nom, fils d'Annet et de Marguerite de

(1) Signalée et représentée par M. Tardieu : *Dictionnaire des Ex-libris d'Auvergne*.

Maurin, né à Chomelix le 22 septembre 1612 et époux le 7 novembre 1647 de Marie Dantil de Ligonnières.

Cette gravure est signée Vandôsme, surnom d'une ancienne famille bourgeoise du Puy qui s'appelait en réalité Allard et qui était fort nombreuse en cette ville aux xvi^e et xvii^e siècle ; c'est certainement à un de ses membres qu'a appartenu le graveur de ce frontispice.

Ce n'est pas la première fois que des gravures de ce genre ont été prises pour des ex-libris et j'en ai vu moi-même plus d'une fois dans les collections. En règle générale, il convient, à mon avis, de n'accepter qu'avec circonspection les prétendues marques de bibliothèques de très grandes dimensions : elles étaient le plus souvent destinées à un tout autre usage qu'à marquer des livres.

C'est pour cette raison que j'ai négligé de reproduire dans cet ouvrage le curieux cuivre du Musée du Puy qui porte le nom et les armes du chanoine Beraud de Mazengon.

DE LA FARGE.

ARMES : *d'azur à 3 roses de gueules (sic) et un croissant d'argent en abyme.*

Famille d'ancienne bourgeoisie de Chomelix. Jean de la Farge, licencié en droit, juge de la Cour commune du Puy, qui, le 25 juin 1563, fut parrain d'un enfant abandonné trouvé dans un grenier, rue de Charcomprade, et qui, le 23 juin 1547, signa le *Règlement de taux des esmolumens et exportules à prendre par les greffiers de la Court commune du Puy*, nous a laissé trace de sa bibliothèque sur deux incunables in-fol. de la bibliothèque de la ville de Lyon signalés par M^{lle} Pellechet, ouvrages qui portent tous deux les armes peintes de ce magistrat. L'un est un *Albertus Magnus* sur le premier feuillet duquel l'écusson se trouve quatre fois répété dans un encadrement de feuillages : l'autre un *Petrus Lombardus* (Venise, 1477) sur lequel, au bas du deuxième feuillet, se trouve le même blason avec le croissant renversé. Les deux ouvrages sont couverts de notes manuscrites de la main de Jean de la Farge et portent de plus l'inscription suivante : *Est mei Johannis Defar-*

gia in legibus licen., Judicis curie cōis civitatis aniciensis. Deo gratias.

Cette façon de marquer ses livres, fort en usage au moyen âge et à une époque où l'art de la gravure ne s'était pas encore généralisé, et dont on trouve si souvent trace dans les livres d'heures, n'est pas comprise en général dans les répertoires d'ex-libris. Les documents de ce genre méritent cependant d'être signalés quand on les rencontre : nous en verrons un autre exemple à propos du chanoine Pierre Odin.

DE LAFAYETTE.

ARMES : *de gueules à la bande d'or à la bordure de vair.*



fayette près Saint-Germain-l'Herm et qui fut successivement possessionnée à Vissac et à Chavagnac.

Fers de reliure de Marie-Joseph-Roch-Gilbert Mottier, marquis de La Fayette, fils de Louis-Michel-Christophe-Roch-Gilbert, marquis de La Fayette, colonel aux grenadiers de France, et de Marie - Louise - Julie de la Rivière. Né à Cha-

vagnac le 6 septembre 1757, il s'embarqua à 20 ans pour l'Amérique où il combattit à Brandywine, à Monmouth et à York-Town, membre de l'assemblée des notables en 1787, député de la no-

blesse d'Auvergne en 1789, commandant général de la Garde nationale en 1790, émigré en 1793, prisonnier à Olmutz pendant cinq ans, ayant vécu retiré sous l'Empire et la Restauration pour retrouver son immense popularité en 1830, mort à Paris le 20 mai 1834. Il avait épousé le 11 avril 1774 Marie-Adrienne-Françoise de Noailles.

Inutile de m'étendre davantage sur cet illustre personnage pour

ou contre lequel des bibliothèques entières ont été écrites. Le « héros des deux mondes » eut dans sa carrière mémorable d'autres soucis et d'autres passions que la bibliophilie. Le château de Chavagnac cependant renfermait encore il y a quelques années un millier de volumes lui ayant appartenu et ayant trait pour la plupart à l'art militaire où à l'histoire des révolutions de France et d'Amérique; le nombre en a bien diminué aujourd'hui. Peut-être en existait-il d'autres au château de la Grange, près Rosay-en-Brie, où le gé-



néral séjournait de préférence à la fin de sa vie.

Tous les volumes qu'il m'a été donné de voir sont reliés très simplement en veau ou en basane et portent un des deux fers ici reproduits, avec ou sans la devise « *Cur non?* » qui ne faisait pas partie du fer lui-même, mais était ajoutée après coup en caractères mobiles.

DE LANGEAC.

ARMES : d'or à trois pals de vair.

La petite ville de Langeac, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Haute-Loire, était autrefois le siège d'une baronnie qui comprenait tout le pays environnant connu sous le

nom de Langeadois (1). Cette baronnie fut possédée par une puissante et illustre maison dont la branche aînée, qui conserva la seigneurie de Langeac, s'éteignit au xvi^e siècle dans les La Rochefoucauld pour former les La Rochefoucauld-Langeac, et dont la branche cadette se perpétua sous son nom d'origine : c'est à elle qu'ont appartenu les personnages qui suivent.



terres. De son mariage avec Marguerite-Reine Rochette il eut un fils qui suivra.

Ces deux fers ont été signalés par Guigard qui les attribue l'un au fils, l'autre au petit-fils du précédent. Les reliures qui les portent recouvrent des ouvrages de dates très voisines, toujours du début du xviii^e siècle ; ils ont évidemment appartenu à un seul bibliophile qui ne peut être que celui que je viens d'indiquer.

Deux fers à dorer d'Antoine-Gilbert Alyre, marquis de Langeac, fils de Claude-Alyre et de Madeleine Montagnier. Il fut sénéchal d'Auvergne et se titrait seigneur de Preschonnet, de la Garde-Ferradure, de Chalusset, de Bonnebaud, de Julhat et autres



(1) Bouillet, *Nobiliaire d'Auvergne*.

De Langeac et de Laqueuille. — Ex-libris de Gilberte de Laqueuille, fille unique de Claude-François de Laqueuille, comte de Ronchevol et de Pramenoux, et d'Anne-Josèphe de Chabannes,

qui épousa en 1733 Jean-Gilbert-Alyre de Langeac, fils d'Antoine-Gilbert-Alyre et de Reine Rochette, qui fut lieutenant mestre de camp au régiment de Conti-cavalerie en 1744, maréchal de camp en 1747 et mourut en 1770. Gilberte de Laqueuille mourut elle-même à Villefranche en Beaujolais le 2 août 1766, laissant un fils qui suivra.

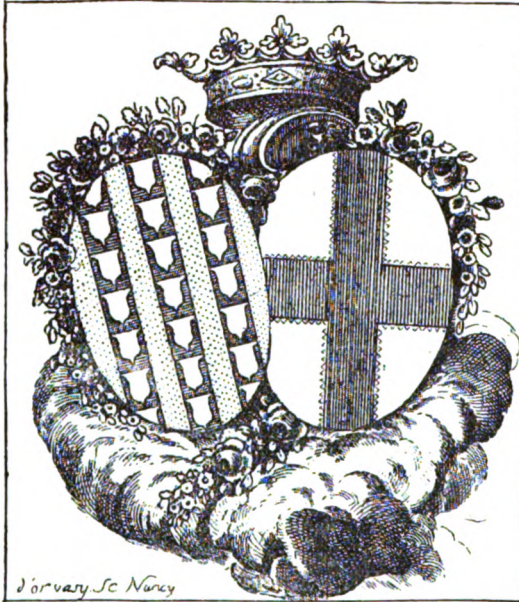


**MADAME
LA COMTESSE
DE LANGEAC
1734**

Son ex-libris aux écus accolés de Langeac et de Laqueuille (*de sable à la croix engrêlée d'or*) fut exécuté, comme l'indique la date de 1734, peu de temps

après son mariage. Il se trouve assez communément dans les collections.

De Langeac et de Lenoncourt. — Ex-libris de Christine-Charlotte-Antoinette de Lenoncourt, chanoinesse de Remiremont, fille de Jean-Baptiste-François, marquis de Lenoncourt et de Catherine-Antoinette-Louise de Lambertye. La maison de Lenoncourt, fort ancienne en Lorraine, portait « *d'argent à la croix engrêlée de gueules* ». Elle épousa le 12 octobre 1765 Alyre-Joseph-Gilbert, marquis de Langeac, sgr. de Preschonnet, Chalusset, Messeix, baron de Lugarde, comte de Pramenoux, né en 1734, fils de Jean-Gilbert-Alyre et de Gilberte de Laqueuille, qui fut brigadier des armées du roi le 25 novembre 1766, maréchal de camp le 3 janvier 1770, grand sénéchal d'Auvergne le 17 décembre 1788, député de la noblesse d'Auvergne aux États



*Madame Christine Charlotte Antoinette
félicité de Lenoncourt, Marquise de Langeac*

Généraux de 1789 et mourut à Versailles à l'ouverture des États-Généraux. Antoinette de Lenoncourt qui habitait avec son mari le château de Pramenoux en Beaujolais, mourut sans enfants.

Son ex-libris, gravé à Nancy par Jean d'Orvay, marchand d'estampes, a été déjà étudié, ainsi que celui de la comtesse de Langeac, par M. de Mahuet (1) auquel j'ai emprunté une partie des notes ci-dessus.

DE LANGLADE DU CHAYLA.

ARMES : d'argent à trois taux de gueules.

De Langlade, sgrs. du Chayla, Maubec, Montouroux, Vazeilles, Belvezer, la Rodde en Gévaudan et Auvergne. Cette maison ne justifie que faiblement quatre degrés de filiation lors des recherches de 1666 et ne fut pas portée sur le catalogue des nobles d'Auvergne.

Fer de Nicolas-Joseph-Balthazard de Langlade, fils de Jean-Joseph. Né le 8 avril 1686, entré aux mousquetaires de la Garde en 1704, mestre de camp le 8 avril 1706, brigadier d'armée en février 1719, maréchal de camp en février 1734, lieutenant-général en mars 1738, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le 2 février 1746, il épousa le 16 octobre 1725 Catherine-Josèphe-Agathe de

(1) Archives de la Société des collectionneurs d'Ex-libris, 1903.



Robert-Lignerac et mourut sans enfants à Paris le 16 décembre 1754.

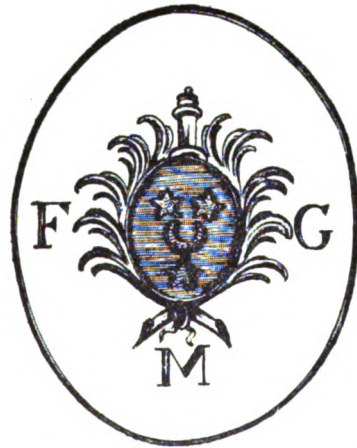
Ce fer, qui porte les armes des Langlade entourées du collier des ordres, est rare et ne devait pas être d'un usage habituel. L'exemplaire ici reproduit est frappé sur la reliure d'un recueil contenant des lettres manuscrites de ce lieutenant général, qui fait partie du cabinet de M. François de Vinols au Puy.

DE LA RIVE, prieur de Chanteuge.

L'ex-libris ici reproduit, très commun en Auvergne, est attribué habituellement à un prieur de Chanteuge, ancien monastère bénédictin du diocèse de Saint-Flour, agrégé plus tard à l'abbaye de la Chaise-Dieu dont il devint simple prieuré conventuel.

Une famille de la Rive ou de la Ribe a bien existé en Auvergne; elle est inscrite à l'armorial de 1450, et portait « *d'azur au croissant d'argent accompagné de trois étoiles de même* ».

Je n'ai rien pu découvrir sur ce prieur, si tant est qu'il fut bien le possesseur de cet ex-libris, ni sur les lettres énigmatiques qui sur cette pièce entourent l'écu.



DE LA ROCHEFOUCAULD.

ARMES : *burelé d'argent et d'azur de dix pièces, à trois chevrons de gueules brochants, le premier écimé.*

Illustre famille de l'Angoumois dont par alliance une branche s'établit en Auvergne au xvi^e siècle. François II de La Rochefoucauld,



fils de François I et de Louise de Crussol épousa le 5 février 1518 Anne de Polignac (1), dame de Randon, fille de Jean et de Jeanne de Jambes, dont deux fils : François III, qui continua la branche angoumoise, et Charles, souche des comtes de Randon.

Antoine, second fils de François I et de Louise de Crussol, épousa le 23 octobre 1518, Antoinette d'Amboise. Son petit-fils Jacques, marié le 31 octobre

1518 à Françoise de Langeac, fille unique de Jean et de Marie de Chabannes, fut la souche commune des branches de Langeac, Rochebaron, Cousage et Saint-Ilpize.

Plusieurs membres des branches auvergnates de cette noble maison possédèrent des ex-libris ou des fers. Je ne suis pas certain d'être complet en citant les suivants :

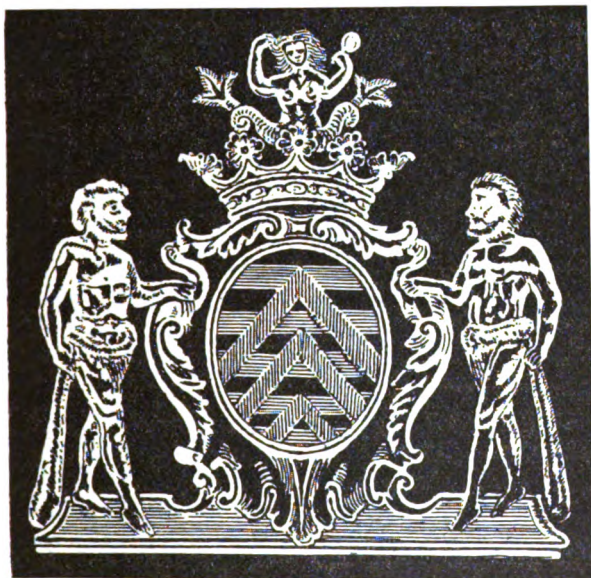
Ex-libris de Dominique de La Rochefoucauld, fils de Jean-Antoine, comte de Saint-Ilpize, de Rochegonde, de Cussac, de Neufeglise, etc., et de Madeleine de Michel de Lachant. Né le 26 septembre 1712, archevêque d'Albi en 1747, abbé de Cluny la même année, et à ce titre prieur de Grazac et de Laple, archevêque de Rouen en 1759, cardinal en 1778, commandeur des ordres du roi en 1780, président de l'assemblée du clergé de France en 1780, député du clergé du baillage de Rouen en 1789,

(1) Voir Polignac.

décrété d'accusation en 1792, émigré à Munster où il mourut en 1800, âgé de 89 ans.

Ce prélat, resté célèbre par son savoir et par sa charité, était le beau-frère de Joseph Randon, comte d'Apchier (1). Il faisait de fréquents séjours dans notre province : on montre encore sa chambre au château du Thiolent. Outre son ex-libris, il posséda un fer à dorer, l'un et l'autre assez communs.

De la Rochefoucauld. — Fer à dorer de François de La Rochefoucauld, fils de Charles-Ignace, marquis de Rochebaron et de Madeleine d'Escoubleau. Né vers 1685, commandant pour le



roi dans la ville de Lyon et les provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais, le 9 septembre 1739, il épousa en premières nocces sa cousine de La Rochefoucauld-Gondras dont il n'eut pas d'enfants, et en secondes nocces, au mois de juin 1764 Marie-Anne-Joachim de Foudras. C'est

lui qui vendit en 1741 la terre de Rochebaron à Joseph de Giry. Le marquis de La Rochefoucauld mourut à Lyon le 26 décembre 1766 à l'âge de 82 ans.

MM. Poidebard, Baudrier et Galle, qui ont signalé les premiers les trois fers à dorer de ce personnage, remarquent

(1) Voir ce nom. Les ex-libris des deux beaux-frères se ressemblent beaucoup comme facture et style et ont certainement été exécutés à la même époque et par le même graveur.

qu'ils se trouvent toujours frappés sur des livres offerts en ex-dono au marquis, almanachs, statuts de corporations, etc., et que lui-même ne devait pas posséder de bibliothèque particulière.

DE LA ROCHELAMBERT.

ARMES : *d'argent au chevron d'azur au chef de gueules.*

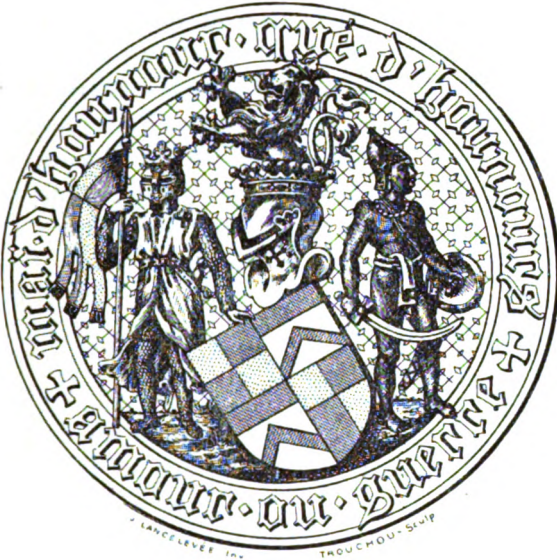


Famille d'ancienne chevalerie connue en Velay dès le xii^e siècle et qui compte un chevalier croisé, plusieurs chevaliers de Malte, des comtes de Brioude et des officiers de tous grades.

Fer de Françoise-Xavière de La Rochelambert, fille de Gilbert et de Marie-Françoise-Marthe de Colomb de La Tour, née à Manlieu le 2 décembre 1727, d'abord religieuse bénédictine de l'abbaye de Cusset, puis abbesse de Saint-Jean

du Buys à Aurillac le 7 avril 1763 et de Saint-Sernin de Rodez le 1^{er} juillet 1771, morte au Petit-Andely (Eure) le 24 mars 1806.

De La Rochelambert (de Valon et). — Ex-libris d'Apollonie de la Rochelambert, fille d'Henri-Michel-Scipion, vicomte de la Rochelambert, capitaine aux grenadiers de la Garde royale, et de Charlotte-Apollonie de Bruges. Née en 1824, elle épousa le 23 mai 1846 le comte Léon de Valon, député de la Corrèze, d'une maison



qui portait « écartelé d'or et de gueules », et mourut à Paris en avril 1904.

Sa vie a été dernièrement publiée par M. Gustave Clément-Simon sous le titre : La comtesse de Vallon, Apollonie de la Rochelambert, souvenirs de sa vie, sa famille, ses amis, ses correspondants, Paris, Plon, 1909. »

DE LA ROCHENEGLY ET DE LA FAIGES DE RIBES.

ARMES : d'argent à l'aigle de sable posé sur un rocher de même (La Rochenégly).

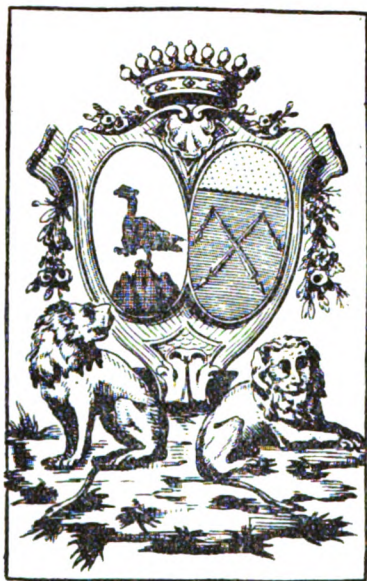
ACCOLÉ : d'argent à deux lances éclatées de gueules posées en sautoir, au chevron de sable brochant, accompagné en chef de deux palmes de sinople (la Faiges de Ribes).

La famille de la Rochenégly dont le nom est connu dès le ^{xiv}^e siècle, tire son origine d'un fief situé près de Langeac, possédé encore en 1666 par la même famille; elle étendit de là ses rameaux en Gévaudan et en Velay.

Les de la Faiges de Ribes, qui sont originaires de la Haute-Auvergne, produisirent en 1666 des titres remontant à Étienne de Fages vivant en 1545.

Ex-libris de Marie-Anne-Ursule de la Faiges de Ribes, fille de Charles et de Marie-Françoise de Langlade du Chayla. Elle épousa le 2 mai 1769, Félix, comte de la Rochenégly, vicomte du Chayla, baron du Chambon, fils d'Amable et de Françoise de Brugeyron qui fut capitaine au Regiment-Dauphin et chevalier de Saint-Louis. Elle habitait avec son mari tantôt le château du

Chayla, diocèse de Mende, tantôt Paris, rue et paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas.



Sur leurs huit enfants, un fils; Marie-Michel-Nicolas-Félix, épousa en 1804, Elisabeth de Leusse, et un autre Charles-Amable, fut marié en 1807 à Catherine-Éléonore de Châteauneuf-Randon.

L'ex-libris aux écus accolés de M^{me} de la Rochenégly présente pour les armes des de la Faiges de Ribes une variante assez différente du blason que donnent les armoriaux. La bibliothèque de cette dame, dispersée aujourd'hui, était importante; quelques volumes portant son ex-libris se trouvent au Puy, chez M. François de Vinols qui les tient de la famille de sa mère née de Châteauneuf-Randon.

PAUL LE BLANC.

M. Paul Le Blanc, d'une ancienne famille bourgeoise d'Auvergne, né à Brioude le 30 juillet 1828, a, dans sa longue et laborieuse existence, réuni une bibliothèque considérable et une collection unique de pièces de toutes natures concernant l'Auvergne et le Velay. Ses nombreuses publications, particulièrement remarquables par leur consciencieuse érudition et leur documentation précise, font de lui le maître incontesté de notre histoire provinciale, en même temps que les richesses de son cabinet, toujours libéralement ouvert aux chercheurs, rendent son secours indispensable pour tout travail, quel qu'en soit le sujet, concernant nos régions.



BIBLIOTHÈQUE.
PAUL LE BLANC

Son ex-libris, qui représente saint Julien, patron de sa ville natale, est la reproduction du frontispice de la plus ancienne édition connue du Bréviaire de Brioude (1518) dont le seul exemplaire qui ait été conservé fait partie de sa bibliothèque.

LE BOUTHILIER DE RANCÉ.

ARMES : *d'azur à 3 fusées d'argent rangées en fasce.*

Cette famille, dont Saint-Simon nous donne l'origine, n'appartient en rien à l'Auvergne ni au Velay. Je la signale pour la raison suivante :

En 1658, François de Chalvet de Rochemonteix, seigneur de Vernassal, la Roche et autres lieux près Brioude, épousa Marie Le Bouthilier de Rancé, sœur du fameux abbé réformateur de la Trappe. Or, quelques années plus tard, un frère de cette dame, Henri Le Bouthilier de Rancé, lieutenant général des galères de France, se retira sur ses vieux jours au château de la Roche qui appartenait à sa sœur et y mourut le 13 mars 1726 « *âgé d'environ cent ans* ». Sa bibliothèque, très importante, réunie non seulement par lui mais par divers autres membres de sa famille, resta au château de la Roche et fut plus tard dispersée. Aussi les livres portant un des nombreux fers ou ex-libris de Rancé sont-ils encore aujourd'hui fort communs dans cette partie de l'Auvergne et il est peu de collections publiques ou privées où on n'en rencontre quelques exemplaires. Un cuivre d'ex-libris fait même partie du cabinet de M. Paul Le Blanc ainsi d'ailleurs que le catalogue manuscrit de cette vieille bibliothèque. Si donc un bibliophile s'avisait un jour d'étudier les marques de livres de cette famille, il lui serait de toute utilité de venir se renseigner à Brioude et aux environs.

LE FRANC DE POMPIGNAN, évêque du Puy.

ARMES : *d'azur au chevalier armé, monté sur un cheval au galop, tenant de la main dextre un badelaire prêt à frapper, le tout d'argent.*

D'une ancienne famille de Languedoc, Jean-Georges Le Franc de Pompignan était fils de Jacques, président de la cour des aides de Montauban et de Marie Caulet. Né à Montauban le 22 février 1715, nommé évêque du Puy à l'âge de 27 ans, le 24 décembre 1742,

sacré le 11 août 1743, abbé du Monastier en 1747, archevêque de Vienne le 27 septembre 1774, président de l'Assemblée nationale

du 4 au 9 juillet 1789, ministre de la Feuille le 4 août 1789, il mourut à Paris sur la paroisse Saint-Sulpice le 29 décembre 1790.



Auteur d'un grand nombre d'ouvrages de polémique religieuse et philosophique, ce prélat posséda une bibliothèque considérable qui comprenait plus de 10.000 volumes. Après sa mort, un catalogue en fut imprimé sous ce titre : « *Catalogue des livres de M. Le-franc de Pompignan, ci-devant archevêque de Vienne, Lyon, Fauchaux, 1791, in-8°* ». L'ordre des vacations prévoyait 43

séances. Ce ne fut pas un bibliophile au vrai sens du mot et il n'accumula cette masse d'ouvrages que pour les besoins de ses travaux et de ses polémiques.

Son fer à dorer est très rare et n'était évidemment frappé que sur fort peu de volumes. L'exemplaire ici reproduit m'a été obligeamment communiqué par M. Humbert de Terrebasse.

LE NORMANT DE FLAGHAC.

ARMES : de sable à 3 fusées d'argent, au comble de même chargé de 3 abeilles au naturel, alias de sable.

Famille Lenormant, d'ancienne bourgeoisie dont un rameau habitait l'Auvergne depuis la fin du xvii^e siècle et qui acquit la seigneurie de Flaghac, paroisse de Saint-Georges-d'Aurac, en la personne du personnage suivant :

Ex-libris de François-Nicolas Lenormant, fils de Jean-Jacques, receveur des tailles en l'élection de Riom et de Marie Maubert, qui fut receveur des tailles comme son père, puis trésorier du marc



d'or. Il acheta le 19 juin 1765 la seigneurie de Flaghac à Yves-Marie Desmarets de Maillebois, et se titrait seigneur de Maupertuis, Aubusson, Aurouze, Flaghac et autres places. Marié deux fois; 1^o le 15 septembre 1751 à Perrette Madeleine Rollet de Lauriat, fille d'Antoine-Joseph et de Marguerite Jouvenceau d'Allagnat; 2^o le 24 novembre 1765 à Marie-Louise O'Murphy de Boisfally, il eut de son premier mariage Jean-Jacques qui suit.

Le Normant de Flaghac. — Ex-libris de Jean-Jacques Lenormant de Flaghac, né à Riom le 15 avril 1754, capitaine de dragons et chevalier de Saint-Louis en 1779, député de l'assemblée provinciale d'Auvergne en 1787, baron de l'Empire en 1811, conseiller général de Saint-Amand-Tallande, président du conseil général du Puy-de-Dôme, qui épousa le 12 octobre 1786, Marie-Madeleine Pétronille Rechinat de Marands, fille unique de Annet-Jean et de Jeanne-Marie Tallemandier, d'où postérité.

Son ex-libris est curieux en ce qu'il porte les armes des anciens seigneurs de Flaghac, armes constituées elles-mêmes par le blason combiné des Chavanon et des premiers possesseurs de cette baronnie (*de gueules à l'aigle éployé d'or chargé d'une tour d'argent en abyme*). La devise devrait être : « *Lauda anima mea dominum* ».



Ex-libris

de la famille LE NORMANT DE FLAGHAC

Le Normant de Flaghac. — Les arrières petits-fils de Jean-Jacques Le Normant portent actuellement comme marque de bibliothèque du château de Flaghac une pièce reproduisant à peu près exactement l'ex-libris de François Nicolas.

DE LESPINASSE-LANGEAC.

ARMES : fascé d'argent et de gueules de six pièces; à l'écu en abyme de gueules à la bande d'argent au lambel de même brochant.

Ex-libris d'Étienne-Joseph de Lespinasse, marquis de Langeac,

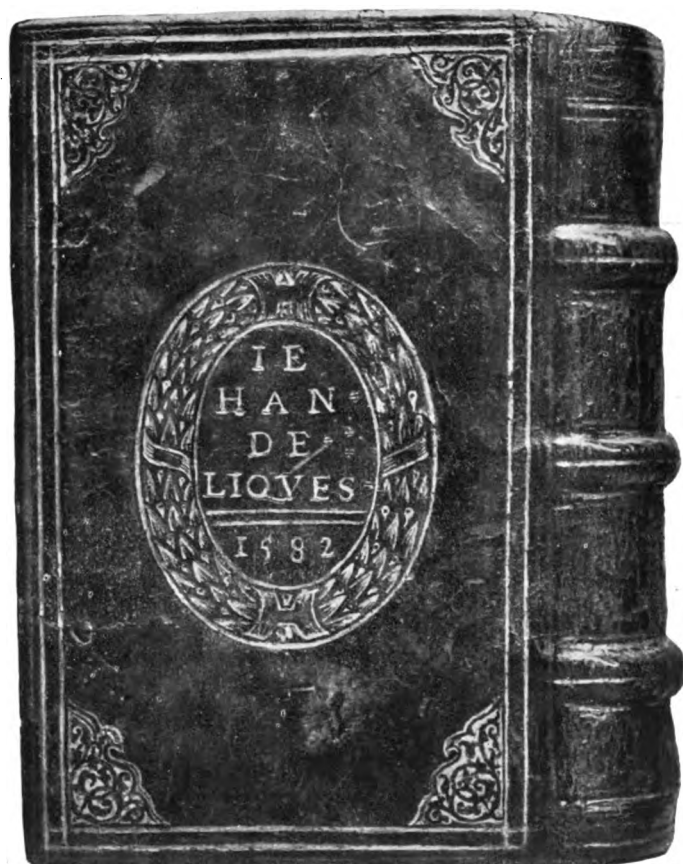


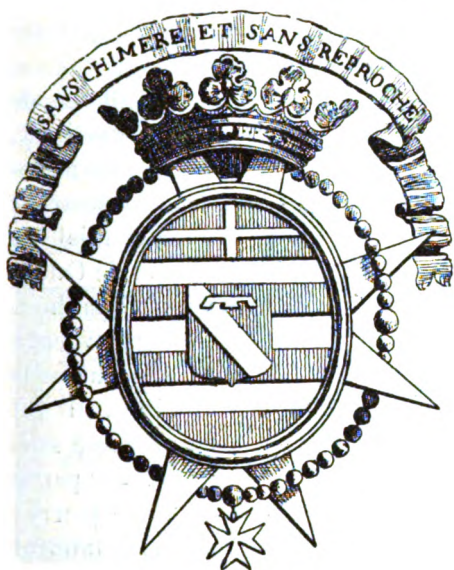
comte d'Arlet, né le 3 janvier 1727 d'Edme-Joseph et de Marie de Saucière de Tenance, entré au service du roi à l'âge de 13 ans dans le régiment de Royal-Infanterie, brigadier d'armée le 20 avril 1768, maréchal de camp le 1^{er} mars 1790, mort à Paris le 9 mars 1809, qui avait épousé, le 19 octobre 1756, Marie-Madeleine-Josephe Cusacque, née à Lille le 25 octobre, et, dès avant son mariage, maîtresse en titre de Louis Phelippeaux, comte de

Florentin, duc de la Vrillière, ministre de Louis XV.

C'est la marquise de Lespinasse qui acheta, le 25 juin 1765, moyennant la somme de 440.000 livres, les terres et seigneuries de Langeac, Saint-Ilpize et Arlet, à Adélaïde-Marie-Thérèse du Châtelet, fille et héritière de Louis-Christophe de La Rochefoucauld-Langeac, dernier du nom. Elle mourut en 1778, laissant plusieurs enfants dont le suivant.

De Lespinasse-Langeac. — Ex-libris d'Égide-Louis-Edme-Joseph de Lespinasse-Langeac, né en 1748, chevalier non profès de l'ordre de Malte, prieur dans sa jeunesse des prieurés de la Réole, d'Aymeries et de Saint-Martin-de-Crécy, puis gouverneur de la ville de Poitiers et chevalier de Saint-Louis, plus tard chef du secrétariat général et bibliothécaire de l'Université, décoré de la Légion d'honneur le 17 octobre 1814, maréchal de camp le





11 décembre 1816, mort en 1830.

Le chevalier de Langeac fut un écrivain distingué et un poète couronné par l'Académie française et l'Académie de Marseille. Son œuvre la plus connue est sa traduction en vers des Bucoliques de Virgile.

On cite aussi *Colomb* dans les fers à Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique et le Discours sur la servitude abolie.

DE LICQUES.

ARMES : d'azur à 3 cadenats d'or.

Ancienne famille bourgeoise puis noble du Puy dont le nom est intimement mêlé aux fastes consulaires de cette ville et qui remonte sa filiation à Jehan Licques, cinquième consul du Puy en 1496. Un de ses descendants, Guy de Licques, député pour le baillage de Velay aux États de Blois en 1576, épousa avant 1595 la fille d'Aymar d'Espaly, seigneur de Feraighne et ses héritiers, qui ajoutèrent leur nom à celui de cette seigneurie, écartelèrent souvent leurs armes de celles d'Espaly (*d'argent à l'aigle éployé d'azur*).

Fer de Jean de Licques, chanoine de N.-D. du Puy, dont l'existence est constatée dans divers actes des Archives départementales et qui, d'après Burel, consacra à nouveau le 5 avril 1593 l'église de l'hôpital du Puy, profanée deux ans auparavant par un sergent de la cour commune, Bonnet Panyot, « *qui, pendant l'exposition du Saint-Sacrement, se livra sur sa femme à des voies de fait graves.* »

Ce fer, fort rare, est gaufré à froid sur la reliure d'un « Bréviaire du Puy » imprimé à Lyon en 1530 qui fait partie du cabinet de M. Baudrier qui me l'a très aimablement communiqué.

MARTHORY.

Famille bourgeoise fixée au Puy au XVIII^e siècle.



Ex - libris de Simon Marthory, fils de Jean-André, procureur au Présidial du Puy et de Catherine Gazanhon. D'abord avocat à la sénéchaussée du Puy, il fut emprisonné sous la Terreur par le

représentant Reynaud et sauvé par la chute de Robespierre; nommé plus tard président du Tribunal d'Yssingeaux, il mourut vice-président du tribunal du Puy. Marié d'abord à Anne Badiou, et, en secondes noces, avant 1780, à Marie Besqueut, il eut entre autres enfants un fils Henri, avocat qui jouit au Puy d'une certaine réputation.

MARTINON.

ARMES, d'après Fournier-Latouraille : *d'or au chevron de gueules accompagné de 3 pommes de pin renversées 2 et 1.*

Famille bourgeoise du Dauphiné, fixée au XV^e siècle aux environs de Langeac et au XVII^e siècle à Brioude, où elle a formé plusieurs branches.

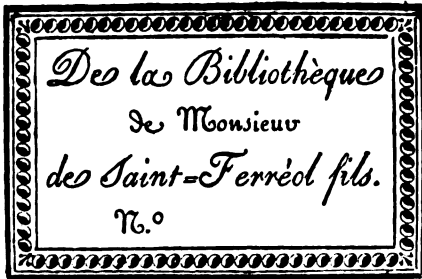
La modeste étiquette ici reproduite a appartenu à Julien Martinon, né à Brioude le 19 juin 1711, maître-ès-arts, docteur à la Faculté de théologie de Toulouse, nommé à la cure d'Auzon en avril 1740, mort subitement le 28 avril 1767.

Monsieur Martinon, Docteur en Théologie, Curé & Chanoine du Chapitre d'Auzon, à Auzon.

L'abbé Martinon, qui fit imprimer en 1766 un *Calendrier d'Auvergne* (1), fut un travailleur et un érudit consciencieux dont les

(1) *Calendrier d'Auvergne* curieux et utile pour l'an de grâce MDCCLXVI, revu,

manuscripts parvenus en partie jusqu'à nous contiennent d'intéressants renseignements sur l'histoire provinciale. « Il fut, d'après Henry Mosnier, un des membres actifs de la *Société littéraire de Clermont* fondée au milieu du XVIII^e siècle, qui compta dans son sein des hommes remarquables, malgré l'opinion de Voltaire qui prétendait que « comme les honnêtes filles elle n'avait jamais fait parler d'elle ».



Martinon. — L'étiquette suivante a appartenu à J.-B. Julien Martinon de Saint-Ferréol, fils de Pierre-Ignace et de Anne Vaison, juge au tribunal civil de Brioude qui épousa Joséphine Veissières-Beaufils, d'où Amédée, représentant du peuple, député de

la Haute-Loire en 1885, auteur de nombreuses publications politiques et archéologiques.

DE MAUPAS DU TOUR.

ARMES : Écartelé : au 1 d'or au double trescheur de sinople, fleurdelysé, contrefleurdelysé de même à la croix de Saint André de gueules sur le tout (Bossu-Longueval) ; au 2, d'argent à la croix ancrée de sable, chargée d'une coquille d'or (Moulin) ; au 3, d'or au lion d'azur (Roussy) ; au 4, d'or à deux masses d'armes de sable passées en sautoir, liées de gueules par en bas (Gondy) ; sur le tout de gueules à un griffon d'or ailé d'argent (Maupas du Tour).

Ancienne famille de Reims qui était une branche de la maison Cauchon, connue depuis le XIV^e siècle.

Fer à dorer d'Henry de Maupas, fils de Charles Cauchon, baron du Tour, surintendant de la maison de Charles III de Lorraine, et d'Anne de Gondy. Né en 1606, il fut successivement abbé commandataire de Saint-Denis de Reims en 1626, aumônier de la reine Anne d'Autriche et suffragant de l'archevêque de Reims en 1634.

corrigé et augmenté par M. M^{***} membre de la Société littéraire. Clermont-Ferrand, chez Viallanes, in-12.

Nommé à l'évêché du Puy en 1641, il prit possession par procuration de son évêché le 18 janvier 1644 et fit son entrée solennelle le 27 janvier 1644.



Transféré à l'évêché d'Évreux le 1^{er} juillet 1661, il mourut d'accident le 24 octobre 1680 : « En revenant de dire la messe à Saint-Laurent, paroisse près d'Évreux, les chevaux qui étaient jeunes s'emportèrent, mirent son carrosse en pièces, qui, en se versant et se brisant le jeta dehors aussi tout brisé, et il en mourut deux jours après » (Mémoires de Coligny).

Mgr de Maupas, prélat consciencieux et modeste, fut un littérateur de mérite et l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages d'hagiographie et d'apologétique.

- Son fer est fort rare. Celui ici reproduit est frappé sur les plats d'un *Cellotii opera*, Paris, 1630, in-8, qui fait partie de la Bibliothèque publique de Reims et dont le frottis m'a été obligeamment communiqué par M. H. Jadart, l'aimable conservateur de cette bibliothèque et le savant auteur des *Bibliophiles rémois* (1).

(1) Reims, 1894.

(A suivre.)

LA GROTTE DES ORCIERS

PRÈS RETOURNAC

I. *Description.* — La grotte de Retournac est située sur le flanc de la montagne qui domine la Loire, sur sa rive gauche, à 3 kilomètres en amont du bourg, près du village des Orciers; elle est creusée dans le petit massif basaltique situé près de ce village vers l'extrémité de la boucle que forme la rivière en aval de Chamalières.

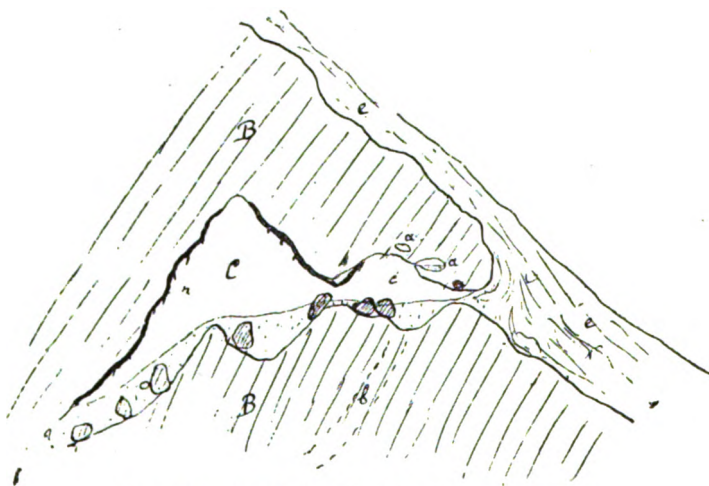
L'entrée, primitivement masquée par des éboulis d'une assez grande épaisseur, était étroite et très surbaissée au moment où elle fut mise à découvert; mais elle fut peu à peu dégagée et aujourd'hui les besoins de l'exploitation de la carrière où elle se trouve l'ont transformée et considérablement élargie ainsi qu'une grande partie de l'étroit et court couloir qui lui faisait suite.

La grotte proprement dite, de forme irrégulièrement arrondie dans son ensemble, mesure environ 8 mètres en profondeur suivant la direction prolongée de son couloir d'accès, sur 6 mètres environ dans le sens perpendiculaire. Un fort surbaissement de la voûte semble la subdiviser en deux parties ou chambres inégales comme forme et comme surface; la première, plus allongée dans le sens transversal, se continue d'un côté (à gauche) par un boyau aveugle et très étroit de 3 m. de longueur environ; la seconde chambre, à voûte élevée en forme d'entonnoir renversé et tapissée d'un revêtement calcaire avec petites stalactites, est à peu près circulaire, avec l'une de ses moitiés en pente fortement déclive vers la gauche.

Le sol ferme de la grotte, c'est-à-dire celui qui est constitué par le roc basaltique compact, est fort irrégulier en surface et ses irrégularités suivent à peu près celles du plafond lui-même; ce sol est recouvert d'une argile fine parsemée de nombreux débris de basalte de toutes dimensions et comblant les creux sur une épais-

seur très variable de 0 m. 40 à 1 m. 80 ; çà et là, des blocs de basalte dont certains atteignent un très fort volume gisent à moitié enfouis dans l'argile.

La coupe ci-dessous prise du Sud au Nord, c'est-à-dire suivant



Coupe schématique de la grotte (Direction à peu près S.-N.)

Cc : Chambres. — B : Basalte encaissant. — e : Éboulis du flanc de la montagne. — b : Direction figurée du boyau latéral de la petite chambre. — a : Ampoules bulleuses isolées ou non. — r : Revêtement calcaire stalactitique.

le couloir d'entrée et dans son prolongement, relève un peu schématiquement les particularités les plus importantes de la grotte.

II. Origine et évolution physique. — La grotte de Retournac est d'origine éruptive, c'est-à-dire qu'elle a pris naissance lors de la consolidation de la partie extérieure de l'épanchement basaltique formant manchon autour d'une ampoule gazeuse qui, la coulée cessant, s'est ensuite vidée.

Cette explication de la formation de la grotte est d'autant plus plausible que l'on a retrouvé dans le plafond, complètement isolées ou en communication avec la cavité de la grotte par suite du détachement ultérieur de portions de paroi, de petites poches ovoïdes contenant un faible dépôt d'une argile fine, homogène et analogue à celle de la grotte ; ces cavités représentent très vrai-

semblablement autant de petites bulles gazeuses annexes et primitivement toutes indépendantes.

Sans méconnaître que les fissures du basalte encaissant ont pu donner accès par la suite aux eaux d'infiltration qui, de ce fait, ont pu contribuer à l'agrandissement de l'excavation primitive, en même temps qu'elles permettaient la formation du revêtement calcaire signalé plus haut, la grotte de Retournac se présente comme une grotte du type des *grottes d'explosion et de refroidissement caractéristiques des coulées volcaniques*.

Si l'action des eaux d'infiltration, bien que très lente, a été d'une efficacité réelle dans l'évolution physique de la grotte depuis son origine, les eaux courantes, au contraire, n'ont pris aucune part dans cette évolution, et la Loire, cours d'eau le plus proche, n'a joué aucun rôle dans les transformations ultérieures qui ont abouti à l'état actuel.

L'absence de toute stratification dans les dépôts argileux intérieurs, la présence dans ces dépôts de roches et cailloux de nature exclusivement basaltique malgré le voisinage immédiat de roches très différentes, tout particulièrement de granite, qui n'auraient pas manqué de fournir des matériaux de charriage, enfin l'absence complète de cailloux roulés tant dans la grotte elle-même que dans le thalweg environnant fournissent des preuves suffisantes à l'appui de cette opinion, sans compter, d'autre part, que la Loire, dont le lit actuel est à près de 70 mètres plus bas, avait déjà creusé sa vallée à un niveau inférieur à celui de la grotte avant même que soit venu au jour le basalte auquel cette grotte doit sa formation.

III. *Dépôts intérieurs : argile, cailloux, ossements.* — Les dépôts intérieurs de la grotte, sauf en ce qui concerne les ossements, ne sont pas dus à des apports extérieurs. Il faut faire exception également, du moins en partie, pour les dépôts de la première portion du couloir d'accès où s'est introduite une certaine quantité de matériaux provenant du cône d'éboulis qui obstruait l'orifice.

Le sol de la grotte est recouvert, comme il a été dit, par une couche d'épaisseur variable d'argile avec nombreux débris de basalte.

Nous trouvons l'explication de cette argile sans apport extérieur dans la présence d'une matière terreuse, friable, ferrugi-

neuse, très analogue à cette argile, et parsemée de débris de basalte comme elle, dans les petites poches d'origine bulleuse, isolées ou non, des parois de la grotte. Cette matière n'est autre chose, en effet, que la matière basaltique elle-même qui, par lente décomposition, sous l'action de l'humidité d'infiltration, est passée en quelque sorte à l'état de wacke ou pépérine formée, comme l'on sait, de silicates alumineux hydratés, les autres éléments de la roche ayant été entraînés à l'état de zéolites ou de carbonates (1).

Or, l'argile de la grotte, bien qu'en quantité assez considérable, n'a pas d'autre origine et on trouve une autre preuve de cette opinion dans l'effritement actuel très visible et la décomposition plus ou moins avancée des parties superficielles de la paroi de la grotte ; l'insuffisance de la fissuration ne permet pas d'ailleurs d'envisager le cas d'introduction par les eaux de l'extérieur qui, au contraire, arrivent dans la cavité dans un état de grande pureté et plutôt filtrées. Il va de soi que le sol du plancher a lui-même présenté, et peut-être avec plus de rapidité que le plafond, un délitement et une décomposition semblable à celle qui vient d'être indiquée.

De nombreux cailloux et blocs basaltiques gisent, a-t-il été dit, dans l'argile du sol ; ils proviennent de la paroi même de la grotte de laquelle ils se sont détachés pour subir l'action décomposante qui peu à peu les a transformés, totalement ou en partie, en argile ; si certains de ces cailloux paraissent arrondis, l'atténuation de leurs arêtes ne paraît pas, à mon sens, avoir d'autre origine.

Il est utile de répéter ici qu'il n'a été observé nulle part de trace de stratification ni de colorations diverses dans le sol.

Les ossements qui ont été recueillis dans la grotte étaient assez irrégulièrement répartis en surface ; j'en ai trouvé cependant une quantité plus grande en trois endroits différents situés, l'un vers le milieu de la première chambre, l'autre dans le petit boyau qui prolonge cette chambre vers la gauche, le troisième au fond de la grande chambre dans sa portion déclive.

Mais si cette particularité de répartition en surface n'a qu'un intérêt relatif, qui sera d'ailleurs interprété plus loin, il n'en est

(1) La pouzzolane, si fréquente dans la région, est une variété ferrugineuse de cette pépérine.

pas de même de la répartition en profondeur; il apparaît en effet que presque partout les ossements se trouvaient enfouis dans la couche d'argile caillouteux à une profondeur assez constante de 0 m. 25 à 0 m. 30; la profondeur la plus faible était de 0 m. 10 environ et elle a seulement été observée dans le long boyau de la première chambre ainsi que dans le bas de la portion décline à plafond oblique et très surbaissé de la grande chambre, c'est-à-dire là justement où la roche basaltique a dû être moins sujette à la décomposition en argile. Cette remarque a son importance en tant qu'elle contribue, entre autres choses, à corroborer l'explication fournie plus haut au sujet de la formation sur place de l'argile du sol, argile qui, suivant le mode indiqué, n'ayant pas cessé de se former après la fermeture de la grotte, a fini par recouvrir uniformément ou à peu près les restes des animaux introduits ou morts à l'intérieur.

IV. *Faune : énumération des espèces, interprétation* (1). — Les ossements trouvés appartiennent aux espèces suivantes :

- | | | |
|------------------------|-----------------------------|---------------------------------------|
| 1° <i>Carnivores</i> : | <i>Canis vulpes</i> | (Renard) |
| | <i>Canis lupus</i> | (Loup) |
| | <i>Cuon europæus</i> | (Cuon des cavernes) |
| 2° <i>Rongeurs</i> : | <i>Cuniculus torquatus</i> | (Lemming à collier ou Rat des glaces) |
| | <i>Lepus variabilis</i> (?) | Lièvre des neiges |
| | <i>Lepus timidus</i> | Lièvre ordinaire |
| 3° <i>Ruminants</i> : | <i>Cervus tarandus</i> | (Renne) |
| | <i>Antilope rupicapra</i> | (Chamois) |
| | <i>Capra ibex</i> | (Bouquetin) |
| | <i>Bison europæus</i> | (Auroch) |
| 4° <i>Equidés</i> : | <i>Equus caballus</i> | (Cheval) |

Cette liste est très caractéristique et, sans équivoque possible,

(1) Je dois ici adresser tous mes remerciements à M. Lauby, du laboratoire de M. Marcellin Boule, au Museum d'Histoire naturelle à Paris, qui a bien voulu confirmer certaines de mes déterminations et rechercher lui-même celles qui étaient plus particulièrement délicates. M. Lauby, qui était venu me trouver dès les premiers temps de mes recherches, a visité la grotte où il a fait différentes remarques et recueilli quelques ossements.

on peut dire que la grotte de Retournac est *une grotte fermée au quaternaire moyen* ou, d'une façon plus précise, à l'époque magdalénienne.

On sait, d'autre part, que si la faune de la période quaternaire ne permet pas de suivre, à de rares exceptions près, les modifications subies par les espèces, elle a du moins cet intérêt non seulement de fournir des indications précises sur la répartition et les migrations des espèces, mais aussi de pouvoir fixer les vicissitudes toutes spéciales qui ont marqué le climat quaternaire et auxquelles cette répartition et ces migrations ont été soumises.

Or, la faune de la grotte de Retournac nous donne des renseignements très nets à ce double point de vue.

C'est ainsi, par exemple, que la présence du *Cuon europæus*, espèce inconnue jusqu'alors non seulement dans la région mais aussi dans tout le Plateau Central où les phases diverses du quaternaire sont d'ailleurs assez obscures, est des plus intéressantes au point de vue de la répartition.

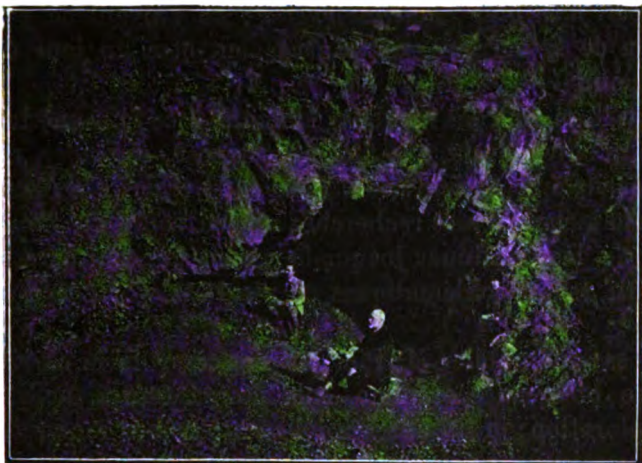
Des restes de ce *Cuon*, qui est un animal plus carnassier que le loup, ont été trouvés en France seulement dans la grotte de Malarnard (Ariège) et de Mars (Alpes-Maritimes), à l'étranger, dans des gisements quaternaires de Moravie et dans la grotte de Heppenloch; le gisement de Retournac vient donc accroître la distribution géographique de cette espèce qui vit aujourd'hui dans l'Inde et les pays avoisinants où il a été découvert en 1823 par Hodgson.

Le *Lemming à collier* ou Rat des glaces est aussi intéressant à un autre point de vue : cette espèce, qui vit encore dans le nord de la Sibérie et de l'Oural, est très répandue dans le Pleistocène de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Angleterre; il ne faut pas la confondre avec les *Myodes* (*Lemmus* de Link) ou *Lemming* proprement dit, qui est limité de nos jours au nord de la Scandinavie et de l'Amérique septentrionale.

Le Rat des glaces, avec le Renne, le Chamois, le Bouquetin, le Lièvre des neiges (si toutefois la détermination de cette dernière espèce est bien exacte), contribuent d'autre part à donner sa caractéristique à l'ensemble de la faune, c'est-à-dire celle d'une *faune froide, nettement post-glaciaire*, faune dont les espèces ont vécu non seulement dans une région à basse température mais aussi

dans une atmosphère humide, en un mot dans un pays où venait de s'opérer un retrait de glaciers.

Les autres espèces, bien que servant à fixer l'âge de la grotte,



Entrée de la grotte.

ne présentent rien de bien particulier ; il convient néanmoins de citer les restes de Renard qui, analogues à ceux du Renard argenté de nos pays, semblent appartenir à un grand Renard d'une race un peu spéciale.

La fréquentation de la grotte par tous ces animaux apparaît aussi comme assez spéciale : la répartition des ossements dans l'intérieur de la grotte, leur nature, la quantité assez prépondérante de débris de Ruminants, de Rongeurs et du Cheval paraissent indiquer que la grotte de Retournac était moins une habitation qu'un repaire fréquenté à différentes reprises par quelques espèces carnivores qui, avec leurs propres restes, ont accumulé ceux de leurs victimes ; le fait d'une plus grande abondance des ossements en trois points différents, trois espèces de charniers peut-être, semblerait justifier cette hypothèse.

Rien n'a été trouvé de l'homme lui-même et sa présence même n'a pu être constatée, mais, à mon sens, cela ne veut pas dire que la trace du passage ou du séjour de notre ancêtre dans cette grotte soit impossible à relever ; il reste encore une masse con-

sidérable de terre à remuer et des recherches nouvelles, en réalité longues et difficiles, pourraient aboutir à des découvertes intéressantes et, sinon nous renseigner sur le rôle possible de l'homme, du moins compléter la faune précédente ou même en trouver une plus ancienne encore ; en suivant de près l'exploitation de la carrière, on pourra peut être un jour être fixé sur ces points.

Quoiqu'il en soit, les résultats obtenus à ce jour ont leur intérêt et je m'en voudrais, à la fin de cet exposé, si je n'en reportais tout le mérite à la *Société scientifique et agricole de la Haute-Loire* qui en s'associant à mes recherches a bien voulu me fournir les moyens de les continuer jusque-là où les jugeant trop dispendieuses ou trop problématiques en résultats, j'ai cru devoir les arrêter.

Je ne saurais oublier M. Pic, entrepreneur de la carrière, qui avec une obligeance extrême, m'a donné toutes facilités dans mon exploration ; je lui adresse ici mes sincères remerciements.

V. Résumé. Conclusions. — 1° La grotte de Retournac, dite grotte des Orciers, est une grotte d'origine éruptive, du type des grottes d'explosion caractéristique des coulées basaltiques.

2° La grotte a été fermée au quaternaire moyen, et vraisemblablement après l'époque magdalénienne.

3° La grotte a plutôt servi de repaire que d'habitation à des animaux de passage, surtout des carnivores.

4° La faune de la grotte est une faune froide, post-glaciaire, comprenant une espèce nouvelle pour le Massif Central, le CUON EUROPEUS, intéressante au point de vue de la répartition géographique.

5° La présence ou le passage de l'homme n'a pas encore été relevée.

N. B. — Les matériaux trouvés sont déposés au Musée Crozatier où M. Dreyfus, conservateur, leur a réservé une vitrine spéciale.

L. MATTE.

L'HOTEL-DIEU ET L'HOPITAL GÉNÉRAL

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Nous n'avons pas l'intention de faire l'historique complet des deux Hôpitaux du Puy pendant la Révolution. Nous nous sommes proposé seulement de mettre en relief les événements les plus saillants, et surtout d'extraire des registres de délibérations tout ce qui pouvait nous éclairer sur l'état d'esprit qui régnait au Puy pendant la période révolutionnaire. Cette petite étude n'a donc d'autre prétention que d'être une contribution modeste à l'histoire de la Révolution au Puy.

Au cours des événements qui ont bouleversé l'Ancien Régime, l'attitude des deux établissements, ou pour mieux dire, des deux bureaux qui les administraient, a été assez différente pour qu'il soit indispensable d'étudier séparément l'histoire de l'Hôtel-Dieu et celle de l'Hôpital Général. D'ailleurs cette division est d'autant plus rationnelle que depuis 1687, date de création de l'Hôpital Général, jusqu'à l'an VI, les deux Hôpitaux ont eu leurs administrateurs particuliers et ont vécu d'une vie autonome.

L'HOTEL-DIEU

Depuis l'arrêt de 1628, le bureau de l'Hôtel-Dieu se composait : de l'évêque ou de son vicaire général, président; — de deux chanoines élus par le chapitre et qui portaient le titre de maîtres et administrateurs; — du juge-mage, ou à son défaut du lieutenant général criminel; — du curé de l'Hôpital, du procureur du roi en la sénéchaussée du Puy; — de deux consuls et de deux bourgeois, désignés annuellement par le bureau.

Dès le 1^{er} décembre 1789, Duranson, procureur du roi, prévoyait les modifications que devait subir la composition du bureau, lorsqu'il proposait à ses collègues de reporter à une date ultérieure l'adjudication du domaine du Sauvage, en leur faisant observer que, « dans les circonstances présentes, il y auroit sans doute des changements dans l'administration, et qu'il pourroit bien arriver que les Hôpitaux fussent obligés d'aliéner les fonds qu'ils possèdent » (1).

Le 14 mars 1790, le bureau composé d'Hébrard et Lobeyrac, chanoines, maîtres et administrateurs; — de Bonneville, lieutenant criminel; — Duranson, procureur du roi; — Faure et Paul, bourgeois, se réunit sous la présidence de Desgranges, abbé de Saint-Vosy et vicaire général. Le procureur du roi prend la parole et annonce que le bureau de l'Hôpital Général, pour des motifs que nous étudierons plus tard, vient de remettre ses pouvoirs entre les mains de la nouvelle municipalité. Le lieutenant criminel donne alors lecture d'un arrêté du Comité de Constitution de l'Assemblée nationale, contenant l'article suivant : « La municipalité ne doit faire que ce que faisoit l'ancienne, laisser la police provisoirement à qui elle appartenoit, la régie des établis-

(1) Fonds de l'Hôtel-Dieu. E 44, f. 24 v^o.

sements aux administrateurs immédiats qui les gouvernent, jusqu'aux réglemens ultérieurs... Règle générale : l'état ancien subsiste tant qu'il ne sera pas expressément abrogé » (1).

Après mûre réflexion, les administrateurs décident de ne point démissionner, mais chargent Faure de porter à la municipalité une copie du susdit arrêté et de la prier de leur prêter le concours de ses lumières et de son zèle.

Au bureau suivant (2), les administrateurs, dont la démarche avait sans doute été mal interprétée par la municipalité, déclarent qu'ils sont entièrement soumis aux décrets de l'Assemblée Nationale, qu'ils n'ont jamais douté de l'utilité de la présence, parmi eux, du corps municipal ou de quelques-uns de ses membres, et qu'ils auraient même démissionné si cette mesure leur avait été dictée par l'Assemblée Nationale; mais qu'en lisant l'arrêté publié dans le « *Journal général de France*, dans le *Journal de Justice* et dans les feuilles du Dauphiné », ils ont pensé « qu'ils demeuroient toujours responsables envers le public de l'intérêt des pauvres confiés à leurs soins » (3). Et ils ajoutent qu'« ils auroient cru se manquer à eux-mêmes et manquer au public et à l'humanité souffrante en se départant du ministère pénible, mais honorable qui leur est confié ».

Hébrard et Lobeyrac sont délégués pour se rendre à l'Hôtel de ville, faire part de ces réflexions à la municipalité et s'en remettre à sa sagesse. En attendant, les administrateurs se proposent d'écrire au comité de constitution de l'Assemblée Nationale pour connaître son sentiment à cet égard; mais, dans le cas où le corps municipal désirerait se charger immédiatement de l'administration de l'Hôtel-Dieu, le bureau consent à démissionner.

Le 11 avril, Lobeyrac, chanoine et administrateur, déclare qu'il déposera ses pouvoirs le 1^{er} mai suivant, à cause de sa mauvaise santé, et surtout parce que les chanoines du chapitre se voient obligés d'abandonner l'administration de la maison de charité qui leur fut toujours si chère, « qu'ils regardèrent toujours comme la portion la plus précieuse de leur héritage, qu'ils osent se flatter d'avoir soutenu(e) par la continuité de leurs soins et enrichi(e) par

(1) Op. cit., f. 27.

(2) Op. cit., ff. 27^{vo}, 28; — 20 mars 1790.

(3) Op. cit., f. 28.

leurs largesses pendant cette longue suite de siècles qui se sont écoulés depuis l'époque antique de sa fondation, qu'ils n'abandonnent qu'avec les plus vifs regrets et parce que les malheurs qui menacent tout le clergé de France, en présageant leur dépouillement et leur ruine, leur annonce (*sic*) l'impuissance affligeante de pouvoir être désormais d'aucun secours à cette maison de charité (1) ».

Lobeyrac ne donna pas suite à son projet, car nous le voyons figurer parmi les membres du bureau qui se réunit le 9 janvier 1791, sous la présidence de Livinhac, prêtre et officier municipal, et où il est désigné sous le nom de « cy-devant chanoine (2) ».

Depuis la séance du 14 mars 1789, la composition du bureau subit une modification importante. Les officiers municipaux forment la majeure partie de ses membres. C'est ainsi que le 10 avril 1791 le bureau comprend : Reynaud, maire, président ; Portal, prêtre ; Rome, Hilaire, Billoër et Borie, officiers municipaux ; Faure et Paul, bourgeois (3). C'est à cette réunion qu'on examina une pétition du sieur Mestier « se disant » curé de l'Hôtel-Dieu, qui fut renvoyée au directoire de district. Sa pétition n'eut aucun succès, car, le 12 février 1792, on lui accorda un délai de vingt-quatre heures pour remettre les clefs de l'appartement qu'il occupait comme aumônier (4).

Le 4 frimaire an II (24 novembre 1793), le bureau, présidé par d'Authier, maire du Puy, et assisté de Laurent, commissaire national, charge Digonnet, feudiste, et Masclaux, de rechercher les titres et papiers des archives, « lesquels papiers, qui seront féodaux et de nobilité seront livrés aux flammes (5) ». Il ne semble pas que cette mesure, grosse de conséquences, ait reçu un commencement d'exécution.

Dans sa séance du 13 prairial an II (1^{er} juin 1794), le bureau procède à des réformes intérieures.

Le secrétaire est révoqué et remplacé par un des secrétaires de la maison commune.

(1) Op. cit., f. 30.

(2) Op. cit., f. 33 v^o.

(3) Op. cit., f. 34.

(4) Op. cit., f. 40.

(5) Op. cit., f. 42.

Vital Boudon, vétéran, est choisi comme portier, aux gages annuels de 150 l. ; il sera logé, blanchi, nourri et recevra une bouteille de vin par jour.

L'assemblée se propose également d'adresser une pétition à l'administration du district pour lui représenter que la maison manque de draps, de matelas et de couvertures, et « l'inviter à céder, au prix de l'estimation, des objets de pareille nature, à prendre sur le mobilier des émigrés, des prêtres réfractaires fusitifs (*sic*) et contre-révolutionnaires ».

En outre, deux membres de la municipalité seront choisis pour faire « un inventaire des ornements et ustencilles de la cy-devant chapelle » (1).

Nous arrivons ainsi à une des délibérations les plus intéressantes dans son esprit et dans sa forme, celle du 23 messidor an II (11 juillet 1794).

Le bureau se composait de : Mathieu Bertrand, maire ; Berlioux, Entier, Filhiol, Barre et Benoît, officiers municipaux ; Eyraud, agent national, assisté de Portal, administrateur et de Liogier, agent national du district.

Le président fait d'abord remarquer que la municipalité révolutionnaire du Puy, désirant « seconder les vues bienfaisantes de la Convention, a jetté ses regards sur un objet très important dont l'inhumanité du despotisme qui a expiré n'a sans doute pas permis aux bons citoyens de s'occuper avec succès ». L'Hôtel-Dieu ajoute-t-il, reçoit chaque jour des militaires atteints de maladies vénériennes ; jusqu'ici on a pris l'habitude de les évacuer sur Montpellier, mais beaucoup meurent en chemin faute de soins. D'autre part des femmes de mauvaise vie propagent ces maladies « parce que la commune n'a pas de local pour les y faire traiter et les y retenir pour leur apprendre à être plus réservées » (2). Or cette maison d'hospice contient tout ce qu'il faut pour remédier à ce fâcheux inconvénient : des locaux appropriés, une pharmacie bien approvisionnée et des officiers de santé très capables.

Le bureau, se rangeant à cet avis, dicté par le plus pur patrio-

(1) Op. cit., ff. 42 v^o, 43.

(2) Op. cit., f. 44.

tisme, décide que les défenseurs de la patrie recevront au Puy « tous les secours de l'art et de l'humanité ».

Mais, le nombre des militaires hospitalisés croissant de jour en jour, on fit observer qu'il serait indispensable d'établir deux nouvelles salles pour les recevoir, « l'une dans ce qu'on appelloit autrefois la chapelle des reliques de la cy-devant cathédrale, et l'autre dans le grand local qui formoit la salle capitulaire de messieurs les chanoines ».

Pour justifier ce choix, le bureau remarque :

1° Que ces deux locaux sont supportés par de grandes voûtes qui leur assurent l'air le plus sain ;

2° « Que les caves qui sont sous ces voûtes, étant une dépendance de cette maison, justifient que le ci-devant clergé du Puy lui avoit usurpé, au mépris de l'humanité souffrante, le local qu'il avoit destiné pour contenir les outils avec lesquels ils trompoient et voloient le peuple et un autre local destiné à leurs galeries et aux crimes de l'hipocrizie. »

3° « Enfin, qu'en réunissant ces deux locaux à la maison d'hospice, c'est la réintégrer dans une propriété usurpée à la bien-séance, à l'humanité et à la nécessité, sans nuire d'ailleurs à l'intérêt national, puisque la cy-devant cathédrale, aujourd'hui le Temple dédié à l'Être Suprême, n'a pas besoin d'un lieu pour y tenir des signes du fanatisme si utilement proscrit, ny d'un autre pour y faire clandestinement amuser des hypocrites et des fainéants (1). »

En conséquence, l'agent national de la commune est chargé de faire une pétition aux administrations du district et du département pour leur demander de faire vérifier les locaux et « réclamer auprès de la Convention Nationale (*sic*) leur réunion à la maison d'hospice, pour le soulagement des deffenseurs (*sic*) de la patrie et de l'humanité souffrante dont elle est l'insigne protectrice ».

Le bureau délibère ensuite d'envoyer le citoyen Gaigne, économe, au directoire du district pour recevoir de l'agent national toutes les lois relatives à l'administration des hospices, et enfin il décide que la citoyenne Uzon, ci-devant sœur, visitera les orphelins élevés à la campagne et lui rendra compte des soins dont ils

(1) Op. cit., f. 44, v°.

sont l'objet (1). Sa sollicitude, à cet égard, va plus loin encore. Le 30 thermidor an II (17 août 1794), il adresse une circulaire aux municipalités du district pour leur recommander de veiller sur les enfants nourris à la campagne et de les élever « dans les principes démocratiques et républicains » (2).

Le 23 germinal an III (12 avril 1795), le conseil municipal que ses travaux empêchaient de s'occuper avec assez de zèle de l'administration des deux hospices de charité et d'humanité, nomma pour chacun de ces établissements des commissaires adjoints qui devaient se réunir tous les décadis, avec deux officiers municipaux. Gaigne, Legal, Dessaignes Robert, Guichard et Gardès, fils, furent désignés pour composer le bureau de l'hospice des malades et installés le surlendemain (25 germinal-14 avril) (3). Cependant la municipalité continuait à traiter directement des questions qui semblent plutôt du ressort du bureau : le 13 floréal an III (2 mai 1795) elle fait choix des médecins et des chirurgiens qui doivent donner leurs soins aux malades civils et militaires; bien plus, elle fixe les emplois des citoyennes attachées à l'hospice des malades et désigne Marie-Michelle Peyronel comme directrice (4).

Le 15 brumaire an IV (6 novembre 1795), elle nomme le citoyen Vacheron à l'emploi d'économe, à la place du citoyen Legal. (La « mise en dépôt » de ce dernier venait d'être reportée au lendemain pour lui permettre de rendre ses comptes à la municipalité) (5).

Les délibérations suivantes ne présentent plus beaucoup d'intérêt. Signalons seulement l'allocation de 800 l. accordée par les administrateurs de l'hospice aux citoyens Roux, officier de santé, et Tardif fils, « vu le grand nombre des militaires malades et (de) ceux qui avoient été blessés à la journée d'Yssingeaux contre les déserteurs et les rebelles (6) », et enfin le refus de l'administration de se charger du nouvel hospice des militaires malades, dont l'arrêt du département du 15 pluviôse an IV (4 février 1796) avait ordonné l'établissement dans l'ancien séminaire (7).

(1) Op. cit., f. 45.

(2) Op. cit., f. 46.

(3) Op. cit., f. 48, v°. — Cinq pour l'hospice des malades et six pour celui des pauvres.

(4) Op. cit., f. 50, r° et v°.

(5) Op. cit., f. 53.

(6) Op. cit., f. 55, v°. — 11 nivôse an IV-1^{er} janvier 1796.

(7) Op. cit., f. 57.

L'HOPITAL GÉNÉRAL

Au début de la Révolution Française, la composition du bureau de l'Hôpital Général était sensiblement différente de celle du bureau de l'Hôtel-Dieu. La présidence revenait à l'évêque ou à son vicaire général. Il était souvent assisté de deux chanoines, de deux syndics, du juge mage ou du lieutenant criminel, du procureur et de deux consuls; mais d'ordinaire quelques uns de ces officiers seulement assistaient aux réunions et le bureau se composait presque exclusivement de douze bourgeois, avocats ou marchands du Puy.

Le 14 mars 1790, se trouvaient réunis dans la salle de délibération : Leflô, vicaire général, président; Bollon et Bertrand, chanoines; de Bonneville, lieutenant criminel; Lobeyrac, avocat et syndic; Assézat, trésorier; Bertrand; Espanhon; Pagès aîné; Faure fils; Pagès cadet; Morel cadet et Bertrand fils.

Lobeyrac exposa à ses collègues que la nouvelle municipalité étant installée, les diverses administrations étaient allées se concerter avec elle, et que celles des Hôpitaux lui semblaient relever des municipalités chargées de les surveiller.

Après une longue discussion, le bureau décida qu'à l'issue de la réunion, les administrateurs se rendraient à la maison commune pour offrir leur démission. Rendez-vous fut pris avec les administrateurs municipaux à 2 heures de l'après-midi (1). Pour être plus à la portée de la maison de ville, le bureau se réunit chez Faure, d'où il partit en corps, précédé du suisse et des gardes de l'Hôpital. Les directeurs furent reçus dans la grande salle et invités à s'asseoir. L'abbé Bollon expliqua les motifs de la délibération prise le matin même en ajoutant « que les pauvres se voyant sous

(1) Fonds de l'Hôpital Général : E. 4, p. 317.

l'administration des citoyens que la confiance et l'opinion publique venoient de placer à la tête du gouvernement municipal, ne pouvoient que former des vœux pour la prospérité de ceux qui, chargés de leur procurer des secours, auroient une tâche bien consolante à remplir puisqu'elle tendoit au soulagement des malheureux ».

Mais Reynaud, faisant les fonctions de maire, « leur ayant dit les choses les plus gracieuses » les exhorta à continuer leur administration et à collaborer avec les officiers municipaux au gouvernement d'une maison dont ils étaient depuis de longues années les soutiens indispensables. Des commissaires de la municipalité et de l'administration de l'Hôpital devaient se concerter sur la forme de la présente délibération dont la rédaction serait communiquée au bureau. Sur cet échange de paroles courtoises, l'assemblée se sépara, et les administrateurs furent reconduits par les officiers municipaux jusqu'à la porte d'entrée de la maison commune (1).

Le compte-rendu officiel de cette réunion, qui fut inséré le 5 avril dans les registres de l'Hôpital Général, atténue singulièrement la collaboration des anciens administrateurs et de la municipalité nouvelle. Sans doute Reynaud prodigue-t-il au bureau les épithètes les plus élogieuses, quand il vante son esprit de sacrifice, son activité inlassable, la sagesse de son administration ; mais il spécifie que les membres de l'ancien bureau continueront leurs soins « comme particuliers et non représentants d'aucuns corps » et que dans toutes les réunions ils céderont la place aux officiers municipaux (2).

Le 21 mars, Reynaud renouvela aux anciens administrateurs assemblés à l'Hôpital Général, avec les officiers municipaux, l'invitation qu'il leur avait faite de collaborer avec eux, puis il fit venir les sœurs et leur témoigna « la satisfaction de la municipalité sur le zèle, l'assiduité et les soins qu'elles avoient manifesté jusques icy dans les divers emplois dont elles étoient chargées ; il les a invitées à redoubler d'activité, puisque c'étoit le vrai moyen de se maintenir dans la réputation si bien méritée qui leur étoit acquise, dont l'opinion publique étoit leur récompense actuelle, mais qui leur en assuroit une bien plus glorieuse et de

(1) Op. cit., p. 318.

(2) Op. cit., pp. 321 et 322.

plus longue durée » (1). Tous les anciens directeurs n'acceptèrent pas avec une égale indifférence cette demi disgrâce qui les reléguait au second plan.

Le 2 mai 1790, Bollon et Lobeyrac, syndics, envoyèrent leur démission; le bureau délibéra, à l'unanimité, de leur rendre une visite en corps pour les prier instamment de revenir sur leur décision et de ne pas les priver de deux membres « dont les services méritent les plus grands éloges et dont la perte seroit infiniment dommageable à l'administration et laisseroit des regrets aussi vifs que sincères » (2). Mais ce fut en vain (3). Mathieu Bertrand qui jusqu'alors avait consacré tous ses soins aux fabriques, adressa de Paris une lettre de démission. Le bureau, après lui avoir envoyé une lettre collective de regrets, le remplaça par Reytout, négociant (4). Le 19 septembre, Mouton, l'ainé, fut nommé à la place de Pagès, l'ainé, que ses occupations obligeaient à de longues et fréquentes absences. L'intervention de ses parents et de ses amis les plus intimes fut inutile (5).

La municipalité, en se chargeant de l'administration des Hôpitaux, avait trop présumé de ses forces et de ses loisirs. Dans la séance du 15 mai 1791, le bureau, composé uniquement d'anciens directeurs, constate que les officiers municipaux n'ont pas tenu les engagements qu'ils ont pris le 14 mars 1790 et qu'ils n'assistent plus aux réunions, quoique régulièrement convoqués. Bien plus il leur reproche de « ne s'être pas instruits des règlements de cette maison » et d'avoir « donné en différentes occasions des ordres qu'on avoit respectés, mais qui n'en étoient pas moins contraires aux règlements ». Leur négligence est même coupable, puisqu'ils ont oublié d'acquitter, dans le délai convenable, la pension de 5.440 l. que la ville doit payer à l'Hôpital Général sur les revenus de la subvention. Les administrateurs ajoutent que l'intérêt qu'ils portent aux pauvres les a empêchés jusqu'ici de donner leur démission, mais que, devant l'indifférence de la municipalité, ils ont l'intention de « se démettre de leurs fonctions, s'ils ne sont point

(1) Op. cit., p. 319.

(2) Op. cit., p. 323.

(3) Op. cit., p. 324.

(4) Op. cit., p. 327. — 8 août.

(5) Op. cit., p. 331.

assurés de la confiance desdits sieurs officiers municipaux, et ne les voyent concourir avec eux à une administration qui est au moment de sa chute, s'ils ne se hâtent de la soutenir » (1).

Ces justes observations portèrent leurs fruits, car le 5 juin suivant, Reynaud assistait à la délibération du bureau avec un officier municipal. Cette séance fut marquée par un incident curieux. Le maire fit observer qu'on avait réclamé l'assistance des pauvres à plusieurs enterrements, mais que « les sœurs avaient refusé de les y envoyer » et avaient « même poussé leur oubli jusqu'à ne pas déférer à des ordres qui leur avaient été donnés par la municipalité ». Le bureau décida de passer outre à cette opposition et demanda à Reynaud de signer, en sa qualité de maire, une réquisition écrite (2).

La situation, quoique un peu tendue, se prolongea jusqu'au 28 octobre 1792. Ce jour là, le citoyen Martin, syndic, exposa à ses collègues « qu'il étoit instruit qu'il avoit été porté des plaintes à la municipalité et aux administrations de département et district, contre l'administration des deux Hôpitaux de cette ville, qu'on ne disoit pas moins que les pauvres étoient volés par les Sœurs elles-mêmes, que les administrateurs ne l'ignoroient point et que leur silence ou leur insouciance à cet égard étoit une preuve qu'ils approuvoient ce brigandage, que dans cet état de choses, il ne lui paroissoit pas qu'ayant perdu la confiance publique, les administrateurs puissent partager plus longtemps avec la municipalité les fonctions qui leur étoient confiées » (3).

Le bureau décida d'envoyer immédiatement à la municipalité une lettre collective de démission ainsi conçue (4) :

Citoyens,

« Nous sommes avertis qu'il vous a été porté des plaintes ainsi qu'au district et ailleurs contre l'administration des deux Hôpitaux de cette ville, et qu'on dit assés publiquement que les pauvres sont volés.

(1) Op. cit., p. 335.

(2) Op. cit., p. 337.

(3) Op. cit., p. 341.

(4) Op. cit., p. 341.

« Quoique ces dénonciations n'aient d'autre fondement que la calomnie la plus perfide, et d'autre but que celui de nous éloigner de cette administration ; quoique vous eussiez pu vous instruire du contraire si vous vous étiez rendus aux assemblées particulières de chaque dimanche, ainsi que vous en aviez contracté l'engagement et que nous vous en avons souvent priés, il n'en résulte pas moins que nous ne sommes plus investis de la confiance publique sans laquelle il est impossible de faire le bien, et nous devons aux pauvres qui nous ont été confiés, nous nous devons à nous-mêmes de remettre en vos mains des fonctions qu'il ne nous est pas permis de partager aujourd'hui sans compromettre l'intérêt de ces mêmes pauvres.

« Veuillez donc, citoyens, agréer la retraite que nous sommes obligés de faire, et le regret que nous avons de ne pouvoir plus vous seconder utilement.

« Les Sœurs, contre lesquelles les coups de la calomnie sont plus directement portés, ces malheureuses qui ont tout sacrifié pour le bien de cette maison de charité, et dont le zèle ne s'est jamais encore ralenti, quoiqu'en butte depuis longtemps à une persécution injuste, vous supplient aussi, par notre voix, de pourvoir de suite à leur remplacement. Quand vous aurez une connaissance plus particulière des faits, peut-être vous convaincrez-vous que, loin d'avoir dépouillé les victimes qui ont été remises à leurs soins, elles les ont au contraire enrichies de leur petite fortune et de celle qu'elles ont pu arracher à leur famille : et si elles vont être réduites à l'état des pauvres qu'elles ont soulagés, qu'elles puissent au moins emporter avec elles l'estime qui leur est due.

« En entrant dans cette administration, vous aurez, citoyens, la consolation d'en trouver les petites finances en assés bon état : quelques provisions dans la maison, quelques créances à retirer, douze mille livres à recevoir, au premier jour, de la Trésorerie nationale, rien ou presque rien à payer au dehors ; en voilà l'aperçu.

« Les administrateurs de l'Hôpital Général du Puy.

« Ainsi fait et arrêté lesdits jour et an que dessus. »

Signé : MOUTON aîné.

REYTOUT aîné.

ASSÉZAT.

MARTIN, *syndic.*

On ne peut s'empêcher d'admirer la tenue littéraire de cette lettre, l'élévation et la dignité de l'expression d'un mécontentement aussi justifié.

Le 11 novembre, la municipalité adressa aux administrateurs la réponse suivante (1) :

« La municipalité, citoyens, n'a jamais reçu de plaintes contre l'administration de l'Hôpital Général, et toutes les fois que ses occupations lui ont permis de se rendre au bureau, elle s'est convaincue par elle-même de sa vigilance et de sa continuelle sollicitude pour le bien des pauvres. La municipalité, bien loin d'agréer vos démissions, me charge de vous témoigner, au nom de la commune, la reconnaissance qu'elle a de vos soins généreux, et de vous inviter à continuer des fonctions que vous avez jusqu'à ce jour si dignement remplies.

« La municipalité, qui n'a jamais reçu des plaintes contre la gestion des Sœurs, les invite à mépriser les traits lancés par la calomnie. Je me félicite, citoyens, d'être en cet instant l'organe de la municipalité et de vous assurer de mon fraternel attachement.

Le Maire du Puy : Signé : V. F. BERTRAND.

« Au Puy, ce 11 novembre 1792, l'an premier de la République ».

Les administrateurs continuèrent à siéger jusqu'au 29 septembre 1793.

A cette dernière réunion, le bureau, désirant faire refondre deux marmites, s'adressa « au citoyen Baudoin, fondeur, habitant dans le département de la Haute-Marne », se trouvant actuellement dans la ville pour fondre des canons, qui se chargea du travail « au prix de douze sols la livre, poids de marc ». La municipalité devait fournir la quantité de métal de cloches nécessaire (2).

Les délibérations suivantes furent prises par le corps municipal, à la suite de la suppression de l'ancien bureau, par arrêté du représentant du peuple Reynaud, « lequel arrêté ne fut point signifié par écrit aux administrateurs supprimés » (3).

(1) Op. cit., p. 343.

(2) Op. cit., p. 348.

(3) Op. cit., p. 349.

Les Sœurs ayant été renvoyées, la municipalité dut pourvoir à leur remplacement. Huit citoyennes, chargées de l'administration de la maison, reçurent provisoirement un traitement de 25 l. par mois ; un vétéran de la 19^{me} C^{ie} fut nommé concierge aux gages de 150 l. Le citoyen Benoît, préposé aux fabriques reçut 1.000 l. par an, ainsi que le citoyen Charrier, surveillant général de l'Hospice (1). La citoyenne Reynaud qui avait « abandonné son commerce, négligé ses affaires, sacrifié tout son temps pour l'employer au service des pauvres » eut un traitement de 1.200 l. (2).

Mais la municipalité dut bientôt désigner six commissaires adjoints pour assister deux de ses membres dans l'administration de l'Hospice des pauvres : Dugone ; Bertrand des Brus ; Espanhon père ; Baillard ; Reytout et Pagès (3).

Peu de temps après, les Sœurs furent rappelées, et le 4^{me} jour complémentaire de l'an III (20 septembre 1795), le bureau, sous la présidence de d'Authier, maire, procéda à la distribution de leurs emplois ; la citoyenne Bonnet fut nommée supérieure, et la citoyenne Rabany, ci-devant soeur Saint-Alexis, lui fut adjointe avec le titre d'assistante (4).

Quand parut la loi du 16 vendémiaire an V (7 octobre 1796), relative aux hospices et prescrivant la nomination d' « une commission composée de cinq citoyens résidants dans le canton, qui éliront entr'eux un président et choisiront un secrétaire (5) », la municipalité désigna : Pagès, Assézat, Mouton, Reytout et Bollon pour administrer l'Hospice d'Humanité. Elle les installa le 23 brumaire (13 novembre) ainsi que les cinq commissaires de l'Hospice des malades (6).

Mais à la suite d'instructions envoyées par le Ministre de l'Intérieur, elle dut procéder, le 8 frimaire an VI (28 novembre 1797), à l'installation d'une nouvelle commission composée des citoyens Chabalier, Livinhac, Le Page, Entier et Benoît et chargée de l'Administration des deux Hospices (7).

(1) Op. cit., pp. 349, 350.

(2) Op. cit., p. 351.

(3) Op. cit., p. 351 ; 23 germinal an III (12 avril 1795). Ils furent installés le 14 avril ainsi que les administrateurs de l'Hospice des malades.

(4) Op. cit., p. 354.

(5) Op. cit., p. 362.

(6) Op. cit., p. 361.

(7) Op. cit., p. 383.

Depuis lors les destinées de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital Général furent étroitement mêlées.

*
**

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire des deux Hôpitaux du Puy pendant la Révolution. Nous avons pensé qu'il était intéressant d'étudier l'influence des idées nouvelles sur l'administration de deux établissements qui, sous l'Ancien Régime, avaient été dirigés par l'élément religieux.

Il nous a paru curieux de constater que, dans presque toutes les circonstances, la municipalité révolutionnaire du Puy avait su garder une louable mesure; et si, l'on est quelque peu surpris en lisant le compte rendu de la délibération du bureau de l'Hospice des malades du 23 messidor an II, où le ton s'élève, devient déclamatoire et agressif, il ne faut pas oublier qu'à ce moment la Terreur régnait en France et que la modération exposait à de sanglantes persécutions.

RENÉ JOUANNE.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 3 OCTOBRE 1912.

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. E. Rioufol, Grellet de la Deyte, C. Fabre, E. Gautheron, Picquet, Hedde, Pierre Boyer, Georges Paul, Bergeon, R. Jouanne et Ch. Andrieux.

Le procès verbal de la séance du 4 juillet est lu et adopté.

Bibliographie. Ouvrages reçus. — M. le président procède au dépouillement des ouvrages reçus et signale notamment les publications suivantes :

Dans le numéro des *Annales du Midi*, de juillet 1912 (p. 321 et suiv.), notre confrère, M. C. Fabre, publie la fin de la remarquable étude sur *Guida de Rodez, inspiratrice de la poésie provençale*, dont il a bien voulu offrir un exemplaire à notre société.

Le tome XXX de la *Revue de l'art ancien et moderne* a donné, sous la signature de M. E. Mâle, une notice consacrée à *La mosquée de Cordoue et les églises de l'Auvergne et du Velay*. L'auteur fait des rapprochements architectoniques entre ces divers monuments et en arrive à conclure que « ce ne peut être par hasard que l'on rencontre à la cathédrale du Puy l'arc trefflé, l'arc à festons, l'arc en fer-à-cheval et les claveaux à deux couleurs de la mosquée de Cordoue ».

Le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, de 1909 (p. 332-4) et 1910 (p. 359-61), a inséré, grâce à notre confrère M. Ulysse Rouchon, l'annonce de la découverte de substructions d'une voie romaine à Bas-en-Basset et celle du trésor de monnaies d'or gauloises, de Lapte, dont notre musée possède quelques beaux spécimens, ainsi que la découverte de fresques à Auzon (XII^e s. Mise au tombeau) et au Puy (chapelle de Saint-Jean).

Les numéros de juillet et août dernier de la *Revue du Vivarais* contiennent un inventaire analytique de documents, compris entre les années 1528 et 1646, relatifs à la famille de Boulieu, seigneurs du Mazel près Tence. Cette publication, due à la plume avisée de M. Paul d'Albigny, aurait été certainement complétée, si son auteur avait consulté les preuves de noblesse de cette maison, insérées dans le registre B 33 des insinuations conservées

aux archives départementales de la Haute-Loire. Faute en effet d'une filiation suivie, on ne peut retirer de la lecture de cet inventaire tout le profit désirable.

La *Revue mensuelle du Touring-Club de France*, de septembre dernier, signale l'heureuse initiative de notre confrère M. J. Peyriller qui, dans un but de louable propagande, a rédigé le texte d'une conférence spécialement consacrée à la province du Velay.

Ce périodique nous fait aussi connaître la récente décision de M. le ministre des Travaux publics, au sujet de l'établissement d'une halte près du lac d'Issarlès, sur la ligne projetée du Puy à Nieigles-Prades. Le Syndicat d'initiative du Velay a tout lieu de s'applaudir de cette décision, car c'est lui qui, tout le premier, par l'organisation d'un excellent service automobile, a facilité aux touristes l'accès de ces hautes et pittoresques régions.

Enfin, sous la rubrique *Sur les routes*, M. Georges Benoît-Lévy nous fait part, dans cette même *Revue*, de ses impressions élogieuses sur l'abbaye de La Chaise-Dieu et Le Puy qu'il qualifie « l'une des plus belles villes de France ».

Dans le rapide énoncé des publications parues depuis notre dernière séance mensuelle, il convient de réserver une place marquante à la notice de notre confrère M. Georges Paul, sur *Le père Antoine Nolhac*, originaire du Puy (1715-1790). Cette œuvre, dont les éléments ont été puisés à des sources originales, est largement documentée et, de plus, accompagnée de curieuses gravures, dont l'une, fort rare, empruntée au cabinet de notre confrère, M. Paul Le Blanc, représente les « massacres commis dans le palais d'Avignon » à l'instigation de notre compatriote, le trop célèbre et cruel Jourdan Coupe-Tête.

M. G. Paul a envoyé un exemplaire de ce travail à la Société.

M. le Dr Guelle a fait également hommage d'une brochure récente où il a groupé ses essais poétiques et oratoires : *Un souffle d'altruisme*.

L'Hôtel-Dieu et l'Hôpital général du Puy pendant la Révolution française. — M. René Jouanne étudie, à l'aide des registres de délibérations déposés aux archives dont il opère le classement, les modifications apportées à l'administration des deux établissements hospitaliers du Puy pendant la Révolution.

Depuis l'arrêt de 1628, le bureau de l'Hôtel-Dieu se composait : de l'évêque ou de son vicaire général, président ; de deux chanoines élus par le chapitre et qui portaient le titre de maîtres et administrateurs ; du juge-mage ou à son défaut du lieutenant-général criminel ; du curé de l'hôpital ; du procureur du roi en la sénéchaussée du Puy ; de deux consuls et de deux bourgeois désignés annuellement par le bureau.

A partir du 14 mars 1789, à la suite des événements politiques, les officiers municipaux eurent la majorité au conseil. Le 10 avril 1791, le bureau comprend : Reynaud, maire, président ; Portal, prêtre ; Rome, Hilaire, Billoer et Borie, officiers municipaux ; Faure et Paul, bourgeois. Par leurs soins ou ceux de leurs successeurs, des modifications sont apportées à la marche intérieure de la maison et l'on songe à annexer à l'hôpital la chapelle des Reli-

ques et la salle capitulaire. Des délibérations sont prises dans ce sens. Une commission spéciale, nommée le 13 floréal an III, fait choix de médecins et de chirurgiens et fixe les emplois des « citoyennes » attachées aux malades dont la directrice est Marie-Michel le Peyronnel.

A l'Hôpital général, au début de la Révolution, la composition du bureau était à peu près exclusivement bourgeoise, sous la présidence de l'évêque. Les administrateurs en exercice en 1790 conservèrent d'abord leurs fonctions sur les exhortations de Reynaud, mais l'indifférence de la municipalité, l'oubli de ses obligations vis-à-vis de l'hôpital (paiement annuel de 5.440 l.), les engagèrent bientôt à démissionner. Un incident, relatif aux sœurs et provoqué par une intervention du citoyen Martin, à la séance du 28 octobre 1792, changea ce désir en réalité, mais cette résolution ne tint pas en présence d'une sorte de lettre d'excuses adressée aux administrateurs par le maire V.-F. Bertrand. A la fin de 1793, Reynaud confia le soin de l'administration à des officiers municipaux en même temps que les religieuses étaient remplacées par huit citoyennes aux appointements de 25 l. par mois, mais la municipalité dut bientôt désigner six commissaires-adjoints pour assister deux de ses membres dans l'administration de l'établissement. Ce furent Dugonne, Bertrand des Brus, Espanhon, Baillard, Reytout et Pagès.

Les sœurs furent rappelées le quatrième jour complémentaire de l'an III (20 septembre 1795). La citoyenne Bonnet fut nommée supérieure, et la citoyenne Rabany, ci-devant sœur Saint-Alexis, lui fut adjointe en qualité d'assistante.

Depuis le 8 frimaire an VI (28 nov. 1797), les destinées de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital-Général ont été étroitement mêlées.

M. le président félicite M. Jouanne de son travail qui constitue une page intéressante d'histoire locale.

Vaneau et son œuvre (*suite*). — M. Emile Gautheron donne lecture de deux prix-faits récemment découverts par lui aux archives hospitalières et communales et relatifs à des travaux exécutés en 1686 par Vaneau à l'Hôtel-Dieu et à l'église Saint-Pierre-le-Monastier.

Il ne reste aucune trace de la porte monumentale de l'Hôtel-Dieu commandée au sculpteur, mais la chaire de Saint-Pierre-le-Monastier n'a pas entièrement disparu. M. Gautheron pense qu'on peut en retrouver certains fragments dans les cinq panneaux de la chaire actuelle de l'église Saint-Georges-Saint-Régis. Ces panneaux rapportés représentent saint Pierre et les quatre évangélistes. Leur facture est soignée et rappelle la manière de Vaneau, dans les bas reliefs du monument à Sobiesky, apparemment sculpté la même année.

La Bête du Gévaudan. Légende et Histoire. — Le secrétaire rappelle et cite l'appréciation de M. Marcellin Boudet sur l'étude récente du professeur Puech relative à la Bête du Gévaudan (*Revue de la Haute-Auvergne*, 1912, p. 76-78). Il est d'avis que cette appréciation est injuste et désobligeante et affirme que les observations de M. Puech méritent au moins un examen plus sérieux si elles n'appellent pas une adhésion sans réserve.

Il est d'abord certain qu'il n'a jamais existé en Gévaudan ni ailleurs d'animal extraordinaire, sorte d'exécuteur des décrets divins ; que la Bête en un mot est un mythe issu des exagérations et des erreurs populaires.

Si l'intervention d'un fou sadique est douteuse, il est sûr, d'autre part, que les exploits sanglants mis au compte de la Bête furent ceux de loups innombrables parmi lesquels on doit ranger l'animal tué le 21 septembre 1763 par M. Antoine de Beauterne dans les bois de l'abbaye des Chases, et celui abattu, le 19 juin 1767, par un chasseur du marquis d'Apchier, Jean Chastel, posté à la Sogne d'Auvert près de Saugues.

M. Grellet de la Deyte précise, d'après la notice historique de M. Auguste André (*Bulletin de la Société d'agriculture de la Lozère*, 1884), quelques points de ces chasses et spécialement celle organisée par le marquis d'Apchier dont la famille avait reçu commission de louveterie depuis 1379, et, s'aidant d'un article récent de M. l'abbé Fabre, il donne des arguments contraires aux déductions de M. Puech en ce qui concerne la participation d'un homme dépravé aux sanglantes hécatombes de 1764-1767.

Il reste que les récits légendaires doivent être écartés soigneusement de ce problème historique et qu'il faut considérer comme des événements purement naturels les faits et gestes tragiques de la horde exceptionnelle de loups dont l'envahissement causa des ravages plus cruels que jamais dans le Gévaudan au début de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il n'y a jamais eu à proprement parler *une Bête* du Gévaudan, il y a eu seulement vers 1765 dans les bois de la région de Saugues des loups extraordinairement violents et redoutés.

Le concours départemental de 1912. — Le président expose qu'à la date du 26 juillet dernier, il a reçu de M. Chauvin, président de la Société agricole de l'arrondissement d'Yssingeaux, une demande de médailles en faveur du concours agricole départemental. Le 15 août, M. Jacotin a répondu à M. Chauvin que sa demande lui était parvenue trop tardivement pour qu'il puisse utilement en saisir la Société. Cette dernière, en effet, était entrée en vacances depuis le 4 juillet et l'usage est depuis longtemps établi de n'engager aucune dépense sans l'approbation de l'assemblée générale et une décision spéciale du conseil d'administration. « Si votre lettre, ajoutait le président, m'avait été adressée en temps opportun, j'ai tout lieu de penser que notre association se serait fait un devoir de lui donner une suite favorable. »

Le 15 septembre dernier, un certain nombre de médailles ont été néanmoins attribuées à des exposants au nom de la Société.

Après la lecture des correspondances échangées à ce sujet, la Société décide d'accorder une médaille de vermeil, deux d'argent et deux de bronze, en exprimant toutefois le plus vif regret que ces récompenses aient été décernées sans son assentiment préalable.

Les conférences de 1912-1913. — La Société adopte le principe d'une troisième série de conférences et charge le conseil d'administration de procéder à son organisation.

Election. Candidature. — M. Mercier, attaché de banque, est élu membre résident; M. Pierre Bonnet, attaché de banque, est présenté par MM. Georges Paul et Charles Andrieux. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 7 NOVEMBRE 1912.

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. Lascombe, E. Rioufol, André Boyer, Pierre Boyer, Vessereau, Eynac, Nicolas, P. Valicon, Cellierier, Hedde, Picquet, Cuoq, Jules Tuja, Joseph de Veyrac, Emile Gautheron, Louis Bonnet, Charles Andrieux et René Jouanne.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et approuvé.

Bibliographie. — M. le président signale spécialement les ouvrages suivants ayant trait à l'histoire locale.

Dans les *Annales du Midi* d'Octobre 1912 (p. 561 et suiv.), MM. Salverda de Grave et Stronski s'attachent à relever quelques erreurs de détail qui ont pu échapper à la sagacité clairvoyante de M. C. Fabre dans ses études sur Pons de Montlaur et Guida de Rodez. Mais ces critiques laissent néanmoins subsister la valeur intrinsèque de l'œuvre de notre confrère, puisque leurs auteurs se plaisent à rendre hommage à ses « érudités recherches ».

Le même périodique a inséré (p. 570 et suiv.) un compte rendu consacré par M. C. Fabre à l'*Histoire de La Chaize-Dieu*, de dom Gardon, éditée par les soins de la Société. On ne peut que remercier M. Fabre de ses trop élogieuses appréciations, car elles sont de nature à propager dans le monde savant une œuvre modeste dans sa forme et ses prétentions et qui n'a d'autre but que de divulguer l'histoire de l'une des plus anciennes et curieuses abbayes de France.

L'*Ephemeris campanographica* de M. Berthelé, archiviste de l'Hérault, consacre, dans son numéro de mars 1910, un article aux cloches de l'abbaye de La Chaise-Dieu, en 1749, et celui de juin 1912, une notice à Thomas Galois, lorrain, fondeur au Puy, sur lequel on ne possédait aucun renseignement.

Le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques* de 1910 nous donne (p. 314), un curieux « contrat d'association musicale au Puy, en 1593 », sous la signature de notre confrère, M. Ulysse Rouchon.

Le *Bulletin de la Diana*, des mois d'octobre-décembre 1911, a inséré une

généalogie fort complète de la famille Vion, due aux recherches de M. A. Boudon. Cette famille, originaire de Saint-Pal-de-Chalencou, a notamment donné le jour, en 1707, à Jean-Pierre Viou, d'abord dominicain, mais qui fut obligé d'abandonner son ordre à la suite de ses démêlés avec le Pape. Dans l'*Annuaire de la Haute-Loire*, de l'année 1875, M. Truchard du Molin nous a raconté les péripéties de cet homme d'église et a relevé, en même temps, les titres de ses œuvres principales, auxquelles il convient d'ajouter le *Traité de l'orbilianisme*, paru sans nom d'auteur, mais que M. Paul Le Blanc n'hésite pas à lui attribuer.

Grâce à l'article publié, en décembre 1906, par notre confrère M. Paul Le Blanc, dans la *Nouvelle Revue rétrospective* et à la notice du regretté Henri Mosnier sur le *Château de Chavaniac-La Fayette*, parue en 1883, M. Raoul Arnaud a pu entretenir les lecteurs de la *Revue hebdomadaire* du 12 octobre dernier de l'arrestation de Mme de La Fayette après le 10 août. Il est fâcheux que cet auteur ait ignoré l'étude intitulée « Roland et Mme de La Fayette » que M. C. Perroud, ancien professeur du lycée du Puy et recteur honoraire, a inséré dans l'*Amateur d'autographes* d'avril 1912, et dans laquelle il aurait trouvé des éléments qui auraient donné plus d'attrait et d'actualité à son récit.

Vaneau et son œuvre. — *La Décoration de la Chapelle du Refuge.* — M. Emile Gautheron continue son étude sur la vie et l'œuvre de Vaneau en examinant la décoration de la chapelle du Refuge, aujourd'hui enclavée dans le monastère de la Visitation, au Puy.

L'œuvre du Refuge, fondée par saint François Régis, fut spécialement favorisée par Mgr de Béthune qui acheta pour loger les repenties les terrains et maisons situés entre Gouteyron, Saint-Joseph, le Jeu-de-Paume, la Boucherie-Haute. Le généreux prélat fit ensuite construire et décorer la chapelle dédiée à saint Maurice et à sainte Madeleine « où l'œil réjouit des proportions, dit le frère Théodore, se perd entre l'éclat de l'or et la perfection des sculptures ».

Ces sculptures, qui avaient coûté à Mgr de Béthune près de 10.000 livres, ont subi depuis la fin du dix-septième siècle des sorts divers, mais il en subsiste heureusement d'importants fragments que M. Gautheron énumère, dont il détaille les sujets et qu'il juge au point de vue artistique. Successivement, il présente les sept bas-reliefs conservés aujourd'hui dans la sacristie de la Cathédrale, et les vestiges placés dans la chapelle des Visitandines ou déposés pendant longtemps dans les greniers du couvent puis dispersés, notamment les quatre soldats de la Légion thébaine dont deux appartiennent à M. Maxime Rioufol et deux au Musée religieux.

M. Gautheron cite encore un Saint-Mathieu assis et écrivant, très détérioré; un Saint-Jean-l'Évangéliste écrivant; deux hommes accoudés; un jeune homme presque nu, à demi couvert d'une peau de bête, qui fait penser à un Saint-Jean-Baptiste jeune et qui marque un progrès nouveau dans l'art de Vaneau. « L'artiste, remarque notre collègue, se dégage, de plus en plus des formules académiques pour retrouver bientôt un modelé donnant par la vérité des formes le sentiment de la vie qui était le secret de la statuaire antique ».

Harangue d'un pédant de village au XVII^e siècle. — M. Antoine Jacotin indique que le mariage de Louis-Armand XIX, vicomte de Polignac, avec Elisabeth-Esprit de La Baume, en février 1648, eut le don d'exciter la verve de ses contemporains. Mais alors que les uns empruntèrent à la mythologie et à une gauloiserie peut-être un peu excessive les accents de leur admiration, tel que l'avocat de la Bazoche de Bourg-en-Bresse dont la harangue a été publiée dans les *Preuves de la Maison de Polignac* (T. III, p. 230 et suiv.), d'autres, au contraire, s'inspirèrent d'un lyrisme débordant et, en savants de village qui cherchent bien plus les mots que les idées, accablèrent la malheureuse vicomtesse sous le poids de leurs emphatiques louanges.

Parmi ces derniers, le juge de Solignac, un M. Armand, mérite une mention toute spéciale et son discours pompeux, dont notre président a retrouvé le texte dans les papiers de Samuel Guichenon conservés à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, peut être cité comme un exemple de l'éloquence ampoulée et amphibologique de nos ancêtres du XVII^e siècle.

Voici en effet en quels termes s'exprima M. Armand :

« Madame,

« Ce n'est pas en qualité de vainqueur que je porte les armes, puisque je suis celluy que la seule réputation de vos mérites a vaincu sans force et les rend mesme l'éternel redevable de vostre grandeur. Solignac, qui emprunte son nom au soleil, parce que monseigneur qui en est le maistre est un soleil en effect, m'oblige à vous appeler son aurore, et aussy je ferois tord à la grandeur de vos actions, qui s'appellent le miracle de nos sprits, si elle ne passoit pas dans nos jugemens pour les plus parfaicts rayons de la vertu. Vostre seul nom, madame, qui embaume tout le monde et le force vollontairement à suivre vos ordres, me faict cognoistre le tord que j'ay de hasarder mon esprit devant l'esprit des esprits, devant vostre grandeur qui, de nom et de faict, n'est que pur esprit. Aussy, madame, tous les cœurs de ce pais, qui est vostre, se sont ouverts pour vous y recevoir avec respect et, particulièrement le mien qui vous rend ses submissions très humbles, à ce point que je me treuve incapable de fère d'autres souhaits fors que vostre mariage soit autant fortuné comme il est illustre. »

Nouveaux noms de rue au Puy. — *Vœux.* — Le secrétaire rappelle que, récemment, le conseil municipal du Puy a décidé de donner le nom de l'abbé de l'Épée à une rue de la ville. Personne ne contestera cet hommage rendu à la mémoire de l'éducateur des sourds-muets, un des plus grands bienfaiteurs de l'Humanité, mais à l'heure où se pose la question de rebaptiser certaines rues de la capitale du Velay, on est en droit de s'étonner qu'on n'ait pas encore songé, malgré des propositions formulées, à témoigner publiquement et sous une forme permanente les sentiments d'estime et de respect que mérite à tant de titres l'un des plus éminents parmi les Vellaves : le cardinal Melchior de Polignac.

Les brillantes qualités de l'auteur de l'*Anti-Lucrèce* furent particulièrement appréciées de son temps. La marquise de Sévigné disait de lui : « C'est un

des hommes dont l'esprit me paraît le plus agréable : il sait tout, il parle de tout, il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut désirer dans le commerce », et nous possédons sur celui auquel Voltaire reconnaissait la suprématie du Goût des pages très élogieuses de Saint-Simon, de d'Argenson, de Bernis qui mettent en valeur les qualités du prélat, la pénétration et la souplesse du diplomate, la délicatesse du collectionneur, l'art du poète et de l'écrivain.

Ces jugements n'étaient d'ailleurs pas de complaisantes flatteries, car ils s'appuient sur des titres.

Melchior de Polignac, né à la Voûte-sur-Loire le 11 octobre 1661, comte de Randan, abbé commendataire d'Anchin, de Bonport, Corbie, Regard et Mousson, prieur de la Voûte et de Montdidier, ambassadeur en Hollande, en Pologne et chargé d'affaires à Rome, cardinal-prêtre, archevêque d'Auch, fut élu, en effet, à l'unanimité membre de l'Académie française en 1704 en remplacement de Bossuet, membre de l'Académie des sciences en 1715 et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres en 1717. Il était, en outre, commandeur du Saint-Esprit.

Un *curriculum vitae* aussi remarquable constitue un titre d'honneur non seulement pour la famille du cardinal mais encore pour le pays d'où il tire ses origines. Or, il est de notre devoir de ne pas négliger la mémoire des créateurs de pensées, des propagateurs d'idées qui sont les éléments les plus sûrs de la gloire du pays.

Dans le but de reconnaître et d'attester les vertus et le talent d'un homme qui, durant sa longue et magnifique carrière, n'avait jamais oublié sa province natale, M. Ulysse Rouchon exprime le vœu que le nom du cardinal Melchior de Polignac soit donné dans le plus bref délai à une rue de la ville du Puy.

Il ajoute comme indication supplémentaire, que sous l'ancien régime l'Hôtel de Polignac, aujourd'hui propriété de M. Beaud de Brive, était dans la rue actuellement dénommée rue de l'Ancienne-Préfecture et que l'on pourrait réserver à une partie de cette rue (la partie allant de l'Hôtel de Vinols à la rue Saint-Georges) la désignation demandée.

A l'unanimité, la Société se rallie à ce vœu qui sera transmis à la municipalité du Puy à toutes fins utiles.

A propos des noms de rue du Puy, M. le président montre combien certaines désignations actuelles laissent à désirer et combien il serait souhaitable qu'une révision attentive soit opérée avant la transformation en plaques émaillées des inscriptions dernièrement peintes sur les murailles.

Cette révision aurait pour but à la fois de rectifier quelques orthographes fantaisistes et de remplacer des appellations insuffisantes par des nouvelles permettant de transmettre aux générations futures les noms de compatriotes qui se sont illustrés au cours des siècles passés dans les diverses manifestations de l'activité humaine.

Notre confrère, M. Ernest Vissaguet, adresse à ce sujet au président une

lettre dans laquelle il formule le vœu que le nom de Bertrand de Doue soit donné à une rue de la ville.

« Bertrand de Doue, écrit M. le sénateur Vissaguet, est non seulement un savant illustre qui fait honneur à sa ville natale, mais, en outre, il a profondément aimé notre pays. S'il m'était permis d'invoquer un souvenir personnel, je me souviendrais que recevant la visite du célèbre Humboldt et répondant à celui-ci, il lui montra le magnifique panorama qu'on découvre de sa demeure de Doue et lui dit : Voilà pourquoi je suis devenu géologue. Bertrand de Doue appartient depuis assez longtemps à l'histoire de notre pays scientifique et littéraire pour qu'on puisse sans crainte lui rendre le modeste hommage de perpétuer son nom au coin d'une rue. »

Notre confrère, M. Jules Tuja, demande d'autre part que dans la liste des noms à indiquer pour la dénomination des rues, on comprenne : Jean Baudoin, de Pradelles, de l'Académie française ; Michel Arnaud, l'historien du Velay ; le général Waldeck Boudinhon ; le général de Chabron ; Lamar tine dont la famille maternelle est originaire du Velay.

D'autres membres de la Société citent en outre : Aymard, Augustin Chassaing, Charles Rocher, Théodore Falcon, le docteur Camille Morel, le docteur Julien Récipon, Aimé Giron, etc., etc.

Ces vœux seront également transmis à la municipalité du Puy. D'ores et déjà, M. Cellerier assure qu'ils seront examinés avec intérêt par ses collègues de l'assemblée communale.

Election. Présentations. — M. Pierre Bonnet, attaché de banque au Puy, est élu membre résidant.

M. le colonel Barthélemy est présenté par MM. Jacotin et Léon Cortial ; M. Alphonse Chaudier, par MM. F. Faure et Chauvin ; MM. Joseph Gire, architecte à Buenos-Ayres, par MM. Lascombe et B. Braud. Scrutin à un mois.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SEANCE DU 5 DÉCEMBRE 1912.

PRÉSIDENTE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. H. Alirol, Ch. Andrieux, Baldit, Dr Bonhomme, André Boyer, Breschet, Cuoq, Eynac, C. Fabre, Fourier, Jouanne, Gautheron.

Gibelin, Matte, Moulhiade, Nicolas, Picquet, Rioufol, Surrel, Valicon, Vessereau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et approuvé.

Au sujet des vœux relatifs aux noms de rues, le secrétaire fait connaître qu'ils ont été transmis à M. le Maire du Puy qui les a communiqués au Conseil municipal. Par délibération en date du 22 novembre, cette assemblée a, sur la proposition de M. le Maire, décidé d'ajouter à la liste présentée le nom de M. Henri Vinay et de renvoyer la question pour étude à la commission et au service compétents.

Dans la correspondance figure une lettre de M. le secrétaire de la *Diana* dans laquelle il demande l'envoi de *l'Histoire de La Chaize-Dieu*, de dom Gardon, ainsi que les volumes de nos *Mémoires* et *Bulletins* qui manquent à la collection de la Société. Le bibliothécaire est chargé de donner satisfaction à ce désir.

Bibliographie. — M. le président passe en revue les publications reçues durant le mois et mentionne spécialement les suivantes :

Dans la *Revue d'Auvergne* de juillet-août 1912 (p. 230 et suiv.), M. J. Demarty rend compte de ses recherches minières à Dimengeal, commune de Saint-Georges-Lagricol, et à Beaune, près Craponne, en août de la même année. La première de ces localités a fourni à M. Demarty « de très nombreux blocs de quartz blanc présentant » des vides cubiques « produits par des cristaux de fluorine » et remplis de galène très pure, de cristaux transparents de blende jaune miel ou des nœuds de mispickel et des mouches de chalcopyrite.

Mais la trouvaille la plus intéressante est sans contredit celle d'une sorte de tumulus, sis au ravin de la Gouise, non loin du village de Beaune, et dont les abords étaient jonchés de fragments de poteries diverses et de tuiles à rebord gallo-romaines. Les dispositions spéciales de ce monticule factice, qui ressemble à une motte féodale de 50 mètres de diamètre et de 6 à 8 mètres de hauteur, démontrent qu'il provient d'une « importante halde de mine », d'environ 20,000 mètres cubes. Non loin de cette halde, on aperçoit, dans une prairie, des mamelons formés de blocs de quartz, généralement minéralisés et contenant des noyaux de galène pure, de la stibine, du plomb antimonieux, de la blende, de la pyrite, des scories métallurgiques, etc. Un examen trop sommaire n'a pas permis de découvrir les galeries « qui doivent certainement exister à proximité de la halde » et qui sont certainement fort importantes, étant donné la masse considérable des déblais « constituant la grande halde et les tas tributaires. » Après avoir fourni des renseignements techniques sur les résultats de l'analyse des échantillons prélevés par lui au cours de ses investigations, M. Demarty conclut que les minerais de plomb provenant du ravin de la Gouise sont argentifères et que ceux du cuivre, zinc ou antimoine, de même origine, sont aurifères, mais dans de très faibles proportions, puisque le maximum de leur rendement en or atteint à peine 10 grammes par tonne.

Sans vouloir en rien préjuger de l'avenir industriel de cette dernière de-

couverte, on doit néanmoins la considérer comme particulièrement précieuse au point de vue archéologique, puisqu'elle nous révèle l'existence d'une mine gallo-romaine dans notre département.

Le *Bulletin de l'Académie Delphinale* (5^e série, t. V, p. 329 et suiv.) poursuit l'importante publication de M. l'abbé Graeff sur le pape *Clément VI et la province de Vienne*. Déjà, en 1908, nous avons eu l'occasion de signaler à notre Société plusieurs mentions extraites de cette étude et de nature à intéresser notre histoire locale. La suite de l'œuvre de M. l'abbé Graeff nous fournit encore, sous les numéros 722, 731, 755, 939, 950, 982, 983, 1.003, 1.010, 1.027 et 1.036, des indications du même genre, pour les années 1346 à 1348. On y trouve successivement des actes concernant l'abbé de La Chaise-Dieu, Jacques et Pierre de Conches, moines de cette abbaye, le monastère du Monastier, le prieuré de Saint-Robert, diocèse de Grenoble, dépendant de La Chaise-Dieu, Artaud de Fay, le dernier commandeur de Saint-Jean de Jérusalem du Puy, Ebrard de Burzet, chanoine pauvre du Puy, l'évêque de cette ville, et Ponce de Soleymieu, moine du Monastier.

Une Installation solennelle de la Commission des Hospices sous le Consulat. — M. René Jouanne avait, dans une précédente communication relative aux Hospices du Puy, indiqué de quelle manière, au lendemain du vote de la loi du 16 vendémiaire an V, les destinées des deux établissements avaient été amenées à se confondre à la suite de la nomination d'une commission mixte d'administrateurs.

Les prescriptions de la loi du 16 messidor an VII et les instructions du ministre de l'Intérieur, les 19 floréal et 15 prairial an VIII, obligèrent à la désignation de cinq nouveaux administrateurs. Ce furent Montredon, Pontier, O'Farrel, Reitout et Duranson.

Leur installation eut lieu le 30 nivose an IX (20 janvier 1801) sous la présidence de Lamothe, accompagné du secrétaire général Barrès, du corps municipal et de fonctionnaires de l'ordre judiciaire. Le cortège, précédé d'un détachement de la garde nationale et des citoyens composant l'institut de musique, se dirigea vers l'hospice des indigents où eut lieu la cérémonie.

M. R. Jouanne en a trouvé le compte-rendu dans les registres des Délibérations et il le résume brièvement. Après lecture de l'arrêté portant nomination de la nouvelle commission, par Barrès, et une allocution de Tholance, membre de la commission sortante, le préfet prononça un copieux discours « plein de sensibilité et de philanthropie, de morale et de vraie liberté » accueilli par « les applaudissements les plus vifs et longtemps prolongés » et les acclamations de Vive la République ! Vive le gouvernement ! auxquelles la musique « mêle son harmonie et ses accords ». On procéda ensuite à la prestation du serment de fidélité à la Constitution, puis Duranson prit la parole en termes pompeux ; Entier, membre de la commission sortante, lui succéda, pour l'éloge de Bonaparte, et la séance fut levée.

Une visite de l'établissement suivit au cours de laquelle on décida que les portraits des bienfaiteurs seraient placés dans les salles « au milieu de guirlandes de lauriers et de chêne ». On entra à la filature, à l'hospice des

malades, à la pharmacie, dans la salle des orphelins, et au moment où le cortège allait se séparer, le préfet reçut un avis officiel l'informant que les hospices du Puy étaient compris dans le travail de liquidation et de remboursement ordonné par l'arrêté des Consuls du 15 brumaire et fait par le ministre des finances pour une somme de 193.922 fr.

Notice biographique du cardinal de Polignac. — M. le président donne lecture d'une notice biographique anonyme relative au cardinal Melchior de Polignac et conservée à la Bibliothèque nationale, dans les dossiers bleus.

Ces pages concises fournissent des dates précises et permettent de rectifier ou de compléter les renseignements déjà connus sur la vie et les œuvres de notre éminent compatriote. Leur intérêt est considérable.

Le concours de la prime d'honneur en 1913 dans la Haute-Loire. — M. Buche, directeur des services agricoles de la Haute-Loire, appelle l'attention de la Société sur les concours de la prime d'honneur, des prix cultureux, des prix de spécialités, des prix à la petite culture et à l'horticulture qui doivent avoir lieu en 1913, dans notre département.

M. Buche demande d'engager les bons agriculteurs, membres de la Société, à concourir. « Certes, dit-il, les jurys ne récompensent que les cultivateurs dignes d'être cités en exemple pour la valeur de leurs méthodes culturales, la bonne tenue de leur ferme et le bon entretien de leur cheptel ; mais notre pays ne manqué pas de ces cultivateurs et il est bon de faire constater les progrès nombreux qui se sont produits dans la Haute-Loire tant dans l'exploitation du sol et des animaux que dans l'outillage agricole et l'aménagement des fermes, depuis le dernier concours de 1902. »

L'arrêté du 19 janvier 1910, relatif à ces concours, est déposé sur le bureau de la Société qui ne manquera pas d'encourager par tous ses moyens cette manifestation agricole si digne d'intérêt.

Spéléologie. — M. Matte donne lecture de plusieurs passages du rapport qu'il a rédigé sur les fouilles dont il a été chargé par la Société à la grotte des Orciers, près Retournac. Les conclusions de la savante étude de notre collègue indiquent que la grotte est d'origine éruptive ; qu'elle était fermée au quaternaire moyen ; qu'elle servit de repaire plutôt que d'habitation aux animaux de la contrée ; que ces animaux appartiennent à la faune froide ; que le passage de l'homme n'a pu y être relevé.

Elections. Candidatures. — M. le colonel Barthélemy est élu membre résidant ; MM. Alphonse Chaudier, à la Roche-Lambert, et Joseph Gire, architecte à Buenos-Ayres, sont élus membres non résidents.

M. Fournerie, négociant, est présenté par MM. Boyer et Rouchon ; M. Chossegros, par MM. Gibelin et Boyer ; M. Audiard, par MM. H. Alirol et Andrieux.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,

ULYSSE ROUCHON.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

CONFÉRENCES DU " VENDREDI "

Troisième série. Hiver 1912-1913

Voici le programme de cette série :

13 décembre. *Le général Louis Romeuf*, par le lieutenant MAURICE BEAUGIER.

20 décembre. *Souvenirs d'un Reporter de guerre pendant la Commune*, par le Dr PIERRE BOYER, de la Société des Gens de Lettres.

27 décembre. *La Femme d'aujourd'hui : Les Lettres, les Arts, les Sports et les Modes*, par PIERRE PAUL, élève à l'École des Chartes.

10 janvier. *Une reine du Chant : Cornélie Falcon*, par BARTHÉLEMY BRAUD, de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.

17 janvier. *La légende de St-Georges, évêque de Ruessium, apôtre du Velay*, par FERDINAND FAURE.

24 janvier. *Les routes du Velay au point de vue de la géographie sociale*, par MAXIME RIOUFOL, avocat au barreau de Saint-Etienne.

7 février. *Une ville d'art allemande : Dresde*, par PAUL LAMBERT, professeur agrégé au lycée du Puy.

14 février. *Sur Edmond Rostand*, par ETIENNE MORILLOT, professeur agrégé au lycée du Puy.

28 février. *Cours d'amour et Jeux floraux*, par RENÉ JOUANNE, archiviste paléographe.

7 mars. *Une heure de musique moderne*, par MARIUS VERSEPUY.

28 mars. *L'Américanisme en France*, par GERMAIN MARTIN, professeur agrégé à la Faculté de Droit de l'Université de Dijon.

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON



CORNÉLIE FALCON.
Actrice de l'Académie Royale de Musique.
Costume de la Juive.

UNE REINE DU CHANT

CORNÉLIE FALCON ⁽¹⁾

MESDAMES, MESDEMOISELLES, MESSIEURS,

Jamais à aucune époque le théâtre n'a exercé comme de nos jours de tels attraits sur le public, facilement ébloui et grisé par le scintillement des lustres et des gemmes, le bercement voluptueux de la musique, la somptuosité des décors, la richesse ou la transparence des costumes sans parler du talent des auteurs et des artistes.

Pendant des heures, trop brèves à son gré, ce public qui travaille et qui peine abandonne la journée finie le terre à terre de la réalité, pour demander à ces palais enchantés que sont les théâtres et les music-hall l'oubli momentané de ses chagrins ou de ses fatigues.

Aussi sa reconnaissance s'en va-t-elle directe et vive à tous les acteurs, chanteuses ou ballerines qui lui procurent ces intenses et éphémères sensations.

On a grand soin d'ailleurs d'entretenir, comme un feu sacré, cet enthousiasme. De quotidiennes et nombreuses gazettes enregistrent, en les illustrant, les moindres faits et gestes des gens de théâtre.

(1) Conférence faite le 10 janvier 1913 dans la salle des fêtes de l'Hôtel des Ambassadeurs, au Puy.

L'*Orphéon du Velay*, M^{lle} Thérèse Regimbeau, M^{lle} Boisson, M. Chappellon-Lashermes, avaient bien voulu prêter leurs précieux et artistiques concours.

De ces rois et reines de la rampe, on décrit avec un luxe de détails parfois excessif l'opulence des demeures et des bijoux, et l'on fait miroiter aux yeux étonnés de la foule le faste de leurs traitements princiers.

Nous connaissons tout ce qui touche ces gens de théâtre, nous savons à une minute près l'emploi de leurs jours et de leurs nuits..... On ne nous fait grâce d'aucun détail, si piquant ou si libertin soit-il, on proclame leurs bons ou mauvais mots, on révèle leurs préférences, et l'on n'a garde d'oublier leurs antipathies.

Point de semaines où les journaux les plus réputés ne fassent subir aux artistes de véritables interrogatoires sur les questions les plus futiles ou les plus graves : votre opinion, Mademoiselle, sur les beautés de la valse chaloupée, ou sur les inconvénients du corset Perlesformes ? Que pensez-vous, cher Monsieur, de la patrie, et vous, belle Madame, veuillez nous édifier sur les œuvres de Molière ou du sémillant bas-bleu Jean du Foyer ?....

Les reporters sont aux abois pour donner à leurs lecteurs friands d'inédit et de scandales, la pâture journalière, en cambriolant le sourire aux lèvres, l'onoto à la main — cette réclame est toute spontanée — les portes les plus closes et les demeures les plus fermées.

Le crayon et la plume ne sont-ils pas, en effet, de mignonnes et redoutables pince-monseigneur, devant qui s'entrouvrent volontaires ou forcés les cabinets de travail des auteurs et des acteurs, les boudoirs parfumés des comédiennes et des chanteurs et les alcoves capiteuses des danseuses aux pieds et aux cœurs légers ?

C'est le grand règne de l'*interview* — pour employer le jargon de nos jours — elle est la maîtresse de l'heure et étend sur tout et partout sa colossale puissance et sa formidable emprise.

L'intensité de ce *reportage* se conçoit et se tolère quand il s'agit de talentueuses artistes ou de réputés comédiens, mais que dire de tout ce fatras de grimoires, s'appliquant à des cabotines de dernier plan assoiffées de tapage, et qui le plus souvent provoquent ces entretiens payés d'un chèque, d'un sourire ou d'une larme.....

Et c'est ainsi que dans maintes feuilles haut cotées s'étaleront complaisamment, presque en manchette, la prose ou les idées de M^{lle} Olympe de Montmorency, née *Dechien* ou *Debois*, la très frétilante marcheuse des *Folies printanières*.

En dépit de ces abus, faut-il proscrire cette manière d'agir ? Non, mille fois non.. Après d'heureuses sélections les écrivains des générations montantes, auront en effet à leur disposition tous renseignements pour parler théâtre, pour faire palpiter leurs prochaines œuvres et leur donner la sensation et le relief intense de la vie.

Et pour ma part, je déplore vivement qu'on n'ait point, de 1827 à 1837, accumulé tous ces menus faits qui constituent l'histoire. Je pourrais en effet, ce soir, à défaut de documents que ne possèdent — ô ironie des choses — ni les archives de l'Opéra (1), ni celles du Conservatoire de musique, vous présenter une biographie à la hauteur tout à la fois de l'immense talent de Cornélie Falcon, cette grande prêtresse de l'art du chant, et de votre précieuse et touchante bienveillance.

Qui de nous, ne sait déjà, grâce à deux articles parus dans *La Haute-Loire* en date du 15 novembre 1896 et du 13 novembre 1909, sous les signatures d'Henry Mosnier et d'Ulysse Rouchon, que nous avons le droit de nous enorgueillir de Cornélie Falcon et de la considérer comme une compatriote, étant de sang vellave.

Comme me l'écrivait de Brioude, le 23 avril dernier, le très érudit et très obligeant M. Paul le Blanc, l'on disait couramment au Puy, il y a une cinquantaine d'années, que Cornélie Falcon était née au Monastier (2), d'autres ajoutaient au Puy même.

(1) Nutter donne dans la préface de l'édition nationale de la *Esmeralda* l'explication suivante du manque de documents à cette époque aux archives de l'Opéra : « Les directeurs exploitaient à leurs risques et périls l'Opéra, alors ils considéraient les lettres, correspondances, papiers et partitions comme leur propriété ».

(2) M. Paul le Blanc ajoutait :

« Me trouvant à Paris au printemps de 1872, nous projetâmes avec mon ami Charles Calemard de La Fayette de lui demander un entretien. Mais nous ne pouvions avoir son adresse.

« La Fayette étant absent, je me rendis à Suresnes pour visiter la demeure du grand couturier Worth dont la femme était auvergnate et pour y passer la journée avec deux de nos compatriotes, le docteur Francisque Neyreneuf et Guyot Montpayroux.

« Nous dînâmes tous chez ce dernier en assez nombreuse compagnie dans laquelle se trouvaient les deux sœurs Thibault, actrices du grand Opéra. Dans le cours de la conversation, l'une d'elles ayant prononcé le nom de Cornélie Falcon, je lui demandai ce qu'elle était devenue. Elle me répondit qu'après s'être mariée avec un associé d'agent de change M. Malançon, elle vivait très confortablement au n° 38 de la rue de la Chaussée-d'Antin, c'est-à-dire au 1^{er} étage de la maison de la tante de la femme de La Fayette, veuve du docteur Fiévet.

Cornélie Falcon est bien allée dans sa jeunesse au Monastier avec son père et sa sœur Jenny pour fuir une épidémie, Cornélie Falcon a bien chanté par deux fois dans l'église Saint-Chaffre, Cornélie Falcon à plusieurs reprises s'est bien souvenue de son pays d'origine, c'est tout. Le reste n'est que pure légende.

En 1911, une chance que j'escomptais me fit avoir maints renseignements sur Cornélie Falcon, grâce à son cousin germain encore de ce monde, un solide et distingué vieillard de 86 ans, Pierre Falcon qui exploite encore avec son fils dans la maison paternelle même un café restaurant (1), dans la grande rue du Monastier, à une centaine de mètres et sur le prolongement de l'Hôpital actuel en se dirigeant du côté des Estables.

Une branche de la famille Falcon, originaire des Roches, commune de Freycenet-la-Cuche (Haute-Loire), vint s'établir au Monastier-sur-Gazeille — joli vocable que nos contemporains essaient d'acclimater — vers la fin du XVIII^e siècle.

Le premier Falcon dont on retrouve la trace dans cette ville, eut trois enfants : Pierre Falcon, père de Cornélie, ensuite Jacques Falcon, le père de Pierre Falcon (2), de qui je tiens ces renseignements, et enfin Honoré Falcon, mort en bas âge.

« La Fayette rencontrait donc plusieurs fois par jour M^{me} Malançon, car il logeait chez sa tante.

« Le soir, en rentrant chez moi, j'écrivis à M^{me} Malançon pour lui demander une entrevue en ma qualité de compatriote. Elle se trouvait à la campagne et ce n'est que deux mois après que je reçus sa réponse à Brioude.

« Dans sa lettre elle me disait : « Monsieur, je suis parisienne, mais ce sera avec « plaisir que nous causerons du Monastier et de la Haute-Loire ». J'eus le tort de ne pas donner suite à cette correspondance. »

(1) Si les hasards de la route vous amènent dans ces parages, entrez dans ce petit café de village, et vous serez étonnés, comme je le fus moi-même, de trouver à droite en entrant, dans un cadre de citronnier, le magnifique portrait de Cornélie Falcon dans son rôle de la Juive, dessiné en 1837 par Grévedon. Cette lithographie que l'humidité a pointillée de nombreuses taches de rouille est entourée de chromos, réclames d'absinthes et de quinas quelconques.

Ce portrait fut envoyé en 1838 par le père de Cornélie Falcon à son frère Jacques, en souvenir du voyage qu'il avait fait au Monastier en compagnie de ses deux filles. Ce fut un nommé Mouret, du Monastier, qui, à la fin de son congé fait dans un régiment en garnison à Paris, fut chargé de porter au pays la gravure encadrée. M. Ulysse Rouchon possède dans sa collection cette rare et superbe lithographie qu'il a bien voulu m'autoriser à reproduire par la photographie. Que notre sympathique secrétaire général veuille bien trouver ici mes sincères remerciements, que j'adresse également à M. Léon Cortial qui très aimablement m'a laissé prendre copie de deux lettres de Cornélie Falcon.

(2) Quand Pierre Falcon partit au service en 1848 au 33^{me} de ligne en garnison à

Pierre Falcon, l'aîné de la famille, quitta à 18 ans le Monastier après y avoir fait son apprentissage de tailleur et vint à Paris où il entra comme ouvrier chez un maître tailleur qui fut obligé de partir pour faire la campagne de Russie où il mourut à la bataille de la Moskowa.

Pierre Falcon succéda à son patron, et ne tarda pas à se marier avec une jeune fille qui lui apporta une vingtaine de mille francs qui servirent à payer le fonds de commerce.

De son mariage Pierre Falcon eut trois filles : l'aînée, Cornélie Falcon, Jenny Falcon qui se maria avec Dimitri Nariskine, un riche boyard, alors qu'elle était en représentation à Saint-Pétersbourg au théâtre Michel, et Élisabeth Falcon (1).

A propos de la naissance de notre héroïne, je dois relever une erreur du dictionnaire Larousse, erreur répétée par les quelques articles de journaux consacrés à l'illustre cantatrice de l'Opéra, et continuée par M. Malherbes lui-même, le très regretté bibliothécaire de l'Académie nationale de musique, fixant au 28 janvier 1812 la date de la naissance de Cornélie Falcon (2), perpétuant ainsi et une inexactitude et un délit de lèse-galanterie.

Paris, son père l'adressa à son parrain et oncle, le père de Cornélie Falcon, qui habitait à Essones une propriété que lui avait achetée sa fille pour qu'il y prit sa retraite. Pierre Falcon venait souvent à Paris et engagea maintes fois le troupier à dîner, en lui recommandant d'aller voir sa cousine, mais le jeune soldat n'osa pas se présenter chez Cornélie Falcon qui l'avait prié plusieurs fois de venir la voir.

(1) La famille de Cornélie Falcon prétend que Cornélie Falcon n'eut qu'une sœur, Jenny Falcon. Cela nous semble contredit par la lettre suivante, adressée par l'illustre cantatrice à M. de Luzy.

Monsieur de Luzy,

Je présente mes civilités à M. de Luzy et le prie de me donner trois parterres, trois orchestres et deux quatrièmes. M. Duponchel m'a promis de me donner des places pour *mes sœurs*. Je prie donc Monsieur de Luzy d'avoir la complaisance de le lui rappeler.

Cornélie FALCON.

(2) Préfecture du département de la Seine. Extrait des minutes des actes de naissance. Année 1814.

Du 29 janvier de l'an dix-huit cent quatorze, à midi un quart, acte de naissance de Marie-Cornélie, de sexe féminin, née d'hier à midi, rue du Béthizy, n° 10, quartier Saint-Honoré, fille de Pierre Falcon, tailleur, et de Edmée-Cornélie Mérot, son épouse. Premier témoin, Jean-Charles Mérot, âgé de 58 ans, rentier, rue Vieille du Temple, 124, ayeul maternel de l'enfant ; second témoin, Charles Goffart, âgé de 43 ans, marchand de vins, rue de l'Arbre-Sec. Sur la réquisition du père présent et après lecture faite et signée avec les témoins. Signé Falcon, Merot, Goffart, cons-

Et sur ce point j'en appelle à vous toutes, Mesdames, n'est-il point fâcheux de vieillir une femme, ne fut-ce que de quelques mois, que dire alors lorsque l'on se trompe de deux longues années?

Au commencement du siècle dernier, dans la rue de Béthizy aujourd'hui disparue, au n° 10, était un magasin de tailleur portant pour enseigne *A l'Habit Rouge*. Ce fut là que naquit dans l'arrière-boutique, au bruit des acclamations populaires et des cris « Vive l'Empereur » Cornélie Falcon, le jour et à l'heure même où Napoléon, après avoir confié l'Impératrice et son fils à la garde nationale, partait de Paris pour prendre le commandement de cette valeureuse armée, qui devait combattre les alliés, dans cette admirable Campagne de France, ultime rayon de la gloire militaire du vainqueur d'Arcole et d'Austerlitz.

Allaitée par sa mère, la petite Cornélie tressaillait de joie dans ses langes quand la voix de sa nourrice venait à la caresser. Elle apprit rapidement les berceuses qui servaient à l'endormir, et elle les chantait avec un charme exquis. Dans le quartier on ne s'entretenait que du petit prodige, dont les quatre ans allaient bientôt sonner.

Les commères du voisinage la comblaient de joujoux et de pralines pour lui faire répéter les romances qu'elle avait apprises. Entre temps, venait au monde Jenny Falcon. Alors ne pouvant en raison de leur métier donner tous leurs soins à leur progéniture, les parents mirent Cornélie Falcon en pension, à l'âge de six ans, chez des sœurs aux environs de Paris.

Dans la communauté notre fillette eut tôt fait de conquérir toutes les sœurs. Elle fut adulée de toutes les religieuses subjuguées par le charme de sa voix qui était déjà d'une puissance et d'une pureté rares. Le professeur de chant du couvent, un italien, ne tarissait pas d'éloge sur son élève, et toutes les fois qu'il rencontrait le père de Cornélie il ne cessait de lui tenir le même langage : « Sachez lé bien, Mossié Falconé, ouné fois per toutes, Cournélie sera oune jour, oune premiere sioujete de l'Oupéra,

taté suivant la loi par moi Pierre Bonaventure Lelong, maire du 4^e arrondissement de Paris, chevalier de l'Empire et officier de l'état civil soussigné : Lelong.

J'ai pu à grand peine retrouver cet acte de naissance dont l'expédition m'a été délivrée le 20 mai 1911, par le greffier en chef du Tribunal civil de la Seine.

écoutez moi, faité la entrer ou Counservatoire, Keroubini est moun ami et zé lui confieré votré pélite ».

Le père de Cornélie pendant longtemps ne prêta qu'une oreille distraite à ces propos, mais à la fin il se laissa convaincre, et un beau jour il dit au musicien : « Demain j'irai voir ma fille, je lui parlerai de ce projet, mais j'ai grand peur de ne pouvoir la décider, ce sera d'autant plus dur de réussir que je n'ai pu à ce sujet obtenir le consentement de ma femme... » — « Écouter les femmes, Mossié Falconé, cé écouter le diable, marcé toujours », répondit l'Italien en zeyant.

Le lendemain eut lieu au parloir du couvent une scène de larmes : « Non papa, disait Cornélie en se trainant aux genoux de son père, non je ne veux point me damner, je ne veux point partir d'ici, je veux me faire religieuse. — C'est ce que nous verrons », dit le père, en prenant brusquement congé de son enfant.

Ce fut pendant deux ans presque une lutte continuelle, mais Cornélie dut céder devant la menace de la faire sortir de force de la communauté. Quel événement le jour où Cornélie quitta le couvent ! « Vous nous reviendrez, disait la supérieure en embrassant Cornélie, prenez cette médaille de la Vierge (1), et portez-la en souvenir de moi » et elle ajoutait en sanglotant : « que va devenir désormais sans vous notre chapelle les jours de fêtes ? »

On venait en effet des alentours à la petite église des Visitandines pour entendre la voix si puissante et si éclatante de Cornélie Falcon à qui on réservait, est-il besoin de l'ajouter, des solis qu'elle chantait à la perfection. Les dévotes en pleuraient d'attendrissement et la nommaient la voix céleste.

Cornélie Falcon fut admise au Conservatoire de musique (2) le 6 février 1827. Elle y reçut les leçons de Henri pour la vocalisation, eut comme professeurs de chant proprement dits Bordogni et Pellegrini, et pour la déclamation lyrique Adolphe Nourrit qui remplaçait Baptiste aîné.

M^{lle} Falcon fut une élève modèle et puissamment douée, prit à la lettre toutes les recommandations de son illustre professeur Nourrit qui les tenait à son tour du grand Talma.

(1) Cette médaille ne quitta pas un instant Cornélie Falcon pendant tout le temps qu'elle fut la pensionnaire de l'Opéra.

(2) Situé 15, boulevard Poissonnière, et démoli dans le courant de 1912.

« Soignez, disait Nourrit, soignez bien la qualité de vos sons, chantez librement et sans effort, n'exagérez pas l'expression et le sentiment, et avant tout pensez au charme qui est la plus grande puissance de la musique. La musique doit aller jusqu'au cœur, mais il faut qu'elle passe par l'oreille. Rappelez-vous bien que pousser la voix n'est pas la faire sortir, crier n'est pas chanter ».

De si judicieux conseils qui semblent résumer toute la science vocale tombaient sur un terrain luxuriant, aussi somptueuse fut la moisson.

En 1830 Cornélie Falcon obtient le premier prix de vocalisation, et en 1831 les premiers prix de chant et de grand opéra.

Le 20 juillet 1832, à peine âgée de 18 ans 1/2 — véritable record de jeunesse — elle débuta à l'Opéra, sous la direction Véron, dans *Robert le Diable*, représenté pour la première fois le 21 novembre 1831.

Le début de M^{lle} Falcon, dans le rôle d'Alice créé par M^{lle} Dorus, fut une solennité lyrique. Le *Tout Paris* se pressait à l'Opéra de la rue Lepelletier. Voulez-vous des noms? et quels noms!!

M^{lle} Mars, M^{lle} Georges, M^{me} Dorval, la Malibran, George Sand, M^{me} Victor Hugo, Julia Grisi, M^{me} de Girardin, M^{lle} Eugénie Doche, la princesse Clémentine, M^{me} Juge, M^{me} Gibus la belle chapelière, la superbe ambassadrice d'Espagne, M^{me} de Toreno, M^{lle} Duchenois, M^{me} Branchu, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Jules Janin, Arsène Houssaye, Gérard de Nerval, Alexandre Dumas, Janvier de la Motte, Alfred de Musset, le comte Clément de Ris, Frédéric Soulié, Fétis, Castil Blaze, Henri Blaze, de Bury, Berlioz, Sainte-Beuve, Saint-Marc de Girardin, Benjamin Constant, le prince de Talleyrand, Montalivet, Armand Bertin, le duc de Choiseul-Praslin, Edmond Blanc, Halévy, Adam, d'Henneville, Roger Collard, Thiers, le comte d'Argout, Cherubini, Auber, Scribe, Rossini, Paul de Kock, Eugène Sue, L. Véron, de Rémusat, Decamp, Isabey, Ary Scheffer, Philippon, Daumier, Déveria, Grevedon, Diaz, etc., etc.

On voit d'ici cette salle, et si M^{lle} Georges, l'une des assistantes de cette fameuse soirée, pouvait se vanter, grâce à son amant le premier consul, d'avoir joué devant un parterre de rois, Cornélie Falcon pouvait, à son tour, s'enorgueillir grâce à son seul talent, de débiter devant une assemblée non moins illustre

composée des plus grands noms de France. Grandes dames, comédiennes, tragédiennes, chanteuses, ballerines, femmes auteurs, écrivains, artistes, hommes de lettres, peintres et sculpteurs, formaient un cénacle dont on pourrait difficilement égaler l'équivalence. Une telle réunion de talents de tous ordres peut surprendre, elle s'explique et en voici la cause.

Véron, le directeur de l'Opéra, qui fut le premier à innover l'annonce et qui était passé maître ès-réclames, avait su par des notes habilement glissées dans les journaux piquer la curiosité parisienne, en affirmant qu'une brillante étoile venait de se lever au firmament théâtral.

Beaucoup de dilettanti vinrent à l'Opéra pleins de scepticisme. C'est trop beau pour être vrai, disait un abonné à l'un de ses amis. Ce Véron est un habile homme... N'est-ce point assez d'avoir su découvrir Nourrit et Levasseur, il veut maintenant se gausser de nous en prétendant qu'il a trouvé une femme... une jeune fille pour leur donner la réplique... à d'autres...

Les événements se chargèrent de la réponse. Celle qui devait être dans la suite la digne partenaire de ces deux incommensurables talents qui eurent noms Nourrit et Levasseur, n'était autre que la débutante.

L'apparition de Cornélie Falcon sur la scène de l'Opéra fut pour la cantatrice un triomphe de femme et d'artiste. Elle produisit une extraordinaire impression par la splendeur de sa voix, par sa beauté sculpturale et par la passion de son jeu d'un dramatique intense. Grâce à elle, *Robert le Diable* eut un éclatant regain de succès, si bien que Meyerbeer, qui était alors le roi du théâtre et qui régnait sur l'Opéra d'où il dictait ses volontés à toutes les scènes de l'Europe, ne cessait de répéter qu'il ne reconnaissait plus le rôle d'Alice.

A ce sujet, Jules Janin, qui ne fut pas toujours un critique très tendre, s'exprime ainsi : « La seconde fois que je vis Meyerbeer, c'était huit ou dix jours après le début de M^{lle} Falcon dans le rôle d'Alice, dont sa devancière n'avait pas compris la grâce et l'enchantement. Meyerbeer, le premier, avait contemplé ce miracle, et trouvant par une fortune si rare, cette belle inspirée obéissante au chef-d'œuvre, il s'était pris à l'admirer de toutes les forces de son âme. Il disait maintenant que son œuvre était complète et que

le dernier acte de *Robert* — ce qui était vrai — apparaissait dans toute sa lumière (1). Il ne manquait pas une seule fois au duo terrible et charmant du dernier acte, il en sortait les yeux pleins de larmes, et tout ému, comme s'il n'eût été qu'un simple auditeur. Mais aussi de quels soins il entourait M^{lle} Falcon, et comme il lui promettait d'écrire exprès pour elle un rôle à sa taille, à son image, à son génie... Il tint parole, et écrivit le rôle admirable entre tous de Valentine. »

L'hiver de 1832 fut très brillant pour l'Opéra, on se disputait toutes les loges, on ne se lassait pas d'entendre *Robert le Diable*, dont maintes représentations dépassèrent le chiffre de 9,000 francs, ce qui constituait pour l'époque de véritables records de recettes. On accourait également en foule à la *Sylphide*.

La première représentation de ce petit poème dû à l'imagination de Nourrit eut lieu le 14 mars 1832. Cornélie Falcon parut dans ce ballet-opéra, bien que Véron n'en parle point dans ses *Mémoires*, et y obtint un grand succès.

D'une prodigieuse activité M. Véron ne s'endormait pas sur ses lauriers et le 17 octobre 1832, l'Opéra reprenait le *Moïse* de Ros-

(1) Comme toutes les étoiles qui brillent d'un éclat trop vif dans le ciel théâtral, Cornélie Falcon eut à subir presque à ses débuts, tellement ils avaient été transcendants, les atteintes de l'envie. A la dernière représentation de *Robert le Diable* où Cornélie Falcon avait chanté le rôle d'Alice à la perfection, des coups de sifflet — fait sans précédent à l'Opéra — se firent entendre. C'étaient les partisans de M^{lle} Dorus, qui n'avaient pu digérer le parallèle que plusieurs journaux établissaient entre cette actrice la créatrice du rôle et Cornélie Falcon.

« Il y a dans le caractère d'Alice, disait la *Revue des Deux-Mondes*, deux natures bien distinctes, l'une est soumise et timide, l'autre énergique, violente, enthousiaste. M^{lle} Dorus n'a vu dans ce rôle que la première, et l'a développé jusqu'au jour où M^{lle} Falcon a révélé tout ce qu'il y avait de force, d'aspiration, et de mâle puissance dans cette création de Meyerbeer, qui, un jour en extase devant son interprète, oublia comme il l'avait déjà fait à Berlin, devant une autre de ses interprètes de battre la mesure ».

Et à propos de ces sifflets une autre Revue ajoutait : « L'École française est aujourd'hui si peu féconde en grandes cantatrices que c'est peu raisonnable lorsqu'il s'en rencontre une qui prend son art au sérieux d'essayer de la rebuter par d'aussi pitoyables moyens. En vérité si le public n'avait fait justice d'une telle grossièreté, nous ne serions plus dignes d'être appelés le peuple le plus élégant et le plus gentilhomme de la terre. De deux théâtres où florissait encore l'aristocratie des bonnes manières, l'un est désert, l'autre envahi. L'Opéra devient tous les jours plus bruyant et plus tumultueux. On siffle maintenant à l'Opéra, on y trépigne, ni plus ni moins que si c'était le théâtre des Folies Dramatiques ou des Funambules. La faute en est à la Direction. »

sini. Le rôle d'Anaïs, qui fut confié à M^{lle} Falcon, fut favorable à sa voix si riche d'accents pathétiques, si empreinte de dramatique et de charme. Jamais dans aucun ouvrage, dit un critique, « le maestro n'a réuni plus de science, de combinaisons hardies et de science musicale ».

Un brillant et légitime succès couronna à nouveau l'essai de la jeune cantatrice qui avait pour partenaire, Derivis, dans le rôle de Moïse, et non Nourrit, comme on l'a indiqué plusieurs fois par erreur.

Cette pièce, malgré tout le talent du maître et la bonne exécution des interprètes, ne tint pas longtemps l'affiche.

Le 27 février 1833, le directeur de l'Opéra monte *Gustave III ou le Bal masqué*, opéra en 3 actes de Scribe, musique de Auber.

Cette pièce, qui atteignit soixante-dix représentations, est moins un opéra qu'un ballet. « Sans s'en douter, dit Charles de Boigne, Auber était sous cette préoccupation quand il composa la musique. Dès le premier acte, le cinquième le poursuit, et s'il trouve une phrase, une mélodie, il la réserve pour ce cinquième acte, qui doit étinceler de musique de luxe et d'or. Le poète tue le musicien, le ballet tue l'Opéra. Le cinquième acte arrive, et il sème à pleines mains les mélodies, il les prodigue et les jette aux pieds de tout ce qui saute. D'abord le pas des Folies par les sœurs Noblet, puis le pas des Hussards dansé par les plus jolies filles de l'Opéra et enfin le galop qui restera le modèle des galops présents et futurs (1).

Mais les pauvres chanteurs dans cette orgie dansante furent à plaindre. Tous les applaudissements allaient aux danseuses. Aussi Nourrit, qui jouait le rôle de Gustave, Levasseur, celui d'Ankers-troëm, enfin M^{lle} Falcon qui créait le rôle de la femme d'Ankers-troëm, furent paralysés, humiliés par cette dure nécessité d'amuser la galerie, d'endormir le public pendant quatre actes pour le voir se réveiller avec fureur au cinquième. »

L'insignifiance du rôle, le costume, la poudre qui inondait l'opulente chevelure de Cornélie Falcon, et qui, à chaque mouvement, projetait autour d'elle de blancs nuages, l'écrasèrent. Elle

(1) Sous la direction Véron, Fanny Essler et Taglioni, obtinrent comme premières danseuses les plus brillants succès.

mentit à ses magnifiques débuts, mais quelles revanches elle n'allait point tarder à prendre.

Grâce à son cinquième acte, *Gustave III* écrit d'abord pour Rossini qui lui préféra *Guillaume Tell*, se soutint quelque temps à la hauteur des plus belles recettes, et finit par tomber au rang qu'il méritait. Les quatre actes disparurent du répertoire, seul le cinquième survécut.

Après *Gustave III*, Véron donne *Ali-Baba ou les Quarante voleurs* opéra en quatre actes, musique de Cherubini, paroles de Scribe et de Melesville.

Cet opéra, représenté pour la première fois le 22 juillet 1833, n'eut qu'un nombre restreint de représentations. C'est à peine si Véron en parle dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*.

Cette partition où Cornélie Falcon tenait le rôle de Morgiane n'eut qu'un succès d'estime et Fétis, qui l'avait entendue, déclarait qu'elle renfermait néanmoins de grandes beautés musicales dignes du compositeur.

Voici comment s'exprime au sujet de cet opéra Charles de Boigne dans ses *Petits mémoires de l'Opéra*. « Ce fut un four, le public bailla si haut, si fort au nez d'Ali-Baba que de vrais sifflets eussent été moins éloquents. Le public condamna sans appel et exécuta sans pitié ces quarante voleurs qui, certes, ne l'avaient pas volé. »

Cherubini ne revenait pas de cet insuccès. Il cherchait partout la cause de la déconfiture d'*Ali-Baba*, et il finit par trouver la clef de ce mystère plein d'horreur. « Avec de misérables chœurs comme ceux de l'Opéra, disait-il, il n'y a pas de succès possible. Jamais je n'ai pu parvenir à faire chanter, ni même marcher en mesure, un seul de mes quarante voleurs. »

Pour se consoler de cet échec, Véron se mit avec ardeur au travail, et mit en répétition *Don Juan* de Mozart, qui fut une des plus heureuses créations de M^{lle} Falcon.

Parmi les vingt-deux ouvrages que Mozart a laissés, *Don Juan* est celui qu'il estimait le plus. Traduit par MM. Thuring et Baillot, cet opéra fut représenté à Paris pour la première fois, en 1797, et la musique arrangée par Kalkbrenner. Il fut accueilli froidement, et il en fut de même en 1822, lorsqu'on le transporta à l'Odéon sur les conseils des librettistes, MM. Castil-Blaze et Dechamps.

« Don Juan à l'Opéra, disait alors la *Revue des Deux Mondes*, est un grand fait déposé dans l'histoire de la musique en France. Il faut le dire à notre honte, quand Rossini inondait l'Europe des flots de sa verve italienne, Mozart restait pour ainsi dire oublié parmi nous. Les Français n'étaient pas mûrs pour cette musique mélodieuse et savante ».

Représenté le 10 mars 1834, *Don Juan* électrisa la foule choisie qui envahissait l'Opéra, et ce fut au milieu du crépitement de frénétiques applaudissements que se baissa le rideau.

M^{lle} Falcon fut d'un dramatique intense dans le rôle de dona Anna, et triompha avec un rare bonheur des écueils dont ce rôle est semé.

Pourtant le chef-d'œuvre de Mozart n'attira point le gros public à l'Opéra, malgré la présence de Nourrit, de Lavasseur, de M^{me} Damoreau et de M^{lle} Dorus.

Entre temps, Cornélie Falcon se faisait entendre dans un concert de bienfaisance organisé dans une des salles du Conservatoire trop petite pour contenir l'élite de la société parisienne (1).

Cornélie Falcon mit une certaine coquetterie à vouloir paraître sur cette scène qui lui rappelait ses années d'école, en interprétant une cantate de Beethoven inconnue en France.

Aussi lorsqu'elle parut tenant en mains les feuillets du chant de Beethoven, la salle entière fit une longue ovation à sa chanteuse préférée.

Cette cantate ne portait aucune désignation spéciale, Beethoven, on le sait, se souciait médiocrement des textes de ses ouvrages sachant bien que « du creuset profond où l'œuvre s'élabore le nom monte comme une écume légère ».

En voici le sujet. C'est une femme, Ariane peut-être, qui se lamente. Dès les premières mesures commence un récitatif impétueux, puis la tempête éclate. Tout ce qu'une femme peut chanter de plaintif, d'amer, de suppliant à son époux qui l'abandonne, tout cela est dans cette musique désordonnée et folle comme la jalousie, l'amour et le désespoir. Elle blasphème, elle crie, elle pleure, et quand la voix lui manque, elle tombe épuisée sur le roc.

(1) A ce concert assistaient tous les artistes du Théâtre Italien, Tamburini, la Malibran, Julia Grisi, Lablache et Rubini.

Alors ses cheveux roulent sur ses épaules, ses regards humides s'abaissent, cependant que l'air est calme et le ciel bleu. Et tandis qu'apparaissent les étoiles, de plus douces pensées percent les ténèbres de son âme, et sa douleur va s'effaçant par degrés dans un adagio d'une adorable résignation.

« M^{lle} Falcon, dit la *Revue des Deux Mondes* à laquelle j'emprunte cette description, chanta cette scène avec une intelligence exquise des plus mystérieuses intentions du grand maître et un sentiment parfait de la mesure et du ton.

« Cela n'a rien d'étonnant, ajoute le critique théâtral dont la modestie n'a pas voulu mettre son nom au bas de cette appréciation, lorsque une cantatrice prend sous sa protection une musique ignorée, elle met d'ordinaire à l'exécuter tout ce quelle a de voix, de talent, car il faut qu'elle fasse adopter par le public tout ce qu'elle trouve beau, et sa conviction la soutient dans son entreprise. M^{lle} Falcon, ajoute en terminant le soiriste, s'est tirée à merveille de cette double épreuve, et vient d'attacher son nom à cette page immortelle du grand Maître. Il est beau de contribuer pour sa part à la gloire de Beethoven et la satisfaction qui naît d'une telle pensée vaut bien celle que donne un bouquet de camélias qui tombe en s'effeuillant à vos pieds ».

Revenons à l'Opéra. Son directeur Véron, fort navré des derniers insuccès et voulant mettre à profit — car il était avant tout un commerçant averti — l'admirable talent de ce trio unique : Nourrit, Levasseur et Falcon (1), monta *la Juive* qui n'eut pas dès l'abord une très bonne presse.

On se moquait de cet opéra que l'on répétait depuis plus de quinze mois et dans lequel on ne voulait voir qu'une intéressante parade musicale. « Aujourd'hui, écrivait un journal de l'époque, il ne s'agit plus pour un opéra d'orchestre, de chanteurs mais bien d'armes luisantes et de coursiers caparaçonnés. Ajoutons que c'était la première fois en effet que des chevaux foulaient le plateau de l'Opéra. Aussi le théâtre est-il converti depuis un mois en un vaste manège où s'escriment nuit et jour de pauvres diables bardés de fer. On n'a jamais poussé la bouffonnerie aussi

(1) Habeneck était à cette époque chef d'orchestre de l'Opéra. Il avait sous ses ordres 84 musiciens et 80 choristes, hommes ou femmes.

loin, ce sont les forgerons qui retardent en France la mise en scène d'un opéra. On sait d'avance que dans cette pièce il y aurait une Juive, que cette Juive sera séduite pas un prince catholique, et qu'au dénouement le prince catholique sera battu et la Juive brûlée. L'on sait aussi que tout cela sera écrit dans un style incroyable, parsemé de gracieux solécismes, d'antithèses choisies et de sonnantes métaphores chères à M. Scribe (1).

Et après avoir éreinté l'œuvre pendant plusieurs colonnes, le critique roublard ajoutait : « Malgré nos appréciations, nous ne serions pas surpris que *la Juive* (2) réussit à fixer la foule, et à valoir de belles recettes, la pompe du spectacle, les beaux talents de Nourrit et de M^{lle} Falcon sont de puissants auxiliaires.

La Juive obtint dès sa première représentation, le 23 février 1835, un succès qui ne fit que s'accroître au fur et à mesure des représentations. Véron avait débuté par un succès il finissait sa carrière directoriale par un triomphe.

Que dire de M^{lle} Falcon ? Elle fut sublime de pathétique dans le rôle de Rachel qu'elle marqua de son sceau et sa voix jamais ne

(1) Malgré tous les sarcasmes dont on l'a accablé, il n'en est pas moins vrai, aujourd'hui, que malgré quelques défaillances — quel est l'auteur qui n'en a pas — Scribe reste le maître incontesté des librettistes français.

Personne ne possède au plus haut degré le don du mouvement, de la mise en scène, et de l'adaptation, toutes qualités qui font qu'à l'heure présente ses pièces ne semblent pas comme tant d'autres avoir vieilles, car elles possèdent la trame d'une action dramatique intense mettant en jeu les plus grandes passions.

Et pourtant Eugène de Mirecourt dans sa biographie de Scribe écrivait en 1854 : « Les pièces de M. Scribe vieilliront en même temps que les hommes dont elles ont reçu les éloges ». La prédiction du célèbre pamphlétaire ne s'est point réalisée. Il ne faut point oublier que Dumas a mis cette phrase dans une de ses préfaces : L'auteur dramatique qui unirait la puissance d'observation de Balzac et le talent de théâtre de Scribe, serait plus grand que Molière.

Après plus de vingt lustres, *la Juive* et *les Huguenots* attirent le public comme au premier jour. Il est vrai de dire qu'une catégorie de gens ne peuvent souffrir ces deux opéras, mais ils constituent une minorité. Le gros public, celui qui fait les succès et encaisse la *forte somme*, n'est point encore de cet avis, et vient toujours applaudir les deux chefs-d'œuvre qu'on semble ne point vouloir de sitôt rayer du répertoire de notre Académie nationale de musique.

(2) De tous les opéras où M^{lle} Falcon créa un rôle, *la Juive* est le seul qui fut représenté au Puy le 9 novembre 1896, devant une salle comble, avec, coïncidence curieuse, M. Dupré comme ténor. Le rôle de *la Juive* fut chanté par M^{lle} Grandel, sans oublier M^{lle} Frémont, une princesse genre Rubens suivant l'expression de M. Henry Mosnier, dans l'article qu'il consacra dans le Journal *La Haute-Loire* à l'occasion de cette représentation sensationnelle parce que inattendue.

fut plus vibrante et plus pure, bien quelle commençât à ressentir les premières atteintes de son mal de gorge. Pendant près de quinze jours, après la dernière répétition générale, Véron et Halevy se rendaient anxieux tous les matins chez M^{lle} Falcon pour savoir si elle pourrait chanter le lendemain, et le public se plaignait de ces retards contre lesquels l'intelligence ni la volonté ne pouvaient rien.

Voici l'année 1836 qui enregistre trois créations de Cornélie Falcon, autant dire trois victoires.

D'abord le *Siège de Corinthe* donné dans le mois de janvier. Cet opéra, qui passe pour l'un des plus faibles de Rossini, garde pourtant l'empreinte du talent du Maître.

L'exécution fut digne en tous points de l'Académie royale de Musique. Dans le rôle de Pamyra, M^{lle} Falcon révéla tout ce qu'il y avait de grâce et d'énergie dans ce caractère, et elle fut la digne partenaire de Nourrit.

Voici à ce sujet l'opinion d'un critique qui signait ses articles H. W. dans la *Revue des Deux Mondes* :

« M^{lle} Falcon a produit dans son jour véritable cette création de Rossini comme elle fit lorsqu'elle s'empara du rôle d'Alice. Elle abordait ce soir là un des airs les plus difficiles du répertoire italien, et certes il fallait du courage, car si par malheur elle eut échoué dans la partie agile du rôle de Pamyra, le public ne lui aurait tenu compte ni de son jeu ni de sa voix si belle. L'épreuve a été des plus glorieuse pour la jeune cantatrice et quoiqu'il advienne maintenant, il est bon qu'elle ait créé ce rôle de la sorte, ne fut ce que pour faire taire ceux qui prétendent encore aujourd'hui, qu'une voix ample et magnifique doit toujours demeurer inhabile aux délicatesses du chant italien, et que la vibration exclut l'agilité, comme si le torrent qui s'épanche à larges nappes de cristal ne pouvait pas tout aussi bien se dispenser en petites gouttes de pluie et de rosée, enfin l'Opéra revient à la musique et le Directeur se console avec Rossini de l'absence de ses danseuses ».

Ce fut Rossini lui-même qui dirigea la répétition de son œuvre, et il fut à un si haut point enthousiasmé de sa belle interprète qu'il lui demanda très respectueusement de lui baiser la main, et de lui offrir en même temps en les dédiant une cantate et une symphonie. Arrivons à la création magistrale du rôle de Valentine

dans les *Huguenots* représentés pour la première fois le 29 février 1836, et dont le succès fut tel qu'il força grand nombre de femmes du monde à retarder leur départ pour la campagne. Cela peut paraître invraisemblable, mais pourtant très explicable.

L'Opéra de la rue Lepelletier ne comptait que 1750 places et pendant plus de 30 représentations les places de luxe furent retenues. On était follement impatient d'entendre cet opéra sur lequel la presse ne tarissait pas d'éloges.

Si l'on avait blâmé le luxe avec lequel Véron avait monté la *Juive* on ne pouvait adresser semblable reproche au nouveau directeur, M. Duponchel, pour les *Huguenots*. Les décors étaient mesquins, et on avait fait servir pour partie les décors de *Gustave III* qu'un maquillage inhabile était impuissant à masquer. Aussi se demandait-on si c'était pour agir d'une façon aussi parcimonieuse que l'Opéra recevait une subvention de 630.000 francs ?

Heureusement que M. Duponchel avait à sa disposition le meilleur trio qui a jamais passé à l'Opéra : Nourrit, Levasseur et M^{lle} Falcon. Ils se surpassèrent, en effet, et atteignirent à la perfection. A ce sujet une anecdote, cette médisance de l'histoire, comme disait Jean Lorrain. On était en pleine répétition que dirigeait Meyerbeer lui-même, faisant de son fameux parapluie qui ne le quittait jamais son bâton de chef d'orchestre. Soudain le parapluie ne battit plus la mesure, c'était Meyerbeer qui était tombé en extase devant ses interprètes Falcon et Nourrit au duo du quatrième acte.

Le maestro au comble de l'enthousiasme ne cessait de crier avec l'accent allemand : « suplime, suplime, disfn », et il fondit en larmes, ce qui arrêta net les chanteurs. « Mais gondinuez donc, gondinuez, c'est barfait », s'écria Meyerbeer en lançant un violent her god sacrament.

Jamais en effet le duo du quatrième acte ne fut chanté comme par ses créateurs Nourrit et M^{lle} Falcon. Ils s'étaient identifiés avec la musique écrite spécialement pour eux, et dès lors personne encore à ce jour n'a pu arriver à leur maîtrise.

Au surplus, à l'une des premières représentations des *Huguenots*, Cornélie Falcon reçut un hommage qui illumina toute sa carrière, nous pourrions ajouter toute son existence.

La Malibran — laissons lui le nom qu'elle a illustré — la Malibran

après son remariage ne resta que quelque temps à Paris. Mais avant de gagner Bruxelles, elle voulut faire le tour de tous les théâtres, et alla avec son mari, Bériot, assister à l'une des représentations des *Huguenots*. Enthousiasmée et sous le charme d'une interprétation hors de pair, à la fin du quatrième acte toute frémissante de la joie sans égale que lui avait procuré le fameux duo, où M^{lle} Falcon s'élevait à des hauteurs non encore atteintes, la Malibran se rendit sur la scène et se précipitant au cou de la jeune cantatrice, elle l'embrassa avec l'émotion la plus intense, au milieu des applaudissements prolongés d'un public également séduit et troublé par la spontanéité de cette scène et de ce joli geste.

Sincères étaient ces applaudissements et ne devaient rien au zèle souvent intempestif des *connaisseurs patentés*, ainsi dénommés spirituellement par leur chef de claque M. Stephen de la Madeleine (1).

L'origine de la claque remontait à M. Véron qui fut le premier à s'en servir à l'Opéra.

Si ce système d'entreprise de succès pouvait servir des acteurs médiocres, il était loin de contenter les vedettes comme M^{lle} Falcon, qui souffraient dans leur loyauté. « Ils étaient humiliés, écrit Quicherat dans le beau livre qu'il consacra à Adolphe Nourrit, de l'emploi que l'on faisait de ces provocations d'enthousiasme, c'est-à-dire de l'odieuse tromperie exercée à l'égard du public ».

Ils s'en plaignirent amèrement plusieurs fois à Véron qui leur promettait toujours de supprimer la claque, mais qui ne tint jamais parole. Non seulement les souteneurs à gages continuèrent leur office, mais l'apparition des *Huguenots* signala encore un perfectionnement dans leur industrie.

M. Duponchel imagina de faire rappeler le chanteur en important en France une mode italienne, le *redemandage*.

A la deuxième représentation des *Huguenots*, dit la *Revue de*

(1) Son système était qu'à l'Opéra devant un public choisi et exigeant il ne fallait pas trop chauffer le premier acte, qu'on devait au contraire réserver tout son courage et toutes ses forces pour enlever le dernier acte et le dénouement. A un dernier acte, disait-il, je n'hésite pas à couronner de trois salves un morceau de chant qui n'en obtiendrait qu'une seule s'il était placé au premier acte. Vers le milieu d'un ouvrage, il faut caresser le succès et non le violenter.

Paris, « le public après le quatrième acte a voulu féliciter Nourrit et M^{lle} Falcon, et leur donner de nouvelles preuves de son enchantement en les appelant sur la scène avant la fin de la pièce, chose sans exemple à l'Opéra ».

Ce qui paraît tout naturel aujourd'hui ne se passa point sans protestation. *Le Courrier des Théâtres*, dont le rédacteur maintenait fermement la tradition de la scène française, s'éleva bien des fois contre cet abus qui dégrade l'art en détruisant l'illusion. Et le même journal se posait cette question : Est-ce que Nourrit et M^{lle} Falcon reparaitront toujours après le quatrième acte des *Huguenots*? Ce serait intolérable.

Malgré ces vigoureuses sorties, le public ne voulut rien entendre, et *redemanda* tous les soirs de représentations, les deux principaux interprètes des *Huguenots* qui faisaient encaisser de fabuleuses recettes à la Direction.

Ce rappel pourtant était loin de satisfaire Nourrit et M^{lle} Falcon. Ils étaient des artistes et par conséquent aimaient les applaudissements, mais avant tout ils avaient le culte de l'art : « Nous voulons, ma partenaire et moi, disait Nourrit, nous voulons remplir jusqu'au bout le rôle de nos personnages et nous ne voulons redevenir nous-mêmes qu'après la représentation ».

C'était de l'esthétique française qui n'était pas à la portée de la majeure partie du public.

La première représentation des *Huguenots* fut marquée d'un petit événement dont fut fort contrariée M^{lle} Falcon et qui provoqua les railleries des journaux. Un bouquet fut jeté sur la scène à Valentine, et par qui? par M. Duponchel, le directeur de l'Opéra sous le règne duquel s'introduisit ce genre d'hommages. C'était le second bouquet qu'il lançait ainsi; le premier il l'avait adressé à M^{lle} Taglioni.

Autre anecdote. La scène entre Valentine et Raoul au quatrième acte des *Huguenots* était primitivement d'un caractère assez osé pour froisser la susceptibilité de M^{lle} Falcon, qui en fit part à Nourrit qui s'en fut trouver l'auteur en lui disant que cela n'était point en harmonie avec la couleur grave des deux derniers actes.

Alors Scribe, qui avait une grande confiance en son jugement, répondit : « Eh bien, écrivez cette scène comme vous l'entendrez ». Le chanteur se mit à l'œuvre, et composa avec M. Dechamps, le

collaborateur de Scribe, les paroles du duo telles qu'on les a conservées, et cela au plus grand contentement de Cornélie Falcon, qui sut le plus grand gré à son professeur qui avait conservé pour elle de paternels sentiments.

Vingt-quatre heures après, Meyerber avait écrit sur ces nouveaux vers la musique la plus passionnée, la plus expressive et la plus dramatique qui soit au théâtre et le Maître rayonnait de joie d'avoir pu contribuer à apaiser les appréhensions de sa belle et illustre interprète.

Le succès des *Huguenots* fut si prodigieux que de tous côtés les Directeurs de théâtres de province (1) adressaient à la créatrice du rôle de Valentine des suppliques pour venir chanter dans leurs villes *la Juive* et *les Huguenots*.

Cornélie Falcon demanda en mai 1836 un congé à son directeur pour entreprendre une tournée (2). M. Duponchel à contre cœur consentit mais sans en rien laisser paraître tant il avait peur de contrarier sa pensionnaire, et M^{lle} Falcon s'en fut chanter en province, à Lyon, à Marseille, Toulouse et Bordeaux *la Juive* et *les Huguenots*. Inutile d'ajouter qu'elle remporta sur ces différentes scènes les succès les plus mérités et les applaudissements les plus enthousiastes.

A son retour on mit en répétition *Notre-Dame de Paris* qui

(1) Lettre de Cornélie Falcon adressée à Monsieur Duval, Directeur breveté du Théâtre de Toulouse.

Bordeaux, 12 juin 1836.

J'aurais répondu plutôt à la demande que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, mais ce n'était qu'après quelques représentations que je pourrais savoir le terme fixé pour mon séjour ici d'après l'accueil que j'ai reçu. Je pense qu'il me sera difficile d'abrèger le nombre de mes représentations qui seront de six ou de douze. Je ne suis encore qu'à la quatrième, d'ici huit jours je saurai positivement à quoi m'en tenir, et ce ne sera que dans le cas où j'aurais quelque jour à la disposition de la Direction de Toulouse que je vous écrirai pour vous l'annoncer.

Veuillez agréer avec mes remerciements, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Cornélie Falcon.

(2) Véron nous apprend dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* que Cornélie Falcon débuta à l'Opéra d'après les règlements du Conservatoire à 3.000 francs. Elle fut élevée graduellement sous sa Direction à 15.000, puis à 25.000 francs. Sous la direction Duponchel, ses appointements furent portés à 50.000 francs, chiffre qu'elle ne dépassa pas. La tournée qu'elle entreprit au printemps de 1836 lui rapporta une soixantaine de mille francs à raison de 1.500 francs par soirée.

devint, de par la volonté de la censure et après de nombreux changements dans le texte, *la Esmeralda*, paroles de Victor Hugo, musique de M^{lle} Louise Bertin.

La Esmeralda, qui passe à juste titre pour l'œuvre la plus complète de la fille du directeur du *Journal des Débats*, fut représentée le lundi 14 novembre 1836. La salle était comble, dit Nuytter, l'archiviste de l'Opéra (1), et l'affiche portait « *les bureaux ne seront pas ouverts* ».

On vendit seulement trente-huit places de quatrième à deux francs cinquante. On remarquait les abonnés suivants : le duc d'Orléans, M. de Rothschild, Greffuhle, comtesse de Flahaut, Schikler, Chigaray, de Choiseul, Claparède, de Chateaubriand, M^{lle} Taglioni, docteur Véron, Bertin, J. Janin, de Girardin, Looze Veimars, Capo de Feuillède, Joly, Merle, Buloz, Charles Maurice, Altaroche, etc., etc.

Au sujet de cette représentation voici comment s'exprime Jules Janin dans les *Débats* :

« Mes éloges ont attendu, dit-il, mais aujourd'hui que la presse entière n'a qu'une voix pour proclamer l'incontestable mérite de cet ouvrage, après une seconde épreuve plus difficile peut-être, mais non moins éclatante, non moins heureuse et non moins décisive que la première, il me semble que moi-même, malgré toutes mes préventions favorables et si légitimes, j'ai bien le droit de parler de l'opéra de M^{lle} Bertin ».

L'éminent critique en parle durant huit colonnes, louant le drame simple et énergique qui va droit au but sans détours, sans périphrases, louant la musique écrite par une jeune femme, faisant des inspirations de Victor Hugo ses inspirations personnelles, et pénétrant sans peur dans la cour des miracles.

Notons aussi l'opinion de Jules Janin sur les artistes et sur leur interprétation. « Le corps de ballet a bien regretté quelque peu au premier acte ses robes de satin et de gaze, mais bientôt les jeunes et belles danseuses ont compris qu'une robe de bure ne gâtait pas une taille bien faite, qu'un haillon ne déparaît pas un beau sein, et que sur une jambe effilée et faite au tour un bas troué était après tout un bas à jour.

(1) Dans l'édition nationale de *la Esmeralda*, éditée en 1888, chez E. Testard et C^{ie}, 40, rue de Condé, à Paris. Gravures et costumes de Louis Boulanger.

« Tous les grands chanteurs de *Robert*, des *Huguenots* et de la *Juive* ont prêté leurs talents réunis à la *Esmeralda*.

« Nourrit, charmant capitaine, adorable chanteur, toujours comédien ; Levasseur, tour à tour énergique amoureux, chanteur aussi habile que dramatique à qui l'abîme appartient sans partage, M^{lle} Falcon plus belle, plus séduisante que jamais, la *Esmeralda* que Victor Hugo avait rêvée si dramatique, si passionnée, si touchante. »

On ne pouvait aller plus loin dans l'éloge. Au surplus tous les autres journaux faisaient chorus.

Malgré sa belle mise en scène et son interprétation hors de pair la *Esmeralda*, qui se trouvait concurrencée par les *Huguenots*, ne devait pas fournir une longue carrière (1).

Avec la fin de l'année 1836, commencent les mauvais jours de l'Opéra. Nourrit donne sa démission. Il est remplacé par le fameux Duprez qui ne put, malgré tout son talent, faire oublier Nourrit. Quelques jours après le départ de Nourrit, M^{me} Damoreau quittait elle aussi l'Opéra.

Il semble alors qu'un vent de malheur souffle sur la scène de l'Académie nationale de musique pour lui enlever ses artistes préférés.

Ce fut, en effet, en mars 1837, à la quatrième représentation de *Stradella*, opéra en 4 actes de Scribe, Deschamps et Émile Pacini, musique de Niedermeyer, que le mal de gorge dont souffrait depuis quelque temps M^{lle} Falcon se manifesta en public.

Dans la jolie scène du balcon où *Stradella*, le fameux compositeur vénitien, demande à son amante : « Veux-tu suivre ton doux ami ? » Léonor ne put lancer sa réplique « Sans doute, quand ? ». Cornélie Falcon venait de perdre subitement la voix (2), et on dut

(1) De 1836 à 1839 l'ouvrage fut représenté cinq fois en son entier, une fois en 3 actes et 19 fois en un acte. Victor Hugo et M^{lle} Bertin touchèrent chacun pour chacune des six premières représentations 166 fr. 67 de droits d'auteur.

Dans ce mois de novembre 1836, on donna le 14 la première représentation de la *Esmeralda* le 23, la 38^{me} représentation des *Huguenots*, le 28 la 156^{me} de *Robert le Diable*, et le 11 décembre suivant la 156^{me} représentation de la *Juive*.

(2) « Métal sonore et fragile, dit Jouvin, l'âme et la voix de Cornélie Falcon se brisèrent un soir qu'elles avaient chanté divinement toutes deux. La poitrine était étroite et l'âme immense. En s'échappant de la prison où elle s'était repliée, cette âme célébrait sa victoire par des cris sublimes d'ange en liberté. Évasions périlleuses, trop souvent répétées, et qui chaque fois coûtaient une note à la voix, une

baisser le rideau, au milieu des acclamations sympathiques qui saluèrent la défaillance de celle dont la voix superbe avait conquis le public.

Cornélie Falcon, sur les conseils du docteur Guise, médecin de l'Opéra, s'en fut à Naples (1) demander au doux climat de l'Italie le retour de sa voix de sirène. Elle passa six mois au bord du golfe, et revint à Paris à la fin de l'été se flattant de pouvoir reprendre ses rôles. En octobre 1838, une affiche annonça tout à coup sa rentrée au moment où l'on s'y attendait le moins. Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve. Cornélie Falcon ne put retrouver sa voix de jadis, et le public de l'Opéra l'accueillit presque avec un froideur qui ressemblait à de l'indifférence. Et un critique qui fut souvent méchant pour elle, — il vaut mieux ne pas en approfondir la raison —, disait dans un article qu'il signait H. W. dans la *Revue des Deux-Mondes* : « Cette vibration cristalline, ce timbre d'or qui l'aidaient si merveilleusement à s'élever au-dessus de toutes les autres, il eut été de bon goût de l'encourager par quelques applaudissements donnés, non à l'heure présente, du moins aux services rendus dans le passé. Il est à souhaiter que la jeune cantatrice trouve dans le repos et l'éloignement de la scène cet organe limpide, égal, harmonieux et qui lui a si cruellement fait défaut l'autre soir ».

Pleine de tristesse, elle quitta l'Opéra pour demander encore une fois aux doux climat de l'Italie le rétablissement de sa voix.

La maladie vocale de M^{lle} Falcon avait excité les plus vives sympathies, d'autant plus vives que la jeune et célèbre artiste n'avait pas été remplacée bien que M. Duponchel eut engagé M^{lle} Stoltz, après avoir laissé errer son choix entre M^{me} Pauline Garcia, à M^{lle} Sophie Lœve et à M^{lle} Nathan.

De temps en temps, une espérance jetée dans un journal venait réveiller l'intérêt et le souvenir qui s'attachaient à M^{lle} Falcon. On

plume à l'ange. Ce qui devait arriver arriva. La prison resta vide, la prisonnière était partie pour ne plus revenir. C'est alors que le public de l'Opéra, convié à tant de triomphes, assista aux funérailles de sa cantatrice favorite. »

(1) Nourrit et sa femme se trouvaient à Naples y cueillant les plus beaux et les plus doux lauriers dans le *Giuramento*, lorsqu'ils virent arriver Cornélie Falcon. Sa triste apparition en cette ville ajouta au chagrin de son cher Maître.

parlait de moyens nouveaux, singuliers, qui avaient produit les plus heureux résultats sur l'illustre cantatrice qui, vaillante et forte, se soumettait aux traitements les plus divers et les plus compliqués.

S'il faut en croire Charles de Boigne, on parlait notamment d'une cloche, d'un dôme de verre, sous lesquels M^{lle} Falcon retrouvait toute sa voix, tous ses moyens, mais aussitôt la cloche enlevée la voix disparaissait, les moyens s'évanouissaient. Cependant l'artiste ne perdait pas courage, elle luttait contre le mal, et attendait sa guérison du temps et de la Faculté.

Aussi grande fut la joie, quand on annonça en 1840 une représentation à son bénéfice où elle devait chanter le second acte de *la Juive* et le 4^{me} acte des *Huguenots*. On crut à un miracle, à une resurrection.

« Enfin Rachel parut; la salle transportée n'avait alors, ni assez de mains ni assez de bravos pour la saluer, l'acclamer, la glorifier. L'illusion, hélas, ne fut pas de longue durée. Rachel avait à peine ouvert la bouche que déjà l'on avait reconnu que le temps des prodiges était passé. Quelques notes sortaient encore pures, éclatantes, de ce gosier deshérité, mais les autres s'échappaient étouffées, voilées, éraillées. Cette représentation qui devait être une fête de famille destinée à célébrer le retour de la *voix prodigue* se changea en une soirée de deuil où deux mille spectateurs constatèrent avec douleur la perte irréparable que l'Art avait faite.

« D'abord ferme et calme, M^{lle} Falcon avait assisté sans faiblir au spectacle de sa propre agonie, mais bientôt l'émotion générale la gagna, ses larmes se firent jour et son désespoir éclata en sanglots convulsifs que redoublèrent encore les applaudissements, dernier hommage à un beau talent qui n'était plus. Penchée sur l'épaule de Duprez, elle resta quelques instants abîmée dans sa douleur, puis le courage reprit le dessus, et elle voulut continuer son rôle. Rachel accomplit sa tâche, Valentine but le calice jusqu'à la lie.

« Et si l'on n'eut pas craint de blesser à mort l'illustre cantatrice on eut crié assez... assez... Valentine ne retrouva pas les accents que Rachel avait perdus, et *les Huguenots* se traînèrent péniblement au milieu de bravos arrachés par la vue d'une aussi grande douleur. »

C'en était fait, M^{lle} Falcon était perdue pour l'Opéra, et il ne fallut plus compter sur elle pour les *Martyrs*, le nouvel ouvrage que Donizetti lui réservait, ni pour le rôle de Ginévra qu'Halevy lui réservait également dans son opéra *Guido et Ginevra*.

Nous avons étudié l'artiste, revenons à la femme et transcrivons ici et nos renseignements particuliers et les différents articles que lui consacrèrent quelques écrivains.

Écoutez Henri Blaze : « M^{lle} Falcon brillait alors de tout l'éclat de la jeunesse et du succès. De voix de soprano plus étendue, plus limpide, plus admirablement belle et gèneuine, et en même temps plus capable d'efforts grandioses, on ne saurait en imaginer (1) : c'était un métal incomparable, un timbre comme on n'en avait jamais entendu, et comme il pourrait bien se faire qu'on n'en entendit plus, car la nature pour me servir de la parole d'un illustre poète, *s'égale mais ne se répète pas*.

« Et avec cela la grâce, la distinction de la personne, des yeux qui répandaient plus de lueurs qu'il n'y en a dans l'aube, ou dans les étoiles du ciel d'orient.

« L'art moderne saluait en elle sa prêtresse inspirée, et tous de l'admirer et de battre des mains sur son passage, car il y avait à cette époque plus d'espérance autour de cette jeune tête qu'il n'y a de fleurs et de bourgeons aux branches d'arbres par une belle nuit de Mai. Aussi quels engouements, et quels triomphes!

(1) Lisons encore ce qu'écrivait en 1837 la Biographie des acteurs de Paris, imprimée chez Édouard Proux et C^{ie} 3, rue Neuve des Bons Enfants : « Élève du conservatoire, M^{lle} Falcon a jailli subitement comme un météore lumineux sur l'horizon de l'Académie royale de musique. Aujourd'hui, M^{lle} Falcon est l'une des reines du chant. Encore enfant par l'âge, et déjà riche d'un présent immense, d'un avenir infini, elle dédaigne la route tracée, se fraie un passage inconnu jusqu'alors, dévore l'espace avec rapidité, et avance toujours. Magnifique et superbe, la voix de M^{lle} Falcon ébranle vos plus profondes entrailles par ses intonations puissantes, arrache, commande l'admiration. C'est une voix forte, colossale, aux éclats surnaturels, dont la vibration dramatique donne la chair de poule, fait courir un frisson par le corps, et comme tout ce qui est grand et beau écrase, anéantit. Plein de fougue et d'entraînement, son chant s'adresse aux masses, par sa chaleureuse éloquence, elle fait tressaillir par sa remuante énergie. Elle a des accents si déchirants, des gestes si effrayants de vérité que le public électrisé se lève spontanément, comme frappé d'une commotion électrique. M^{lle} Falcon doit être fière de tous ces cris d'admiration, de tous ces bravos, de toutes ces fleurs, de tout ce délire jeté en hommage à son talent. En recevant des leçons de Nourrit, M^{lle} Falcon a appris de lui à devenir une grande tragédienne.

Et dans les éloges dont on la comblait, dans cet enthousiasme des artistes et du public, quelle réserve délicate, quelle respectueuse émotion, comme si l'on eut craint par de trop bruyants hommages rendus à la cantatrice de profaner la pureté de la jeune fille.

« Les Maîtres eux-mêmes se conformaient à ce sentiment qu'impose l'honnêteté, et Meyerbeer s'efforçait d'atténuer à son intention certains traits trop hardis du caractère de Valentine. On ne sait plus malheureusement assez quels ressorts inouïs la voix emprunte à certaines conditions spéciales, et que les Vestales de l'art y sont les vraies Reines. Là fut le secret de la toute puissance exercées à diverses époques par M^{lle} Falcon et Jenny Lind. »

Entendons également le concert d'éloges que Théophile Gautier adressait à celle qu'il admirait : « La coupe du beau masque de M^{lle} Cornélie Falcon est éminemment tragique, et merveilleusement disposée pour rendre les grands mouvements de passion. Les yeux surtout sont délicieusement beaux, des sourcils d'un noir velouté, d'une courbure orientale se joignant presque à la racine d'un nez mince, et un peu trop aquilin peut-être contribuent beaucoup par leur contractilité à donner à la face une expression de passion jalouse et d'empressement tragique très approprié aux rôles que joue habituellement M^{lle} Falcon. Le front est noble et intelligent, lustré par des frissons de lumière sur les parties saillantes et baignés de tons fauves aux endroits ombrés par les cheveux. Le défaut de cette figure si noble et si régulière consiste dans le peu de développement du menton. La distance à partir du nez jusqu'à l'extrême bord de l'ovale nous paraît légèrement courte, plus d'ampleur dans ce contourné achèverait mieux la figure et lui donnerait plus d'harmonie.

« Le rôle où la beauté de M^{lle} Falcon ressort le plus avantageusement et semble pour ainsi dire dans son milieu naturel, c'est le rôle de la *Juive*, le turban hébraïque avec la blanche bandelette qui fait mentonnière et encadre austèrement l'ovale de la tête lui sied admirablement, aucune coiffure ne va mieux à sa physionomie, ni le diadème d'or, ni les fleurs épanouies, ni les perles laiteuses au blond reflet, ne s'accommodent bien à sa figure, elle ressemble tout à fait à une des compagnes de Jephthé, si ce n'est à la fille de Jephthé.

« Malheureusement le public de l'Opéra où les jolies femmes sont

si rares, ne verra pas de longtemps M^{lle} Falcon. Le charmant rossignol a perdu la voix et l'air balsamique et velouté de l'Italie n'a pu lui rendre ses notes envolées. »

A ces éloges je dois ajouter ceux d'un contemporain de Cornélie Falcon encore de ce monde, je veux parler de Pierre Schamel-Roy (1), de ce centenaire aujourd'hui âgé de près de 106 ans, et avec lequel j'ai entretenu et entretiens encore une très intéressante correspondance. Malgré son grand âge — ce qui peut paraître surprenant — Pierre Schamel-Roy écrit, lit et coud à la machine sans le secours de lunettes.

Pierre Schamel-Roy entra à l'Opéra comme costumier en 1828 et eut l'occasion de voir de très près Cornélie Falcon. Il l'aida maintes fois à revêtir des costumes qu'avec soin il avait confectionnés pour elle.

Il admirait fort la plastique de la jeune pensionnaire de l'opéra, et à lire ses lettres je ne serais point sûr qu'il n'en fût amoureux, voire même un tantinet jaloux.

Schamel-Roy appelle Cornélie Falcon « *la belle des belles* ». Il n'y eut jamais à l'Opéra, ajoute-t-il, d'étoile plus brillante, aussi était-ce dans les coulisses un va et vient continuel d'abonnés pour

(1) Dont les lettres portent comme en tête, *Pierre Schamel-Roy*, costumier de l'Opéra, né au château de Versailles le 25 août 1807, 17, rue des Poissonniers, Neuilly (Seine).

Plusieurs revues entre autres *La Quinzaine* et *Je sais tout* sous les signatures de M. Pierre Méjan et Maurice Level ont longuement parlé de cet homme qui naquit au château de Versailles où son père exerçait une modeste fonction. C'est là qu'il vit l'Empereur qui venait y faire un court séjour entre deux victoires. Et c'est avec orgueil que le vieillard qui regarde Napoléon comme un dieu se remémore aujourd'hui ses souvenirs de bambin né sous l'aile de l'aigle. « A un bal costumé que je n'ai point oublié, raconte Schamel-Roy, l'impératrice Marie-Louise me fit sauter sur ses genoux, tandis que Napoléon pour m'exhorter à être sage me pinçait l'oreille comme à ses vieux grognards ». Cet homme qui a vu passer en France deux empereurs, trois rois et trois Républiques garde encore précieusement au milieu de ses nombreux bibelots comme la perle de sa collection, une poupée ayant appartenu au roi de Rome. La photographie de cette poupée, ainsi que le fac-simile de l'acte de naissance et le portrait de Schamel-Roy ont été donnés dans *Je sais tout*. Pierre Schamel-Roy a connu également le grand Talma qu'il aida plusieurs fois à enfiler son maillot, ou à lier ses cothurnes, car il faut ajouter que Pierre Schamel-Roy, avait été costumier à la Comédie Française avant d'entrer à l'Opéra en 1828.

J'ajoute que Pierre Schamel-Roy m'a adressé une gravure de Deveria qui lui avait été donnée par Cornélie Falcon. Je le remercie sincèrement de cet envoi et lui adresse mes meilleurs vœux de santé.

la voir dans sa loge en son déshabillé, et cette « *tyrannie* » lui causait de la peine.

Dans l'ancien Opéra de la rue Lepelletier, continue Schamel-Roy, il y avait un passage pour les personnes de service, or, un soir, obsédée par la poursuite d'un soupirant, M^{lle} Falcon me pria — ce que je fis avec le plus grand plaisir — de la faire sortir par notre couloir afin d'éviter un prince trop exigeant.

Elle m'appelait son Pietro, et ne serait jamais entrée en scène si je ne lui eusse passé un petit flacon de café qu'elle vidait d'un trait pour se donner du cœur et éviter le trac.

Que de fois n'ai-je pas eu à lutter pour évincer de nombreux soupirants. Qu'ai-je donc, disait-elle, pour être si remarquée?...

Un jour, dans la *Juive*, elle sort furieuse de sa loge et donne un soufflet retentissant à un indiscret qui poussait la porte dissimulée par une draperie. C'était le régisseur du théâtre, qui se confondit en excuses, à la plus grande joie de tout le personnel qui depuis lors le surnomma le *Confirmé*.

Et Schamel-Roy termine ainsi ses appréciations : M^{lle} Cornélie Falcon avait un grand air de distinction que bien des princesses n'avaient pas, un port majestueux, un regard dominateur, une beauté qui eut pu servir de modèle à un sculpteur, et enfin de toute sa personne émanait un air impressionnant et empoignant.

Cornélie Falcon, dont la vertu naturelle attachait un grand prix à l'opinion, passe pour une sorte de Vestale qui voyait tourbillonner autour d'elle de nombreux adorateurs, sans qu'on puisse signaler la moindre défaillance à l'égard d'aucun d'eux.

La sévérité de ces mœurs avait délié la critique et la médisance. Si quelque chose d'anormal se fût produit, en effet, Véron, son directeur, n'eût pas manqué — comme il le fit pour tant d'autres — de le consigner dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, tandis que lui, le viveur qui se faisait une gloire de ses bonnes fortunes et de ses amours, ne parle de M^{lle} Falcon qu'en termes respectueux.

Il en est de même de M. Duponchel, et si ce dernier fit un jour réparer la loge (1) de M^{lle} Falcon, et y introduisit un certain luxe

(1) Au sujet de cette loge, Charles de Boigne écrit « La loge de M^{lle} Falcon, comme celle de M^{lle} Nau et de M^{lle} Essler, n'est point l'œuvre, ni d'un comte ni d'un mar-

inconnu à ce jour à l'Académie de Musique, il faut voir dans cette courtoisie une simple amabilité où l'amour ne jouait aucun rôle.

Plus tard, quand elle eut quitté l'Opéra, en une simplicité bourgeoise, elle épousa un fort galant homme M. Malançon, associé d'agent de change, et fut heureuse de reporter sur le fils que son mari avait eu d'un premier mariage tous les trésors de maternité qui débordaient de son cœur généreux.

Comme la Malibran, Cornélie Falcon fut reçue dans tous les salons aristocratiques, et entre autres chez Cherubini, son ancien directeur au Conservatoire. La maison de cet illustre musicien naturalisé français était ouverte aux artistes, aux amateurs et aux gens du monde tous les lundis.

« On rencontrait souvent chez Chérubini, dit Véron dans ses *Mémoires*, Hummel, Liszt, Chopin l'introducteur de la mazurka en France, Moschelès, M^{me} Grassini, M^{lle} Falcon alors jeune et brillante de talent et de beauté, Auber et Halévy, les deux élèves préférés du maître, Meyerbeer et Rossini.

« Lorsque la réunion n'était pas trop nombreuse, Chérubini permettait d'exécuter quelques-unes de ses compositions soit inédites soit publiques. MM. Ponchard, Bordogni, Levasseur, M^{me} Damoreau, M^{lle} Falcon entouraient le piano. On y chantait de charmants morceaux du *Koukourgi* opéra inédit et inachevé dont Chérubini mit les meilleures pages dans *Ali-Baba* ».

L'existence de Cornélie Falcon donne carrière à la rêverie en raison même de la brièveté de ses triomphes, six ans à peine!

En effet, au lendemain de ces heures d'apogée où toute une salle frémissante et subjuguée vous applaudit et vous acclame, confondant dans un même hommage et l'artiste et la femme, est-il pour une cantatrice en pleine possession de ses moyens une plus grande calamité que d'assister impuissante à sa propre agonie et à l'effondrement de sa voix, pendant qu'à l'horizon lointain et chargé d'espérances, se profilent deux lumineuses figures, les mains et les bras surchargés de couronnes et de fleurs, de présents et de palmes, la Richesse et la Gloire.

Mieux vaut cent fois pour un artiste la mort que la défaite, mieux vaut mourir comme la Malibran en plénitude de ses forces,

quis, mais du directeur, M. Duponchel avait fait à Valentine la galanterie de la loger un peu plus proprement que M^{me} Lorette ».

et s'envoler suivant les paroles de Legouv   « pareille à l'ange de Tobie, dans l'admirable tableau de Rembrandt, en laissant après soi un long sillon de lumière ».

Cornélie Falcon n'eut point cette chance et maintes fois le d  plora.

Tout le prestige des femmes de théâtre tient en effet dans l'heure présente. « Tant que vous êtes là, c'est bien, s'écriait en sa mélancolie Théophile Gautier, vous êtes parti, bonsoir. »

Rien de plus vrai, et Cornélie Falcon n'échappa point à cette règle commune et inéluctable, faite de l'indifférence, de l'intérêt ou de l'ingratitude des hommes.

A peine avait-elle franchi le seuil du théâtre que personne ne parla plus de celle qui avait animé et fait vibrer les échos de l'Opéra de sa voix enchanteresse. Et c'est à peine si deux ou trois journaux mentionnèrent sa disparition et répandirent quelques regrets et quelques fleurs sur son départ.

De loin en loin, quelques entrefilets venaient parfois mais bien rarement ranimer son souvenir.

« Parmi toutes les cantatrices, disait Castil Blaze, qui se sont succédé à l'Opéra de notre temps, il n'en est pas qui ait éveillé de plus vives sympathies que M^{lle} Falcon. On aimait cette belle jeune fille vouée à la musique et ce noble talent qui grandissait aux yeux de tous. Nourrit lui donnait ses conseils les plus assidus, les plus sincères, et Meyerbeer écrivait des partitions pour elle, et le public battait des mains à sa vue, c'était là une magnifique destinée. C'en est donc fait de cette voix si belle la plus sonore et la plus ravissante qui ait vibré de nos jours dans la vaste salle de l'Académie de musique. »

Et le même Blaze le seul peut-être qui se souvint avec Berlioz écrivait en 1853 : « Depuis le jour funeste où l'Opéra a été privé de sa cantatrice par excellence, l'emploi qu'elle tenait d'une manière si brillante est resté vide, et fait d'autant plus regretter son absence ». Et c'est tout....

Mais ce quasi oubli n'était pas pour d  pla  re    Cornélie Falcon. Du jour où elle n'appartint plus à l'Opéra — elle avait 25 ans à peine — elle jura de renoncer au monde, et cette sublime résignée n'en voulut à personne de passer ainsi brusquement des applaudissements au silence, de l'adulation à l'indifférence.

Dans sa retraite, elle se consacra exclusivement à l'éducation de ses fils adoptifs à qui elle donnait des leçons de piano et de chant.

On a prétendu que Cornélie Falcon était allée en Russie donner des leçons de piano et de chant, c'est inexact ; elle resta simplement à Paris passant l'hiver en son logement du 38 de la Chaussée d'Antin, et au printemps gagnant le Vésinet où elle restait jusqu'à l'automne. Elle adorait les bois et les champs et ne rentrait à Paris qu'en novembre. Pendant son séjour dans sa propriété elle visitait quelques voisins et des familles pauvres qu'elle secourait.

Vers 1842, sa voix lui était complètement revenue, mais pas une minute elle ne songea à rentrer à l'Opéra. De temps en temps, elle chantait à la cour de Louis Philippe et chez le duc de Nemours, mais après la Révolution de 1848, jamais elle ne parut plus en public. « Que de délicieuses soirées elle nous faisait passer à mon père et à moi, m'écrivait le 30 décembre 1912 son petit-fils, M. Malançon (1) en nous chantant tout un rôle des *Huguenots*, de la *Juive*, de *Don Juan*, de *Guillaume Tell*, et quelques morceaux de musique moderne.

Arrivons aux dernières années de l'illustre cantatrice, et citons deux magnifiques articles d'un de ses familiers, M. Camille Bellaigue, le très éminent et très érudit critique musical de la *Revue des Deux Mondes* qui décrit en de touchantes pages qu'on ne lit pas sans un serrement de cœur la fin de l'existence de la cantatrice au timbre d'or.

« Il y a quelques années, comme je m'occupais de Meyerbeer (2), je souhaitais de connaître et d'entendre parler d'elle sa plus illustre

(1) Et son petit-fils ajoute : « Elle m'a élevé, elle a élevé un de mes fils et quand je vous aurai fait savoir que la chère disparue avait toutes les qualités et toutes les vertus je vous aurai tout dit ». Et M. Malançon termine : « Comme on vous l'a dit, Monsieur, elle était de très élégante de tournure, une tête superbe, de très grands yeux noirs très expressifs, en somme *très belle* et bonne ! Quant aux sentiments religieux ils s'étaient fort accentués avec l'âge quoiqu'ayant toujours existé chez elle ».

M. Malançon m'a fait don — et je l'en remercie du fond du cœur — d'un petit recueil de prières composées et écrites par Cornélie Falcon.

(2) Dans la dernière édition de Vapereau au mot Meyerbeer on lit : « A la fin de 1891, on fêta à l'Opéra le centenaire de Meyerbeer, et dans cette solennité, Cornélie Falcon consentit à figurer sur la scène avec trois de ses contemporaines survivantes ».

Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu trouver trace de la présence de la grande cantatrice à cette fête. Cette absence ne m'étonne point car elle était conforme à la volonté bien arrêtée de Cornélie Falcon, à partir de 1848, de ne plus jamais paraître en public.

interprète. Avec beaucoup de douceur et encore plus de mélancolie, elle s'excusa alors de ne point m'accueillir. Elle avait peur, me dit-on de sa part, de remuer ses propres cendres et peut-être de les ranimer.

« L'été suivant, sur les bords du lac de Genève (1), le hasard me fit le voisin d'une vieille dame, dont la physionomie et le regard me frappèrent. Quand je m'informai d'elle, on me répondit : c'est la Falcon. Cette fois, elle voulut bien ne point m'éviter. Comme elle descendait un dimanche courbée et lourde les degrés de l'église : « Ce n'est plus là, soupira-t-elle, l'escalier des *Huguenots* » et ce fut la première allusion au passé.

« Puis elle me permit d'aller quelquefois la voir. Peu à peu elle s'enhardissait à regarder en arrière et son ombre et son spectre lui faisaient moins peur. Elle rappelait la soudaineté de sa gloire. Elle en mesurait aussi toute sa brièveté. Parfois elle disait la terrible catastrophe, et depuis quarante ans la solitude, le funèbre silence de la retraite.

« Un jour cependant elle me fit appeler. Je la trouvai comme toujours assise dans son fauteuil, et comme toujours oppressée et souffrante. Des coussins et des oreillers la soutenaient. Mais elle était, je m'en souviens, coiffée de son plus joli bonnet de vieille. Tout respirait en elle un air de parure et de fête. D'une voix grave et qui tremblait un peu, elle me dit : « J'ai décidé de réentendre aujourd'hui de la musique, faites m'en jusqu'au soir ».

« Je me mis au piano et je jouai pour elle. J'avais choisi *Carmen* dont la beauté vivante et passionnée pouvait le mieux la toucher. Tout de suite elle écouta, elle comprit, elle s'émut. A travers la musique, elle suivait le drame. Dans le duo final, quand le thème diabolique éclate pour la dernière fois, levé comme un poignard sur la tête de la Bohémienne, elle s'écria d'elle-même avant la parole « il va la tuer » et fondit en larmes... Je voulus m'interrompre. Elle sanglotait comprimant à deux mains les battements de son pauvre cœur malade, me suppliant de continuer à lui faire du mal, un mal salubre et délicieux. Quarante ans n'avaient donc pas creusé d'abîme entre l'art qu'elle avait servi aussi naguère, et

(1 En réponse à une de mes demandes, le très obligeant M. Camille Bellaigue — et je l'en remercie ici publiquement —, m'écrivait que la séance musicale dont il parle avait eu lieu dans une villa de Clarens, sur les bords du lac.

celui dont si longtemps elle avait eu peur. Après un demi-siècle de solitude, elle venait de se retrouver en face du génie et du premier regard elle l'avait reconnu.

« La nuit tombait, je cessai de jouer. A côté d'elle sa belle-fille se tenait en silence. Dans un coin du salon, ses petits enfants étaient blottis immobiles regardant avec inquiétude leur grand'mère qui pleurait. Elle se leva enfin pour remonter chez elle.

« En passant, elle me dit seulement d'une voix faible : « Revenez « demain », et elle ajouta : si je n'en suis pas morte... »

Elle ne devait pas mourir, et le lendemain et plusieurs fois je retournai près d'elle. Gentiment, elle m'appelait le bienfaiteur de ses dernières années. Pauvre Falcon (1) !! Elle ne pouvait se rappeler sans horreur sa rentrée d'un soir à l'Opéra, croyant sa voix guérie, elle sentit que sa voix était morte. Peut-être aura-t-elle du moins à se souvenir d'un jour de sa vieillesse ou le génie de la musique était rentré en elle, et l'avait ressaisie toute entière.

« Dans sa retraite modeste de la Chaussée d'Antin, on eut en vain cherché la trace orgueilleuse de ses succès d'antan, l'or des couronnes et des palmes, les portraits dont les artistes avaient comme le dit *l'Eclair*, fait des ex-voto, et surtout cette belle lithographie de Grevedon qui l'avait représentée dans *Rachel de la Juive*, si belle que Théophile Gautier en était amoureux. Ces reliques de son passé d'artiste étaient écartées de ses yeux comme de son souvenir. Mais on voyait çà et là traîner quelques cahiers de collégiens et de pieux missels que ses doigts se plaisaient à feuilleter dans la ferveur d'une foi consolatrice.

« Comme on le voit, elle vivait avec son mari M. Malançon d'une

(1) De son vivant Cornélie Falcon eut un adoucissement à son malheur en voyant son nom attaché à l'emploi de forte chanteuse.

Rien ne prouve mieux la hauteur de son talent. « Dans l'Opéra, on distingue deux sortes de premières chanteuses, les chanteuses dramatiques qu'on qualifie de fortes chanteuses, et auxquelles on donne aussi le nom de *Falcon*, parce que plusieurs des rôles de cet emploi ont été créés par M^{lle} Falcon, et les chanteuses légères de grand Opéra qui sont des rôles de vocalisation et de bravoure. Pour les premiers on peut citer comme types caractéristiques les rôles d'Alice de *Robert le Diable*, de Valentine des *Huquenots*, de Rachel de la *Juive*, de Selika de *l'Africaine* — pour les secondes il faut mentionner ceux de Marguerite des *Huquenots*, d'Eudoxie de la *Juive*, d'Inès de *l'Africaine* ».

Au théâtre il n'y a que quatre acteurs dont les noms se soient maintenus pour désigner leurs emplois, Laruelle, Dugazon, Dejazet et Falcon.

vie fort simple et fort bourgeoise. C'était, me dit quelqu'un qui l'avait connue, une fort belle femme. Sous sa couronne de cheveux blancs elle faisait penser à M^{me} de Réville dans le *Monde où l'on s'ennuie* et avait les traits reposés de Madeleine Brohan.

« De maintien haut, distingué autant que simple et silencieuse, elle avait fort grand air et rappelait infiniment moins la chanteuse qu'elle avait été qu'une femme d'une société discrète et polie. »

Elle s'était arrangée de façon à faire croire qu'elle n'était plus là.

Aussi lorsqu'elle mourut (1) en 1897, c'est à peine si son décès fut mentionné par quelques journaux tout étonnés eux-mêmes d'apprendre à leurs lecteurs que la Falcon venait d'expirer.

Cornélie Falcon repose au Père Lachaise dans une sépulture qui porte cette mention :

*A la mémoire de Madame Veuve Malançon
28 juin 1814 (?) endormie dans le Seigneur
le 25 février 1897.*

Pour Cornélie Falcon on pourrait dire avec Alfred de Musset chantant la Malibran :

Une croix et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre.
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

(1) Extrait des minutes des actes de décès du 9^e arrondissement. Année 1897, Paris.

L'an mil neuf cent quatre-vingt-dix-sept, le 27 février, à 9 heures du matin, acte de décès de Marie Cornélie Falcon, âgée de 83 ans, rentière, née à Paris, décédée en son domicile Chaussée d'Antin, 38, hier matin à une heure, fille de Pierre Falcon et de Edmée Cornélie Mérot époux décédés, veuve de Louis François Marie Malançon.

Dressé par nous Eugène Destruels, adjoint au Maire, officier de l'Etat civil du 9^e arrondissement de Paris, sur la déclaration de M. Paul de Kinkel, âgé de 45 ans sans profession, demeurant boulevard Malesherbes, 147, et de Alexandre Duming, âgé de 54 ans, cuisinier, demeurant Chaussée d'Antin, 38, qui ont signé avec nous après lecture.

Suivent les signatures.

Le Maire.

Signature illisible.

BARTHÉLEMY BRAUD.



CORNÉLIE FALCON

Peinture de Cœdes (1837)
(*Musée de l'Opéra*)

APPENDICE

ICONOGRAPHIE DE CORNÉLIE FALCON

Au cours de la conférence, M. André Boyer l'habile projectionniste, a fait défiler sur les écrans les lettres, portraits ou costumes suivants, photographiés par M. Pozzo photographe.

- 1° Cornélie Falcon : Lithographie de Grévedon 1837. (Collection Ulysse Rouchon).
- 2° — Gravure tirée des *Étoiles de l'opéra*. (Collection Barthélemy Braud).
- 3° — Portrait par Devéria. (Collection Ulysse Rouchon).
- 4° — Lettre de Cornélie Falcon (Collection Léon Cortial).
- 5° — Lettre de Cornélie Falcon. (Collection Léon Cortial).
- 6° — Costume du rôle de *Morgiane* (Ali-Baba). (Collection Barthélemy Braud).
- 7° — Costume du rôle de la *Sylphide*. (Collection Barthélemy Braud).
- 8° — Costume du rôle de la *Comtesse Amélie* de *Gustave III*. (Collection Barthélemy Braud).
- 9° — Costume de *Rachel* de la *Juive*, par Devéria (Collection Barthélemy Braud).
- 10° — Costume de *Rachel* de la *Juive*, par Maleuvre. (Collection Barthélemy Braud).
- 11° — Costume de la *Esméralda*, par Louis Boulanger. (Collection Barthélemy Braud).
- 12° — Costume de la *Esméralda* par Maleuvre. (Collection Barthélemy Braud).
- 13° — Costume de *Valentine* des *Huguenots* par Maleuvre. (Collection Barthélemy Braud).
- 14° — Portrait, œuvre de Coedes (1). (Collection Barthélemy Braud).

(1) Cette peinture, qui figura au Salon de 1837, se trouve au Musée de l'Opéra et a été donnée par M. L. Malauçon. M. Antoine Banès, le distingué conservateur de ce musée, a bien voulu m'autoriser à la faire reproduire par la photographie; qu'il veuille bien me permettre de lui adresser ici mes plus sincères remerciements pour cette haute faveur.

ESSAI DE RÉPERTOIRE
DES
EX-LIBRIS ET FERS DE RELIURE
DES BIBLIOPHILES
DU VELAY ET D'UNE PARTIE DE L'Auvergne
(DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE)

(Suite)

MAZUYER.

ARMES : d'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles de même et en pointe d'un croissant d'argent.



Famille du Forez qui joua un rôle important tant à Lyon que dans sa province d'origine (1).

Fer de François-Claude-Pierre Mazuyer, fils de Jacques, conseiller au baillage de Forez, et de Françoise Gabrion de l'Argentière. Né à Montbrison le 12 janvier 1740, directeur du grenier à sel du Puy en 1783, chevalier de Saint-Hubert dans la même ville, il épousa au Puy en 1768 Marguerite-Paule de Filère du Char-

(1) Un très beau portail en pierre surmonté de l'écusson des Mazuyer et provenant du fief de la Tourette a été acquis par la ville de Lyon et orne actuellement l'entrée d'un bâtiment scolaire à la Croix-Rousse.

rouil, une des cinq filles de Charles-Maurice et de Marguerite d'Aphier, dont il n'eut qu'une fille, Jeanne-Marie-Françoise Chantal, mariée à M. Lemeriser de Maisonnelle. Pierre Mazuyer vécut retiré pendant la Révolution et l'Empire. Au retour des Bourbons, il fut nommé conseiller municipal du Puy et occupa de nouveau ce poste en 1822. Veuf en 1809, il mourut au Puy en 1824.

Son fer m'a été communiqué par M. François de Vinols, son parent par alliance.

ÉTIENNE MEGE dit MEDICIS.

Un manuscrit ayant appartenu au bon chroniqueur du Velay fut donné en 1848 au Musée du Puy par M. de Becdelièvre. Cet ouvrage petit in-fol., d'une écriture du *xiv^e* siècle, contient des fragments en français des *Grandes Chroniques de France*.

Sur la feuille de garde se trouve la devise et le jeu de mots favoris du vieil annaliste : « *Tout par amour. Louenge EST TIENNE, MAIS JE la donne à Dieu.* »

Et au verso cet ex-libris : « *Ce livre appartient à moy Estienne Mege, marchant du Puy, quy pry le trouvera le me rende et pourte au devant le vin faict. Ce premier jour d'octobre mil VCXV. Mege.* »

De plus le manuscrit original des Chroniques porte en guise d'ex-libris un blason fantaisiste composé, dessiné et colorié par l'auteur.

MEY DE CHALES.

ARMES : *d'azur au mai arraché de sinople accosté de 2 étoiles d'argent, au chevron d'or brochant sur le tout.*

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠
 Nobilis Jacobus MEY
 Dominus de Chales
 Regius in tributariorum
 segufianorum curiâ con-
 siliarius.
 ✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

Famille forézienne qui acheta le 18 décembre 1685 à Jean Torrihon la seigneurie de Châles située dans la paroisse de Tiranges.

Étiquette et ex-libris de Jacques Mey de Châles, fils de Georges, lieutenant en la châtellenie

royale de Saint-Galmier. Né à Usson en Forez le 15 octobre 1722, avocat en parlement, conseiller du roi en l'élection de Montbrison, il épousa en 1749 Catherine Boet de Larzallier dont il eut : 1° Pierre - Alexis - François, étudiant en philosophie à Montfaucon en 1772 ; 2° Jeanne, qui épousa Jean-Baptiste Jamon, de Montfaucon, député à l'Assemblée législative ; 3° Marie - Benoîte, mariée le 27 août 1778 à Pierre-Joseph Torrilhon, de Craponne.



Jacques Mey de Châles, auteur de *Notes historiques et météorologiques sur la paroisse d'Usson et ses environs*, publiées par la Diana (tome V) avait une biblio-

thèque importante dont le catalogue est conservé aux Archives du Puy-de-Dôme.

Son ex-libris, déjà étudié dans l'Armorial des bibliophiles du Lyonnais, a été gravé par Mandonnet (sur cet artiste voir l'article **Arnaud**).

MICOLON.

Ex-libris tiré sur papier vert de Claude-Frédéric Micolon, né à Saint-Etienne en 1826, expert à Yssingaux, puis architecte à Brioude, mort dans cette dernière ville le 8 mai 1903 dans sa 77^e année.

Poète, bibliophile et archéologue, il est l'auteur tant sous son nom que sous le pseudonyme de Claude Mick des ouvrages suivants : *Le retour imprévu*, scène de mœurs locales en 1 acte. Saint-Etienne, Freydier, 1874 ; *Notice historique sur la baronnie et les seigneurs de Rochebaron*, Yssingaux, Dulac, 1874 ; *La folle*

de Lessumy, légende forézienne, Lyon, Perrin, 1881; *Defaict*

très ventable de cinq cens hommes, rebelles à Sa Majesté... Réimpression de l'édition rarissime de Françoise Huby, Tours, Bourez, 1880; *Le bibliophile vellave, paraissant le 1^{er} de chaque mois, suivi d'un catalogue de livres anciens et modernes concernant le Velay, le Forez, l'Auvergne, etc.* N^{os} 1 à 10, octobre 1880-octobre 1881, Le Puy et Yssingeaux. Cette dernière publication consistait en catalogues de livres d'occasion en vente à prix marqués chez l'auteur, précédés et agrémentés de notices ou de biographies concernant la Haute-Loire.



DE MIRAMON.

ARMES : Écartelé : au 1 et 4 d'azur au lion d'or armé et lampassé de gueules à la cotice de même brochante (Cassagnes); au 2 et 3 de gueules au lion d'hermine armé, lampassé et couronné d'or (Miramon).

Ancienne famille noble originaire du Rouergue établie en Auvergne en 1608 et qui remonte sa filiation suivie à Bertrand de Cassagnes, vivant à la fin du xiv^e siècle.

Les de Cassagne de Beaufort de Miramon étaient marquis de Cassagnes-Miramon (1768), barons de Ceintrès, de Tayac, de Cassagnes-Comtaux, de Dignac, du Cayla de Moizarès en Rouergue; marquis de Pesteils, sgrs. de Polminhac, de Marfonds, de St-Angeau, de Brezons, de Paulhac, de Neyrebrousse, de Balzac, de Montréal, cosgrs. de Vic et de Thiezac, etc.

C'est Alexandre de Miramon, colonel au régiment de Pro-



vence, qui vendit au xviii^e siècle toutes ses seigneuries du Rouergue et fit ériger en marquisat les terres, châtelainies et baronnies qu'il possédait en Auvergne.

Ex-libris de Jean-Charles de Cassagnes de Miramon, fils d'Alexandre-Emmanuel marquis de Miramon et de Marguerite-Émilie-Esther de la Tour du Pin-Gouvernet, vicaire-général du diocèse d'Autun, prieur de Saint-Robert de Cornillon, mort en 1804.

De Miramon. — La pièce suivante qui porte un franc quartier de baron de l'Empire a appartenu au neveu de cet ecclésiastique : Jean-Louis-Gaspard de Cassagnes marquis de Miramon, fils de Louis-Alexandre, maréchal de camp, et de Marguerite de Chabannes. Né au château de Paulhac près Brioude en 1778, chambellan de Napoléon I^{er} en 1809, comte de l'Empire avec érection de majorat le 15 mars 1810, député du collège électoral de la Haute-Vienne en 1810, préfet de l'Eure en 1813, de l'Indre-et-Loire en 1815, maire de



Paulhac, président du Conseil général de la Haute-Loire, commandeur de la Légion d'honneur, mort à Paulhac en 1824, il avait épousé N. de Vauchaussade-Chaumont, d'où un fils Louis-Alexandre-Napoléon, père des deux suivants.



De Miramon. — Ex-libris de Georges-Alexandre-Henri de Cassagnes de Beaufort de Miramon, né en 1850, capitaine de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, marié à Marie de Fitz-James, mort d'un accident de cheval à Saint-Germain-en-Laye le 24 juin 1887.

De Miramon. — Ex-libris de Pierre-Gaspard-Napoléon-René marquis de Miramon, né en 1835, marié en 1860 à Thérèse Feuillant, fille de Xavier Feuillant, dont il a eu trois enfants.

Les deux dernières pièces ici reproduites sont identiques l'une à l'autre et ne diffèrent que par la légende inscrite sur la ceinture de chasse qui entoure l'écu. Les ex-libris aux armes de cette famille sont rares dans les collections. Les bibliothèques successives composées par ses différents membres sont conservées intactes où à peu près au château de Paulhac.



MITTE DE CHEVRIÈRES.

ARMES : *d'argent au sautoir de gueules à la bordure de sable chargée de 8 fleurs de lis d'or.*

Illustre maison forézienne parfaitement étudiée, au seul point de vue qui nous occupe, dans l'Armorial des bibliophiles du Lyonnais et que je signale ici à cause du personnage suivant qui posséda un fer :

Jacques Mitte de Chevières, fils de Jean et de Françoise Mareschal, né le 28 août 1549, seigneur de Mons et de Lignon, lieute-

nant-gouverneur du Velay le 20 septembre 1595, puis du Lyonnais le 15 février 1601, joua un rôle important dans les guerres religieuses de la fin du xvi^e siècle et est cité pour cette époque à chaque page de l'histoire de notre petite province. Il avait été marié deux fois : 1^o à Gabrielle de Saint-Chamond, ancienne abbesse de Clavas; 2^o à Gabrielle de Gadagne qui posséda de son côté une magnifique bibliothèque et plusieurs fers de reliure.

MOCQUET, abbé de Doue.

ARMES : *d'azur au lion d'argent accompagné en chef de 3 étoiles de mêmes posées en fasce.*

Ex-libris de Barthélemy-Augustin Mocquet, nommé en 1762



abbé du monastère prémontré de Doue au diocèse du Puy. Comme ses prédécesseurs commandataires, il séjourna plus souvent dans son domicile de Paris, rue des Fossés-Saint-Victor, que dans son abbaye. Celle-ci était du reste bien déchue de son ancienne prospérité et c'est précisément sous cet abbé que le chapitre général des Prémontrés en décida la suppression.

Barthélemy - Augustin Mocquet mourut en 1787. Son nom n'est pas tout à fait oublié dans le pays.

Par une dotation datée du 30 juin 1784 il constitua au profit des pauvres de la paroisse de Saint-Germain-la-Prade sur laquelle était situé son bénéfice, une rente perpétuelle de 242 livres 12 sous. Cette fondation respectée par la Révolution, subsiste encore : une inscription gravée sur une plaque de fer dans l'église de cette paroisse en rappelle le souvenir.

L'ex-libris ici reproduit est assez rare : il en existe, paraît-il, une autre variété que je n'ai jamais rencontrée.

DE MOLETTE-MORANGIÈS.

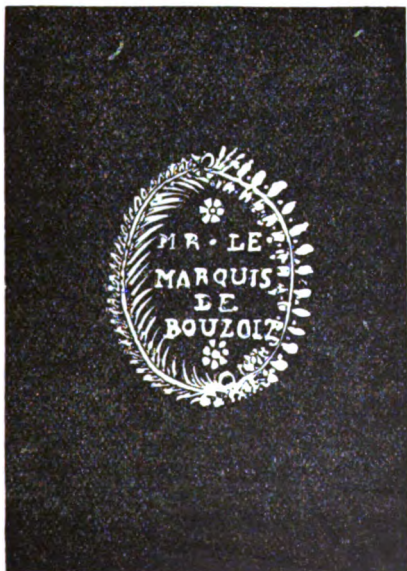
ARMES : *d'azur, au cor de chasse d'argent lié et enguiché de gueules, accompagné de 3 molettes d'éperons d'or.*

Puissante maison du Gévaudan qui a produit un abbé de La Chaise-Dieu et plusieurs lieutenants généraux.

Dans le catalogue de vente de la collection d'ex-libris Perrier, de Marseille, une pièce aux armes de cette maison était ainsi signalée : « Petit in-4, ex-libris imprimé sur le verso du titre d'une thèse de médecine datée de 1718 ».

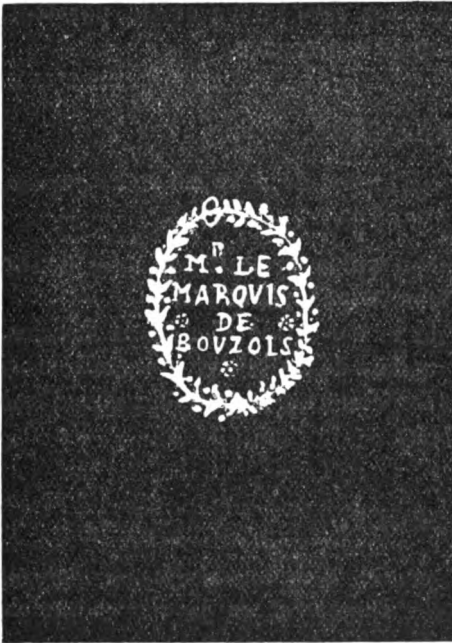
DE MONTAGU-BOUZOLS.

ARMES : *écartelé : au 1 et 4 de gueules à la tour donjonnée d'argent (Montagu) : au 2 et 3, écartelé d'argent et de gueules en sautoir (Beaune).*



La maison de Montagu est originaire du Vivarais où on la trouve établie dès le ^{xiii}^e siècle. L'un de ses membres, Josué de Montagu, en épousant en 1603 l'héritière de la maison de Beaune devint possesseur de la seigneurie de Pradelles et acquit en 1621 aux Latour d'Auvergne la baronnie de Bouzols.

Deux fers de Joachim-Louis de Montagu, vicomte de Beaune, plus connu sous le nom de marquis de Bouzols, fils d'Antoine et d'Anne de Beaufort-Canillac, né le 22 septembre 1662, brigadier des



armées du roi le 29 janvier 1702, maréchal de camp le 10 février 1704, chevalier du Saint-Esprit le 3 juin 1734, marié le 3 mai 1696 à Marie Colbert de Croissy, et le 4 décembre 1726 à Marie de Montmorency, mort sans postérité le 16 septembre 1746.

Ce bibliophile, outre les deux pièces ici reproduites, utilisa d'autres fers non armoriés du même genre, différents les uns des autres par l'inscription ou par les dimensions.

MONTALBAN.

M. Victorin Montalban, ancien avoué à Brioude, d'une famille originaire de Frugières-le-Pin, fils de Valentin-Vital et de Marie-Julie Raynard, se sert d'un ex-libris à armes parlantes *d'azur à une montagne d'argent*, l'écu timbré d'un casque taré de profil entouré de ses lambrequins; au-dessous de l'écu est sa signature.

Cette pièce, sur cuivre, signée du monogramme J. B. D., a été dessinée et gravée par M. Joseph Burin-Desroziers, avocat à Brioude.

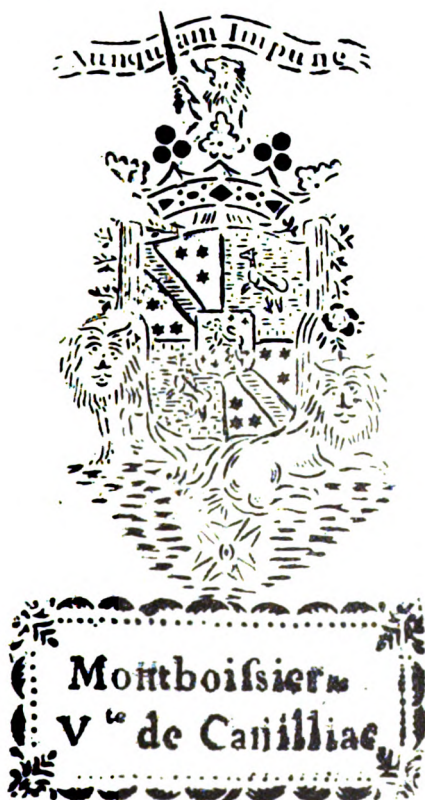


Montalban

DE MONTBOISSIER-CANILLAC.

ARMES : *Ecartelé : au 1 et 4 d'argent à la bande d'azur, accompagnée de 6 roses de gueules en orle (Rogier de Beaufort); au 2 et 3 d'azur au levrier rampant d'argent à la bordure crénelée d'or (Canillac); sur le tout d'or semé de croisettes de sable au lion de même brochant (Montboissier).*

La maison de Montboissier, considérable en Auvergne, tire son



nom du château de Montboissier situé près de Clermont. Au ^{xvi}^e siècle et par suite d'un mariage contracté au siècle précédent, elle fut appelée à recueillir les biens des seigneurs de Canillac, dernière branche survivante de la maison Rogier de Beaufort. Parmi ses possessions territoriales étaient compris de nombreux fiefs situés dans la partie d'Auvergne aujourd'hui incorporée à la Haute-Loire, La Mothe, Cusse et Chassaigne entre autres, et en Velay même elle posséda la baronnie de Lardeyrol. Aussi quoique les bibliophiles qui suivent ne touchent que peu à notre région j'ai tenu à les signaler.

Ex-libris au pochoir de Philippe-Claude de Montboissier-Canillac, fils de Philippe-

Claude, premier du nom et de Marie-Anne-Geneviève de Maillé. Né à Paris le 21 décembre 1712, il fut successivement brigadier de cavalerie, maréchal de camp, lieutenant-général, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1776, commandant en chef en Haute et Basse Auvergne, député aux Etats généraux de 1789, émigra en

1790 et mourut à Londres en 1797. Il avait épousé le 3 mai 1733 Louise Elisabeth de Colin de Mortagne, et en deuxièmes noces le 13 février 1763 Françoise de Rochechouart.

Cet officier général, qui fut un fervent bibliophile, posséda aussi un fer de reliure, signalé par Guigard. Sur le point de quitter la France pour l'exil il vendit son importante bibliothèque qui, entre autres raretés, contenait un exemplaire des *Discours politiques et militaires de Lanoue* dont les marges étaient couvertes de notes manuscrites de la main de Frédéric II.



Montboissier-Canillac.

— Ex-libris du début du XIX^e siècle ayant appartenu soit au neveu du précédent Charles de Montboissier, né en 1853, contre-amiral des armées du roi, mort à Paris le 22 mai 1836, soit à son cousin, Charles-Maurice Philippe, né le 14 janvier 1794, colonel du 23^e régiment de ligne le 7 février 1823, qui épousa le 10 février 1824 Bernarde-Caroline Prevost de Chantemerle.

DE MOURGUES.

ARMES : de gueules au sautoir d'or au chef cousu d'azur chargé de 3 étoiles d'or.

Ancienne famille noble du Velay, originaire de Saint-Germain-la Prade et connue sur titres depuis Pierre de Mourgues vivant en 1480. Elle a formé plusieurs branches dont l'une, cadette, se détacha de la souche principale en la personne de Mathieu de Mourgues qui épousa Marie-Anne du Pin et mourut le 27 décembre 1726. C'est à elle qu'a appartenu le possesseur de la pièce ici reproduite.



Ex-libris d'Annet-Edouard de Mourgues, fils d'Etienne de Mourgues et d'Aimée Terrasse, pharmacien de 1^{re} classe à Paris, marié à Marguerite-Elisabeth Voisse et mort à Paris le 11 novembre 1909.

Il est l'auteur d'une *Notice généalogique concernant une branche de la famille de Mourgues*. Pa-

ris, 1905, et de différentes études de chimie et de pharmacie.

Son ex-libris, dessiné par M. Henri André, rappelle par les attributs figurés au-dessous de l'écu la profession de son possesseur.

PIERRE ODIN.

ARMES : *Coupé d'azur et d'or, l'azur chargé de 3 étoiles d'argent, à la fasce de gueules brochante.*

Ex-libris manuscrit de Pierre Odin, natif de Dijon en Bourgogne, docteur en l'un et l'autre droit, chanoine et official de N.-D. du Puy en 1471, abbé de Saint-Vosy, administrateur du diocèse, le siège vacant, entre la mort de Jean de Bourbon en 1485 et la prise de possession de Geoffroy de Pompadour en 1486, mort au Puy en 1502.

Prêtre consciencieux, amateur de belles-lettres et d'œuvres d'art, littérateur et poète, Pierre Odin fut, d'après Médicis *si grant orateur que par son melliflu et suaviloquent langage, fut commys plusieurs fois estre ambassadeur devers le pape à la requeste de tres excellent et redoubté prince Loys XI^e, roy de France, lequel dudit pape en obtint grande loenge et avoir.*

Il a laissé dans sa patrie d'adoption de nombreuses traces de son passage : on lui attribue la traduction de la première histoire légendaire de N.-D. du Puy dont un exemplaire imprimé et le manuscrit original offert à Charlotte de Savoye sont conservés à la Bibliothèque Nationale ; c'est lui qui fit décorer la *librairie* du Chapitre de magnifiques fresques dont quelques-unes ont survécu ; son écusson se voit enfin sur une *Pieta* peinte sur bois déposée à la sacristie de la cathédrale, sur la croix de la place du Fort et sur une clef de voûte de la maison abbatiale de Saint-Vosy.

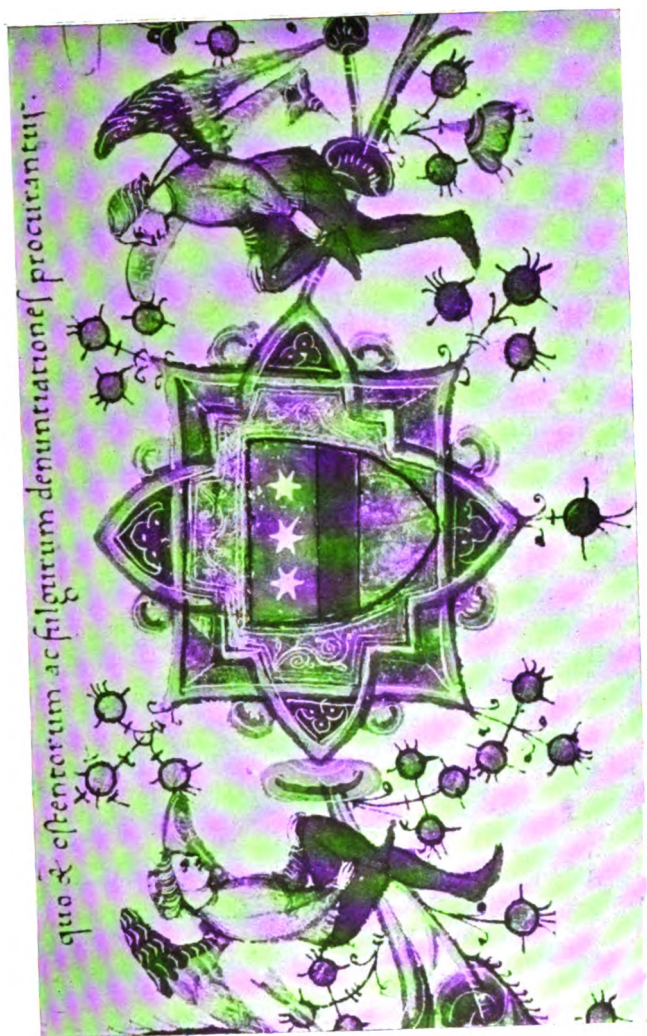
De plus Pierre Odin avait enrichi de dons nombreux la bibliothèque du chapitre, importante autrefois en ouvrages de toutes sortes dont nous connaissons une partie par le catalogue inscrit à la fin du manuscrit 7581 de la Bibliothèque Nationale et par les indications de dom Estiennot. En 1681, d'Aguesseau, intendant du Languedoc, et Boudon, trésorier de France à Montpellier, qui avaient déjà procuré à Colbert d'importants achats de livres pour son cabinet, obtinrent du chapitre du Puy une collection de 49 manuscrits dont Baluze établit la liste publiée par M. Leopold Delisle.

Ces ouvrages, entrés à la Bibliothèque Nationale avec les livres de Colbert, portent souvent des annotations manuscrites qui permettent de reconnaître leur provenance. Sur trois d'entre eux se trouvent les armes de Pierre Odin. Le blason ici reproduit est miniaturé au verso du folio 30 d'un Valerius Maximus (mss. latin n° 5850).

PARREL DE REYRAGUET.

ARMES : *d'argent au chevron de gueules accompagné de 3 roses bien ordonnées et d'un cœur de même en pointe, au chef d'azur chargé de 3 étoiles d'argent.*

Famille connue à Craponne depuis le début du xvn^e siècle et qui a produit des magistrats et des religieux.



quo & estentorum ac fulgurum denuntiationes procurantur.

Ex-libris de Louis Parrel de Reyraguet, fils d'autre Louis Parrel, avocat en parlement, juge pour le vicomte de Polignac des terres de Craponne et de Chalencon, et de Jeanne-Marie Sahuc. Né le 21 novembre 1734, moine bénédictin, religieux profès de Chamalières en 1766, prieur claustral du même prieuré en 1771, prieur commandataire de Saint-Étienne de Mariac au diocèse de Viviers en 1772, profès et sacristain de l'abbaye du Monastier-Saint-Chaffre en 1773, vivant encore en 1792.



Son ex-libris, qui est fort rare, sa bibliothèque ayant été détruite, a été gravé par Mandonnet (Sur cet artiste, voir l'article *Arnaud*).

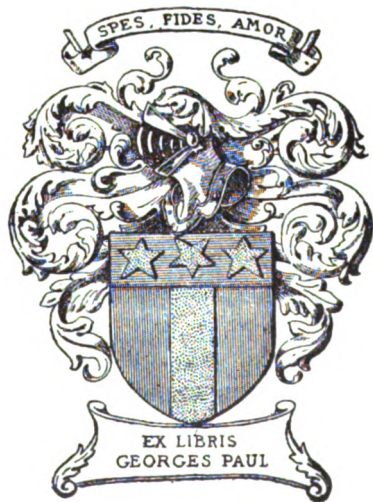
PAUL.

ARMES : de gueules au pal d'or, au chef cousu d'azur chargé de 3 étoiles d'or.

Famille consulaire du Puy, connue en filiation suivie dès le début du xvi^e siècle et qui a fourni des chanoines, des officiers et plusieurs magistrats.

Ex-libris de M. Georges Paul, fils de Denis et d'Élodie Grellet, né à Allègre le 23 juin 1884, bibliophile et archéologue, auteur de diverses publications d'histoire locale et d'un très bel *Armorial du Velay*, ouvrage de toute première nécessité pour les chercheurs et dont l'absence se faisait souvent sentir dans notre bibliographie régionale.

M. Georges Paul utilise, outre l'ex-libris ici reproduit, un fer à dorer aux mêmes armes.



Son frère, M. Pierre Paul, élève à l'École des Chartes, marque ses livres d'une étiquette armoriée du même genre mais de plus petite dimension.

PAULZE.

ARMES : *d'or au chevron de gueules, accompagné de 3 serres d'aigle d'azur, les griffes en bas.*

Famille originaire de Chomelix, établie à Usson en Forez. Jacques Paulze, avocat en parlement, juge des terres de Roziers, Chalencon, Beaumont, Tirange, Boisset, Saint-Pal, épousa le 28 décembre 1686 Marie d'Aurelle dont il eut : 1^o Christophe qui vint s'établir à Chomelix pays de ses ancêtres et y laissa postérité : 2^o Balthazar, époux de Claudine Barjon, juge des terres de Montpeloux et de Montarcher, père du suivant :



Ex-libris de Jacques-Alexis Paulze, né le 23 juin 1731, avocat en parlement et au bailliage de Forez, procureur du roy, marié en l'église Saint-André de Montbrison le 14 novembre 1752 à Clau-

dine-Catherine Thoynet, fille d'Étienne et de Christine Terray, dont il eut entre autres enfants : deux fils qui continuèrent la descendance, aujourd'hui existante ; et une fille Reine-Félicité-Louise, baptisée le 24 septembre 1756, mariée en 1771 à Antoine-Laurent Lavoisier, l'illustre chimiste.

Jacques-Alexis Paulze fut guillotiné à Paris le 8 mai 1794, le même jour que son gendre.

Cet ex-libris, qui a appartenu à un personnage plus forézien que vellave, a été signalé par MM. Poidebard, Baudrier et Galle.

DE PAYAN-DUMOULIN.

ARMES : *d'azur au chevron d'or accompagné de 3 molettes d'argent (Payan) : party d'argent au lion de gueules.*

Famille du Bas-Dauphiné ayant formé plusieurs branches et qui n'intéresse la Haute-Loire que par le personnage qui suit :



Ex-libris d'Ernest de Payan-Dumoulin, fils de Joseph-François qui posséda aussi une marque de bibliothèque, et de Marguerite Melleret, né à Montbrison le 19 juin 1811, avocat à Valence, puis président du Tribunal du Puy en 1859, conseiller à la Cour d'Aix en 1863, retraité en novembre 1878, retiré à Grignan où il mourut le 22 août 1887. Il avait épousé le 6 janvier 1836 Marie-Honorée-Pauline Faure dont il eut quatre enfants.

M. de Payan-Dumoulin est l'auteur de différents travaux

d'archéologie et d'histoire et possédait une importante bibliothèque aujourd'hui dispersée.

Son ex-libris, très commun, inspiré quant au dessin de celui de son père, n'en reproduit pas exactement le blason qui est *d'argent au lion de gueules, party d'azur à 3 étoiles d'argent.*

Barthélemy-François-Amable Champanhac qui a signé cette gravure était fils de Jean et de Marie-Julie Dulac, né au Puy le 23 avril 1816, fut d'abord juge de paix à Langeac, acheta ensuite au Puy la lithographie Pascon en 1856 qu'il conserva jusqu'en 1876, date à laquelle il la vendit à M. Laurent-Moniet. M. Champanhac était en même temps secrétaire général de la Mairie du Puy. Il mourut dans cette ville le 27 février 1895. De son mariage avec Eulalie-Louise-Augustine Gourd il a laissé plusieurs enfants.

(A suivre.)

LES HOSPICES DU PUY

SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT

I. — LES HOSPICES SOUS LE DIRECTOIRE

Dans une précédente étude, nous avons fait l'histoire des deux Hospices du Puy jusqu'au moment où une commission unique fut chargée de les administrer. A vrai dire, la loi du 16 vendémiaire an V (7 octobre 1796) aurait dû provoquer cette fusion ; mais la distinction entre le ci-devant Hôtel-Dieu et l'ancien Hôpital-Général était si nettement établie que la municipalité procéda à l'élection et à l'installation de deux commissions différentes (1). Leur existence fut brève, puisqu'elles ne siégèrent qu'un peu plus d'une année.

Les administrateurs de l'Hospice civil et militaire eurent néanmoins, dans des circonstances assez curieuses, une très belle attitude qui mérite d'être rappelée.

Des esprits malveillants avaient desservi la municipalité auprès du ministre de l'Intérieur, « les désignant tous comme des gens paresseux, sans moyens et peu propres à occuper cette place, attribuant à la vérité certains talents au citoyen Portal, président, mais du reste le dépeignant comme un homme pétulant, dange-

(1) Le *Registre des délibérations de la maison d'Hospice des malades*, commencé le 28 brumaire an V, donne le nom des membres de la commission qui l'administrait : Portal, qui fut nommé président ; Bergounhous-Varenes ; Boudinhon, père ; Deleros, négociant, et Vacheron, de la Courrierie, négociant. Après le 21 brumaire an VI, ce registre reçut les délibérations de la commission des deux Hospices.

reux, entier dans ses sentiments, entraînant toujours ses collègues, par des subtilités, à adopter son opinion ».

La commission se croyant obligée « de rendre justice à la vérité », écrivit au ministre, par la main d'un de ses membres, Boudinhon, une lettre dans laquelle elle vante l'activité, le zèle des administrateurs municipaux pour le bien public et leur dévouement à l'Hospice ; elle leur décerne un brevet de civisme en les reconnaissant « pour hommes probes, de bonnes mœurs, amis de l'ordre et bons républicains ». Quant au citoyen Portal, il n'a cessé d'occuper les plus hautes fonctions soit à la municipalité, soit au district ou à l'administration centrale, ce qui suffit à donner une idée de la haute estime dans laquelle le tiennent ses concitoyens (1).

Cette lettre est du 18 brumaire an VI (8 novembre 1797). Trois jours auparavant, le ministre de l'Intérieur écrivait aux administrateurs du département de la Haute-Loire pour les inviter à mettre à exécution la loi du 16 vendémiaire an V et à organiser la nouvelle commission des Hospices (2). Désignée le 21 brumaire (11 novembre), cette commission était installée le 8 frimaire (28 novembre) (3). A la séance suivante, qui eut lieu le 13 frimaire (3 décembre), Livinhac fut élu président et chargé de tenir un registre où serait inscrite toute la correspondance (4). C'est à cette heureuse mesure que l'on doit la conservation de documents très intéressants dont nous avons tiré parti dans cette étude.

Les séances, qui se tenaient primitivement dans le bureau de l'économe, eurent lieu, après le 13 nivôse an VI (2 janvier 1798), dans une salle contiguë, où les administrateurs ne furent plus gênés par les allées et venues des solliciteurs et des nourrices (5).

Quand un nouvel administrateur entrait en fonctions, les administrateurs municipaux, ceints de leurs écharpes, procédaient eux-mêmes à son installation. Le nouveau commissaire prêtait serment en ces termes :

(1) Correspondance de l'an VI et de l'an VII.

(2) Correspondance de l'an VI et de l'an VII.

(3) Reg. des délib., (*op. cit.*), f. 22, v^o.

(4) Reg. des délib., f. 23, v^o. — *Registre de la correspondance de la maison d'Hospice des malades, cy-devant Hôtel-Dieu, ainsi que de l'Hospice de charité, ci-devant Hôpital Général, lesquels ont été réunis* (17 brumaire an V-1^{er} prairial an VII).

(5) Reg. des délib., f. 25.

« Je déclare, de conformité à la loi, que je n'ai point signé d'adresse liberticide et, qu'au terme de la même loi, je n'ai point de parens émigrés, et je jure haine à la royauté et à l'anarchie et fidélité et attachement à la République et à la constitution de l'an III » (1).

Si le républicanisme de la commission des Hospices ne fut jamais suspect, on ne saurait en dire autant des sentiments du personnel qui était sous ses ordres.

Le 6 messidor an VI (24 juin 1798), l'administration municipale écrivait au bureau que le général Colomb accompagné du citoyen Robert, lieutenant de la 2^e compagnie, était venu la prévenir que « des sœurs de l'Hôpital des malades cherchoient à inspirer aux militaires, auxquels elles donnent leurs soins, des sentiments peu républicains et qu'elles avoient des préférences dans la distribution des subsistances pour ceux à qui elles croient entrevoir des sentimens fanatiques ou peu conformes à l'esprit du gouvernement ».

Le président fit appeler les sœurs et leur manifesta sa surprise « sur leur conduite qui est opposée aux vrais principes ». Lecture leur fut donnée de la lettre et on leur prescrivit « de ne se mêler à l'avenir aucunement d'affaire d'opinion, de ce renfermer seulement à remplir leurs devoirs » (2).

Les militaires, de leur côté, ne se conduisaient pas toujours vis-à-vis des sœurs et des femmes de service avec toute la correction souhaitable. Le 7 nivôse an VII (27 décembre 1798), le citoyen Reynaud, économe, à bout de patience, dut faire un rapport à la commission sur leur attitude « indécente et malhonnête ». Les filles de salles, ne pouvant plus habiter la maison, venaient de demander leur congé. Les militaires, en effet, leur prodiguaient les propos les plus outrageants, et se présentaient à elles « dans des postures indécentes, faisant sauter par les salles les assiettes qui contiennent les allimens qui leurs sont servis » (3).

Le citoyen Prévost, commissaire des guerres, avisé par l'administration, envoya au général la copie de la lettre qui lui avait été adressée et le pria avec instance de mettre fin à ces excès (4).

(1) Reg. des délib., f. 33.

(2) Reg. des délib., f. 35, v^o. Reg. de la correspond., (*op. cit.*), f. 14.

(3) Reg. des délib., f. 47 v^o.

(4) Reg. des délib., ff. 31, v^o, 32.

L'administration centrale du département ne se désintéressait pas non plus de l'état d'esprit qui régnait aux hospices. La lettre qu'elle adressa le 23 fructidor an VI (9 septembre 1798) à l'administration municipale au sujet de l'observation du calendrier républicain est très instructive à cet égard.

« Depuis près de cinq ans, écrit-elle, l'observation du calendrier républicain a été une des premières obligations pour les autorités constituées, les fonctionnaires publics et les membres des établissemens publics ; depuis près d'un an, le ministre de l'Intérieur a recommandé expressément que les décadis il ne se fit aucun travail pour le compte du gouvernement ou pour celui des établissemens publics... Par quelle fatalité se fait-il donc que ces dispositions si précises et dont l'exécution est une obligation sacrée, soient méconnues par les individus attachés aux hospices de cette commune ? Pourquoi, n'existant que par les bienfaits du gouvernement, sont-ils assez osez que de mépriser ses ordres?... »

« Nous [nous] sommes assurés, et cela par nous-mêmes, que décadi dernier, les ouvriers attachés à la fabrique de l'Hospice ont travaillé ; que des maçons étoient occupés ledit jour dans les bâtimens de l'Hospice des malades, que, hier, jour de fête du calendrier romain, les directrices de la première de ces maisons conduisirent à la promenade les personnes à leur charge, qu'elles renouvellent ces promenades tous les jours des ci-devant fêtes et dimanche et qu'enfin les décadis et fêtes nationales n'y sont connus que pour être ridiculisés. Un abus aussi révoltant ne peut être plus longtemps toléré ».

Les administrateurs municipaux sont invités à rendre compte à l'administration centrale « de la situation morale » des Hospices et du Bouillon, à briser tous les obstacles qui pourraient s'opposer à l'observation stricte des réglemens et enfin à « prendre les moyens les plus prompts et efficaces pour faire de ces maisons qui, depuis plusieurs années, sont le repaire, l'azile et le boulevard du fanatisme royal, des écoles nationales où le républicanisme soit en honneur, révééré et professé et où les institutions républicaines soient en vigueur et observées » (1).

Au reçu de cette lettre, signée par Vidal, Montellier, Bardy et

1) Reg. de la correspond., f. 18.

Girard, administrateurs, et par Masson, commissaire, Livinhac, président de la municipalité, demanda aussitôt des renseignements et des éclaircissements (1).

La commission des Hospices, saisie de cette nouvelle plainte contre les sœurs, accusa réception de la lettre de Livinhac, mais ajourna sa réponse au cinquième jour complémentaire de l'an VI (21 septembre 1798) (2).

L'œuvre dite du Bouillon, écrivit-elle alors, est dirigée par quatre citoyennes qui « sans avoir un goût décidé pour le gouvernement républicain » aiment l'ordre et la tranquillité. Comme elles distribuent chaque jour le bouillon aux indigents de la commune, elles ne sauraient faire de distinctions entre les fêtes du calendrier romain et celles du calendrier républicain.

L'Hospice des infirmes est dirigé par douze citoyennes « dont les préjugés religieux prévalent sans doute sur l'opinion qu'elles devraient avoir pour le gouvernement républicain », mais elles sont soumises aux lois.

Les neuf citoyennes préposées à l'Hospice des malades, « quoique également entichées de leurs préjugés religieux » ne font pas de distinctions entre les malades confiés à leurs soins et ont reçu des ordres pour que leur sollicitude s'étende à tous sans avoir égard à l'opinion.

Quant à la commission administrative elle-même, son dévouement à la chose publique est bien connu ; elle mettra l'exactitude la plus scrupuleuse à faire respecter les lois (3).

Quelque temps après, le 18 brumaire (8 novembre), l'administration centrale engageait elle-même la commission à redoubler de zèle pour faire « disparaître peu à peu les préjugés religieux » et lui réitérait l'injonction « de faire conduire à la réunion décadraire les enfants des deux sexes » des Hospices (4).

Cette dernière mesure n'ayant pas été exécutée, l'administration centrale la renouvela avec insistance (5).

(1) Reg. de la correspond., f. 17, v°.

(2) Reg. des délib., f. 40, v°.

(3) Reg. de la correspond., f. 19.

(4) Correspondance de l'an VI et de l'an VII.

(5) Correspondance de l'an VI et de l'an VII. Lettre du 28 nivôse an VII (17 janvier 1799).

« Il est temps, écrivit-elle, que les enfans de la patrie, entretenus par elle dans les établissemens publics, se rendent dignes de ses bienfaits par une conduite civique, et assistent aux cérémonies publiques dont ils doivent faire un des plus beaux ornemens. »

Elle décida également que le 30 nivôse, les enfans et tous les citoyens valides iraient à la maison commune et de là se rendraient avec l'administration municipale et celle des Hospices au temple décadaire.

La lettre annonçait enfin que l'administration centrale et son commissaire se rendraient aux Hospices, le 1^{er} pluviôse, à dix heures du matin.

Le 29 nivôse (18 janvier), la commission répondit aux administrateurs du département (1) :

« Si les enfans des deux sexes, ainsi que toutes les personnes contenues dans les deux Hospices ne se sont pas rendues régulièrement au temple consacré aux fêtes décadaires et nationales, ce n'est pas que nous ayons négligé de les exciter à s'y rendre assidûment et écouter avec attention les leçons de sagesse et de morale qu'on s'empresse d'y donner au public; d'après votre nouvelle invitation nous renouvelerons envers eux la voye de la persuasion et si elle ne suffit pas, comptés que nous userons de tous les moyens qui seront en notre pouvoir pour les déterminer à chercher l'instruction qui leur convient...

Soyez bien convaincus, citoyens administrateurs, que tous les membres qui composent cette commission ne désirent rien tant que d'inspirer à tous ceux qui sont confiés à leur soin, le sentiment de républicanisme dont ils sont eux-mêmes sincèrement animés.

Signé : CHABALIER, LEPAGE, ENTIER, BENOÎT.

Le 1^{er} pluviôse an VII (20 janvier 1799), la salle de la filature fut disposée pour recevoir l'administration centrale et la municipalité qui arrivèrent à onze heures. Les enfans, les vieillards et tout le personnel furent introduits et la séance fut ouverte par le président de l'administration centrale (2).

(1) Reg. de la correspond., f. 35. Cette réponse est datée par erreur du 29 frimaire.

(2) Reg. des délib., f. 51, v^o.

Le citoyen Montellier prit d'abord la parole pour expliquer les motifs de cette visite.

Quelques passages de son discours donneront une parfaite idée de ses sentiments et de son éloquence (1).

« La vanité sacerdotale créa l'aumône : le prêtre se fit dispensateur de la charité publique pour être maître et pour être avare : le moine créa des Hôpitaux pour envahir des successions et pour dominer, par les suites même de la reconnaissance ; le despotisme seconda ces pieuses usurpations et joignit les prestiges du luxe à l'orgueil des fondations.

« Quant on considère tout ce que les arts ont inventé pour l'ostentation hospitalière, et que l'on observe ensuite dans l'intérieur ce que les administrations n'ont pu refuser aux misères humaines, on est tenté de croire que la bienfaisance publique n'était pour les tyrans qu'un spectacle et que les pauvres n'étaient pour eux que des moyens nouveaux d'assurer la servitude des peuples.

« Que voyait-on sans cesse dans la majeure partie des Hôpitaux ? Le contraste de bâtiments brillants et des salles infectes ; des administrateurs dans les délices et des pauvres entassés dans le même lit ; des avenues brillantes et des tombeaux hideux ; une humanité apparente et une barbarie réelle ; des secours promis et une mort anticipée. On ne connaît que trop dans les Hôpitaux de la monarchie cette pitié stérile et barbare qui appelle les malheureux qu'elle immole ; et il n'y a pas jusqu'aux secours qu'elle donnait qui ne fussent souvent plus cruels que les maux qu'elle était chargée d'adoucir. »

A l'Ancien Régime Monteiller oppose la République qui accueille et élève l'enfant, respecte et nourrit le vieillard, guérit et soulage l'infirme. Il annonce la réorganisation des Hospices projetée par « un ministre sensible, ami de l'humanité, des sciences et des arts ». Bientôt le pauvre bénira « la liberté dans sa chaumière ; il la bénira dans les Hospices où il trouvera des consolations et des secours contre la misère et la maladie ; où il rencontrera dans ses amis, dans ses frères, ce que trop longtemps on a cru que la superstition seule pouvait lui procurer ; ainsi les lumières se

(1) Procès-verbal de l'administration centrale. Voir aussi : Reg. des délib., ff. 51, v^o et 52, v^o.

répondront par la bienfaisance, car tout se tient dans l'ordre social comme dans l'immense machine de l'univers (1). »

La France entière veille sur les intérêts des pauvres; mais la sollicitude du gouvernement se fixe tout particulièrement sur les enfants « afin que sur cette terre vierge l'ivraie ne vienne se mêler aux semences salutaires, afin que cet âge, si intéressant par son innocence, soit préservé de la contagion de l'erreur et des préjugés ».

Aussi Monteiller invite-t-il les administrateurs des hospices à graver dans leur âme les principes de la plus saine morale, à y cultiver les germes des vertus civiques et à exalter en eux le sentiment du patriotisme « par des discours publics et solennels » devant l'arbre de la liberté.

L'orateur ne dédaigne pas la poésie :

« Fuyez l'oisiveté, dit-il aux enfants; l'onde inactive se corrompt dans la plaine et répand autour d'elle un air contagieux, tandis que le ruisseau qui se précipite du haut des monts escarpés s'épure et, arrivé dans la vallée, répète l'azur du ciel et la verdure de la terre dans le miroir de ses eaux ».

Après avoir montré la noblesse des fonctions d'administrateur il achève son discours sur cette péroraison :

« O ! bienfaisance, mère de toutes les vertus ! Viens essuyer les larmes de l'humanité souffrante; répands tes consolations sur les malheureux qui t'implorent; que tous les hommes entendent cette voix imposante qui nous crie : Sois bon comme Dieu ! Sois comme lui bienfaisant ! Vive la République ! Vive le ministre de l'Intérieur ! »

Ces derniers mots furent accueillis par des cris de : Vive la République.

Le citoyen Lepage, membre de la commission des hospices, remercia, au nom de ses collègues, l'administration centrale et la municipalité de la démarche qu'elles venaient de faire.

Après avis du commissaire exécutif, il fut décidé « qu'un arbre de la liberté serait planté dans la basse-cour de ladite maison, dès que le temps serait favorable » et que toutes les autorités de la commune du Puy seraient invitées à la cérémonie.

(1) Ce passage se retrouve tout entier dans la lettre de l'administration centrale du 28 nivôse an VII (17 janvier 1799).

« Les individus de l'un et l'autre sexe, entretenus dans cette maison, présens à la séance, ont été invités à ne se servir d'autre dénomination que celles de citoyens et de citoyennes ».

Les administrateurs y veilleront et devront s'assurer de l'assiduité des hospitalisés et des orphelins aux réunions décadaires et aux fêtes nationales.

Il est enfin arrêté :

1° « Qu'il sera placé des inscriptions républicaines dans toutes les salles de ladite maison ; qu'une de ces inscriptions sera particulière au ministre de l'Intérieur (le citoyen François de Neufchâteau) ».

2° « Que l'administration municipale présentera à l'administration centrale deux citoyens reconnus par leurs principes républicains et leurs talens, à l'effet d'être chargés de l'instruction des enfants des deux sexes élevés dans cette maison ».

3° « Que l'administration centrale fera délivrer aux quatre enfans mâles et aux deux filles qui ont été désignées par leurs camarades, par l'économe, ainsi que par les citoyennes chargées de les surveiller, et par l'administration des hospices, pour être les plus assidus au travail et les mieux méritans, savoir, aux quatre premiers chacun une paire de souliers, et aux dernières, chacune un tablier ».

Les orphelins récompensés s'appelaient Joseph Buisse, André Longeon, Pierre Thivel, Michel... (*sic*) ; Jeanne-Marie Beaumont et Claudette Laplanche.

Les visiteurs parcoururent les locaux des deux Hospices et purent se convaincre que vieillards et malades étaient soignés avec le plus grand dévouement. Ils se retirèrent en exprimant le regret « que cette maison n'ait pas un lieu propre à faire respirer un air pur aux convalescens », espérant toutefois « que le ministre de l'Intérieur voudra bien leur faire accorder le ci-devant séminaire demandé depuis plus de trois ans pour cet objet ».

Trois mois plus tard, l'administration centrale envoyait à la commission des Hospices trois exemplaires imprimés de la lettre du ministre de l'Intérieur du 27 pluviôse (15 février), relative à la conduite des fonctionnaires publics pendant la guerre (1).

(1) Correspondance de l'an VI et de l'an VII (2 floréal an VII-21 avril 1799).

Après en avoir pris connaissance l'administration délibéra que le mot de : *Guerre aux Gouvernement Anglais* serait affiché dans les salles des séances de chaque Hospice (1).

On a pu se rendre compte par cet aperçu de la vie intérieure et, si l'on peut ainsi dire, de la vie extérieure des Hospices sous le Directoire que les fonctions d'administrateur n'étaient pas précisément une sinécure; mais si elle était souvent à la peine, la commission était parfois à l'honneur. Elle était régulièrement invitée aux fêtes républicaines auxquelles elle assistait avec l'administration centrale et la municipalité. C'est ainsi qu'elle recevait des invitations pour l'anniversaire du 21 janvier (2), pour la fête de la Souveraineté du Peuple (3), pour celle de la Jeunesse (4), pour les distributions de prix de l'Ecole centrale qui avaient lieu le 15 fructidor (1^{er} septembre) (5). Le 10 germinal an VII elle était convoquée à l'Ecole centrale où les élèves devaient « rendre compte de leur cours au public » à deux heures de l'après midi (6).

Le 30 germinal (19 avril), les professeurs de l'Ecole Centrale la conviaient à la fête funèbre de Racine qui devait être célébrée le 2 floréal (21 avril) (7).

Enfin le 9 messidor an VII (27 juin 1799), l'administration centrale du département lui adressait la lettre suivante :

Citoyens,

« Nous avons arrêté que l'installation de la Société libre d'agriculture de ce département auroit lieu demain 10 messidor à 3 heures de l'après-midi dans la salle littéraire de l'Ecole Centrale. Comme la présence de tous les fonctionnaires doit contribuer à

(1) Reg. des délib., f. 71, v^o. A la fin de 1798, l'Angleterre, l'Autriche, la Turquie, le Portugal et la Sicile avaient formé contre la France la seconde coalition.

(2) Correspond. de l'an VI et de l'an VII (1^{er} pluviôse an VII-20 janvier 1799). Reg. de la Correspond., f. 34 v^o. A cette fête tous les fonctionnaires devaient prêter serment.

(3) Reg. de la correspond., ff. 42, v^o et 43.

(4) Reg. de la correspond., f. 43.

(5) Correspond. de l'an VI et de l'an VII (15 fructidor an VII-1^{er} septembre 1799).

(6) Reg. de la Correspond., f. 43 (30 mars 1799).

(7) Reg. de la Correspond., f. 45, v^o. V. pour plus de détails sur cette fête l'étude d'Henry Mosnier sur l'Ecole centrale de la Haute-Loire (*Mémoires et procès-verbaux de la Soc. agric. et scientif. de la Haute-Loire*, t. II, 1879-1880, p. 126 et suiv.).

donner à cette cérémonie tout l'éclat dont elle est susceptible, nous venons vous inviter de vous rendre demain à 2 heures précises dans la salle de nos séances destinée à la réunion des autorités constituées » (1).

Dans cette rapide étude nous avons laissé dans l'ombre tout un côté de l'histoire des Hospices; nous n'avons pas parlé de leur situation financière. Pendant les premières années de la Révolution, la commission administrative s'était déjà plainte à maintes reprises du dénûment des deux établissements qui tiraient une grande partie de leurs ressources des redevances féodales abolies. Sous le Directoire, le nombre des malades s'était sans cesse accru. L'Hospice des malades du Puy, quoique « purement civil », n'avait jamais cessé de recevoir les militaires qui, avant la Révolution, n'occupaient que douze lits, mais qui dans la suite avaient été hospitalisés au détriment des indigents de la commune (2).

Les registres de délibérations et de correspondance nous renseignent éloquemment sur cette triste situation.

Le 28 frimaire an VI la commission écrit à l'administration centrale : « Les deux Hospices de cette commune sont dans le besoin le plus pressant et ils ne savent comment se procurer les denrées de première nécessité » (3).

Quand l'œuvre du Bouillon eut été réunie aux Hospices, elle répondit à la municipalité qui l'en avait informée : « Nous devons vous dire qu'ils sont les uns et les autres dans un tel état de détresse que si nous pouvions dans ce moment vous en donner un simple aperçu, il vous effrayeroit » (4).

Le 30 pluviôse an VI (18 février 1798) les administrateurs lui renouvellent leurs doléances. Avec 11.933 fr. de revenu ils doivent faire face à 152.080 fr. de dépenses, et l'arriéré s'élève à 60.222 fr. Dans ces conditions la vie des Hospices est impossible. Les nourrices, non payées, menacent de rendre les enfants dont elles sont

(1) Correspond. de l'an VI et de l'an VII. V. l'étude d'H. Mosnier, *op. cit.*, p. 135 et suiv.

(2) Reg. de la correspond., f. 40.

(3) Reg. de la correspond., f. 5 (18 décembre 1797).

(4) Reg. de la correspond., f. 8 (3 pluviôse an VI-22 janvier 1798).

chargées ; les employés réclament leur traitement et les domestiques leurs gages (1).

Le 6 pluviôse an VII (25 janvier 1799), la commission « ne voulant pas fermer le seul azile qui reste aux malheureux infirmes » prend 14.000 francs sur le fond capital de la fabrique (2).

Les journées des militaires malades n'étant jamais payées, elle décide le 23 pluviôse (13 février) « de diminuer la ration fournie aux susdits militaires » et prévoit que « sous peu, à défaut de pouvoir se procurer les aliments nécessaires, elle sera forcée de la supprimer toute entière » (3).

Le commissaire des guerres, avisé de cette décision, la prie instamment de bien vouloir continuer ses soins aux défenseurs de la patrie et promet de renouveler ses instances au commissaire ordonnateur qui écrira lui-même au ministre de la Guerre (4).

Un mois après, l'administration des Hospices n'avait encore reçu que 228 fr. sur la somme de 7.622 fr. qu'elle avait avancée. Le 23 germinal (14 avril) elle informe la municipalité qu'elle est à bout de ressources. Elle s'est décidée, lui écrit-elle, à faire une sélection parmi les hospitalisés et à faire sortir « ceux qui peuvent encore agir et qui pourront trouver une ressource dans la mendicité » (5). Que nous sommes loin du discours pathétique et sentimental de Montellier et des lettres patentes accordées par Louis XIV, en juin 1694, à l'Hôpital général, interdisant « à toutes personnes de quelle qualité et condition qu'elles soient, valides ou invalides, de mendier dans la ville du Puy et autres lieux... à peine de prisons pour la première fois et la seconde d'estre razez, ou autres peines qu'il sera avisé par le bureau » ! Cette situation lamentable ne s'était pas encore améliorée le 29 floréal (18 mai), car les administrateurs, n'ayant plus de pain à distribuer, s'adressaient de nouveau à la municipalité pour mettre leur responsabilité à l'abri (6). Ils avaient cependant géré les finances des Hospices avec la plus grande prudence et l'économie la mieux avisée.

(1) Reg. de la correspond., f. 11.

(2) Reg. de la correspond., f. 36.

(3) Reg. de la correspond., f. 38 v°.

(4) Reg. de la correspond., f. 39.

(5) Reg. de la correspond., f. 45 v°.

(6) Reg. de la correspond., f. 46 v°.

Le 9 pluviôse an VI (28 janvier 1798), la commission avait refusé une gratification au citoyen Tardy, élève en chirurgie, qui avait jadis donné ses soins à des Hongrois atteints de maladie contagieuse (1).

Placide Morel, officier de santé, qui avait été choisi comme barbier des Hospices, avec un traitement de 100 fr. par an, fut remplacé par Longeon qui en sa qualité d'ancien perruquier raserait à moins de frais, puisqu'il était nourri dans la maison (2).

Le 1^{er} ventôse an VII (19 février 1799) les administrateurs demandaient à la municipalité de leur venir en aide en priant les citoyens de leur donner de mauvais linges et des chiffons pour faire de la charpie (3).

Malgré tout son zèle et tout son dévouement, la commission dut se décourager plus d'une fois devant l'inutilité de ses efforts.

Il n'est pas jusqu'aux éléments qui ne soient conjurés contre elle. Dans l'incendie qui consuma au mois de décembre 1791 la maison où était le siège des administrations de district et de département, furent brûlés quatre titres de rentes s'élevant à 700 fr., dont les originaux furent réclamés aux administrateurs le 24 ventôse an VII (14 mars 1799) (4).

(1) Reg. des délib., f. 29.

(2) Reg. des délibér., ff. 30 et 75.

(3) Reg. de la correspond., f. 39 v^o.

(4) Reg. de la correspond., f. 41 v^o.

II. — UNE INSTALLATION SOLENNELLE DE LA COMMISSION DES HOSPICES SOUS LE CONSULAT (30 nivôse an IX-20 janvier 1801).

Après le coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), le clergé de France fut traité avec rigueur, sans distinction d'assermentés et d'insermentés. Mais à la fin du Directoire la paix se fit dans les esprits et il y eut un retour presque général à l'ancien culte. Il ne semble pas qu'au Puy cette évolution ait été aussi rapide.

Le 13 prairial an VIII (2 juin 1800), un membre de la commission des Hospices prévint l'administration « que dans l'Hospice des indigens, on s'était permis de faire dire des messes la veille et le jour même, qu'il y avait une très grande affluance de monde, que c'était contraire aux lois du gouvernement, vu que ce n'était et ne pouvait être que des prêtres qui n'ont point fait leur soumission exigée par la loi » (1).

Le président fit appeler les sœurs et leur représenta « l'inconséquence de leur procédé ». La supérieure répondit « que, effectivement, on y avait dit des messes pendant les deux fêtes de Pentecôte, que cela n'avait été qu'aux vives sollicitations qui leur en avoient été faites par différentes personnes de la commune qui avoient offert en reconnaissance de donner et faire donner aux assistans quelques choses pour le soulagement des pauvres, à quoi elles s'étoient déterminées, vu la grande détresse où se trouve ledit Hospice qui dans cette circonstance manque de toute provision, et qu'en effet la levée qui avait été faite au bassin s'était portée pendant les deux jours à environ quatre-vingts francs ».

Le président, partagé entre son désir de se conformer aux lois et l'intérêt qu'il portait aux Hospices, lui déclara que l'administration ne voulait point devoir des secours à l'illégalité, et invita les sœurs à « faire tout ce qui pourroit être en leur pouvoir pour

(1) Reg. des délib., f. 89 v^o.

engager les prêtres en qui elles avoient confiance de faire leur soumission à la loi, qu'elles seroient alors libre de faire exercer leur culte » (1).

Les sentiments de la commission des Hospices semblèrent-ils ne point répondre au nouveau courant de l'opinion? Il serait aventureux d'expliquer ainsi sa demi disgrâce. Toujours est-il que le 25 nivôse an IX (15 juin 1801), le préfet, Lamothe, à qui les administrateurs avaient demandé de renouveler ou pour mieux dire, de compléter la commission (2), leur adressa son arrêté du 15 frimaire (6 décembre), confirmé pour le ministre de l'Intérieur, par lequel il nommait une nouvelle commission administrative et ordonnait à l'ancienne de cesser ses fonctions « à la notification du présent arrêté » (3). Cet arrêté était la conséquence de la loi du 16 messidor an VII (4 juillet 1799) et des instructions envoyées par le ministre les 19 floréal et 15 prairial an VIII (9 mai-4 juin 1800) « sur le mode et l'époque du renouvellement des commissions administratives ».

Cinq nouveaux administrateurs furent désignés : Montredon, homme de loi, membre du conseil général du département; Pontier, préposé du payeur général de la 19^{me} division; O'Farrel, ingénieur en chef du département; Reitout aîné, négociant et ancien administrateur; Duranson, juge au tribunal civil et ancien administrateur du département (4).

Le 30 nivôse an IX (20 janvier 1801), le préfet du département, Lamothe, accompagné du corps municipal, auquel s'étaient joints plusieurs fonctionnaires de l'ordre judiciaire et les administrateurs nouvellement nommés, ainsi qu'un grand concours de peuple, se rendit, « précédé d'un détachement de la garde nationale, et des citoyens composant l'institut de musique, dans une

(1) *Reg. des délib.*, f. 90.

(2) *Reg. des délib.*, f. 100.

(3) *Reg. des délib.*, f. 102.

(4) *Procès-verbal*, rédigé par Barrès, secrétaire général de la Préfecture du Puy, p. 1. Ce procès-verbal a été transcrit dans le *Reg. des délib.* pp. 103 à 111. Il fut également « transcrit sur les registres de la Préfecture,... imprimé (chez J.-B. Lacombe), envoyé au ministre de l'Intérieur, aux autorités administratives et judiciaires, et lu au peuple au jour de ses réunions les plus nombreuses ». La Bibliothèque municipale du Puy et M. Rouchon en possèdent un exemplaire. Nous avons conservé l'orthographe du procès-verbal manuscrit.

des salles servant de bureau à l'Hospice des indigents, lieu désigné pour la réunion » (1).

Le cortège y fut reçu par deux membres de la précédente commission, par les économes et les sœurs des deux établissements.

A l'ouverture de la séance, Barrès, secrétaire général de la préfecture, donna lecture de l'arrêté du 15 frimaire, portant la nomination de la nouvelle commission. Ce choix recueillit les applaudissements unanimes. Puis le citoyen Tholance, membre de la commission sortante, prit la parole et rendit compte des travaux et du zèle de l'ancienne commission, pendant les temps difficiles qu'elle avait traversés, tout en manifestant sa surprise d'un remplacement que l'article IV de la loi de messidor an VII réglait différemment (2).

Le préfet prononça alors un discours dont le texte nous a été conservé intégralement par le procès-verbal de la réunion, et qui pour emprunter l'expression même de celui qui l'a rédigé, était « plein de sensibilité et de philanthropie (*sic*), de morale et de vraie liberté » (3).

Lamothe explique tout d'abord la nécessité et l'utilité du renouvellement périodique des commissions des Hospices. Il n'oublie pas qu'il a été avocat, et dans un curieux développement il donne une solution élégante, — mais que les déshérités d'aujourd'hui considéreraient comme un anachronisme, — au problème du soulagement de l'infortune qui se pose quotidiennement en présence de l'inégale répartition des richesses.

Voici d'ailleurs le passage auquel nous faisons allusion : En considérant les fonctions d'administrateur « comme un grand acte de dévouement et de bienfaisance ; comme une occasion d'exercer, d'une manière active et générale, cette charité compatissante, qui a été la base de toutes les religions, et qui sépare et distingue si éminemment notre espèce de celle des animaux bornés à un simple intérêt, quel est le citoyen honnête, sensible, éclairé, qui ne doivent (*sic*) ambitionner d'être appelé à son tour à régir le patrimoine des pauvres et des orphelins. Les lumières et les talens

(1) *Op. cit.*, p. 1.

(2) *Op. cit.*, p. 2.

(3) *Op. cit.*, p. 2.

s'ennoblissent quand ils sont appliqués à éclairer, à diriger l'ignorance, à protéger la faiblesse, à adoucir l'infortune, à changer en des espérances consolantes le sentiment douloureux des souffrances et des privations. Les richesses et l'aisance deviennent respectables aux yeux mêmes des méchants et des hommes les plus aigris par le dénuement et le besoin, quand ceux qui les possèdent savent avec discernement en faire refluer une partie dans les établissements de charité. C'est alors que le peuple qui est juste et bon, quand il n'est point agité et égaré par les factieux, regarde les riches comme de sages économes, comme de prévoyants administrateurs qui, dans leur sollicitude en faveur de l'humanité, ont fait des fonds de réserve pour parer à l'inconduite, à l'imprévoyance, à l'incurie qui caractérisent la plupart des hommes.

« Ainsi, sous ce premier et honorable rapport, il est intéressant que les hommes les plus distingués dans chaque cité par leur bon esprit, par leur fortune, par leur mérite, soient tour à tour appelés à cette touchante association de l'aisance avec la misère, du bien-être avec le malheur, du discernement et des lumières avec l'ignorance et la faiblesse, est c'est là le vrai moyen de justifier et de tempérer à l'avantage de la société l'inégale distribution des facultés intellectuelles et des facultés pécuniaires » (1).

Puis il évoque en un style disparate et hétéroclite la misère des Hospices dont la vue « retirant » l'administrateur de ses « habitations commodas et ornées » le « transporte habituellement dans des salles tendues de lits et peuplées de malades, de vieillards et d'enfants » et « substitue le spectacle des haillons, des médicaments, des plaies, des infirmités, aux hochets de la vanité, aux commodités de la vie, aux jouissances de la fortune, aux empressements d'une famille saine, bien vêtue et bien nourrie » (2).

Envisageant ainsi les fonctions d'administrateur comme une « corvée » moralisatrice, il estime que chacun doit s'en charger à tour de rôle, « pour ne pas s'endurcir l'âme par l'habitude du bien être, pour connoître les besoins du pauvre peuple, pour

(1) *Op. cit.*, pp. 3 et 4.

(2) *Op. cit.*, p. 4.

savoir les soulager, pour propager dans sa famille des sages leçons de morale, de bons et fructueux exemples d'une compassion et d'une charité actives » (1).

Sans nous attarder plus longtemps aux bizarreries littéraires de ce discours, arrivons au passage le plus curieux qui contient une flatterie non déguisée à l'adresse du nouveau gouvernement :

« Sans vouloir ici réveiller des souvenirs fâcheux, calomnier les moyens et affaiblir les résultats de la Révolution pendant un long espace de tems jusqu'au 18 brumaire, on ne peut s'empêcher d'observer que le gouvernement actuel est celui qui a montré la plus sincère et la plus constante sollicitude pour la restauration et la bonne tenue des Hôpitaux ; il a mis en action ce que les autres n'avoient mis qu'en paroles et en promesses ; malgré la guerre et la pénurie des finances, il a destiné des fonds aux besoins les plus pressants des établissements de charité ; *au lieu d'autoriser indécemment la vente de leurs biens*, il s'est appliqué à rechercher les moyens de compenser ceux qu'ils avoient perdus (2). »

Le discours se continue par un éloge des membres de l'ancienne commission, composée comme la nouvelle d'« hommes populaires, charitables, éclairés et laborieux (3) » et se termine par cette péroration :

« Si nous voulons éteindre jusqu'au souvenir de l'esprit de parti, c'est en commençant un concert durable de charité, de libéralité, de bonnes œuvres, d'assistance en faveur des classes indigentes et laborieuses, en faveur de la vieillesse et de l'enfance délaissée, en faveur de l'infirmité et de la maladie. Les hospices sont ou la lèpre de l'humanité, ou la piscine salubre où tout est régénéré, suivant qu'ils sont bien ou mal administrés. Vive la République ! Vive le gouvernement ! et vivent les âmes libérales et charitables ! (4) »

(1) *Op. cit.*, p. 4.

(2) *Op. cit.*, p. 5.

(3) *Op. cit.*, p. 6.

(4) *Op. cit.*, pp. 6 et 7.

« Les applaudissements les plus vifs et longtemps prolongés, — dit le procès-verbal, — succèdent à ce discours; les acclamations de : vive la République, vive le gouvernement se font entendre de toute part; la musique y mêle son harmonie et ses accords (1). »

Lorsque les membres de la nouvelle commission eurent prêté serment de fidélité à la constitution, l'un d'entre eux, Duranson, prit la parole :

« Citoyen Préfet, dit-il, une grande vérité découle de ce que vous venés de nous retracer avec tant d'éloquence et de sensibilité ; c'est que la clause fondamentale de tout pacte social qui sert de pivot à l'organisation politique, est, sans contredit, la clause qui stipule les intérêts du faible et promet des secours au malheur ; aussi le gouvernement qui l'observe le plus scrupuleusement est-il celui qui mérite le plus tous nos hommages (2). »

Puis, à l'instar de Lamothe, mais avec moins de discrétion, il juge à son tour la Révolution Française :

« Neuf ans d'intrigue, d'ignorance et de crime, vous le savez, avaient couvert de décombres notre malheureuse patrie, lorsqu'une main hardie et ferme fut saisie des rennes (*sic*) de l'état ; un an s'est à peine écoulé depuis cette époque mémorable, et malgré les embarras incalculables dont la malveillance et l'ineptie avaient semé les pas de l'administration, un an a suffi au génie tutélaire de la France pour balayer le sol de la destruction. Déjà le nouvel édifice de la puissance nationale s'élève, et les consuls ont voulu que le soulagement de l'infortune en fût la pierre angulaire. Leur arrêté du 9 de ce mois est la base sur laquelle la chose publique va désormais prospérer et s'accroître à l'ombre des lois réparatrices et de l'olivier paisible. C'est en effet lorsque toutes les portes de l'industrie vont s'ouvrir qu'il faut assurer une retraite à l'homme laborieux dont l'aveugle fortune n'a point

(1) *Op. cit.*, p. 7.

(2) *Op. cit.*, p. 7.

récompensé les sueurs et ôter ainsi tout prétexte à l'oisiveté factieuse et turbulente (1). »

Après cet hommage rendu aux qualités d'administrateur de Bonaparte, Duranson fait une allusion au rétablissement, par le consulat, de la religion catholique, sur laquelle il fonde beaucoup d'espérances pour obtenir l'assistance des citoyens aisés ; car, dit-il, « le seul levier qui puisse porter les particuliers à répandre sur leurs semblables, ou leur superflu, ou le fruit de leurs privations, osons enfin le dire, c'est la religion. »

Il fait ensuite le panégyrique des bienfaiteurs de l'hospice de charité :

« Que vous êtes grands aux yeux des habitants de cette cité, frères illustres, dont nous nous rappelons encore les traits, vous qui, par un rare dévouement, prodiguâtes vos veilles et vos biens à élever ce temple de la charité, qui préparâtes ainsi un doux repos à la vieillesse infirme et malheureuse et des moyens d'existence et d'industrie à l'enfance abandonnée. Si vous aviez vécu dans nos temps de calamité, la proscription, l'esclavage, la mort eussent été le prix de votre pieux zèle. Telle étoit la liberté qu'on nous offrait dans ces moments affreux ! L'infortune allait toujours croissant, et les ressources du pauvre étoient dispersées, dévorées, anéanties par ceux qui se disaient les seuls vrais amis du peuple ; mais vous qui exhumiés naguères les cendres des Turenne et des Duguesclin pour offrir à la valeur guerrière ses plus beaux modèles, aujourd'hui que les combats terribles vont cesser d'ensanguanter la terre, ranimés les vertus pacifiques par les plus vives images ; exhumés à leur tour les fondateurs de cet hospice ; que leur souvenir électrise toutes les âmes, qu'il y réveille toutes les âmes de la pitié, qu'à l'aspect de leur ombre vénérable et chère, l'égoïsme, qui fut trop longtemps justifié par nos troubles civils, se change en une affectueuse générosité, et qu'une douce confiance verse enfin ses consolations sur l'affreuse misère, calme l'aigreur de ses chagrins, et nous qui sommes appelés à maintenir l'ou-

(1) *Op. cit.*, pp. 7 et 8.

vrage de ces hommes vertueux, puisse leur exemple être toujours présent à notre esprit et nous soutenir dans les soins pénibles mais touchants des fonctions qui nous sont confiées ! (1) »

Ce passage du discours de Duranson qui serait à citer tout entier, prouve que le juge au tribunal civil du Puy ne maniait pas maladroitement la plume, et que, — si l'on néglige délibérément l'abus d'un sentimentalisme qui nous semble un peu ridicule mais qu'on ne peut lui reprocher puisque c'est la caractéristique de son époque, — il savait à l'occasion s'exprimer avec vigueur et trouver parfois de justes comparaisons et d'heureuses antithèses.

Le citoyen Entier, membre de la commission sortante, voulut, lui aussi, adresser son hommage particulier au nouveau gouvernement et aux autorités instituées par lui.

« Citoyens, dit-il, l'Être Suprême nous a envoyé Bonnaparte en France; il a sauvé la République et nous a procuré la paix; il nous a aussi donné un digne préfet qui a fait le bonheur et la tranquillité de notre pays, des braves administrateurs, qui sauront soulager les pauvres, et des économes qui par leurs talents et leurs vertus ont su gouverner et soutenir ces maisons-sy (*sic*) dans les temps les plus difficiles. Vive la République ! (2) »

Pour parler de l'Être Suprême, en 1801, il fallait être un fanatique du culte fondé par Robespierre. Mais on comprend le sens de ce discours si l'on se reporte à la fameuse délibération du 23 messidor an II (11 juillet 1794) où les membres du bureau, parmi lesquels figurait Entier, un des officiers municipaux, décidèrent de réunir la chapelle des reliques de la cathédrale et la salle capitulaire à la maison d'Hospice, ce qui n'était qu'une juste restitution puisque, dit le procès-verbal, « la cy-devant cathédrale,

(1) *Op. cit.*, pp. 8 et 9. Le procès-verbal imprimé rappelle en note que ces « bienfaiteurs illustres » sont Alexis et Antoine Sordon-de-Creaux. « ci-devant chanoines de la cathédrale du Puy » qui se vouèrent « à la construction de l'Hospice destiné aux vieillards, aux infirmes et aux orphelins... et y consommèrent leur patrimoine » (p. 18).

(2) *Op. cit.*, p. 10.

aujourd'hui le Temple dédié à l'Être Suprême, n'a pas besoin d'un lieu pour y tenir des signes du fanatisme si utilement proscrit, ny d'un autre pour y faire clandestinement amuser des hypocrites et des fainéants (1). »

Le vent avait tourné et les idées d'Entier avaient probablement évolué. Voulant effacer le souvenir de son passé, sans le renier tout à fait, il avait cru très habile de saluer en Bonaparte un envoyé de l'Être Suprême et un sauveur de la République. C'était, à tout prendre, un bien mauvais prophète !

La musique se fit entendre une dernière fois ; puis la séance fut levée « au milieu des témoignages répétés de la satisfaction générale et aux cris de : Vive la République ! (2) ».

Le préfet, les autorités constituées et les membres de l'ancienne et de la nouvelle commission visitèrent ensuite l'établissement qu'ils trouvèrent dans un ordre parfait, et dont ils félicitèrent le personnel.

Quelqu'un fit observer que jadis les portraits des bienfaiteurs se trouvaient dans les salles où ils étaient l'objet de la reconnaissance publique et servaient d'encouragement à la charité et à la bienfaisance ; mais que pendant la Révolution on les avait transportés aux archives.

Le préfet, estimant que les bienfaiteurs des pauvres ne sauraient être trop honorés, décida que leurs portraits seraient « remplacés dans les diverses salles, au milieu de guirlandes de laurier et de chêne (3) ».

Le cortège se rendit ensuite à la filature. Lamothe félicita chaleureusement les employés de leur zèle désintéressé. Après une visite à l'Hospice des malades, et à la pharmacie, il pénétra dans la salle des enfants orphelins, où « une bonne sœur devenue par ses sentiments plus que mère, distribue à près de six cents enfants adoptifs ces secours de l'enfance que la maternité leur a refusé. (4) »

Au moment où le cortège allait se séparer, le préfet reçut un avis officiel l'informant que les Hospices du Puy « étaient compris

(1) Fonds de l'Hôtel-Dieu, E 11, f. 44 v°. — Cf. notre précédente communication.

(2) *Op. cit.*, p. 10.

(3) *Op. cit.*, p. 11.

(4) *Op. cit.*, p. 11.

dans le travail de liquidation et de remboursement ordonné par l'arrêté des consuls du 15 brumaire, et fait par le ministre des Finances » (1) pour la somme de 193.922 francs.

Et le procès-verbal se termine ainsi :

« Ces preuves éclatantes de la sollicitude du gouvernement, cet espoir certain d'une restauration complète excitent dans l'assemblée un enthousiasme général ; le cortège revient en ordre à la préfecture, où il est remercié par le préfet, et chacun se sépare, emportant l'idée consolante d'un avenir plus heureux pour les pauvres et pour l'humanité. (2) »

Cette solennité donne une idée assez nette de l'état d'esprit qui régnait au Puy, à l'aube du xix^e siècle, à une époque où la France, reniant la Révolution, s'acheminait vers l'Empire en passant par les étapes du Directoire et du Consulat. Voilà pourquoi nous nous sommes attardé avec un peu de complaisance aux discours qu'un curieux procès-verbal nous a transmis et qui, malgré leur allure officielle, nous révèlent les sentiments intimes ou calculés de ceux qui les ont prononcés.

(1) *Op. cit.*, pp. 11 et 12.

(2) *Op. cit.*, p. 12.

RENÉ JOUANNE.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 9 JANVIER 1913.

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. Baldit, Pierre Boyer, A. Boyer, Louis Bonnet, B. Braud, Cuog, Eynac, Grellet de la Deyte, Gautheron, Nicolas, Dr Paul Olivier, Georges Paul, Picquet, Rioufol, Valicon, Vessereau, Vignon.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et approuvé.

Bibliographie. — Procédant au dépouillement des ouvrages reçus, M. le Président donne les renseignements bibliographiques suivants :

La *Revue du Vivarais*, du 15 décembre 1912, contient plusieurs articles relatifs à l'histoire de notre département. C'est d'abord une courte monographie de M. le vicomte de Montravel sur le château de Beaune, placé dans la commune de Saint-André-des-Effengeas, et dont plusieurs des possesseurs furent seigneurs de la ville de Pradelles. Cette monographie est d'un intérêt secondaire, car elle se borne à résumer les pages consacrées à la maison de Beaune par M. Truchard du Molin dans la *Baronnie de Bouzols* (p. 82 et suiv.), sans y apporter aucun élément nouveau.

A ce sujet, M. E. Grellet de la Deyte fait remarquer que le château de Beaune se trouve non dans la commune de Saint-André-des-Effengeas mais dans celle de Saint-Etienne-du-Vigan.

M. le Président ajoute qu'il existe au Musée religieux du Puy une copie du terrier de Beaune conservé aux Archives nationales et qu'il est regrettable que M. de Montravel ne l'ait pas connue.

Sous la signature de M. J. Régné, on trouve dans la *Revue du Vivarais* un acte qui complète utilement les renseignements fournis par M. Truchard du Molin dans son étude sur les Chambaud, sur l'assassinat, à Privas, le 13 octobre 1671, du marquis Henri de Saint-Nectaire.

Enfin, il convient de signaler le curieux procès-verbal des déclarations faites, le 30 janvier 1619, devant l'official d'Aubenas, par Barthélemy Gory, ancien franciscain, natif du Puy, qui, après avoir abandonné son ordre pour embrasser la religion protestante et se marier, abjure son erreur, mais sans

obtenir son pardon, l'official ayant jugé que son cas relevait du Saint-Siège et que seul le Pape avait qualité pour lui accorder sa « réhabilitation ».

Le *Recueil des publications de la société havraise* (année 1911, p. 221) publie une notice de M. A. Martin sur *La famille de Madame de La Fayette*, la célèbre femme de lettres, à qui l'on doit des romans si justement estimés par leur goût, leur simplicité et le charme puissant du sentiment et de la passion. L'auteur rappelle que, de son mariage avec François comte de La Fayette, contracté en 1653, issurent deux enfants dont l'aîné, Louis, embrassa la carrière religieuse, et le plus jeune, René-Armand, continua la descendance. Or, à la suite de travaux récemment effectués au n° 102 de la rue de Charonne, à Paris, on a découvert trois dalles funéraires, revêtues de plaques en cuivre dont les inscriptions attestent que ce fut en cet endroit, jadis occupé par un couvent des religieuses bénédictines à la Madeleine du Trainel, que furent successivement inhumés : le susdit René-Armand de La Fayette, décédé le 5 août 1694 à Landaway (Allemagne), sa femme Jeanne-Madeleine de Marillac, morte le 14 septembre 1712, et leur fille, Marie-Madeleine de La Fayette, épouse de Charles de Bretagne, duc de Thouars et de La Trémouille, décédée le 6 juillet 1717 (1).

Dans la *Revue de la Haute-Auvergne* (1912, 3^e fasc., p. 230 et suiv.) et sous le titre *L'histoire d'un bandit méconnu*, M. M. Boudet poursuit son étude sur divers épisodes de la guerre de Cent ans dans la province d'Auvergne. L'un de ces épisodes est relatif au traité conclu à Rodez, en juillet 1387, entre le comte d'Armagnac et les Etats d'Auvergne, du Velay, du Gévaudan, du Rouergue et du Quercy pour l'évacuation, par les Anglais, des forteresses qu'ils occupaient dans ces provinces. M. M. Boudet signale et commente cet acte important, mais en oubliant d'indiquer qu'il a été intégralement publié dans les *Preuves de la maison de Polignac* (t. II, p. 130 et suiv.).

L'Académie des Sciences de Clermont-Ferrand vient de distribuer deux excellents volumes concernant l'histoire d'Auvergne.

Le premier, par ordre de date, est intitulé *Les confréries de Riom* (XIII^e-XX^e siècles), par M. E. Everat. Entre autres mentions, on y trouve (p. 37 et suiv.) les « Statuts de la confrérie du Saint-Esprit, érigée sous la permission de nosseigneurs les comtes et chanoines... de l'église insigne Monsieur Saint Julien de Brioude », du 28 janvier 1612, communiqués par notre confrère M. Paul Le Blanc avec des renseignements complémentaires qui permettent d'établir qu'en 1644 la règle de cette confrérie « était toujours vivante et scrupuleusement appliquée ».

Le second volume, paru en 1909, porte le titre de *Preuves de noblesse des pages auvergnats* et est dû à M. le docteur de Ribier. Parmi les familles citées dans le recueil et se rattachant plus particulièrement au département de la Haute-Loire, nous relevons les noms de Barentin de Montchal, de Beaufort-Montoissier-Canillac, Chalvet de Rochemonteix, Chavagnac, Cordebœuf, du Crozet, d'Espinchal, Guérin de Lugeac, La Chassigne de Sereys, La Rochefoucauld-Langeac, La Roche-Lambert, Saignard, etc.

(1) Cf. *Bulletin*, I, 254.

Grâce à la laborieuse et fructueuse activité de notre confrère M. Georges Paul, l'histoire de notre département vient de s'enrichir d'un important *Armorial général*. C'est une œuvre établie avec méthode et concision, soigneusement documentée et de plus ornée de nombreux blasons en couleur qui facilitent aux profanes de l'art héraldique la consultation des armoiries décrites. Dans l'intérêt même des sciences historiques, on doit souhaiter que M. G. Paul poursuive ses études généalogiques, en complétant son armorial par un nobiliaire de notre province. Quelques soient les difficultés de ce labeur, on ne saurait douter qu'il ne le mène à bonne fin, car il vient de nous prouver surabondamment qu'il était un chercheur patient, un érudit avisé et un travailleur qui ne s'effraie d'aucune tâche.

On doit aussi à M. Georges Paul et à son frère M. Pierre Paul, élève de l'Ecole des Chartes, un charmant volume d'impressions personnelles dictées par l'amour du pays natal et les souvenirs de son passé. De ce volume consacré aux *Paysages d'Auvergne et du Velay*, il se dégage une mélodieuse et réconfortante harmonie de poésie, de nobles pensées et de sentiments généreux.

Noël Vellave. — M. le Président a reçu de M. J. Ollier, instituteur à Félines, la copie d'un Noël vellave qui lui a été fourni par M^{me} A. Roussel, de Saint-Paulien.

Ce chant populaire comprend quatre couplets et un « compliment ».

Le secrétaire donne lecture du Noël qui vient prendre place honorablement près de ceux que l'on connaît déjà et qui ont été recueillis par nos collègues.

M. le Président remercie M. Ollier de son intéressante communication et l'engage à poursuivre une enquête folklorique si heureusement commencée.

L'œuvre de Vaneau. — M. Emile Gautheron entretient l'assemblée des travaux de Pierre Vaneau pendant son séjour à Monistrol-sur-Loire.

En 1688, le sculpteur exécuta un autel pour la chapelle Saint-Anne d'Aurec dont il reste aujourd'hui encore quelques fragments, soit dans l'église d'Aurec soit chez des particuliers.

Le beau panneau de bois doré, représentant la Sainte-Famille, propriété actuelle de M. Edouard Néron, est peut-être aussi de cette époque.

En 1689, Vaneau est revenu au Puy et y fabrique des « statues » commandées par M. Torilhon de Vacherolles pour l'église de Craponne.

En 1690, il s'occupe de la décoration du chœur de Saint-André et de la chaire monumentale de la cathédrale. La chaire subsiste en partie; on a aussi des fragments des bas-reliefs se rapportant au martyre de saint André. L'un d'eux se trouve dans la sacristie de Notre-Dame, et il y en a un autre au fond de l'église. M. Gautheron décrit ces pièces remarquables.

A la fin de cette même année 1690, l'artiste réalise pour Gabriel Brun, prêtre d'Yssingeaux, une commande de devant d'autel doré destiné à orner la chapelle des religieuses de Notre-Dame de cette ville, en même temps que la décoration complète d'un oratoire sis à Piny-Bas. Il n'en reste rien.

Vaneau est-il l'auteur de l'autel de la chapelle de la Croix à Saint-Bonnet-le-Château? M. Gautheron le croit et il appuie son opinion sur des comparai-

sons probantes avec les panneaux de Saint-Maurice, du Puy, et des rapprochements avec ceux du monument de Sobiesky.

Découvertes à la Rochelambert. Le menhir de Marcillac. — M. Alphonse Chaudier signale la découverte de trois pièces de monnaie, trouvées séparément dans la commune de Saint-Paulien.

La première médaille, découverte sur le plateau contre lequel est adossé le château de la Rochelambert (section N, n° 23 du plan cadastral de la commune de Saint-Paulien), est surtout intéressante. Elle représente le chef gaulois arverne Epadnactus, dont parle César dans ses Commentaires.

La seconde monnaie, trouvée au même lieu, est de la colonie de Vienne, ancienne capitale des Allobroges. Elle a à l'avvers deux têtes opposées : Auguste, à droite ; à gauche, César.

La troisième médaille, trouvée près de Marcillac (section N, n° 582 du plan cadastral de la commune de Saint-Paulien), représente Constans ou Constance, l'un des fils de Constantin le Grand.

La classification de ces monnaies est due à M. Changarnier, l'érudit numismate, conservateur du Musée de Beaune (Côte-d'Or).

M. Chaudier a d'autre part fait procéder, le 22 décembre dernier, au relèvement du menhir de Marcillac.

Cette pierre celtique, située à l'extrémité nord du village, sur le terrain communal appelé « La Croux », avait été renversée inconsciemment, il y a une vingtaine d'années.

Afin que les habitants de Marcillac respectent ce monument et en assurent la conservation, notre collègue a exposé l'intérêt que présente cette pierre, tant au point de vue archéologique qu'au point de vue de l'histoire locale.

Un sondage pratiqué près du menhir a amené seulement au jour un petit fragment de poterie néolithique, qui a été recueilli, probablement le fond d'un vase.

La pierre celtique est un prisme basaltique affectant la forme d'un trièdre. Elle mesure 1 m. 65 de hauteur. Sa circonférence est de 2 m. 29 à la base et de 1 m. 16 au sommet.

Un prieur de Viaye : Jean Cayroles. — M. René Jouanne relève un passage de l'étude de Charles Rocher consacrée au monastère de Viaye dans lequel l'auteur parle de Jean Cayroles et cite à ce propos une « charte des Hospices du Puy, de l'an 1500 ».

M. Jouanne établit que M. Charles Rocher n'a vu ni l'inventaire de Beliben ni le document qu'il a cité. La prétendue charte cotée A 13 consiste en effet en deux mandements (1500-1501); Jean Cayroles n'est pas témoin mais l'auteur des mandements ; il ne porte pas le titre de docteur en droits mais de licencié en décrets. Quant à l'inventaire de 1860, inspiré sur ceux de 1589 et de 1735, ses analyses sont fautives. Il faut en conclure que la bonne foi de M. Ch. Rocher a été surprise ou que son érudition n'égalait pas son talent littéraire.

S'aidant de l'inventaire de la série G des Archives de la Haute-Loire, M. Jouanne donne quelques nouveaux détails sur la vie du prieur de Viaye,

licencié en décrets, commissaire apostolique, qui fulmina le 5 août 1473 une bulle du pape Sixte IV, donnée à Rome le 4 février 1472, portant excommunication contre les détenteurs des biens de la collégiale Saint-Vosy — et les 29 mars 1500 et 20 mars 1501 (n. st.) contre les détenteurs des biens de l'Hôtel-Dieu du Puy. Jean Cayroles n'était d'autre part pas mort le 20 mars 1501.

Aux antimilitaristes. — M. le Dr Pierre Boyer, s'inspirant de ses souvenirs de la guerre franco-allemande, a écrit quelques strophes empreintes du plus ardent patriotisme dans lesquelles il reproche aux antimilitaristes leur campagne criminelle et en flétrit en termes élevés les pernicieuses tendances.

Les sentiments de notre confrère sont ceux de la Société et M. le Président le félicite de les avoir si justement traduits.

Élections. — MM. Fournerie, négociant; Chossegros, pharmacien; Audiard, aspirant au notariat, présentés à la dernière séance, sont élus membres résidents.

L'assemblée générale en vue de l'élection du bureau et du conseil d'administration est fixée à l'issue de la réunion du 6 février prochain.

La séance est levée à 4 heures.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1913.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. Andrieux, Baldit, Boubal, Cuoq, Jouanne, Gilbert, Gautheron, Nicolas, Paul, Olivier, Picquet, François Surrel, Valicon, Vessereau.

Le procès-verbal de la séance de janvier est lu et adopté.

Au nombre des ouvrages reçus, M. le président signale spécialement les *Annales du Midi* (janvier 1913) qui contiennent p. 90 sv. l'analyse critique du Bulletin historique, scientifique, artistique et agricole de la Société (tome I^{er}, 1911) et une notice nécrologique consacrée à notre ancien collègue Charles Godard, décédé le 28 août dernier.

Ces deux articles sont dus à M. C. Fabre.

La chaire à prêcher de N.-D. du Puy. — M. Emile Gautheron étudie la chaire à prêcher de la cathédrale du Puy qui est un véritable monument de l'art du bois et conserve une physionomie très décorative malgré les démolitions et transformations qu'elle a subies depuis le XVIII^e siècle.

L'œuvre primitive est due à Vaneau. Duranson l'avait vue avant les remaniements opérés vers 1785 par Portal et il en louait le « travail fini ». « Sur les panneaux de la hauteur d'appui, écrit-il, étaient représentés en relief les quatre évangélistes ; sur les côtés et au-dessus de la main courante étaient représentés en pied Saint Georges et Saint Vosy. Au-dessus de la couverture dominait le Père Eternel donnant sa bénédiction. Tous les connaisseurs, principalement les artistes étrangers, venaient rendre hommage au talent de Vaneau. »

En s'aidant de plans anciens récemment trouvés aux archives départementales, M. Gautheron marque l'emplacement ancien du monument au milieu du jubé de la chapelle Saint-André, et après avoir indiqué ce qui reste de ce que fut l'œuvre de Vaneau et décrit ce qui est dû à Portal, il communique une curieuse découverte faite au cours de l'examen des diverses parties de la chaire actuelle. Sur la colonne de gauche, existe une signature figurée sous la forme d'un vaneau, bien reconnaissable à sa petite aigrette. C'est la seule signature que l'on rencontre dans les travaux de Vaneau avec un timide V glissé au bord du dessin de cheminée que possède M. Paul Le Blanc.

La comtesse de la Roche-Lambert à Trianon. — *La représentation du « Tableau parlant » de Grétry.* — La bibliothèque du château de la Roche-Lambert renferme, parmi ses divers volumes, plusieurs pièces de comédies et opéras-comiques de la fin du XVIII^e siècle. On y trouve entre autres : *Les deux chasseurs et la laitière*, d'Auseaume et Duny ; *Annette et Lubin*, avec paroles de Favart et musique de Martini ; le *Tableau parlant*, par Grétry, etc.

Ce dernier ouvrage porte, comme ex-libris, l'inscription suivante : Gab. v. de la Roche-Lambert.

On distingue encore, dans le cours de la partition, plusieurs marques, à l'encre et au crayon, faites par des personnes ayant appris cette pièce.

Cette opérette eut en effet l'honneur d'être jouée au Petit Trianon, devant quelques privilégiés, par la reine Marie-Antoinette et plusieurs autres acteurs improvisés.

Au nombre de ces derniers se trouvaient : la comtesse de la Roche-Lambert, née de Dreux-Brézé, le marquis de Vaudreuil, Garat, etc.

La représentation de cette comédie, dans laquelle M^{me} de la Roche-Lambert tint le rôle de Colombine et la reine celui d'Isabelle, donna lieu à une amusante méprise, narrée par Mme Sophie Gay, dans le journal *La Presse* (numéro du 30 octobre 1840), doublement intéressant puisqu'il y est question de la famille de la Roche-Lambert et que la partition originale, feuilletée par les nobles acteurs, se trouve au château.

Lecture est donnée de cette page envoyée par M. Alphonse Chaudier et qui montre Louis XVI sous un jour peu connu.

Les forêts de la Margeride. — *Vœu.* — Dans un article récent, notre collègue M. Louis de Romeuf a dénoncé le péril dans lequel se trouvent actuellement les forêts de la Margeride. Il serait question de vendre une partie de ces bois à une société industrielle de Saint-Etienne. M. de Romeuf s'est insurgé contre ce projet et la Société ne peut que partager ce sentiment.

M. Albert Baldit indique les raisons scientifiques militant en faveur de la conservation des forêts dans la Haute-Loire. Elles diminuent le ruissellement, elles régularisent le débit d'étiage, elles empêchent l'allure torrentielle des cours d'eau.

Par ces motifs, l'attention de M. le Préfet sera appelée sur les projets signalés, s'ils se précisent, afin que les mesures possibles soient prises par l'administration.

MM. Gilbert et Olivier préconisent la création d'une pépinière départementale destinée à favoriser le reboisement.

La séance est levée à 3 h. 30.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 6 MARS 1913.

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. Andrieux, L. Bonnet, André Boyer, Pierre Boyer, Breschet, Cellier, Cuoq, Fabre, Fourier, Joseph Gamon, Grellet de la Deyte, Gautheron, René Jouanne, Lascombe, G. Paul, Picquet, Rioufol, François Surrel, Vessereau et Vignon.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et approuvé.

Correspondance. — Bibliographie. — Dans la correspondance figure une lettre du président de l'Automobile-Club de France informant la Société qu'il vient d'instituer un concours de primes annuelles décernant une somme de mille francs en un ou plusieurs prix à l'agriculteur ou aux agriculteurs ayant fait le meilleur emploi de moteurs à explosion pour actionner les divers appareils utilisés dans leur exploitation.

La région du Sud-Est dans laquelle se trouve la Haute-Loire a été désignée pour concourir cette année.

— La Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de Draguignan demande à entrer en relation d'échanges de publications.

Le bibliothécaire satisfera aux desideratas exprimés.

Parmi les ouvrages reçus, M. le président signale la *Revue d'Auvergne* (sept.-oct. 1912, p. 302 et suiv.) dans laquelle M. J. Demarty poursuit sa publication sur les mines romaines des environs de Craponne, en décrivant, avec force détails celle du Bois de l'Or [*corr. Hort*] sise à 6 kilomètres de cette localité, sur la route de Saint-André-de-Chalencon. Découverte en 1908, dans des circonstances purement fortuites, cette mine forme diverses galeries, non encore déblayées et dont l'une atteint plus de 80 mètres de longueur. Dans

la galerie inférieure, on voit à mi-hauteur 60 à 80 petites niches, de 10 à 12 centimètres de hauteur et qui étaient destinées à déposer les lampes des mineurs. Quant au filon exploité jadis, il se compose de galènes informes, de rognons et de chalcoppyrite disséminée irrégulièrement. L'analyse chimique a révélé la présence d'argent à raison de 362 grammes par tonne de minerai, et des traces tellement insignifiantes d'or que l'on a peine à s'expliquer dit-il cette dénomination, pourtant fort ancienne, de « Bois de l'Or ».

En terminant son intéressant article, M. Demarty signale la découverte près de Beaune et de l'Argentière (canton de Craponne) de tuiles à rebords, de poteries gallo-romaines et de scories métallurgiques et, entre le Bois de l'Or et Beaune, d'une meule néolithique qu'il se propose de décrire ultérieurement.

Notes et documents sur Vaneau (suite). — M. Émile Gautheron étudie spécialement le grand orgue de la Cathédrale qui date de la fin du ^{xvii}^e siècle.

Vaneau, avec qui le chapitre traita le 1^{er} septembre 1692, reçut 355 livres et ne put achever le travail. Cette circonstance explique certaines inégalités que l'on peut remarquer dans la décoration de ce monument ; Vaneau avait dû mettre en train l'ensemble des sculptures et celles-ci furent en partie terminées par d'autres artistes.

Une façade entière a disparu lors du transfert de l'orgue au fond de l'église par les soins de Portal le cadet. Il a depuis subi d'autres outrages ; Mgr Petit, évêque du Puy, est le dernier auteur responsable de modifications qui ont altéré considérablement le caractère primitif de l'œuvre. Ce serait faire une œuvre utile que de la remettre à la place où l'avait transportée Portal. Les sons de l'instrument y gagneraient en force et l'on en verrait au moins les sculptures qui restent.

M. Gautheron parle ensuite du rétable de la chapelle de la Croix à Saint-Julien-de-Brioude qui est la dernière œuvre de Vaneau à laquelle il est possible de donner une date avec certitude. Ce rétable fut commandé par Hugues de Colonges, prévôt du chapitre, le 29 mai 1693.

Le rétable fut démonté au moment de la Révolution et vendu. Les statues furent achetées par M. de Talairat qui les rendit postérieurement à leur destination. Cette péripétie fait comprendre comment la reconstitution du monument, exécutée par un menuisier de Brioude, ne peut nous donner la moindre garantie d'exactitude.

L'ensemble du monument, tout défiguré qu'il soit par la reconstruction maladroite du fronton et par la répartition illogique des statues, est encore d'un bel effet grâce au mérite de l'œuvre sculptée.

Outre ces œuvres d'origine sûre, il convient d'en signaler d'autres attribuées sans preuves à Vaneau : le Saint-Jean-Baptiste, des fonts baptismaux de Saint-Julien, ainsi que le bas-relief du maître-autel ; divers cadres, conservés au Puy et à Chilhac ; la Vierge de l'Assomption, actuellement à l'arc triomphal de la Cathédrale ; des anges porte-flambeaux, de la sacristie de la même église ; un bas relief conservé dans l'église de Sèneujols ; enfin le portrait de Mgr de Béthune, placé au musée religieux du Puy, véritable chef-d'œuvre de grâce, d'harmonie, d'adresse et d'originalité.

Le camp d'Antoune. — M. Charles Andrieux donne lecture du début d'une étude sur le camp d'Antoune, près de Goudet.

Il s'attache d'abord à montrer les positions de l'armée de César vers l'an 52 au moment de l'occupation de la Gaule et de la révolte qui prit naissance en Auvergne. César, qui suivait attentivement les mouvements des troupes de Vercingétorix, résolut de le prendre à revers et pour cela de franchir les Cévennes.

César vint-il à ce moment dans nos parages? L'abbé Sauzet assurait que l'armée romaine aurait passé par la Chalm-Raphaël et Mezilhac. M. Jullian se borne à indiquer que les soldats durent traverser le Velay. M. Andrieux pense que la marche de César à travers la Gaule comprend quatre mouvements : 1^o une marche forcée de Narbonne aux Cévennes du sud au nord ; 2^o après avoir laissé une grosse partie de ses troupes chez les Vellaves, César part pour Vienne, mouvement du nord à l'est ; 3^o César, ayant rassemblé la plus grande partie de ses forces à Vienne, se dirige sur Avaricum, mouvement de l'est à l'ouest ; 4^o mouvement du nord au sud, Avaricum à Gergovie.

Ces explications préliminaires aideront à comprendre l'occupation romaine du camp d'Antoune.

Un mariage bourgeois au Puy (1635). — C'est du mariage d'Ambroise Bonnot-Beleulh et d'Antoinette Obrier qu'il s'agit. M. René Jouanne nous donne les stipulations du contrat ainsi que les dépenses nécessitées par la cérémonie d'après les comptes des fournisseurs.

La lecture de ces pièces curieuses nous renseigne heureusement sur la vie économique du Puy, au début du xvii^e siècle, qu'il soit question des monnaies ayant cours à cette époque et de leur valeur comparative, des fournitures de vêtements et bijoux, des frais chez le restaurateur et chez le pâtissier.

On en lira le texte dans le *Bulletin*.

M. Joannès Chaleyé et la Dentelle du Puy. — Le secrétaire signale brièvement l'étude parue sous ce titre dans l'*Art décoratif* (n^o de janvier) et montre l'intérêt de ces pages, supérieurement illustrées et signées Maurice Tétard, dans lesquelles sont exposés les efforts artistiques de notre distingué collègue, les succès qu'il a remportés à diverses expositions et les progrès qu'il a fait réaliser à l'industrie dentellière dans le Velay. Les harmonieuses bordures, les gracieux enchevêtrements, les thèmes très simples, très lisibles de M. Chaleyé constituent une source de documentation précieuse pour tous ceux qui se préoccupent de l'art de la dentelle en général sans parti-pris de technique spéciale.

La séance est levée à 4 heures, elle est suivie de l'assemblée générale pour l'élection du bureau et celle du conseil d'administration.

Assemblée générale. — M. Adrien Lascombe, doyen d'âge, occupe le fauteuil de la présidence ; M. François Surrel, le plus jeune des sociétaires présents, fait fonctions de secrétaire.

Avant l'ouverture du scrutin, M. Antoine Jacotin fait connaître à ses collègues qu'il n'est pas candidat à la présidence.

Au premier tour, à la majorité, les suffrages se portent néanmoins sur son nom.

M. Jacotin, très touché par cette manifestation de sympathie, maintient malgré cela sa décision.

Sont successivement élus :

Président : M. Emmanuel Rioufol; vice-présidents : MM. le Dr Pierre Boyer et C. Fabre; secrétaire général : M. Ulysse Rouchon; secrétaire-adjoint : M. Charles Andrieux; trésorier : M. André Boyer; bibliothécaire-archiviste : M. Nicolas; bibliothécaire-adjoint : M. Gautheron.

Sont élus membres du conseil d'administration : MM. Baldit, Breschet, Cuog, A. Jacotin, E. Terrasse, Valicon, Vignon.

Le bureau et le conseil d'administration sont élus pour quatre ans. Ils seront installés à la séance d'avril.

Sur la proposition de M. Rioufol et par acclamations, M. Antoine Jacotin est nommé président honoraire et M. Adrien Lascombe, vice-président honoraire.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

A la Mémoire de Hoche.

Le 6 vendémiaire an VI, l'Assemblée législative décréta que le 30 du même mois des honneurs publics seraient rendus à la mémoire de Hoche. Les administrateurs des communes furent fidèles à cette décision et s'appliquèrent à célébrer dignement le souvenir du héros de la Vendée. La relation de la cérémonie qui eut lieu au Puy à cet effet fut consignée dans le registre des délibérations municipales. Il nous a paru curieux de la transcrire car elle témoigne des sentiments d'enthousiasme et de générosité des hommes de cette époque, et de leur respect pour les grands dévouements suscités par les plus nobles idées.

ULYSSE ROUCHON.

Procès-verbal sur la cérémonie funèbre qui a eu lieu dans la commune du Puy, chef-lieu du département de la Haute-Loire, le premier brumaire de l'an six en mémoire du général Hoche.

Ce jourd'huy premier primidi de brumaire an six de la République française une et indivisible, heure de dix du matin, le jour étant beau, serein, calme ; les administrateurs municipaux rassemblés dans la salle ordinaire des séances et les autorités civiles et militaires s'étant rendues auprès de l'administration municipale à l'heure indiquée d'après l'invitation qui leur en avait été faite la veille par une lettre, ainsi que la société des musiques ; la garde nationale, la troupe de ligne, les vétérans nationaux à leur poste sur la place de la Liberté (1) en armes la crosse en bas, la gendarmerie aussi à son poste, chaque détachement autour du cenotaphe élevé au milieu de la dite place dressé ainsi qu'il suit :

(1) La place du Martouret. La nouvelle désignation, proposée par la Société populaire, fut adoptée par le Conseil général de la commune, le 18 pluviôse an II (6 fév. 1794).

Vis-à-vis de la pyramide étoit construit un grand amphithéâtre drappé de noir semé de larmes ; on y montoit par trois marches tant sur le devant que sur le côté opposé ; il étoit entouré de six jeunes sapins ornés de leurs verts rameaux, et d'une élévation de près de trente pieds, distribués par trois de file sur les deux côtés de droite et de gauche. Sur la première marche, en face de la maison commune, on voyoit le géomètre de la France portant d'une main un crayon, de l'autre une carte représentant les camps et campagnes du général Hoche.

Sur l'amphithéâtre s'élevait un autel parallélogramme peint en marbre noir, orné de six inscriptions, deux sur chaque flanc, une sur le devant, l'autre sur le derrière : l'une portoit ces paroles : *Son nom seul épouvanta les despotes d'Irlande et les conspirateurs françois* ; l'autre celle-ci : *Il fut humain dans la guerre et clément dans la victoire* ; la troisième : *Landau, Quiberon parleront de sa gloire et la Vendée de ses vertus* ; la quatrième : *Il vécut assés pour sa gloire et trop peu pour la Patrie* ; la cinquième : *Il alloit être le Bonaparte du Rhin* ; la sixième *Les distances, les fleuves, l'Océan, rien n'arrêtoit son audace*.

Sur l'autel reposaient en sautoir deux drapeaux cravatés de noir ; entre les deux étoit une couronne de chêne ; au milieu s'élevait une urne sepulcrale d'où s'évaporait un encens aussi pur que la mémoire du héros ; aux quatre coins de l'amphithéâtre en bas paroissaient quatre statues colossales en costume romain (1), portant chacun (sic) une pique cravatée de crêpe ; ils étoient élevés sur des pedestaux portant sur la face des deux premiers ces inscriptions : *Sa cendre repose au fort de Petersberg et son esprit est au Rhin ; c'est ainsi qu'il gagnera des batailles même après sa mort*. Sous chaque pique pendoit une inscription : la première portoit : *ligne de Weissembourg* ; la seconde : *débloquement de Landau* ; la troisième : *affaire de Quiberon, pacification de la Vendée* ; la quatrième : *passage du Rhin, bataille de Neuvied*.

A chaque angle de l'autel étoit placé un sentinelle (sic) ; derrière l'amphithéâtre s'élevait une colonne avec son chapiteau sur lequel on voyoit la France en deuil ; à ses côtés, étoit à droite le dieu de la Guerre fixant la mort avec surprise ; elle étoit placée contre la colonne drappée de noir : Mars voyoit sur la faux de l'inexorable Atropos cette inscription fatale : *J'ai tranché ses jours et il vit* ; de l'autre côté étoit le dieu

(1) Ces statues, représentant des soldats de la Légion thébaine, devaient orner le tombeau de l'évêque Armand de Béthune, érigé vers la fin du ^{xvii}^e siècle dans l'église de Saint-Maurice du Refuge du Puy. Remarquables par le fini de l'exécution, le modèle parfait des formes, l'allure naturelle et martiale, elles furent sculptées par Pierre Vaneau, un artiste montpellierain appelé en Velay par M. de Béthune. Deux d'entre elles figurent au Musée d'art religieux du Puy. Cf. *La vie et l'œuvre de Pierre Vaneau*, par M. Vachon, in-4^o, Paris, Charavay, 1882.

des arts gravant sur l'airain les hauts faits de son héros (1). Enfin, au-dessus de la France explorée étoient écrit en gros caractères sur la pyramide sepulchrale ces mots :

La victoire conduit à l'immortalité.

Tous les crêpes étoient mélangés partout de nœuds tricolores. Contre le balcon de la commune (2) étoit placée dans un cadre de deuil cette inscription surmontée d'une guirlande de feuilles de chêne :

La mort qui frappa sa jeunesse,
Respectera son souvenir;
S'il n'atteignit point la vieillesse,
Il sera vieux dans l'avenir

(CHENIER).

Tout étant ainsi disposé, les autorités constituées sont descendues sur la place, chaque membre portant une branche de chêne à la main. Elles sont montées sur l'amphithéâtre, alors les tambours ont battu sur leurs caisses drapées de noir des roulades sombres qui ont ému une nombreuse assemblée qui s'étoit formée sur la place, avertie la veille au declin du jour et le matin du premier Brumaire au lever du soleil par deux coups de canon. Une musique mélodieuse et mélancolique a de même préparé le sentiment de la douleur; deux coups de canon se sont fait entendre; alors le président de l'administration municipale, le citoyen Portal (3), cet orateur qui sait si bien peindre à l'esprit et au cœur les sentiments qui agitent son âme, en faisant connoître la perte que la République a faite par la mort de l'immortel Hoche, a fait naître deux sentiments, le premier de la plus grande sensibilité, l'autre de la consolation la plus touchante en annonçant que si sous le règne des Despotes, il falloit des siècles pour former un héros comme le général Hoche, sous celui de la Liberté une année seule avoit suffi pour en faire paroître plusieurs, tels que nous le voyons de nos jours. En terminant son discours et après une péroraison vive et touchante dans laquelle il a engagé ses concitoyens à

(1) Ces divers personnages semblent avoir été aussi empruntés à l'œuvre de Vaneau. La France en deuil a du être représentée par sainte Marie-Madelcine pleurant, statue qui est maintenant la propriété de M. Maxime Rioufol.

(2) L'Hôtel de Ville du Puy fut construit en 1763 d'après les plans et sous la conduite de l'architecte Jean Claude Portal. Les travaux durèrent trois ans. Une inscription commémorative se lit encore sous le balcon dont il est ici question.

(3) Portal (Jean François), né le 12 mars 1742, professa la rhétorique au Collège du Puy dont il fut le principal. Il quitta la soutane au moment de la prestation du serment exigé par le décret du 4 janvier 1791, devint administrateur et commissaire du Directoire exécutif du Puy, puis fut élu membre du Conseil des Cinq-Cents.

former des vœux pour la prospérité de la République, mille cris se sont répétés de *Vive la République!*

Aussitôt la musique a passé des airs patriotiques, et quand elle en a été au dernier couplet de la *Marseillaise*

Amour sacré de la Patrie,

tous les citoyens, le chapeau élevé, ont repeté en chœur jusqu'à deux reprises ce dernier couplet. Alors deux coups de canon se sont fait entendre.

Le président, pour se conformer à l'arrêté du directoire exécutif, a fait faire lecture du procès-verbal de la cérémonie funèbre qui a eu lieu au Champ de Mars, le 10 vendémiaire an VI, en mémoire du général Hoche. Après quoi, les autorités sont descendues de l'amphithéâtre, la force armée a défilé dans les principales rues de la commune au roulement sombre des caisses et aux sons funèbres des instruments de musique. Tous les citoyens en haie le long du chemin gardoient le plus morne silence, on est rentré dans la place de la Liberté par le dernière (*sic*) de l'amphithéâtre, les autorités y sont montées, et en passant, chaque membre a posé sur le Cenotaphe sa branche de chêne; la troupe a fait trois décharges : la première par un feu de file, la seconde par un feu de peloton et la troisième par un feu de bataillon; ensuite elle a fait en bataille le tour de l'amphithéâtre, et chacun s'est séparé.

Archives de la ville du Puy, Série D 31, reg. III, p. 132.

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

ESSAI DE RÉPERTOIRE
DES
EX-LIBRIS ET FERS DE RELIURE
DES BIBLIOPHILES
DU VELAY ET D'UNE PARTIE DE L'AUVERGNE
(DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE)

(Suite et fin)

DU PELOUX.

ARMES : d'argent au sautoir engrêlé d'azur.

Famille d'ancienne chevalerie originaire du Vivarais et qui tire son nom de la terre du Peloux près d'Annonay. Une de ses branches est établie depuis plusieurs siècles au château de Saint-Romain-la-Chalm en Velay.



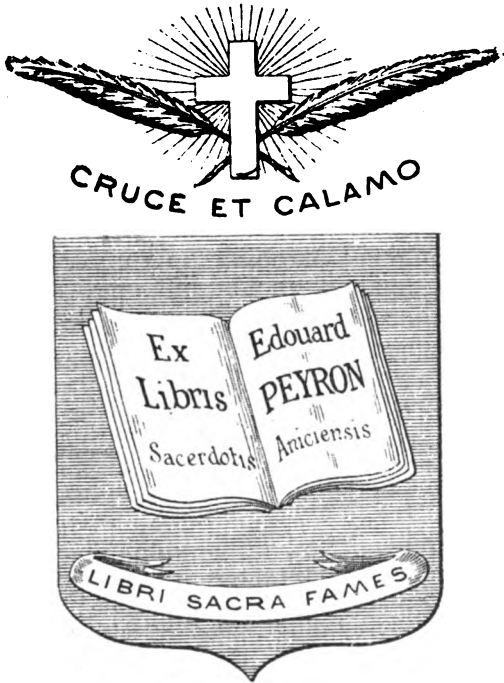
Ex-libris du baron Francisque du Peloux, fils de Jacques et de Delphine Michet, petit-fils de Louis et de Madeleine Jullien de Veranes, né à Blacé (Rhône) en 1826, reçu à Saint-Cyr en 1846, sous-lieutenant au 12^e chasseurs à cheval, puis capitaine de cavalerie, démissionnaire en 1856, qui épousa en 1869 M^{lle} de Romanet de

Roset, et mourut sans enfants à Bourg-en-Bresse en 1894.

Ce bibliophile habita toute sa vie le Beaujolais où son père s'était établi par son mariage. Il avait fait construire le château de la Citadelle près Villefranche : c'est là qu'était sa bibliothèque qui fut vendue à sa mort.

PEYRON.

Ex-libris de l'abbé Edouard Peyron, né au Puy le 31 décembre 1848, de Pierre-Antoine Peyron, originaire de Cayres, et de Françoise Berard : élevé au séminaire de la Chartreuse, puis à l'Institut Sainte-Barbe à Lyon, capucin de 1869 à 1882, sécularisé à cette date, vicaire à Cussac en 1883, aumônier du pensionnat de N.-D. de France en 1885, curé de Vieil-Brioude en 1893, il mourut dans cette paroisse en décembre 1908.



L'abbé Peyron fut un chercheur et un travailleur infatigable ; il est l'auteur d'un

grand nombre de travaux sur l'histoire du Velay et de la paroisse d'Auvergne dont il fut le pasteur.

POLIGNAC.

ARMES : fascé d'argent et de gueules de six pièces.

Maison la plus illustre du Velay, dont le nom est inscrit à chaque page de nos annales, et qui, fondue au ^{xiv}^e siècle dans les Chalen-

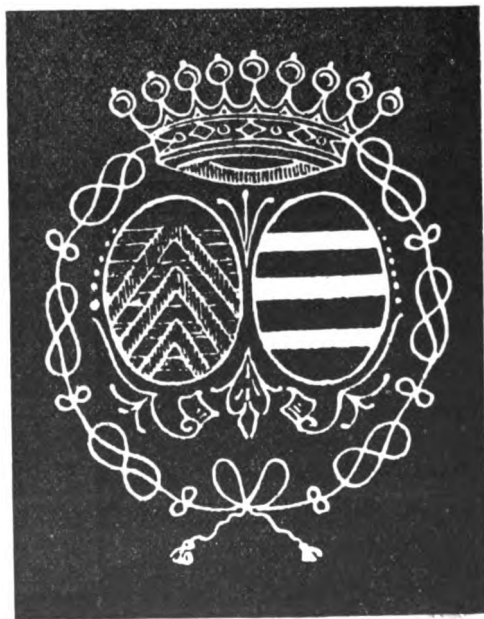
con, s'est maintenue depuis lors vigoureuse et prospère et n'est pas encore aujourd'hui près de s'éteindre.



Cette noble famille, au seul point de vue qui nous occupe, a fourni pendant plusieurs siècles des hommes remarquables dont beaucoup possédaient des marques de bibliothèques à leurs armes. Malgré mes recherches, il est probable que la liste suivante est incomplète au moins comme fers de reliures et que des découvertes postérieures en allongeront le nombre.

Le plus ancien fer que j'ai rencontré et qui est reproduit ici dans toute sa simplicité

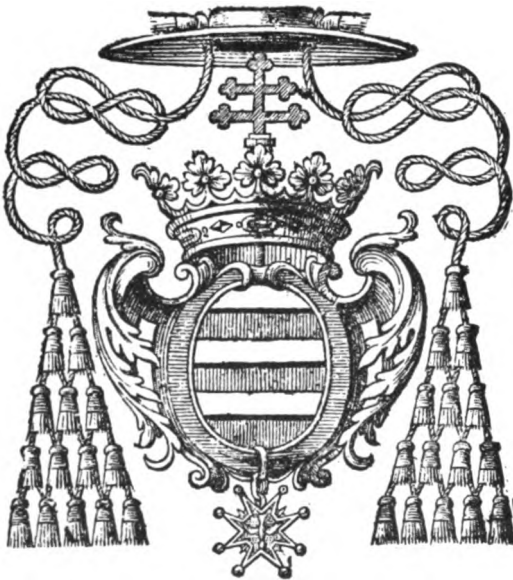
d'ornementation était frappé sur les plats d'un ouvrage en trois volumes imprimé par les Aldes en 1538. Il a sans doute appartenu à François-Armand XVI, dit le Grand Justicier, fils de Guillaume-Armand XV et de Marguerite de Pompadour, qui épousa, le 30 mars 1536, Anne de Beaufort, fille de Jacques et de Jeanne-Françoise de Chabannes, et en deuxième noces, le 27 avril 1554, Philiberte de Clermont-Tonnerre, fille d'Antoine et d'Anne de Poitiers, et qui mourut le 25 novembre 1562.



Polignac (La Rochefoucauld et). — Le fer suivant qui porte

accollées les armes des La Rochefoucauld (*burelé d'argent et d'azur à trois chevrons de gueules brochant le premier écimé*) et des Polignac a appartenu à la cousine germaine du précédent : Anne de Polignac, fille de Jean seigneur de Randan et de Jeanne de Jambes, mariée : 1^o le 13 avril 1503 à Charles de Beuil comte de Sancerre ; 2^o le 5 février 1518 à François II de la Rochefoucauld, fils de François I^{er} et de Louise de Crussol. Elle devint veuve de son second mari en 1533 et se retira dans son château de Verteuil (Charente) où elle forma une magnifique *librairie* composée surtout de manuscrits et des premiers ouvrages imprimés. Cette célèbre bibliothèque fut vendue en 1786 (1).

Polignac. — C'est à une époque plus récente que vécut l'illustre prélat qui posséda l'ex-libris et les fers ci-contre :



Melchior de Polignac, fils de Louis-Armand XIX et de Jacqueline du Roure, né à La Voulte le 11 novembre 1661, ambassadeur en Pologne en 1693, membre de l'Académie française en 1704, des Inscriptions et belles-lettres en 1707, cardinal-diacre en 1712, archevêque d'Auch en 1726, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1728, mort à Paris le 20 novembre 1741.

Le cardinal de Polignac, s'il aimait les livres, collectionna surtout avec passion les objets d'art et les antiques : il avait même fait le projet, pendant

(1) Voir L. DELISLE, *La bibliothèque d'Anne de Polignac et les origines de l'imprimerie à Angoulême*. Comm. faite à l'Académie des Inscriptions.



son séjour à Rome, de faire détourner le cours du Tibre pour rechercher dans son lit les bronzes et les statues jetés par les barbares, projet que le pape, malgré les instances du prélat, ne consentit pas à laisser exécuter. Son magnifique cabinet d'antiques, dont un catalogue imprimé avait été dressé, fut vendu après sa mort moyennant 80.000 livres au sieur Mathieu-François Petit, lequel revendit le tout la même année à Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, pour la somme de 20.000

écus blancs de 6 livres.

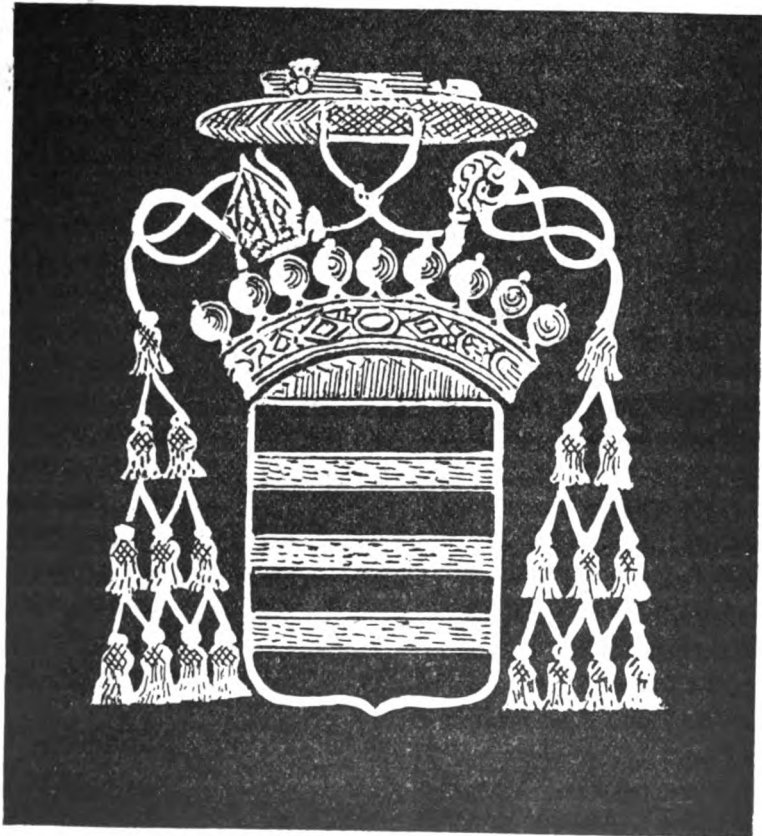
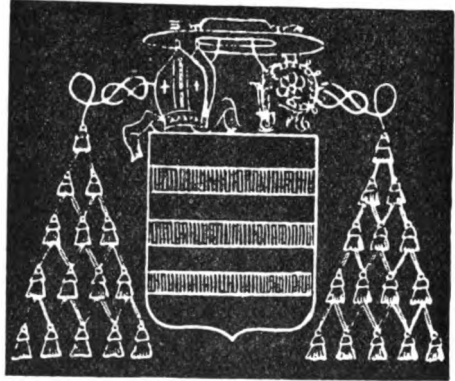
Quant à la bibliothèque dont, grâce à l'inventaire fait en décembre 1738, nous connaissons 458 numéros comprenant des ouvrages ayant trait un peu à toutes branches du savoir humain, il ne semble pas qu'elle ait été comprise dans l'achat de Frédéric II ; elle fut sans doute conservée dans la maison de Polignac et dispersée plus tard.

L'ex-libris, qu'on rencontre dans les deux états, découpé ou non, ornait un certain nombre des volumes. Cette pièce, relativement commune, se trouve assez souvent collée sur des plats de livres pour que sa destination ne soit pas douteuse. Cependant la matrice sur bois a été utilisée parfois à d'autres usages et j'en ai vu une épreuve frappée à la page chiffrée I après la feuille de garde, de l'ouvrage suivant : *Le tableau de la miraculeuse chapelle de Notre-Dame de Cahusac près la ville de Gimont sous l'autorité de l'illustrissime et révérendissime archevêque d'Auch..... par Jean Duclos, prêtre....* Toulouse, Robert, 1741, in-12 (1). Le cardinal était archevêque d'Auch quand cet ouvrage fut écrit : la planche sur bois de son ex-libris lui fut-elle empruntée par l'éditeur, ou celui-ci la fit-il exécuter lui-même pour l'offrir au prélat qui l'utilisa comme ex-libris ? Je n'essaierai pas de résoudre ce problème.

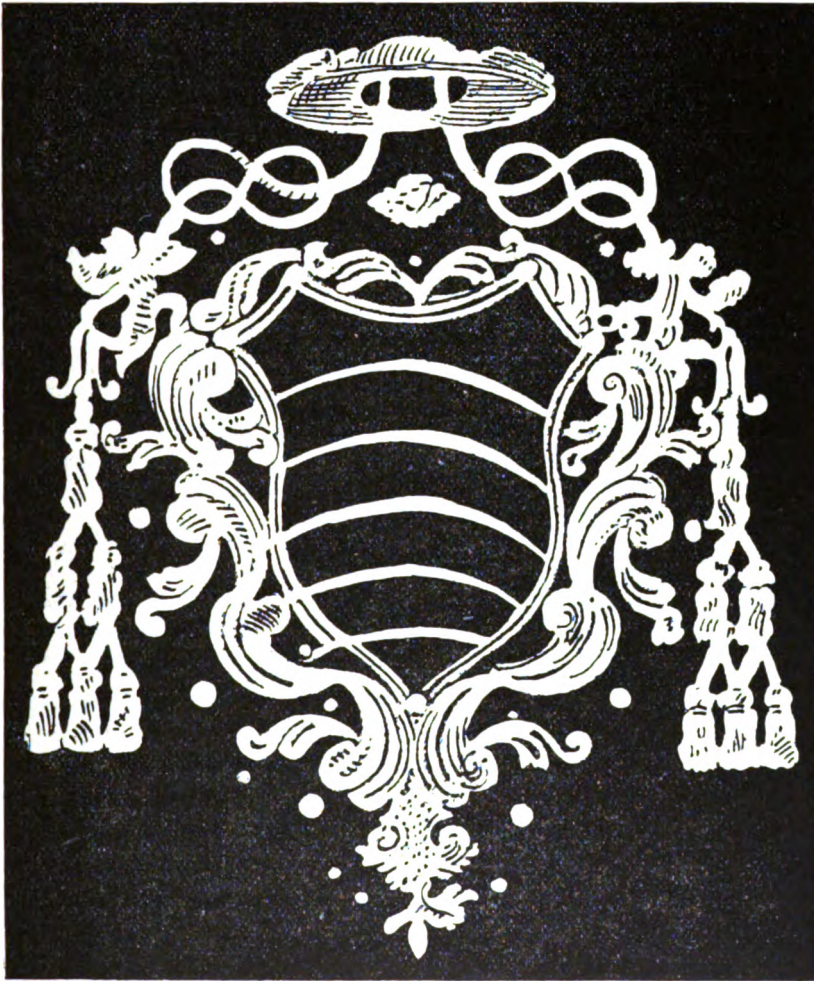
(1) Bibliothèque Léon Cortial, au Puy.

Quant aux deux fers à dorer ici reproduits, l'un est celui signalé par Guigard (2^me édit.), l'autre est une variante dont j'ai rencontré un exemplaire. Pour les deux le blason est défectueux, ce qui à mon avis indiquerait que ce sont des fers de dédicace et non les fers propres de sa bibliothèque particulière.

Comme tous les grands personnages celui-ci en effet reçut en don des livres reliés



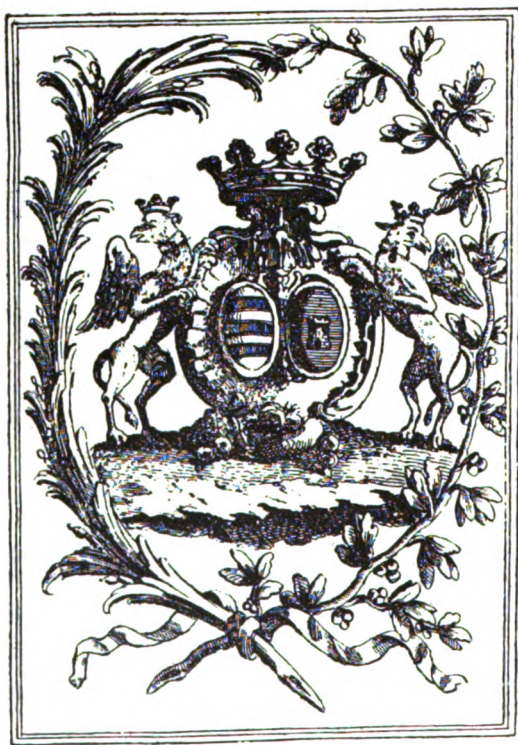
à ses armes. La réserve de la Bibliothèque Nationale en conserve un certain nombre de même origine : ce sont des ouvrages italiens ayant trait à la procédure de canonisation de Saint-Vincent de Paul qui lui furent offerts en souvenir de la part qu'il y avait



prise. Ils sont reliés en maroquin rouge orné au petit fer et portent sur les plats les armes et les attributs du prélat souvent très incorrectement rendus. L'exemplaire sur lequel est frappé le grand fer ci-dessus porte ce titre : *Sac. Rituum Congregation.*

Eminentissimo et Reverendissimo D. Card. Polignachi. parisiensis. beatificationis et canonizationis Ven. Servi Dei Vincentii a Paulo congregationis missionis et puellarum charitatis fundatoris. Positio super dubio an et de quibus miraculis constet in casu... etc... Romae, typis Rev. Cam. Apostolicae, 1728, in-fol. (B. N. Réserve. L n²⁷ 20574).

Polignac-Lagarde. — Ex-libris, qu'on rencontre presque toujours *colorié*, de Marie-Louise de Lagarde, fille unique de Jean-Baptiste de Lagarde, seigneur de Rouille et de Chalmoy, président en la 5^e Chambre des Enquêtes du Palais, qui portait *d'azur à la tour d'argent maçonnée de sable* (1) et de Germaine Millot. Elle



épousa le 9 décembre 1742 François-Camille de Polignac, dit le marquis de Polignac, second fils du vicomte Scipion-Sidoine-Apollinaire - Gaspard - Armand XX et de Françoise de Mailly. Celui-ci, né en 1718, d'abord mousquetaire noir en 1734, enseigne des gendarmes de Berry en 1738, quitta le service du roi après son mariage et dépensa en folles prodigalités l'énorme fortune de sa femme; sauvé de la ruine par Louis XV qui lui donna en 1773 la charge de premier écuyer du comte d'Ar-

tois, il accompagna, malgré son grand âge, ce dernier en émi-

(1) D'HOZIER. Armorial général. Cabinet des titres. B. N.

gration, fit avec lui la campagne de 1792, à la tête du nouveau corps de chasseurs étrangers qu'il avait obtenu la permission de lever, séjourna successivement à Bruxelles, Dusseldorf, Edimbourg et Londres où il mourut en 1802. De Marie-Louise de Lagarde, morte elle-même à Paris le 17 janvier 1779, il laissait trois enfants, un fils Camille-Louis-Apollinaire qui fut évêque de Meaux en 1776 et deux filles mariées l'une au marquis de Sainte-Hermine, l'autre à Amédée Testud de Balincourt.

Cette pièce est assez commune et présente de nombreuses variantes dues à la fantaisie du peintre qui l'a anciennement aquarellée. Son attribution n'est pas douteuse, et cependant, comme pour les fers du cardinal, le blason des Polignac y est défectueux puisqu'au lieu du fascé de six pièces, il porte *d'argent à trois fasces de gueules*.

Polignac. — Deux ex-libris et un fer de Jules-François-Armand XXII duc de Polignac, fils de Louis-Héracle-Melchior-Armand XXI et de Diane-Marie-Adélaïde-Zéphirine Mancini. Né en 1745, il fut successivement premier écuyer de la reine, duc



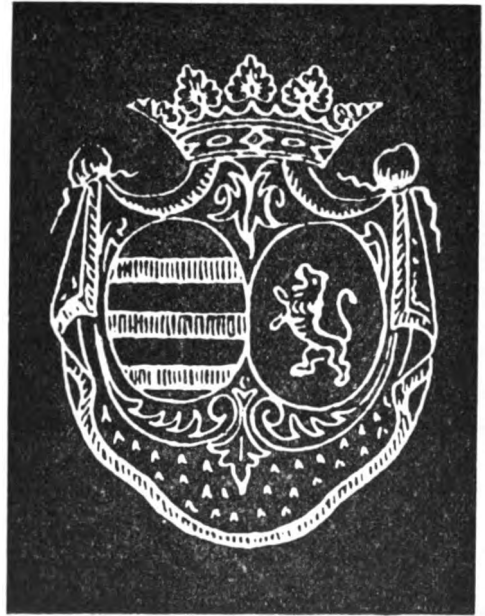
héréditaire en 1780, surintendant des postes et gouverneur du



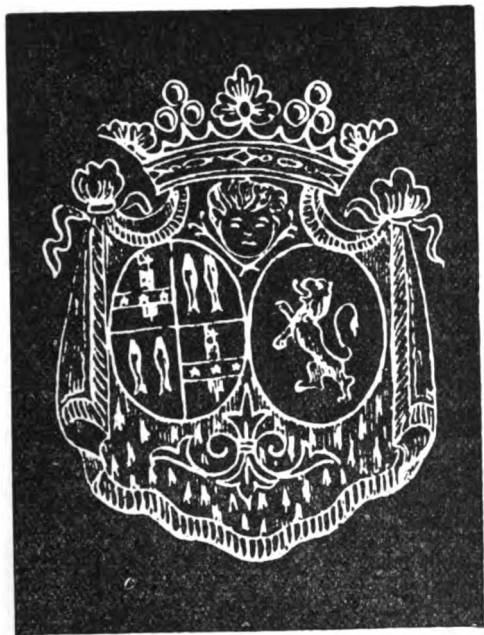
château de Chambord ; émigré en 1789, il habita la Suisse, l'Autriche et la Russie, revint en France à la Restauration, fut nommé pair du royaume et mourut à Saint-Pétersbourg le 24 septembre 1817.

Des deux grayures ici reproduites, l'une est bien l'ex-libris, assez commun du reste, de ce personnage ; la plus petite est douteuse comme marque de bibliothèque.

Polignac-Polastron. — Jules-François-Armand XXII, dont je viens de parler, avait épousé le 8 juillet 1767 Gabrielle-Yolande-Claude-Martine de Polastron, née en 1739, fille de Jean-François - Gabriel et de Jeanne-Charlotte Herault. Gouvernante des enfants de France, amie préférée de Marie-Antoinette, M^{me} de Polignac, après avoir profité plus que toute autre des hautes faveurs que procurait la protection de la reine, fut aussi, à l'approche des mauvais jours, la plus exposée aux injures et à la haine populaires. Obligée d'abandonner Paris dès le début de la Révolution, elle partit pour l'exil le 17 juillet 1789, se rendit en Suisse, en Italie et enfin à Vienne où elle mourut âgée de 44 ans, le 9 décembre 1793.



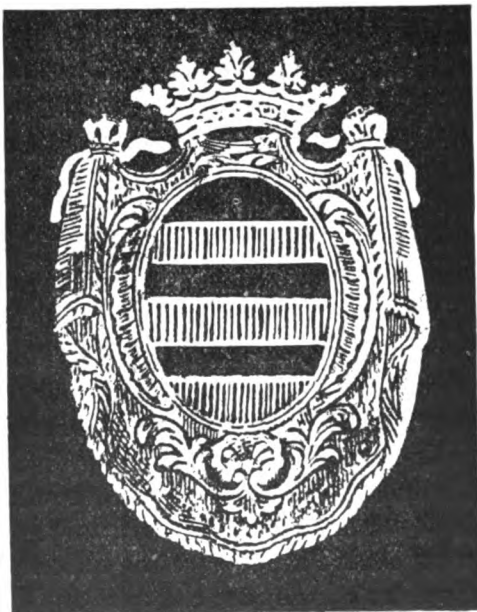
D'après Guigard, M^{me} de Polignac posséda deux fers différents, l'un aux armes accolées de Polignac et de Polastron *d'argent au lion de sable*, l'autre aux armes accolées des Mancini Mazarini, nom de la mère de son mari (au 1 et 4



d'azur à un faisceau de licteurs d'or, lié d'argent la hache de même, à la fasce de gueules brochante chargée de 3 étoiles d'or, qui est Mazarini; au 2 et 3 d'azur à 2 broquets d'argent mis en pal, qui est Mancini) et de Polastron.

Ses livres, peu nombreux mais choisis, étaient recouverts de riches reliures signées des artistes en renom de l'époque, Derôme ou Padeloup.

Polignac. — Les deux fers qui suivent ont appartenu tous deux à Auguste - Jules - Marie - Armand XXIII, prince de Polignac, second fils de Jules-François-Armand et d'Yolande de Polastron, né en 1780, pair de France en 1815, ambassadeur à Rome, puis à Londres, président du Conseil des ministres de Charles X, qui épousa : 1° le 6 juillet 1816 Barbara Campbell; 2° en juin 1824 Marie-Charlotte Par-





kyns, et mourut le 29 mars 1847.

Le premier des deux fers était celui de sa bibliothèque particulière ; le second qui porte la devise « Sacer custos pacis » lui servait surtout d'ex-dono et se trouve sur un certain nombre de volumes offerts par lui à ses amis de la Haute-Loire.

De Polignac. — Enfin le comte Melchior de Polignac, né le 20 juin 1856, fils de Charles-Marie-Henri-Georges et de Caroline-Joséphine Le Normant de Morando, qui a épousé le 29 novembre 1897 Constance-Agnès-Gratienne Loppin de Montmort, emploie pour marquer sa bibliothèque du château de la Voulte la petite pièce ronde ici représentée.



DE PONS.

ARMES : *de gueules à 3 fasces d'or.*

Famille noble d'Auvergne qui a formé anciennement plusieurs branches qu'il est souvent difficile aujourd'hui de relier entre elles. Celle de Frugières eut pour fondateur Louis de Pons, troisième fils de Gilbert et de Catherine de Brezons.

Ex-libris de Gustave-Adolphe-Roch-Jean-Marie-Julien de Pons, fils de Jean-Luc-César et d'Anne-Claude de Labro, né à Brioude le 5 octobre 1805, garde du corps de Charles X, démissionnaire sous Louis-Philippe, retiré d'abord au château de Paulin, près Monistrol, puis au château du Villard près le Puy, enfin à



Brioude où il mourut le 28 mars 1885. Il avait épousé Marie-Amélie-Joséphine du Fornel du Roure, fille de Pierre et d'Henriette-Alexandrine de Labro, dont il n'eut pas d'enfants.

Sa bibliothèque, composée d'environ 2,000 volumes, fut vendue à Brioude quelques années après sa mort, le 16 décembre 1892, et se trouve

aujourd'hui chez un bibliophile champenois, M. Lorin de la Cour, à Tours-sur-Marne.

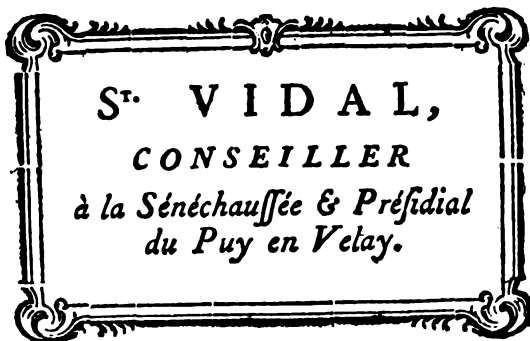
Sur son ex-libris la légende est quelquefois découpée et remplacée par un fragment de bande de journal qui porte « M. le marquis de Pons ».

PORRAL DE SAINT-VIDAL.

ARMES : d'azur au Saint-Esprit d'argent enflammé de gueules.

Vieille famille bourgeoise du Puy qui compte de nombreux consuls de cette ville.

Étiquette de François-Augustin Porral de Saint-Vidal, fils de Louis-Auguste Porral qui acheta en 1765 pour la somme de 130,000 livres la baronnie de Saint-Vidal à Pierre de Rochefort d'Ally, et de Marie-Anne Portal, conseiller au sénéchal du Puy de 1761 à 1790, incarcéré pendant la Terreur, libéré le 31 mai 1793 et muni le 14 juin de la même



année d'un certificat de civisme. Il avait épousé le 22 septembre 1767 Gertrude Sahuc de Benix dont il eut entre autres enfants un fils J.-J. Augustin époux de Louise de la Morenie, mort conseiller à la cour de Riom le 25 juin 1836.

PRADIER D'AGRAIN.

ARMES : d'azur à 3 lions d'argent armés et lampassés de gueules, couronnés d'or.

Ancienne famille du Velay connue dès le xv^e siècle et par filiation suivie dès le xvi^e mais dont le vrai fondateur fut cet Hugues Pradier, si souvent cité dans nos archives locales, né en 1599, fils de Georges et de Catherine d'Orvy, époux en 1620 de Marguerite de Colomb, qui, devenu par les achats successifs des seigneuries de Mons, Saint-Julien-d'Ance, Agrain, Arzon, Rochefort, un des plus riches propriétaires terriens du Velay, termina sa vie le 9 novembre 1679 sous l'aumusse des chanoines de N.-D. du Puy.

Ex-libris de Marc-Antoine-Claude Pradier d'Agrain, fils d'Armand-Amable, marquis d'Agrain, et de Marie-Claudine de Saint-Georges, né à Lyon le 22 décembre 1727. Après avoir résidé dans sa jeunesse tantôt à Lyon, pays de sa mère, tantôt au château de Mons-en-Velay, Marc-Antoine entra au service du roi, fut capitaine au régiment de Condé-Infanterie et reçut en 1747, à l'attaque du col de la Crette, une blessure qui l'obligea à quitter le service. Marié le 29 octobre 1766 au château de Paquier près Beaune à Françoise-Hélène Rigoley de Puligny, fille de Jean, président de la Chambre des Comptes de



Dijon et de Philiberte-Françoise de Siry, il abandonna peu à peu

le Velay pour fixer sa résidence en Bourgogne. Nommé le 8 janvier 1791 premier président de la Chambre des Comptes de Dijon après la mort de son beau-père et de ses deux beaux-frères, il conserva sa charge jusqu'à la Révolution. Émigré en 1791, rentré en France en 1801, il mourut à Nancy le 10 août 1810, laissant six enfants dont Claude-Armand-Elisabeth qui suit.

Son ex-libris a été gravé, d'après un précieux renseignement qu'a bien voulu me fournir M. Léon Quantin (1) par Gabriel Monnier, artiste dijonnais. Il est encore utilisé par le représentant actuel de cette maison, le marquis Marie-François-Charles d'Agrain, qui en a fait exécuter des retirages sur le cuivre ancien.

Pradier d'Agrain. — Ex-libris de Claude-Armand-Elisabeth Pradier, marquis d'Agrain, né à Dijon le 17 avril 1773, qui, après avoir suivi son père en émigration et servi à Coblenz dans l'armée de Condé, rentra en France en 1801, épousa à Dijon Claudine-Françoise, Lemulier de Bressey, devint par cette alliance propriétaire du château de Bressey-sur-Tille, résidence actuelle de sa famille, et mourut à Paris le 6 janvier 1835, laissant 4 enfants.

Les deux ex-libris Pradier d'Agrain sont inconnus dans le commerce mais existent en nombre au château de Bressey où sont encore conservées intactes la bibliothèque et les archives de cette illustre maison du Velay.



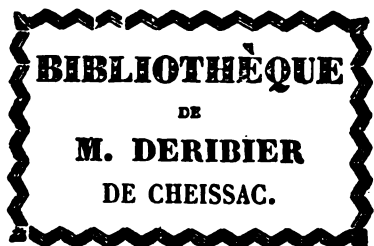
DE RIBIER DE CHEISSAC.

ARMES : *de gueules au lévrier passant d'argent, au chef cousu d'azur chargé de 3 étoiles d'or.*

Excellente noblesse de la Haute-Auvergne originaire du château de Lavour près Mauriac.

(1) Pendant que cet ouvrage était sous presse, un article de cet auteur sur les ex-libris Pradier d'Agrain a paru dans les Archives des collectionneurs d'ex-libris (avril 1912).

Etiquette de Guillaume dit Frédéric de Ribier, né au château de Layres paroisse de Saignes, de Jean-François, sgr. de Layre et



de Catherine de Fontange. Élève à l'école militaire d'Effiat, puis plus tard, chef de division à la Préfecture de la Haute-Loire, il épousa le 18 juin 1798 à Vebret (Cantal), sa cousine Marguerite-Françoise de Ribier qui lui apporta la propriété de Cheissac et mourut le 23 octobre 1842.

Auteur de deux importants ouvrages, un *Dictionnaire topographique* et une *Description statistique de la Haute-Loire*, Guillaume de Ribier a de plus publié de nombreux mémoires météorologiques et géologiques dans les Annales de la Société académique du Puy dont il était membre fondateur. Son importante bibliothèque et ses collections minéralogiques, conservées à Cheissac, ont été vendues, il y a une trentaine d'années, à l'abbé Pau, curé de Bort (Corrèze) et dispersées à la mort de cet ecclésiastique.

REBOULH.

ARMES : d'azur au chevron d'or accompagné en pointe d'une écrevisse d'argent posée en fasce.

Ancienne famille bourgeoise d'Yssingeaux connue sur titres dès le xv^e siècle et d'où est probablement sortie la branche de Clermont dite de Guérin et du Sauzet. C'est à cette dernière qu'ont appartenu les trois ex-libris anonymes qui se rencontrent quelquefois ; je me contente donc de les signaler, leurs possesseurs ayant en la personne de leurs ancêtres quitté depuis longtemps le Velay.

RICHARD DE LA PRADE.

Ancienne famille de Bas-en-Bassel, fixée à Viverols, et qui acheta en 1740, la seigneurie de Pontempeyrat sise aux confins du Velay et du Forez.

Jacques Richard de la Prade, fils de Marin, né en 1777, étudia la médecine à Montpellier et fut reçu docteur en 1804. Il exerça d'abord à Montbrison puis à Lyon où il fut nommé au

concours en 1815, médecin de l'Hôtel-Dieu; professeur de clinique à l'école

de Lyon en 1821, il mourut le 19 avril 1860, laissant de sa femme, née de Chevassieu, un fils, Victor, poète et membre de l'Académie française.

Les deux étiquettes dont s'est

servi le docteur Richard de la Prade datent de sa jeunesse. Elles ont été reproduites dans l'Armorial des bibliophiles du Lyonnais; je me contente d'en faire figurer une ici, laissant de côté également l'ex-libris armorié de son fils.

RICHOND.

ARMES : d'argent à 3 peupliers de sinople issant d'une terrasse de même, à 3 étoiles d'azur en chef.

Famille bourgeoise très ancienne au Puy et qui a fourni des magistrats, plusieurs consuls et trois députés.

Ex-libris d'Henri-Émile-Jules Richond, né au Puy en 1878, fils de Gustave-Adolphe, avocat, et d'Isabelle Pipet.

M. Richond, qui possède, provenant de ses ancêtres, une belle bibliothèque et d'intéressantes œuvres d'art locales,



a toujours travaillé lui-même à enrichir et à compléter les documents réunis par les siens.

DE ROCHEFORT D'ALLY.

ARMES : *de gueules à la bande ondée d'argent accompagnée de six merlettes de même posées en orbe.*

Maison considérable d'Auvergne connue dès le début du ^x^e siècle et par filiation suivie dès la fin du ^{xiv}^e. La branche de Saint-Point fut formée par Claude, fils cadet d'autre Claude et de Claire de la Tour-Saint-Vidal.



Ex-libris de Claude-Vital-Gaston de Rochefort d'Ally de Saint-Point, fils de Jean-Amédée et de Marie Charrié, né le 11 juin 1696, abbé commandataire de Saint-Basle au diocèse de Reims en 1716, mort à Paris le 2 août 1777.

Ce bibliophile, qui posséda aussi un fer de reliure reproduit par Guigard, fer portant comme tenants les deux anges des Rochefort d'Ally, avait réuni une importante bibliothèque dont après sa mort le catalogue imprimé parut sous ce titre : *Catalogue des livres... de feu l'abbé Rochefort*

d'Ally... Paris, Gogué, 1778, in-8.

ROME DE CHAZOS.

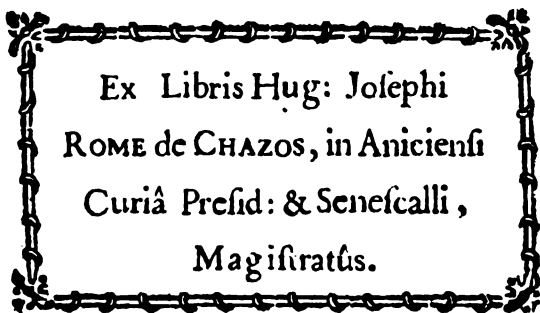
ARMES : *d'or à l'ancre de sinople, au chef d'azur chargé d'une étoile d'argent.*

Ancienne famille bourgeoise du Puy qui a fourni des consuls et des magistrats à la sénéchaussée.

Étiquette d'Hugues-Joseph Rome de Chazos, fils de Jean-François Rome de la Valette, lieutenant de robe courte, et de Marie-

Jacqueline de Lobeyrac. Né le 4 juillet 1734, licencié en droit, avocat au Parlement de Toulouse en 1754, pourvu le 4 février 1762 de l'office de lieutenant de robe courte à la sénéchaussée du Puy en remplacement de son père résignataire, et installé dans

sa charge le 4 février 1764, il avait épousé le 22 janvier 1754 Louise Ranquet, fille de Pierre et de Marie-Madeleine Pons dont il n'eut pas d'enfants. Obligé d'abandonner ses fonctions au sénéchal en 1790, il testa le 31 mars 1791



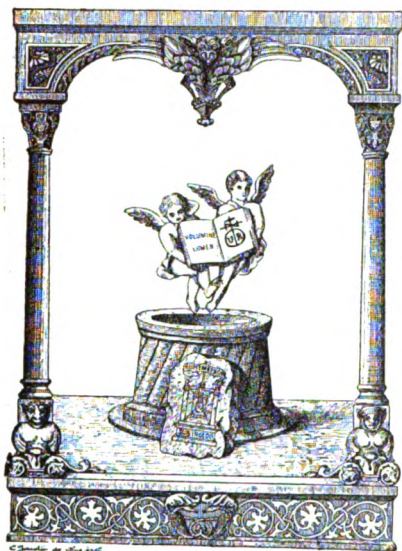
et vécut retiré au Puy pendant tout le cours de la Révolution : c'est chez lui qu'en 1797 se disait certains jours la messe des prêtres réfractaires.

Sa fortune s'élevait, d'après le tableau dressé le 23 décembre 1793 pour l'emprunt forcé, à 9.008 livres de revenus. Il en fit don en mourant à l'hôpital du Puy qui fut son légataire universel. C'est dans cet établissement que se trouvent aujourd'hui les archives de sa famille.

ROUCHON (Ulysse).

Né à Loudes le 16 juin 1878 de François et de Marie-Joséphine Berard, dernière représentante d'une famille longtemps investie de charges seigneuriales et municipales, Ulysse Rouchon s'est efforcé de réunir pour ses études les instruments de travail indispensables à ceux qui s'occupent de faire revivre le passé de leur province. Il a ainsi constitué peu à peu une collection vellave de manuscrits, livres et gravures, qu'il enrichit lentement, tout en donnant ses soins assidus aux éditions de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire dont il est à la fois le secrétaire général et l'imprimeur.

L'ex-libris d'Ulysse Rouchon a été dessiné par le regretté Charles Jacotin de Rosières qui a voulu synthétiser dans une

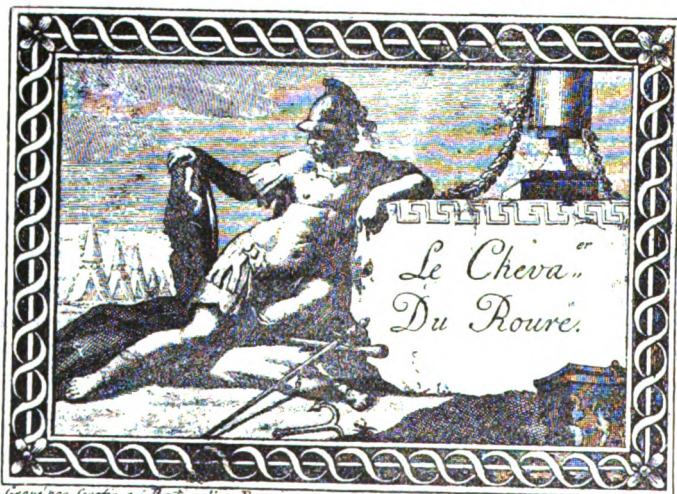


composition exclusivement empruntée à l'architecture romane de Notre-Dame du Puy les goûts et les travaux préférés du correspondant du Ministère de l'Instruction publique et de la Société des Antiquaires de France, en même temps que ses attaches de famille avec l'imprimeur réputé, Pierre Marchessou, dont l'habileté professionnelle, autant que les méthodes de labeur attentif et consciencieux, ont fait sortir du Puy de nombreux volumes justement estimés.

DU ROURE (du Noyer des Sauvages).

ARMES : d'azur à la tour d'argent chargée d'un lion passant de gueules.

Noblesse originaire du Vivarais et établie dans la région du



Gravé par Servais à Balthazaris à Rome

Monastier dès le début du xvi^e siècle.

Ex-libris ayant vraisemblablement appartenu à Benoît-Charles du Roure, né en 1772 de Charles-Joseph et de Rosalie de Villeperdrix, officier à l'armée de Condé pendant la période révolutionnaire, puis sous-préfet d'Uzès, démissionnaire en 1830 et retiré au Puy où il mourut. Marié deux fois, en premières noces avec Marie de Gamon, et en deuxièmes noces, en 1825, avec Laure de Vaublanc.

Ce bibliophile avait su réunir une importante bibliothèque, remarquable par le choix des volumes et la rareté des éditions, bibliothèque qui fut dispersée à sa mort.

L'ex-libris ici reproduit, gravé à Rome, ne présente malheureusement ni blason, ni date, ni inscription permettant de le donner avec certitude à cet amateur et je le reproduis ici en émettant un doute sur sa véritable identification.

DE ROYRAND DU VILLARD.

ARMES : *d'azur à la croix d'argent chargée de cinq coquilles de gueules, alias de sable.*

Famille noble du Velay qui posséda pendant plusieurs siècles la baronnie du Villard, paroisse de Sainte-Sigolène, et fut maintenue dans sa noblesse en 1669.

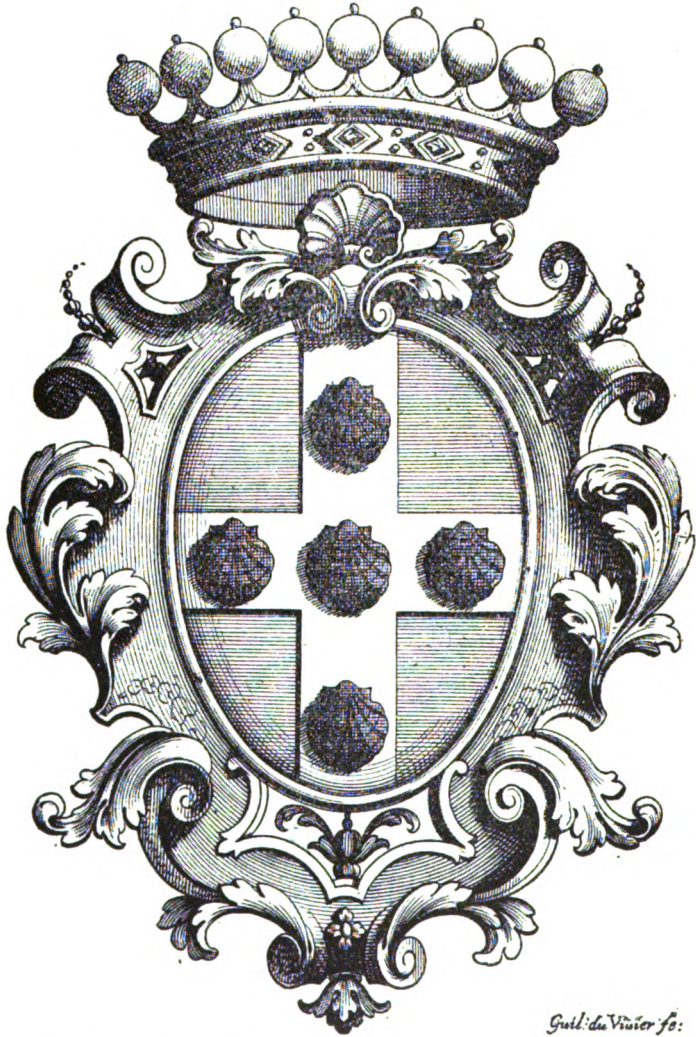


Il existe aux armes de cette famille un fer et un ex-libris tous deux reproduits ici. Si l'attribution est rationnelle pour le fer de reliure relevé sur un volume trouvé dans le pays (cabinet de M. Grellet de la Deyte), je fais toutes réserves pour l'ex-libris qui, à mon avis, est une gravure trop importante pour avoir appartenu à une famille

habitant la campagne et n'ayant pas produit de personnages marquants; les de Harville des Ursins, auxquels on l'a sou-

vent donné, me semblent plus qualifiés pour l'avoir possédé.

Si je me trompe et si les Royrand en sont bien propriétaires, les



Guil: du Visier f.

deux pièces doivent avoir appartenu à Jacques de Royrand, seigneur du Villard, dont le père, Claude, avait épousé sa cousine germaine Clauda de Royrand, qui posséda la baronnie du Villard

de 1620 à 1680, date de sa mort, et qui avait épousé le 12 août 1619 Marguerite Pieyres, fille de Balthazar et de Marguerite d'Orvy, dont il n'eut que trois filles dont l'aînée Claudine porta le Villard dans la famille de la Gruterie de Maisonsseulle.

DES ROYS.

ARMES : d'or à la bande de gueules chargée de 3 étoiles d'argent.

Famille originaire du lieu des Roys, paroisse du Brignon, où elle est connue dès le ^{xii}e siècle et qui a formé plusieurs branches : une restée dans le pays s'est éteinte dans les Colin, une autre fixée en Auvergne au château d'Echandelys, par alliance avec les de Bourdelles, est encore représentée.

Le marquis des Roys d'Echandelys se sert d'un petit ex-libris à ses armes; l'écu ovale entouré de la devise : *Astra viam monstrant regibus*, est sommé d'une couronne de marquis; légende sur une banderolle : *Bibliothèque du M^e des Roys*.

SAINT-HUBERT (Cercle).

Ce cercle, fondé au Puy le 18 novembre 1837 sous le nom de Cercle de la Ville du Puy, prit plus tard, en 1858, la dénomination de Cercle Saint-Hubert, en souvenir de l'ancienne confrérie des chevaliers de Saint-Hubert, florissante dans la même ville de 1762 à 1789. Il était installé 33, place du Breuil, dans le local actuel du Cercle des officiers.

Composé, comme son illustre prédécesseur, d'aimables *Ponots*, heureux de vivre et de jouir le mieux possible des bonnes choses d'ici-bas, il n'a pas laissé le souvenir d'un groupement où les questions artistiques et littéraires aient tenu une large place. Une bibliothèque lui était cependant annexée, dont les livres, marqués de son ex-libris, furent vendus en 1880, date de sa dissolution.

Cette pièce, composée d'un encadrement à rocailles sur lequel se détachent deux consoles supportant des attributs agricoles, allusion probable au but primitif de la fondation du Cercle, est surmontée du blason de la ville du Puy tenu par deux anges ailés et drapés.

(Sur le lithographe Champagnac, voir l'article Payan-Dumoulin).



SÉMINAIRE DU PUY.

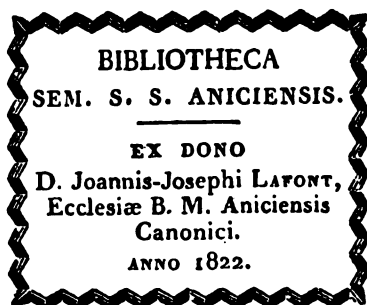
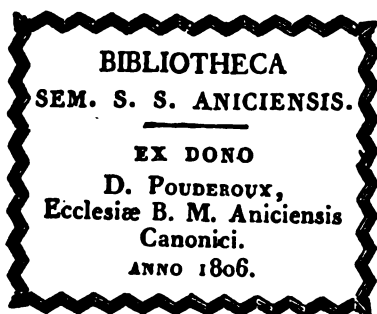
Le séminaire du Puy, dont le premier projet d'établissement date de l'épiscopat de Mgr de Maupas en 1644, fut fondé par M. Olier, curé de Saint-Sulpice, et eut pour premier supérieur M. de Lantages. Installé d'abord provisoirement dans une maison appartenant à Hugues Pradier d'Agrain, il fut plus tard transféré dans la collégiale de Saint-Georges.

En 1789, sa bibliothèque, qui comprenait 1.035 volumes marqués d'une modeste étiquette portant le nom de l'établissement, fut dispersée.



Au début du XIX^e siècle, à la réorganisation du culte et des édifices culturels, différents ecclésiastiques contribuèrent à recon-

stituer l'ancien fonds perdu, tels les chanoines Jean-Antoine Poudroux et Jean-Joseph Lafont, l'abbé Jacques Dautre, curé de



Saint-Georges, l'abbé Arnaud, curé de Craponne. En reconnaissance de ces libéralités, des étiquettes au nom des donateurs furent collées sur les ouvrages de cette provenance ; encadrées d'un filet typographique en bâtons rompus, ces marques se ressemblent toutes : deux seulement sont reproduites ici.

Plus tard, pendant le cours du siècle, ce dépôt, enrichi encore de legs nombreux, des livres de l'abbé Augustin Peala entre autres, était devenu important en ouvrages rares et en documents locaux. Il comprenait au bas mot 20.000 volumes.

La loi de séparation, dont un des moindres résultats fut de ruiner tant de riches bibliothèques françaises, en rend pour le moment et jusqu'à la dispersion prochaine l'abord inaccessible aux chercheurs.

JUST DE SERRES, évêque du Puy.

ARMES : écartelé : au 1 et 4 de gueules à un dextrochère d'argent armé d'une épée de même garnie d'or mouvant du flanc dextre de l'écu et

d'un senestrochère tenant une crosse d'or mouvant du flanc senestre, à la bordure engrêlée d'or (évêché du Puy et comté de Velay); au 2, d'or au lion de sable (Saussac); au 3, d'argent au chevron d'azur chargé de 3 étoiles d'or et accompagné de 3 trèfles de sinople (Serres).

Famille du Vivarais, originaire de Villeneuve-du-Berg, dont un rameau s'établit à Annonay à la fin du xvi^e siècle en la personne de Charles de Serres, lieutenant civil et criminel au bailliage de Vivarais, annobli en 1612, frère de Jacques de Serres, évêque du Puy.

Fer de Just de Serres, fils de Charles et d'Isabeau de Fay-Ger-

lande, dont les parents étaient barons de Saussac. Il succéda à son oncle Jacques à l'évêché du Puy en janvier 1621 et fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale le 7 février de cette année. Just de Serres, qui se titrait conseiller du roi, abbé et baron de Montebourg, puis baron d'Arlempdes, fonda le couvent des Capucins de Monistrol, le couvent des religieuses cisterciennes de Montfaucon, composa et publia un *Propre* du diocèse, et mourut au Puy le 21 août 1641.



Le fer ici reproduit se trouve en général sur des dictionnaires ou des livres de classes. Il servit moins comme marque de bibliothèque que comme ex-dono pour les prix qu'offrait chaque année l'évêque aux élèves méritants du collège, comme nous le rappelle Jacmon : *Tragedie fait en la basse-court des peres Jesuites du Puy ce 24 et 25 aoust 1640... Ce fut à la louange de messire Just de Serres, évesque du Puy, qui donna vingt-six grands livres aux escolhers de classe; principalement à ceux qui avoient le mieux composé, lesquels livres il avoit fait venir de Paris, tous dourés avec ses armoiries aux covacles, et lui avoient cousté plus de deux cens livres.*

Il existe au Musée d'art religieux du Puy trois plaques de gravures aux armes écartelées de ce prélat. Aucun tirage ancien n'en a jamais été signalé. Ce sont, à mon avis, des matrices non pas d'ex-libris mais de frontispices de mandements. Les armes y sont les mêmes que sur le fer de reliure avec cette variante que sur deux d'entre elles un des quartiers est occupé par le blason de la mère du prélat, Isabeau de Fay-Gerlande (*d'or à la bande de gueules chargée d'une fouine d'azur*).

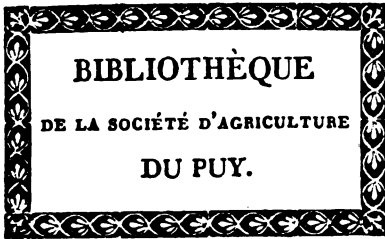
SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU PUY.

Société savante déjà ancienne puisque son origine date du 14 ventôse an VII, époque à laquelle l'administration centrale du département rendit un décret constituant une société libre d'agriculture ; son installation eut lieu le 10 messidor de la même année et son règlement fut imprimé au *Recueil des Actes administratifs* de l'an VIII.

En réalité son existence, mal connue d'ailleurs, fut languissante et muette jusqu'en 1822, date où son titre fut modifié et devint le suivant définitif : « Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy », en même temps qu'une nouvelle décision préfectorale autorisait son nouveau règlement. La direction du Musée nouvellement fondé lui fut confiée en 1825 et l'année suivante parut le premier volume de ses Annales.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, ce groupement, qui a compté parmi ses membres tout ce que le département de la Haute-Loire a produit de notabilités dans les sciences et les lettres, n'a cessé de manifester sa vitalité par une série de publications archéologiques, scientifiques et agricoles qui forment aujourd'hui pour les historiens du Velay la mine la plus abondante de documents de toutes natures.

En fait de marque de livres, elle n'a possédé qu'une modeste étiquette, qui ne se rencontre même que sur une petite partie des nombreux volumes constituant sa bibliothèque.



SONYER DULAC.

ARMES ANCIENNES : *d'argent au chevron de gueules accompagné en pointe d'un peuplier de sinople issant d'une terrasse de même ; au chef de gueules chargé de 3 étoiles d'or.*

ARMES RÉCENTES : *d'argent à un arbre de sinople accompagné de 3 trèfles de même.*

Cette famille, dont le nom s'est orthographié suivant les époques Saulnier, Saunier, Sonyer Dulac, Dulac de la Tour, est la plus intéressante du Velay par le nombre de ses ex-libris : elle a été étudiée déjà par MM. Poidebard, Baudrier et Galle que l'ont admise comme forézienne à cause des diverses charges occupées dans cette province par plusieurs de ses membres. J'en reprends l'étude ici en complétant le nombre des pièces décrites et en ajoutant le plus possible de détails biographiques.

Les Saunier sont originaires du Vivarais, non pas d'Andance, comme le dit M. de la Tour-Varan, mais de la paroisse voisine Saint-Désirat et du lieu même de Saunier, propriété qui resta d'ailleurs dans leur famille plusieurs siècles après leur départ et ne fut vendue qu'en 1811.

I. Le premier dont on rencontre le nom à Saint-Didier-en-Velay semble être Alexandre Saunier qui en 1615 était veuf en secondes noces de dame Françoise Barry. Il fut le père de :

II. Claude Saunier, maître chirurgien et apothicaire juré de la ville de Saint-Didier, lieutenant du premier chirurgien du roi, qui acheta en 1674 le domaine de Chanteloubc, testa le 9 août 1694 et mourut le 15 août de la même année. De son mariage avec Catherine Chavanon il eut :

1° Jean-Claude, dit Chanteloubc, cité comme élève du collège du Puy en 1680, prêtre de l'église de Saint-Didier ; 2° Claude-François-Octave, né le 28 novembre 1675, mort le 7 mars 1724 ; 3° Catherine, épouse d'Antoine Allouès de Lafayette ; 4° et 5° Jean-Baptiste et Jean-François, qui firent tous les deux souche de descendants, le premier en formant la branche aînée des *Sonyer*, le second, la branche cadette des *Sonyer Dulac*.

Branche aînée. — III. Jean-Baptiste Sonyer, né en 1658, reçu docteur en médecine à Avignon le 2 novembre 1692, médecin à Saint-Didier, conseiller du roi et maire perpétuel de cette ville,

mourut âgé de 72 ans le 19 avril 1730. Il avait épousé le 16 avril 1693 Charlotte Sonthonas, fille de Pierre, médecin à Lyon, laquelle mourut le 24 novembre 1731. Ils eurent comme enfants : 1° Catherine, née le 28 novembre 1696, morte sans alliance ; 2° Marie-Anne, née le 25 décembre 1698, religieuse de Saint-Augustin ; 3° François qui suit.

IV. François Sonyer, né le 18 mai 1697, fut avocat en parlement en 1723, juge de la ville d'Aurec le 28 août 1728, juge de la ville de Saint-Didier, directeur de l'hôpital de cette ville, juge de la baronnie de Cornillon le 2 janvier 1734. Il épousa le 28 août 1728 sa cousine germaine Marguerite Sonyer Dulac, fille de Jean-François et de Catherine Laurencon, dont il eut au moins neuf enfants. Dans son testament, daté du 26 septembre 1747, François Sonyer demande pardon à Dieu d'avoir épousé une de ses parentes et attribue à cette consanguinité les chagrins qui attristèrent sa vie par les morts successives de sa femme décédée à 36 ans le 28 août 1747 et de la plupart de ses enfants qui sur neuf se trouvent réduits à deux. Il ne mourut que 20 ans plus tard, le 24 juillet 1761. Les deux enfants qui lui survécurent furent : 1° Marie-Claire, épouse de Jean-Antoine Tavernier, morte en 1761 ; 2° Jean-François-Marcellin qui suit.

V. Jean-François-Marcellin Sonyer, né le 15 avril 1747, avocat en parlement, capitaine châtelain et juge ordinaire civil et criminel de la ville et château de Saint-Didier le 30 novembre 1773, épousa Pierre-Élisabeth Baron de Canson dont il eut : un fils mort jeune et trois filles : Marie-Anne-Denise-Augustine, née le 3 septembre 1777, qui épousa le 16 juin 1795 Charles-Louis Duret, et le 21 février 1797 son cousin Hector Sonyer ; Sophie-Élisabeth morte jeune ; Catherine-Claire Barthélemie, née le 15 septembre 1774, mariée le 10 mars 1793 à Gabriel-Joseph Celle-Dubie.

Telle fut la branche aînée des Sonyer. Aucune des marques de bibliothèques ci-dessous décrites ne lui a appartenu. C'est dans la branche qui suit que nous allons trouver des bibliophiles.

Branche cadette. — III. Le second fils de Claude, Jean-François Sonyer, prit le nom de Dulac pour différencier sa branche de celle de son frère. Né en 1670, docteur en médecine à Saint-Didier, il épousa en 1707 Catherine de Laurencon, fille de Pierre et de



**Ex Lib. D. SONYER
DULAC**

exerça à Saint-Didier d'abord, puis à Saint-Étienne où il fut médecin de l'hôpital et mêlé, ainsi que son frère Jean-Baptiste en 1765 à une affaire de captation d'héritage sur laquelle existent diverses pièces de procédure imprimées. C'est lui qui acheta le 3 mai 1773 de dame Catherine de Montel, veuve de Gilbert de Pinhac, et de dame Madeleine de Pinhac épouse de Joseph-Étienne de Bronac, la terre et seigneurie de la Tour-des-Sauvages, près Aurec, où on le trouve établi en 1778. Plus tard en 1792, il est installé comme médecin à Monistrol, et meurt âgé de 72 ans le 12 novembre 1798. Il avait épousé le 8 septem-

Marguerite Tardy de Montravel, et mourut à 79 ans le 11 juillet 1749. Il eut au moins onze enfants dont quatre seulement nous intéressent : 1° Marguerite, née le 4 décembre 1710, mariée à son cousin François Sonyer ; 2°, 3° et 4° Denis-Augustin, Pierre-Raphaël et Jean-Baptiste, tous trois bibliophiles et possesseurs d'ex-libris.

IV. Denis-Augustin Sonyer Dulac, né à Saint-Didier le 18 août 1726, docteur en médecine,



**Ex Lib. D. SONYER
DULAC DOCT. MED.**

bre 1761 Marie-Jeanne Gonin de Lurieu, fille de Jean-Baptiste et de Benoîte Chovon, dont il n'eut pas d'enfants.

Denis Augustin, qui avait hérité de son père de 50.000 écus de biens et dont la femme avait eu 30.000 livres de dot, vendit peu de temps avant sa mort la totalité de ses biens à son neveu Hector.

Il est l'auteur d'une *thèse de médecine* datée de 1747 et de diverses *Observations médicales*, parues dans le *Journal de médecine* de Vandermonde en 1777.

M. de la Tour-Varan dit qu'il fut un acharné collectionneur de livres et que sa bibliothèque comprenait 15.000 volumes. Son ex-libris est cependant assez rare; on en trouve, il est vrai, beaucoup d'exemplaires mutilés.

Est-ce à lui, à un de ses frères ou à son père qu'a appartenu la première pièce ici reproduite, ne portant que le nom de famille? Il est assez difficile de se prononcer.

IV. Pierre-Raphaël Sonyer Dulac, né à Saint-Didier le

22 avril 1730, docteur en théologie, prieur de Saint-Pal-de-Mons en 1756 (prieuré dont le revenu était de 720 métans de blé), curé et archiprêtre de l'église Notre-Dame à Saint-Etienne le 5 mars 1763, prêta serment à la constitution civile du clergé, ne revint pas à son poste après la révolution, renonça aux ordres, se maria et finit ses jours à Aurec où il s'était retiré.

Pierre-Raphael a utilisé comme ex-libris la même planche que son frère Denis-Augustin en y ajoutant



tant son titre clérical.

IV. Jean-Baptiste Sonyer-Dulac, né à Saint-Didier le 16 mai



1728, conseiller du roi, avocat à Saint-Etienne jusqu'en 1759, puis avocat du roi au bailliage de Montbrison, épousa dans cette dernière ville en 1760 Françoise Tizon des Arnaud et mourut à Saint-Etienne accablé d'infirmités le 2 avril 1792, laissant deux enfants : 1° Jeanne-Marie, mariée le 26 juillet 1791 à Marie - Joseph - Valentin Boudinhon, homme de loi, qui fut juge de paix au Puy en 1820, fils de Dominique-François et de Jeanne-Marie Dubois, et frère du général Waldeck Boudi-

nhon ; 2° Hector, qui suivra.

Jean-Baptiste Sonnyer Dulac fut un avocat et un jurisconsulte distingué et signa un grand nombre de factums et de consultations de l'époque. Il est de plus l'auteur des ouvrages suivants : *Procédure criminelle imaginée par le sieur Dulac, avocat du roi, s. ind. (1764), in-4°* ; *Observation sur l'état ancien et actuel des tribunaux de justice de la province de Fo-*



rez, sur les grands hommes de ce pays... etc. Paris, Soc. typ. 1781, in-8°; *Les fiefs du Forez*, d'après le manuscrit inédit de M. Sonjer Dulac, premier avocat du roi... avec notes, carte et une table raisonnée des noms de lieux et de personnes jointe audit recueil par M. P. d'Assier de Valenche... Lyon, Perrin, 1858, in-8° (tiré à 125 ex.).

Ennobli par sa charge au bailliage de Montbrison, Jean-Baptiste abandonna les armes de sa famille et en prit de nouvelles qui figurent sur son ex-libris. Celui-ci est fort commun et c'est son propriétaire et non De-





nis-Augustin qui, à mon avis, réunit le nombre énorme de volumes dont parle M. de la Tour-Varan.

V. Hector Sonyer Dulac, seigneur de la Tour des Sauvages, terre qui lui venait de son oncle, naquit à Montbrison vers 1773, fut d'abord officier de dragons, puis, retiré dans son château de la Tour à Aurec, devint membre du Conseil général de la Haute-Loire, et membre correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. Marié deux fois : 1° le 21 février 1797 à sa cousine Augustine Sonyer, fille de Jean-François et d'Elisabeth Baron de Canson : 2° à une demoiselle du Fornel de Saint-Didier, il n'eut que deux enfants : un fils mort jeune et une fille Fanelie qui épousa un employé de l'octroi de Lyon. Complètement ruiné par les prodigalités de toutes sortes qui l'avaient rendu célèbre dans la région, Hector Dulac mourut à Lyon en 1826.

Il est l'auteur d'un *Précis historique et statistique du département de la Loire. Au Puy, Lacombe, 1807, 2 parties* ; et



d'une *Histoire du département de la Haute-Loire (Velai). Canton du Puy. Au Puy, Lacombe, 1813.*

Ces ouvrages passent pour n'être que la réunion des documents laissés par son père Jean-Baptiste. Hector avait fait cependant

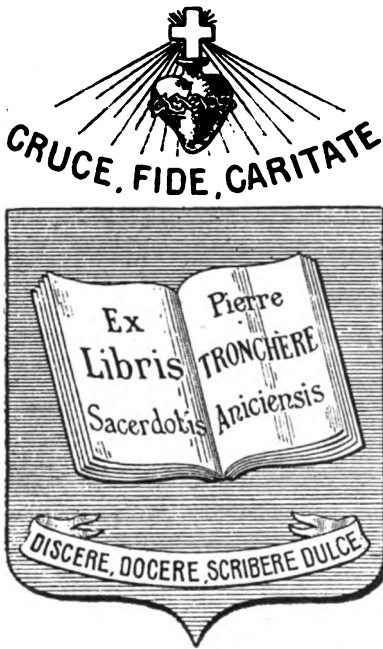


des recherches personnelles comme le prouve un dossier déposé à la Bibliothèque de Saint-Etienne (fonds Chaleyser).

Ses ex-libris ont été nombreux et variés, les uns aux armes anciennes de sa famille, les autres à celles de son père; les mêmes planches, il est vrai, ont servi pour plusieurs variantes qui ne diffèrent souvent que par la légende ou l'encadrement. Ils sont signés J. O., initialonyme d'un graveur dont je n'ai pu découvrir le nom.

La bibliothèque d'Hector Dulac et en même temps celles de ses oncles et de ses ancêtres furent vendues au bouquiniste Celse, de Saint-Etienne. M. de la Tour-Varan évalue le tout à 60.000 volumes.



TRONCHÈRE.

Ex-libris de M. l'abbé Pierre Tronchère, né à Salzuit le 27 septembre 1858, ordonné prêtre le 7 juillet 1884, successivement vicaire à Saint-Hilaire (1884) et à Saint-Georges-d'Aurac (1887), curé de Chambezou (1893), de Chavagnac (1902), actuellement doyen de Fay-le-Froid depuis 1911, connu comme archéologue par ses intéressantes études sur les monuments préhistoriques et les ossements fossiles de Chambezou, comme historien local par son *Histoire de Notre-Dame de Salzuit*, 1908, et comme théologien par ses importants travaux sur les Miracles.

VALLADIER (André).

ARMES : *d'azur au sautoir d'argent cantonné de 4 roses tigées et feuillées au naturel.*

Fer d'André Valladier, né en 1570 à Saint-Pal-en-Chalencon, d'une ancienne famille bourgeoise de cette ville, qui, après ses études faites au collège de Billom, fut prieur de Pontempeyrat, entra ensuite dans la C^{ie} de Jésus et professa huit ans les belles-lettres à Avignon, puis séjourna successivement à Lyon, Moulins et Dijon, villes où commença à se répandre sa réputation de prédicateur. Nommé par Henri IV historiographe de son règne, il eut à propos de ce titre des démêlés avec ses supérieurs et après de nombreuses démarches parvint en juillet 1608 à se faire relever de ses vœux et à quitter la C^{ie} de Jésus. « Il était, dit L'Estoile, vicaire général du cardinal de Givry en l'évêché de Metz sans lequel lorsque les Jésuites le chassèrent de leur compagnie il s'allait rendre huguenot. Mais ledit cardinal fit tant envers

le pape qu'il l'absolut de ses vœux, ce qui lui en fit passer l'envie, et n'ont eu depuis les huguenots un plus grand adversaire ».



Abbé de Saint-Arnould de Metz, il fit profession de la règle de Saint - Benoît à N.-D. du Puy le 29 avril 1615, mais ne put jouir en paix de son abbaye qu'après de longues querelles dont il a pris soin de nous donner lui-même le copieux détail dans les préfaces de certaines de ses œuvres, et

mourut à Metz le 13 août 1633.

Historien et prédicateur estimé, Valladier est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'histoire et de sermonaires.

Son fer a été reproduit dans le travail de M. Benoît : *Les bibliophiles, les collectionneurs et les bibliothèques de monastères des Trois-Évêchés. Nancy-Bruxelles, 1884, in-8°.*

DU VERDIER.

ARMES : d'azur à 3 pals d'argent, celui du milieu chargé de 3 mouchetures d'hermine, au chef cousu de gueules chargé de 3 étoiles d'or.

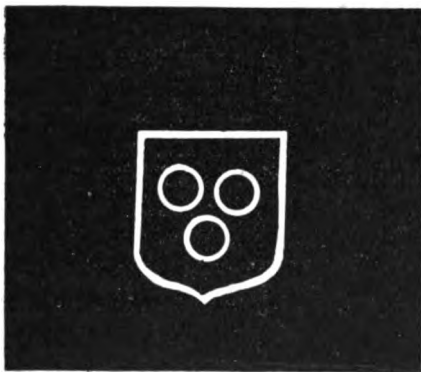
Il existe un fer à ces armes ayant appartenu à Antoine du Verdier, le célèbre bibliographe, né le 11 novembre 1544 à Saint-Bonnet-le-Château ou à Montbrison, mort à Duerne le

25 septembre 1600, personnage notoire qui intéresse la Haute-Loire à cause de son fief et de son château de Valprivas.

Cette marque de reliure est très rare. Le plus souvent, en effet, du Verdier ne marquait ses livres que d'inscriptions manuscrites reproduisant le nom de son château ou ses devises favorites. Un certain nombre d'ouvrages lui ayant appartenu existaient dans l'ancienne bibliothèque du Petit Séminaire de Monistrol.

DE VERGEZAC.

ARMES : *d'or à trois annelets d'azur.*



Fort ancienne maison noble du Velay dont les membres ont joué un certain rôle dans l'histoire locale.

On trouve quelquefois dans notre région des ouvrages datés du xviii^e siècle et qui sur une reliure très simple en veau portent frappées sur les plats d'un côté des armes qui sont : « *de... ce 3 annelets de....* » et de l'autre les *armes de France*.

Ces volumes ont-ils appartenu à un Vergezac ? C'est possible mais très douteux. Il n'est pas certain que cette famille existât encore au début du xviii^e siècle et de plus la présence des armes de France est difficile à expliquer.

VERNIÈRE (Antoine).

ARMES : *d'or à une montagne de six coupeaux de sable surmontée d'une croix d'argent (Sinet de Genuyt ?) ; party de gueules à un huchet d'or, au chef cousu de sable chargé de 3 étoiles d'argent (Dorlhac).*

Ex-libris de Jacques-Antoine Vernière, fils de Jacques et de Marguerite-Lucie Dorlhac, né à Saint-Germain-Lembron le 28 mai 1841, licencié en droit en 1863, contrôleur des contribu-

tions directes à Bédarieu, Béziers, Le Puy et Brioude, démissionnaire en 1884, inscrit au barreau de Brioude, mort à Menetrol près Riom le 25 déc. 1906. Il avait épousé le 15 avril 1873 Marie-Agathe Palle d'où une fille Gabrielle, mariée au Dr Émile Roux, de Saint-Nectaire.



Membre et ancien président de l'Académie de Clermont, membre de l'Académie de Lyon, des Sociétés agricoles et académiques du Puy, et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes, Antoine Vernière est l'auteur d'une nombreuse série d'ouvrages et de brochures estimés concernant l'archéologie et l'histoire de l'Auvergne et du Velay.

Son ex-libris exécuté dans les dernières années de sa vie n'a été que peu utilisé.

On lui doit notamment l'édition du *Journal de Voyage* de dom Jacques Boyer (1886), les *Courses de Mandrin dans l'Auvergne, le Velay et le Forez* (1889), le *Voyage à Brioude en 1710 d'Alain Desprez*, la *Construction de l'église de Brioude* [1259] (1890), les *Voyageurs et les Naturalistes dans l'Auvergne et le Velay* (1899), les *Botanistes dans l'Auvergne et le Velay* (1901), travaux consciencieux qui révèlent une connaissance approfondie des moindres détails des fastes provinciaux du Plateau Central.

DE VÈZE, chanoine de Brioude.

ARMES : d'or au coq de gueules (édit. de 1696).

Famille d'ancienne bourgeoisie puis de petite noblesse de Brioude.

Inscription en lettres dorées utilisée par Julien de Vèze, né en 1665, prieur de la Trinité le 23 août 1710, puis nommé chanoine-comte théologal du chapitre de Brioude, fonction

I. DE VÈZE.
COMTE. ET. THÉOLOGAL.*

dont les titulaires n'étaient astreints aux preuves de noblesse que du côté paternel, mort à Brioude âgé de 67 ans le 20 décembre 1732 et enterré dans l'église des religieuses de N.-D. de la même ville.

Par son testament daté du 1^{er} janvier 1728, ce chanoine donna sa bibliothèque aux Capucins de Brioude à la condition qu'elle soit publique. « *Je veux que mes livres soient mis, avec les armoires où ils sont présentement, dans une chambre que les Révérends Pères Capucins voudront bien destiner (à cet usage), qu'il y ait deux serrures à la porte de la chambre et à chaque armoire, qu'une clef soit au pouvoir de mes successeurs (les chanoines théologaux), une autre au pouvoir des Pères Capucins. Pour qu'on puisse se servir de ladite chambre il y sera mis une table convenable et quelques chaises.* » Ces conditions ne furent pas exécutées et la bibliothèque fut dispersée.

Les livres de Julien de Vèze, dont plusieurs exemplaires existent encore à Brioude, sont reliés en veau ou en basane et portent, frappée sur le premier plat en caractères mobiles, l'inscription ici reproduite, qui, quoique différente des fers à dorer ordinaires, méritait d'être signalée, ne fut-ce que pour rappeler le nom du bon chanoine qui tenta le premier de créer à Brioude une bibliothèque publique.



DE VINOLS ET DE LAVAL.

ARMES : *d'or au cep de vigne de sinople, au chef de gueules chargé de 3 coquilles d'or (Vinols).*

ACCOLÉ : *d'azur au lion d'argent (Laval).*

La maison de Vinols, de noblesse ancienne, a pour auteur Jean de Vinols, écuyer, maître d'hôtel de Jean, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, vivant en 1485. Originaire du Forez, elle s'établit en Velay en la personne de François de Vinols, qui épousa le 31 janvier 1599 Gabrielle de Bardon.

Ex-libris (hors-texte) et fer de Marthe de Laval, fille de Louis de Laval, vicomte de Beaufort, baron d'Arlempdes, lieutenant général au sénéchal du Puy, et de Françoise-Hyacinthe Bonnefoux. Elle épousa le 30 avril 1762 Noel-Raymond de Vinols, écuyer, sei-

gneur du Bouchet, de la Chomette, du Vernet et autres lieux, fils de Charles et de Madeleine de Montarcher.

Marthe de Laval, fixée à Craponne par son mariage, y mourut très âgée en 1819. Son fils unique, Caprais-Hippolyte, arrêté après la prise de Lyon et condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire, fut fusillé dans la plaine des Brotteaux : de sa femme, Agathe Amarithonde Montfleury, il laissait



deux fils.

La bibliothèque de Marthe de Laval et de son mari comprenait

une riche collection d'ouvrages à gravures du xviii^e siècle, entre autres « Le monument du costume » de Restif de la Bretonne, « Les quatre heures de la toilette des dames »..., etc. Ce riche cabinet périt à peu près complètement sous la Révolution qui transforma l'hôtel de Vinols à Craponne en maison commune.

Le matrice sur cuivre de l'ex-libris se trouve aujourd'hui chez le baron François de Vinols, arrière petit-fils des possesseurs.

De Vinols et de Châteauneuf-Randon. — Fer de Gabriel-



Jules, baron de Vinols de Montfleury, fils de Raymond-Marie-Noël - Hippolyte et de Gabrielle-Zulime de la Colombe de la Chapelle, petit-fils d'Hippolyte fusillé à Lyon. Né à Craponne le 30 juin 1820, président de la Société d'agriculture du Puy, conseiller général de la Haute-Loire, maire de Coubon, député

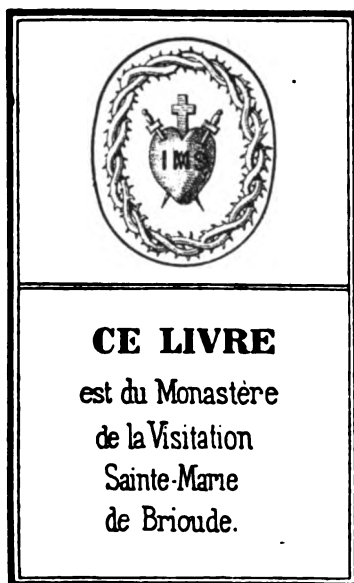
à l'Assemblée nationale en 1871, auteur de plusieurs publications politiques et de monographies locales, mort au Puy le 1^{er} avril 1901. Il avait épousé en 1851 Honorée-Mathilde de Châteauneuf-Randon du Tournel, dont les armes (*d'or à 3 pals d'azur au chef de gueules*) sont accolées aux siennes sur son fer. De ce mariage sont nés quatre enfants, dont : le baron François de Vinols, érudit et amateur éclairé comme ses ancêtres, prématurément décédé à Paris (mai 1913), sans postérité.

VISITATION DE BRIOUDE.

ARMES : (d'après Fournier-Latouraille) : *d'or à un cœur de gueules surmonté d'une croix de sable au pied fiché dans l'oreille, chargé d'un chiffre de Jésus-Maria d'or, percé de deux flèches d'or empennées d'argent en sautoir : le tout enfermé dans une couronne d'épines de sinople ensanglantée de gueules.*

L'ordre de la Visitation, fondé au début du ^{xvii}^e siècle par Jeanne-Françoise Fremiot, dame de Chantal, reçut ses règles et une organisation régulière de Saint François de Sales, évêque de Genève ; c'est lui-même qui lui donna les armes ci-dessus décrites, qui ne sont pas particulières à la maison de Brioude.

Ex-libris ancien, dont il existe plusieurs variantes, de la bibliothèque de la Visitation de Brioude avant 1789. Cette maison fut installée en 1652, les chanoines-comtes ayant autorisé cette fon-



dition à la condition que les nouvelles religieuses reconnaissent leur juridiction et accepteraient certaines charges supportées également par les autres ordres de la ville.

Obligées par la Révolution d'abandonner leur couvent, les Visi-

tandines revinrent plus tard dans la même ville, mais leur ancienne maison était occupée par l'hôpital et elles s'installèrent dans l'ancien couvent des Capucins où elles sont encore. C'est dans le cours du xix^e siècle qu'elles firent exécuter la seconde marque de bibliothèque reproduite ici.

PAUL OLIVIER.

LETTRES INÉDITES DU SCULPTEUR PIERRE JULIEN

A

DOMINIQUE BRUNEL, AU PUY

Dans l'intéressant volume qu'il a consacré à Pierre Julien, M. l'abbé Adrien Pascal nous a fait connaître l'amour que ce célèbre sculpteur portait à son pays natal, amour qui se traduisit, au moment de la Révolution, par le désir d'y posséder une propriété rurale. Lorsque M. Pascal entreprit ses recherches sur Julien, il vint me prier de lui communiquer les renseignements que je possédais sur cet artiste. Malheureusement il me fut impossible, à ce moment, de mettre la main sur les copies des lettres du sculpteur à son vieil ami Claude-Antoine-Dominique Brunel (1). Ces temps derniers, j'ai remis la main sur mon dossier et je suis heureux de fournir un supplément inédit à la biographie du berger de St-Paulien.

Vers 1859, je me rendis dans cette ville pour y relever, dans les registres de catholicité, l'acte de baptême de Pierre Julien. A mon retour au Puy, je fus rendre visite à M. Augier, petit-fils de Brunel, pour lui demander de me faire connaître tout ce qu'il pourrait posséder sur les rapports de Julien avec son grand-père.

(1) Claude-Antoine-Dominique Brunel, né le 3 janvier 1755, fils de Jean-Christophe Brunel, marchand, et de Françoise Reynaud, fut tour à tour minéralogiste, antiquaire, sculpteur, architecte et féodiste. Il embrassa avec ardeur les idées révolutionnaires et fut le principal organisateur et décorateur des fêtes populaires qui eurent lieu au Puy. Il mourut, dans cette ville, le 3 novembre 1843. Il était le grand-père de Casimir Augier, l'auteur, entre autres, de *Aux hommes utiles, aux savants, aux hommes de guerre de la Haute-Loire*, Le Puy, 1846, in-8° de 40 pages.

M. Augier était riche en documents de toute sorte et même en maquettes de Julien. Il me communiqua des lettres, les copia sur les originaux et la collation en fut faite. A défaut des originaux, dont le sort est inconnu, les copies sont précieuses à recueillir, et je m'empresse de les publier.

PAUL LE BLANC.

Paris, le 12 novembre 1789.

Malgré mon activité à chercher ce que vous me demandez, mon bon amy, relativement aux desseins, plans et coupes d'escaliers que vous voulez que je vous envoie, je ne puis attendre, pour vous écrire, le temps qu'il faut pour trouver tous ces objets; M^r Dejoux (1) à qui j'ay communiqué vôtre lettre, s'en occupe de son côté autant que moy du mien, il connoit beaucoup plus d'architectes que moy, et par ce moyen vôtre commission sera plus promptement exécutée, suivant sa possibilité.

Je viens d'écrire à M. Dejouis (2), et je l'ay prié d'expédier à ma sœur 150 l., lorsqu'il aura reçu une lettre d'elle qui luy en fasse la demende, il me doit plus que ça ainsi elle ne risque pas un refus.

Vous devez vous ressouvenir, mon cher amy, que je vous demandois dans ma dernière, votre secours a l'acha d'un petit bien dans nos cantons, que j'espérois la rentrée d'une quinsaine de mille livres; voici l'instant bientôt de pouvoir s'en occuper par la vente des biens Eclésiastiques, qui comme vous devez sçavoir, la nation s'en est rendue maitresse; je pourrois en deux ou trois paiements, en acheter un de quarante a cinquante mille livres, je pourrois faire le premier de ces paiements, de trente mille livres et les deux autres, un an ou deux après l'un de l'autre; s'il étoit besoin de ma présence, vous voudriez bien me le faire sçavoir, vous me verriez voler avec empressement auprès de vous, tant pour le plaisir de vous revoir et de vous embrasser, que pour mon intérêt personnel; déignez faire les recherches nécessaires pour procurer la tranquillité à votre meilleur amy. Il n'y a qu'un peu de bien fond qui puisse me tranquiliser pour le restant du peu de vie que j'ay encore à passer dans ce monde. Vous voudrez bien observer, mon bon amy, que tous cecy soit sous le plus grand secret, que ce ne soit que de vous à moy.

(2) Claude Dejoux, sculpteur, né à Varlans près Arbois (Jura), en 1731, mort à Paris le 18 octobre 1816.

(2) Jean-Marie de Lafont, baron de Juys, successivement procureur du Roi au bureau des finances de Lyon, subdélégué de l'Intendant du Lyonnais et l'un des administrateurs de l'Ecole royale gratuite de dessin de ladite ville (1751-1781).

Adieu, mon amy, je n'entreprends pas de vous donner de nouvelles des affaires présentes, vous les sçavez presque aussitôt que moy.

J'oublois de vous dire, que je parlay de vous, à M. Bonnet de Chabanol (1), il me demanda quel étoit votre état actuel, je luy dis que vous éliez phéodiste, il me répondit alors que de retour chez luy, il pouroit luy ou son père, vous occuper souvent, et même de vous le marquer.

M^r Dejoux, senssible à votre souvenir, se joint à moy pour vous dire bien de choses agréables. Vous voudrez bien pour moy dire à toute votre chère famille combien je luy suis attaché, de même qu'à ma pauvre sœur que j'embrasse tendrement, vous obligerez votre serviteur et amy

JULIEN.

Paris, le 27 juillet 1790.

Mon bon et sincère amy

Je vois avec bien de la peine, que je vous cause bien d'embara dans un tems où vos momens deviennent précieux pour le bien publique, mais à qui m'adresserai-je qui prene si bien mes intérêts, tel que vous le faites; aussi bien y suis-je de la plus vive sensibilité, je vous le prouveray en tout ce qui sera en mon pouvoir.

Les assignats ou les billets de caisse d'escompte que j'ai à Lyon m'embarassent singulièrement pour nous les procurer; j'écrivis il y a huit à dix jours à M. Dejuis à cet effet, ou pour mieux dire, qu'il vous fit passer à vous ou à moi, l'argent que j'ai chez M. M. Bussot et Batevot, croyant effectivement que cette somme ne pouvoit être qu'en espesse, les assignats n'étant pas encore formés; votre lettre me prouvant le contraire, je prendray donc le party de nous les attirer par la voye qui lui donnera le moins d'embaras. S'il vous souvient qu'il me fit l'offre, je veux dire

(1) Dans sa jeunesse, le fils d'Antoine-Joseph Bonnet de Treiches, juge-mage de la sénéchaussée du Puy se faisait appeler Bonnet de Chabanelle. Plus tard, il fut député à la Convention pour le département de la Haute-Loire.

M. Dejuis, dans la lettre qu'il m'écrivit peu de tems avant mon départ du Puy, par laquelle il me marquet qu'il me fairoit passer mes assignats par une voye sure; dapres cela et ce-que vous me dite dans votre derniere qu'il est aussi aisé de faire venir du papier quoique d'un païs éloigné; de prier M^r Dejuis de me les adresser icy, si cela luy est plus commode et cela vous évitera l'embarra de donner au commis de la messagerie le billet que M^r Dejuis exige a juste raison. Je vais luy écrire par ce même courier ou par une occasion qui se présente qui est une personne de sa connoissance pour lui éviter un port de lettre.

Quand à l'affaire de M^r Dupierre (1), mon bon amy, j'y tiendrois beaucoup si ce n'étoit les mauvais chemins qui, comme vous sçavez, sont impraticables, et qu'il me paroît metre trop de mistaire à sa vente, acquisition que je ne voudrois faire qu'en la fissent passer au bureau des hipotèques, ou à toute autre épreuve si ce bureau n'avoit plus lieux par des nouvelles loix, il faudroit en outre trouver un ou deux fermiers pour bien régir ce bien, attendu que je ne pourois le faire régir moi même de longtems, raport aux affaires que j'ay dans ce pais cy. Si ce n'eut été les cachoteries de M. Dupierre jusque auprès de sa famille même à qui notre voyage de Ventressac fut caché, comme vous sçavez, je me serois fait un plaisir senssible de voir icy M^r son fils qui y est venu en députation d'Isaintgeot à ce que M^r Bonnet m'a dit.

Je viens de recevoir un paquet de l'assemblée nationale contenant trois petites brochures, où tous les décrets des biens nationaux sont exprimés; et voicy en particulier ce que *cette respectable assemblée me marque comme instruite de ma soumission*. Vous êtes prié, dans les demandes subsequentes que vous seriez dans le cas de faire, de marquer le département, le district et le territoire de la municipalité où *sont situés les biens, avec la désignation la plus complète possible de ces biens, pour que je l'adresse a M. M. du Comité chargé de l'aliénation des biens nationaux*. Mon plus grand déplaisir en cela est que je ne puis parfaire mon

(1) Louis-Marie-Augustin Liogier, sieur de Pieyres, né le 8 septembre 1743 à Yssingeaux, s'occupa d'abord d'agriculture; juge de paix d'Yssingeaux, en 1791, élu premier suppléant de l'Assemblée législative, président du Conseil général de l'administration de la Haute-Loire, en 1792.

acquisition sur la vente des domaines nationaux, sur ce qui m'est dû chez le roi, il faudrait donc que je renonçasse à Matia (1), Montgirau (2), enfin à toute autre bien de particulier, et je tiendray toujours à ce dernier ; n'importe vous voudrez dans votre première me faire le plaisir de me dire au net ce que l'assemblée nationale me demande qui est de lui marquer le département, le district et le territoire de la municipalité où sont situés, avec la désignation la plus complète possible de ces biens, après quoi j'en instruiray cette honorable assemblée, ainsi quelle me le demande.

Je reviens à M^r Dupierre que s'il ne métoit pas tent de mistaire à sa vente, mes neveux pouroient prendre connoissance de ce bien et voir si l'endroit leur conviendrait pour y faire leur résidence afin de cultiver le domaine, que je crois ne pouroit qu'ameilleurer, devant un jour leur revenir.

Si l'affaire de S^t Polien me réussissoit je crois que je m'entendrois là avec un des deux objets des Jacobins du Puy. Si ma sœur étoit intelligente comme Madame Brunel. feroit auprès de M^r Garon, les démarches requises se trouvant en même puis quelle est à S^t Polien mais non tout se refuse à ma réussite excepter vous qui y allez de tout cœur, je vous reconnois bien là. Je n'ay pas encore put voir M^r Bertrand (3) pour luy faire part de votre lettre ainsi que vous me le dites, je compte y aler demain, adieu mon bon amy, je finis en vous embrassant bien sincèrement et me dis pour la vie votre amy

JULIEN.

Je suis sensible au souvenir de votre aimable famille, elle (mots enlevés) en recevoir autant de ma part :

M^r Dejoux ainsi que moi, vous remercions bien du fromage (4)... toujours oublié de vous en témoigné notre reconnaissance, ce premier est la.... de votre souvenir, il me charge de vous dire un

(1) Mathias, commune d'Espaly-Saint-Marcel.

(2) Montgiraud, commune de Chadrac.

(3) Probablement Mathieu Bertrand, maire du Puy.

(4) Les lacunes proviennent d'une déchirure du papier emportant la fin de quatre lignes du texte.

millon de choses agréab..., moi de votre constente amitié; je dois aler voir M^r Maistre avec... Bonhomme, sans espérer de faire affaire.

Je vous diray en passant que notre fédération fut la plus belle chose possible malgré la pluie, on a jamais vu ni on ne reverra une aussi belle chose, ça n'empêche pas que je ne pense sans séce aux environs du Puy et à nos interessentes promenades.

De Paris, ce 18 décembre 1790.

Je vous diray, mes bons amis, après vous avoir souhaité l'année de quatre-vingt onze, meilleure que celle que nous terminons, qu'il me tarde extraordinairement de me réunir à vous pour passer le reste de notre vie ensemble, ainsi que nous l'avons projeté à mon dernier voyage; mais non, la municipalité du Puy n'est pas assez speditive pour que je croies que cela soit, puis qu'il est vrais quelle n'a encore rien fait savoir ici à ce sujet, à ce qui ma dit le premier commi du bureau de la vente des biens du clergé, que l'on fait ici a force et bien cher, car ils vons presque tous à moitié au dessus de leur stimation, il en est, dit on de même à Bordeaux, il y a des momens que je suis tenté de chercher aux environs de Paris, puisque rien ne se décide au Puy.

Vraisemblablement que vous n'entendez non plus rien dire de Mathia, qui ne sot pas de mon idée, quand à Mongirau il ne faut plus y penser à ce que je m'apperçois dans votre dernière lettre ainsi qu'à S^t Polien. Je tiens singulièrement a un de ces trois objets, je ne renoncerais pas non plus à la Barbaire (1) ou à l'enclos des jacobins, n'importe lequel qui soit des deux, si cette vente se faisoit avant que mes fonds soient employéts a autre chose. ce que je cherche a faire le plutot possible, par la meffiance des assignas, qui tot ou tard nous jouerons quelques mauvais tour, la chose serait infalible s'il y avait une contre révolution, sur quoi nous ne pouvons répondre tant que la constitution ne sera pas faitte, et s'est cette même crainte qui fait que les biens du clergé se vendent si cher.

J'ay depuis quelques jours entendu faire la lecture de deux

(1) La Barbeyre, commune de Polignac.

lettres venant de votre ville qui mon fait grand plaisir par leur bon patriotisme, la dernière principalement qui déclame fort contre le clergé de ce païs la, a l'égard de la prestation du serment civique que, dit on ne veut pas faire, il faut espérer que de force ou de gré on mettra ces MM. a la raison.

Les papiers publiques nous ont instruits du dega que la Loire a fait à Never et à Orléant, Brive n'en a surement pas été exent de même que S^t Sauveur (1), n'importe, j'offre de ce bien cinquante à cinquante cinq mille livres tout frais fait, malgré le risque de la Loire et je dis adieu a tous les autres objéts.

Malgré l'indifférence de MM. Goise et Chabanole, ou plutot leur malhoneteté, je m'interesseraï toujours à ce païs la, ou a une partie de ses habitants desquels vous etes le premier a qui je préne le plus grand intérêt, ainsi qu'a tout ce qui vous concerne, et en cela je ne fais que répondre a votre amitié et attachement pour moy, compliment à part.

Je crois vous avoir marqué de M. de Vobeauvel (2) avoit voulu faire suspendre l'exécution du tombeau de feu M. le marechal Deveau, son père ; elle vient de m'ecrire deux lignes pour que j'y mete la main au plustot ; ainsi je vais m'en occuper au beau tems.

Voilà le mois de janvier qui approche, tems auquel on doit payer aux moines, une partie de leur pension, à cet effet je joins icy la lettre du bon sujet Piengéne, qui comme je vous ai dit plusieurs fois, me devait trois louis et demi argent preté pour s'acheter un lit à son arrivée à Paris. Vous m'avez fait espérer de vous prêter à me faire rentrer cette petite somme, s'il y a de la possibilité ; j'ose vous en prier et en cas de réussite, vous voudriez bien la donner à ma sœur pour subvenir un peu à ses besoins, en attendant que je trouve l'occasion de lui faire passer deux cens livres ; si les assignats ont cour au Puy. cela ne sera pas long ; et je ne le pourrai guiare autrement attendu que quoi que paieasse icy en argent, on ne luy donnerait que du papier, chose arrivée à M. Bonhomme, par un envoit qu'il a fait à son oncle résident à Saugues. Si M. Bertrand partoît bien tot pour Paris, comme il me le fit esperer quelques jours avant son départ pour le Puy, et

(1) Beaurepaire-Saint-Sauveur, commune du Monteil.

(2) Jeanne-Marie-Thérèse Jourda de Vaux, femme du marquis de Vauborel, laquelle avait demandé à Julien de faire le tombeau de son père, le maréchal de Vaux.

qu'il voulut donner à ma sœur ces deux cens livres en argent, je les lui remettois de même à son arrivée icy, mais obligez moy en m'apprenant si les assignats ont cour chez vous.

Je viens d'entendre dire que le prince Condé arrivoit sous peu à Valenciennes, avec une armée de cent mille hommes pour tenter une contre révolution; malgré cela le parisien ne s'en effraye pas; à ce sujet l'on débite aussi que M. Derochenbau est party ce matin pour cette ville, envoyé par la nation. Ainsi, mes amis, nous ne sommes pas encore hors de denger, comme vous voyez.

M. Dejoux et moi, ne perdons pas de vue les dessins que vous désirez, vous savez si bien que nous, que ces choses ne se trouvent pas aussi prontement qu'on le voudroit bien, il me charge d'un millon de choses pour vous, ainsi que moy, qui vous prie d'en faire autant à votre respectable famille. Ma sœur que j'aime tendrement recevra mille compliment de même que toute ma famille, sans oublier le reverend père Hiacinthe que je prie de recevoir mes souhaits au renouvellement de l'année.

Si vous vous voyez M^{rs} Roux et Bertrand, rappez moy s'il vous plait à leur souvenir ainsi qu'à M. Portal (1).

Vous n'entendez surement plus parler de Ventressac (2), il faut y renoncer entièrement.

Donnez moy aussi la satisfaction de me dire si votre recolte en blaid et en vin, a été abondente, comme elle le paroissoit lorsque je suis party.

J'ay été bien charmé d'apprendre que ma sœur avoit une de nos nièces avec elle. De vous a moy, cette même nièce peut compter sur mille écus, si l'on ne diminue pas ma petite fortune.

(1) Il est impossible d'identifier le personnage dont il est ici question, car Claude Portal, maitre menuisier du Puy, eut de son mariage avec Jeanne Cartal trois enfants : Jean-Pierre Portal, ingénieur, Jean-Claude, sculpteur et architecte, et Gaspard, peintre; contemporains de Julien.

(2) Commune de Chamalières.

COURS D'AMOUR ET JEUX FLORAUX

EN VELAY

ESSAI SUR LA POÉSIE VELLAVE DES ORIGINES
AU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE

INTRODUCTION

Dans cette étude présentée le 28 février 1913 aux auditeurs des « Vendredis » de la *Société scientifique et agricole de la Haute-Loire*, nous avons tenté de donner une vue d'ensemble de la poésie vellave, des origines au xvii^e siècle. Aux connaissances déjà acquises nous avons ajouté le résultat de nos recherches personnelles dans le fonds si riche de l'Hôtel-Dieu, avec quelques détails nouveaux sur les poètes de la fin du xvi^e et du début du xvii^e siècles, qui n'avaient pu trouver place dans les limites un peu étroites d'une conférence. Il nous a paru également utile d'y joindre quelques notes indispensables à ceux qui, curieux du passé poétique du Velay, voudront contrôler nos affirmations et prolonger nos investigations dans un domaine peu exploré.

Ce travail n'est certainement ni complet, ni définitif ; mais nous nous estimerions heureux s'il pouvait marquer une étape dans l'histoire générale de la poésie locale.

Qu'on nous excuse d'avoir choisi comme titre : *Cours d'amour et Jeux floraux* ; malgré l'apparence, il répond assez exactement à deux gracieuses institutions : Point n'est besoin, en effet, de se rendre à la cour de la comtesse de Flandre ou à celle de la com-

tesse de Champagne pour rencontrer des troubadours aux sentiments délicats et raffinés. Toulouse n'a pas eu seule le privilège de récompenser les favoris des Muses en leur distribuant des fleurs d'or et d'argent. Non : Le Puy se suffit à soi-même. Sans doute, la légende est venue déformer la vérité historique. Mais la réalité est encore assez belle pour que le Puy s'en enorgueillisse : et l'on nous pardonnera d'avoir éveillé l'antique Muse vellave, si nous avons réussi à exalter le Velay d'aujourd'hui en évoquant la vie d'autrefois dans une de ses plus gracieuses manifestations, dont on a pu dire qu'elle était *la fleur de l'âme d'un peuple* : la Poésie.

I. COURS D'AMOUR.

Dans ses *Récits du moyen âge*, Francisque Mandet, en quelques pages colorées, fait un tableau très vivant d'une cour d'amour qui se serait tenue au Puy en 1265 (1). « La veille de la fête de la Vierge, écrit-il, devait s'ouvrir la cour plénière... La multitude impatiente arrivait de toutes parts. Ce jour là surtout, un double spectacle l'attendait après les offices et le banquet d'usage ; de solennels débats en matière amoureuse allaient s'ouvrir devant le tribunal des dames, et devaient être suivis de jeux de jonglerie et de joûtes poétiques (2) ». « Sur les deux heures environ, ajoutait-il, la noble compagnie se dirigea vers le lieu choisi pour tenir l'audience. C'était le cloître de l'université des clercs » (3).

Puis il nous montre dame Adélaïde de Trainel, vicomtesse de Polignac, s'avancant la première, et prenant place, assistée des deux baronnes d'Allègre et de Mercœur, personnes d'un âge un peu mûr qui, assure Mandet, avec une précision inquiétante, devaient s'entretenir de leur jeunesse, car un sourire brillait encore dans leur regard éteint.

Notre chroniqueur, après avoir énuméré les chevaliers et les nobles dames qui étaient venus rehausser de leur luxe et de leur beauté l'éclat de cette fête, après avoir placé au pied du trône de

(1) *Histoire du Velay. Les Récits du Moyen Age*, par Francisque Mandet (t. III). Le Puy, Marchessou, 1861, pp. 297-329.

(2) F. Mandet, *op. cit.*, pp. 298 et 299.

(3) F. Mandet, *op. cit.*, p. 302.

la présidente trois femmes réputées pour leur talent poétique : Clara d'Anduze, dona Castelloza et Tiberge, nous présente, sous un dais pavoisé, le moine de Montaudon, autorisé par le roi d'Aragon à revêtir le costume séculier et qui, — admirez la minutie dans le détail, — portait « des bottines rouges avec des éperons d'or (1) ».

A sa droite et à sa gauche se tenaient quatre enfants du Velay, renommés pour leurs mérites littéraires : Austorg d'Aorlhac, Gausserand de Saint-Didier, petit-fils du célèbre Guillaume, Garin le Brun et Pierre ou Peire Cardinal; puis sur deux rangs, en face des châtelaines, on pouvait reconnaître les troubadours : Guiraut Riquier, Raimon Vidal, Richard de Barbézieux, Sordel, Savaric de Mauléon, Giraut de Borneil, Gaubert de Puigcibot, et plusieurs autres qu'il serait trop long de mentionner.

Mandet donne alors la parole à la vicomtesse qui, à l'imitation des comtesses de Flandre et de Champagne, déclare que le rôle de la cour qu'elle préside est de faire respecter les trente et une lois d'amour.

Dame Tiberge appelle ensuite la première cause, celle de Richard de Barbézieux; après avoir entendu le troubadour, le tribunal, aux applaudissements de l'assemblée, lui accorda le pardon qu'il sollicitait de sa dame.

Puis vint la cause de la belle bouchère, dont messire de Rochebaron, baile de l'évêque du Puy, avait indignement abusé. Satisfaction fut donnée au populaire quand la présidente déclara que « le coupable serait désormais frustré de toute espérance d'amour ».

Lorsque les causes furent épuisées, l'audience fut levée et les jeux poétiques commencèrent : Albert de Sisteron essaya, sans succès, de rivaliser avec le moine de Montaudon; ce dernier triompha et les dames lui jetèrent des bouquets de fleurs.

Garin le Brun fut couronné de myrte et de laurier, pour avoir célébré en vers élégants les inquiétudes de son âme que se disputaient la folie et la raison.

Enfin parut Pierre Cardinal : chacun put admirer, et l'art avec lequel il exprimait toute l'amertume dont son âme était remplie, et l'audace héroïque avec laquelle il flétrissait impitoyablement les travers de ses contemporains. Mais l'admiration devint du

(1) F. Mandet, *op. cit.*, p. 306.

délire quand Cardinal, adoucissant sa voix, se prit à chanter : « Si j'étais aimé, je saurais bien trouver des chansons d'amour (1) ». Et Mandet d'applaudir avec l'assistance au talent du poète « plus ému, plus amoureux, plus tendre qu'un timide jouvencel », pendant que, dans une apothéose qui consacrait sa gloire, la vicomtesse lui remettait une fleur d'or.

Il serait très doux de partager la même émotion et de se laisser aller au charme d'une évocation aussi poétique. Malheureusement l'histoire a ses raisons que la raison ne saurait ignorer, et la critique, pour s'adresser à un historien local, déjà bien discuté, ne perd point ses droits. Sans doute, il est permis de goûter le style de l'écrivain, de louer le talent avec lequel il brosse un tableau plein de vie et nuance les moindres détails ; mais la puissance d'évocation de Mandet s'est transformée pour son malheur en une véritable puissance de résurrection.

Rappelons-nous, en effet, que la cour d'amour dont il nous parle se serait tenue en 1265. Or, à cette date, Gausserand de Saint-Didier ne pouvait assister à la fête, puisqu'il était certainement mort en 1258. Garin le Brun, d'après un poème de Pierre d'Autvergne, chantait vers 1173, c'est-à-dire plus de quatre-vingt-dix ans auparavant. Raimon Vidal de Bézauudun était mort avant 1214, Richard de Barbézieux avant 1215. Savaric de Mauléon, qui prit part à la bataille de Castelnaudary, mourut en 1233. Giraut de Borneil, qui chantait depuis longtemps en 1194, s'éteignit vers 1220. Sordel ne mourut qu'en 1269, mais on sait que depuis de longues années il avait abandonné la poésie, et qu'en 1265, par une fâcheuse coïncidence, il était allé à Naples à la conquête de Charles d'Anjou (2).

Mandet n'est pas plus heureux dans le choix de ses personnages de premier plan. Il fait sortir du tombeau le moine de Montaudon, mort avant 1213, pour lui donner, cinquante ans plus tard, la présidence de la cour d'amour du Puy. Quant à Pierre Cardinal, qui mourut âgé de près de 100 ans, il chantait depuis 1204 ; et si l'on admet qu'il avait vingt ans à ses débuts poétiques, on estimera qu'il y a quelque ridicule à mettre sur ses lèvres, à plus

(1) F. Mandet, *op. cit.*, p. 328.

(2) Les dates que nous donnons nous ont été communiquées par M. Fabre, qui s'est spécialisé dans l'étude des troubadours du Velay.

de quatre-vingts ans, la seule chanson d'amour qu'il ait composée, surtout lorsqu'on sait que dans la plupart de ses poésies il maudit les femmes qu'il accuse de préférer le mensonge à la sincérité, et quand on lit dans une de ses œuvres :

Bien je peux me louer d'amour
Qui me laisse manger et dormir !

Il serait facile de pousser plus loin la critique du récit de Mandet, et de prouver que l'auteur a groupé, pour satisfaire à son goût du merveilleux, un faisceau d'événements historiques et littéraires qu'il a dénaturés, sans songer qu'inventer, en histoire, c'est abuser de la crédulité du lecteur : car, s'il est une époque où l'on doit faire preuve de sincérité et de probité intellectuelle, c'est bien en ces âges lointains où le profane se sent mal à l'aise, s'il n'a dans son guide une parfaite confiance.

A vrai dire, Mandet écrivait à une époque où l'on ne se faisait pas toujours scrupule de mêler la fantaisie à la réalité et d'enjoliver la vérité historique pour la rendre plus agréable. Il faut cependant lui savoir gré d'avoir fait naître, au milieu du siècle dernier, le goût des études locales et d'avoir montré la voie à ceux qui, aujourd'hui, exhument de la poussière des archives l'histoire du passé, et font de la ville du Puy un foyer actif de décentralisation intellectuelle.

Nous aurions donc hésité à donner à un précurseur ce que l'on pourrait appeler, avec raison, le coup de pied de l'âne, si Mandet, en l'occurrence, s'était borné à méconnaître les lois de la chronologie. Son erreur est malheureusement plus grave, car il a inventé de toutes pièces une institution que Le Puy n'a jamais connue. Il est en effet certain qu'il n'y a pas eu de cour d'amour en 1263, qu'il n'y en a jamais eu au Puy, et — disons-le sans plus tarder, — qu'il n'y en a jamais eu en France.

C'est une légende relativement assez récente que celle des cours d'amour. Elle remonte au xvi^e siècle.

Jean de Nostredame ou Nostradamus, dans ses *Vies des poètes provençaux*, parle en effet de disputes d'amour qui se faisaient entre dames et chevaliers, entre poètes parlant ensemble de quelque belle et subtile question d'amour, et qui, lorsqu'ils ne s'en pouvaient accorder, les envoyaient, pour en avoir la défini-

tion, aux dames illustres qui tenaient cour d'amour ouverte et plénière et rendaient des arrêts qu'on appelait *les arrêts d'amour*. Or il n'y a pas un document qui justifie cette assertion. Le nom de *cours d'amour* ne figure dans aucun texte ancien, du nord ou du midi.

Mais l'idée fausse était lancée ; elle fit son chemin. Des imitateurs de Nostradamus ne se firent pas faute de la répandre en y ajoutant des inventions « aussi plates qu'absurdes ».

Comme le fit remarquer Gaston Paris, dans un article magistral paru dans le *Journal des Savants* (1), la légende subit une déviation au xix^e siècle, à l'apparition d'un livre qui était alors à peu près inconnu, le *de arte honeste amandi* d'André le Chapelain, c'est-à-dire les règles de l'amour courtois.

Cet André le Chapelain, ainsi appelé parce qu'il fut chapelain du pape Innocent IV de 1243 à 1254, parle de jugements rendus en matière amoureuse par des dames célèbres que la critique a identifiées avec Alienor de Poitou, reine de France, Aéliz de Champagne, Marie de France, comtesse de Champagne et Ermanjard, vicomtesse de Narbonne, qui vivaient au xii^e siècle (2).

Raynouard, et beaucoup d'autres après lui, n'hésitèrent pas à voir dans ces jugements « les arrêts rendus par les « cours d'amour » et... à admettre l'existence régulière de cours de dames (au sens judiciaire du mot) devant lesquelles on aurait à la fois porté les querelles des amants et les débats poétiques des tençons... et qui auraient de plus jugé le mérite des pièces de vers soumises à leurs décisions (3) ».

Or ils n'ont point pris garde que le livre d'André le Chapelain est tout de convention et que ces jugements ne sont en somme que des amusements poétiques et des jeux d'esprit de seigneurs

(1) *Journal des Savants*. Année 1888. *Middeladerens Elskovshoffer. Literaturhistorisk-kritisk undersogelse af E. Trojel*. Copenhague, Reitzel, 1888, in-8°. *Les cours d'amour du Moyen âge, étude d'histoire littéraire par E. Trojel*. Le compte rendu critique de Gaston Paris est divisé en deux articles (1^{er} pp. 664-675. — 2^e pp. 727-736). Dans la rapide étude que nous avons consacrée aux *Cours d'amour* en général nous avons cité ou résumé les points essentiels de ce travail. Cf. Ch. Rocher, *Les vieilles Histoires de Notre-Dame du Puy* (*Mémoires de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire*, t. V, première partie; préface, p. xix, note 1).

(2) G. Paris, *op. cit.*, p. 669.

(3) G. Paris, *op. cit.*, p. 669.

désœuvrés, tout à fait le pendant de nos jeux innocents, avec l'innocence en moins.

Un examen rapide du livre suffit pour s'en convaincre. Il n'est pas un de ces jugements que l'on puisse rapporter avec certitude à un événement réel. Prenons le jugement XIX, qui est peut-être un des plus précis et s'applique à un cas moins général : un chevalier fait la cour à une dame qui ne l'aime point, mais reçoit avec plaisir les présents qu'il lui envoie, sans pour cela lui accorder la moindre faveur. Le chevalier s'en plaint à la reine qui décrète que la dame doit, ou refuser les présents, ou se départir de sa rigueur, si elle ne veut point qu'on la range parmi les femmes vénales (1). Ce jugement n'est, dans l'espèce, qu'un peu plus original que les autres et ne s'applique pas plus à un cas particulier que le jugement XIII, par lequel la comtesse de Champagne reproche à une dame de vouloir prendre un nouvel amant, sous le fallacieux prétexte que celui qu'elle aimait est parti pour la Terre Sainte, et depuis lors ne lui a plus donné signe de vie, par crainte, sans doute, de laisser divulguer un secret trop cher (2).

D'ailleurs serait-il admissible qu'au ^{xii}^e siècle des reines et des princesses aient jamais présidé régulièrement des tribunaux de femmes mariées qui n'hésitaient pas à proclamer solennellement que l'amour est incompatible avec le mariage, et à créer une jurisprudence aussi scabreuse sans que les pouvoirs civils et religieux se soient émus, et sans que les écrits contemporains nous en aient conservé la mémoire ? Non. Ce serait se faire une étrange idée d'un siècle qui connut plutôt l'amour chevaleresque que l'amour de boudoir et qui ne voyait dans ces discussions sentimentales qu'une distraction et un passe-temps.

En effet, dit Gaston Paris, « dès le ^{xii}^e siècle, c'était un amusement de société très en faveur que de *partir un jeu* à quelqu'un, c'est-à-dire de lui proposer le choix entre deux réponses possibles à une question donnée : il devait soutenir par des arguments celle qu'il avait choisie, tandis que celui qui avait engagé le jeu était obligé de défendre l'autre. Il est probable que la simple tençon, qui n'est qu'une dispute sans le trait spécial du *partimen* était un divertissement goûté fort anciennement, mais donné par des amuseurs

(1) G. Paris, *op. cit.*, p. 728.

(2) G. Paris, *op. cit.*, p. 728.

de profession. La tençon, avec ou sans jeu parti, se termine d'ordinaire, comme il est naturel, par la désignation d'un arbitre (1) » ; et comme le sujet de la plupart des tençons et des jeux partis était l'amour, on comprend aisément qu'on ait choisi pour arbitres, les femmes qui passaient pour avoir une connaissance plus particulière des règles de l'amour courtois qui avait ses lois conventionnelles et s'apprenait comme un art d'agrément.

C'est justement l'intérêt du livre d'André le Chapelain de nous éclairer sur cette dialectique amoureuse qui s'était fait un code des arrêts plus ou moins ingénieux prononcés par des spécialistes et qui décréait par exemple que l'amour croît avec la jalousie, qu'une femme peut être aimée par deux hommes et un homme par deux femmes, que les obstacles donnent plus de prix à la conquête, que l'amour, pour durer, doit s'environner de mystère, qu'il est susceptible de croître ou de s'éteindre, et beaucoup d'autres sentences dont la subtilité le disputait à l'audace naïve, mais équivoque.

Que ces amusements aient eu de l'influence sur quelques-uns de ceux qui s'y livraient, c'est fort probable (2) ; on ne joue pas impunément avec le feu, et il est si facile de passer du général au particulier ; mais il n'en demeure pas moins indiscutable que l'objet des divertissements auxquels se livraient les seigneurs du ^{xii}^e siècle, au cours de réunions toutes fortuites, était l'amour théorique et non l'amour pratique (3).

II. LA COUR POÉTIQUE DU PUY.

Il n'y a donc pas eu de cour d'amour au Puy, et il ne faut pas trop le regretter, car à défaut de cette institution il y a eu au ^{xi}^e siècle et antérieurement peut-être, une cour poétique qui suffit à donner au passé de cette cité un gracieux relief que beaucoup de villes pourraient envier. Ici, les documents parlent d'eux-mêmes.

(1) G. Paris, *op. cit.*, pp. 730 et 731.

(2) G. Paris, *op. cit.*, p. 733.

(3) On ne doit pas accorder plus de créance aux cinquante et un *Arrêts d'amour* de Martial d'Auvergne, rendus dans la grande salle du Parlement d'amour, et dont il faut chercher l'origine dans l'*Échiquier d'amour* de Blosseville.

L'éminent philologue, M. P. Meyer et des érudits locaux comme M. Fabre, — à qui nous sommes heureux d'exprimer ici toute notre reconnaissance pour les renseignements intéressants qu'il nous si aimablement communiqués, — ont déjà mis en lumière les traits essentiels de cette cour du Puy. Reprenons, en les commentant, les deux ou trois textes authentiques sur lesquels ils ont étayé leurs affirmations.

Dans *la vie du moine de Montaudon* (1) nous lisons qu'il fut fait seigneur de la cour du Puy et chargé en conséquence de donner l'épervier à celui qui s'en montrerait le plus digne. Combien de temps le moine de Montaudon fut-il en possession de cette flatteuse distinction? Si nous en croyons le texte : *long temps, tro que la cort se perdet*, c'est-à-dire : pendant longtemps, jusqu'à ce que la cour se perdit. Or il ne quitta son prieuré de Montaudon qu'en 1194, avec l'autorisation de l'abbé d'Aurillac; sur l'ordre d'Alphonse II, roi d'Aragon, il se mit alors à manger de la viande, à courtiser les dames, à chanter et à trouver. Un sirventes de 1194 affirme également qu'à cette date le moine de Montaudon *a laisse Dieu pour le lard*. M. Fabre estime qu'il mourut entre 1210 et 1213. Il y a donc lieu de faire remonter la première disparition de la cour du Puy aux environs de 1207, c'est-à-dire au début de la guerre des Albigeois.

Le second témoignage est un passage de la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, publiée par M. Meyer (2). A une observation que lui fait Jori, le comte de Montfort répond : « Ne m'épouvantez pas; que celui qui ne sait se décider au moment critique ne se hasarde pas à prendre l'épervier à la cour du Puy! » (3). Quelle est donc cette coutume à laquelle fait déjà allu-

(1) Nous renvoyons, pour plus amples détails sur ce personnage, à l'étude de M. Fabre sur le moine de Montaudon, parue dans les *Annales du Midi*, t. XX, n° 79, juillet 1908, pp. 351-361; on trouvera également quelques renseignements sur les troubadours du Velay dans la conférence de M. Fabre, intitulée *Trois troubadours vellaves*. Le Puy, Marchessou, 1903; *Austorc d'Aorlac (Mémoires de la Société scientifique et agricole*, t. XIII, 1904-1905, pp. 61-78); *Le troubadour Pons de Chapeuil (Mémoires...*, t. XIV, 1905-1906, pp. 25-51); *Guida de Rodez, inspiratrice de la poésie provençale (1212-1266)*, dans les *Annales du Midi*, nos 94 et 95, avril et juillet 1912 (pp. 153-184 et pp. 321-354).

(2) *La Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, édit. par P. Meyer; Paris, lib. Renouard, 1879, t. II, p. 398.

(3) La note de M. P. Meyer, qui accompagne le passage cité, donne un résumé

sion le texte précédent ? Il était d'usage, — les romans d'aventures en font foi, — « de proposer, dans les fêtes, un épervier pour prix de la beauté ». Tout chevalier, qui se sentait assez valeureux pour soutenir sur la lice la préférence qu'il témoignait à sa dame, pouvait lui offrir l'oiseau qui devenait ainsi le symbole d'une supériorité chèrement disputée. A la cour du Puy, le don de l'épervier prenait une signification un peu plus spéciale, comme le prouve un autre témoignage intéressant qui nous est fourni par une des cent nouvelles du *Novellino*, recueil composé à Florence dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle (1). Quelque opinion que l'on ait sur l'authenticité de l'aventure rapportée dans la nouvelle, il n'y a pas de raisons pour mettre en doute la valeur historique des premières lignes du récit, dont l'action, d'après M. Fabre, se passerait en 1229 (2). A ce moment la cour, dont les séances avaient été momentanément interrompues, devait briller d'un nouvel éclat.

« A la cour du Puy de Notre-Dame, en Provence, dit le *Novellino*, se réunit une noble assemblée, lorsque le fils du comte Raimon fut fait chevalier et elle invita toute la noblesse. Il y vint tant de monde, par amour, que les vêtements et l'argent firent défaut. Il convint que la cour dépouillât des chevaliers de ses domaines et fit des dons aux chevaliers de cour. Les uns refusèrent ces dons, d'autres les acceptèrent. Au jour voulu, ils organisèrent la fête : l'on juchait sur un mât un épervier de muc. Alors approchait celui qui se sentait si puissant de richesse et de courage qu'il levait l'épervier sur son poing, et il était entendu que celui-là pourvoirait aux frais de la cour pendant l'année. Les chevaliers et les damoiseaux qui étaient joyeux et gais composaient de belles chansons avec la musique et les vers. Quatre approbateurs étaient établis, qui choisissaient et gardaient celles qui avaient de la valeur. Quant aux autres, ils disaient à ceux qui les avaient faites de les améliorer. Or ces approbateurs assistèrent à la fête ; ils

complet de cette question et cite les principaux textes qui établissent l'existence de la Cour du Puy.

(1) V. l'étude de M. C. Fabre : *Un roman au Puy et chez les Montlaur (Mémoires et Procès-verbaux de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire, tome XV, 1907-1908 ; p. 73-86)*.

(2) C. Fabre, *op. cit.*, pp. 82-83.

disaient beaucoup de bien de leur seigneur et leurs fils furent de nobles chevaliers costumés » (1).

Un de ces chevaliers, messire Alaman, qui aimait une fort jolie femme de Provence, eut l'imprudence, après avoir triomphé au tournoi, de se vanter, devant les damoiseaux du Puy, des mérites incomparables de son amie; celle-ci, fort irritée, le chassa et le chevalier inconsolable s'en fut dans une forêt où il vécut en ermite. Mais, à l'annonce d'un nouveau tournoi, il y courut et remporta cette fois encore un succès éclatant. Cependant sa dame ne voulut point lui pardonner avant d'avoir entendu crier *merci* en sa faveur par cent barons, cent chevaliers, cent dames et cent damoiselles. Quelques temps après, le matin de la Chandeleur, alors que toute la noblesse était réunie au moultier, il monta en chaire et chanta une chanson de circonstance qui lui valut le *merci* de toute l'assemblée et partant le pardon de sa dame. Cette chanson est en réalité l'œuvre de Richard de Barbézieux. Qu'elle ait été chantée par lui ou reprise plus tard par le chevalier Alaman que la critique a identifié avec Bertrand d'Alamanon, il n'en demeure pas moins vraisemblable qu'elle fut chantée au Puy, peut-être même à la cour poétique.

M. Versepuy nous a donné une nouvelle preuve de son talent en transcrivant en musique moderne la notation musicale de cette chanson, qui figure sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (2).

(1) C. Fabre, *op. cit.*, pp. 74-75.

(2) Ms. parisien français 20.050 (Saint-Germain 1989) xiii^e, f. 84a. Le fac-simile de ce manuscrit a été donné par la *Société des Anciens textes*.

Paroles et musique
de RICHARD de BARHEZIEUX.

Atressi com l'Olifans

Notation et harmonisation
de Marius VERSERUY.

mf

A - tres-si com l'o-li-fans Qe qan chaino's pot le - var

Tempo molto lento

p

This system contains the first two staves of the musical score. The top staff is a vocal line in treble clef with a melody starting on a half note 'A' and moving through various intervals. The bottom staff is a piano accompaniment in bass clef, featuring chords and moving lines. The tempo is marked 'Tempo molto lento'.

Rit. f Rit.

Tro q'il autre ab lor cri - dar De lor vois do le-yon sus,

Dim.

This system contains the second and third staves. The vocal line continues with a melodic phrase. The piano accompaniment features chords and moving lines. The tempo is marked 'Rit.' (Ritardando) and the dynamics are marked 'f' (forte) and 'Dim.' (diminuendo).

mf Mosso

Eu voil se - guir a-qel us : Qe mos mal - trais es tan greus e pe -

Mosso

mf Mosso

This system contains the fourth and fifth staves. The vocal line continues with a melodic phrase. The piano accompaniment features chords and moving lines. The tempo is marked 'Mosso' (moderato) and the dynamics are marked 'mf' (mezzo-forte).

Handwritten musical score for a piece titled "Lai ou Ra - zons ni en - qers non val re." The score is written on three staves. The top staff contains the vocal melody with lyrics underneath. The middle and bottom staves contain piano accompaniment. The music is in 2/4 time and features various dynamics (f, mf, 8°, loco) and tempo markings (rit assai). The notation includes notes, rests, and complex rhythmic patterns.

Nous allons tenter de donner de cette chanson une traduction qui, tout en suivant le texte de très près, pourra peut-être, sinon par la rime, tout au moins par le rythme, laisser une impression assez fidèle de la poésie provençale et de l'inspiration étrange qui la dicta :

Quand l'éléphant vient à tomber
 Il ne saurait se relever
 Sans que les autres, en criant,
 Ne le redressent de leur voix :
 Je veux suivre aussi cet usage,
 Car ma mauvaise action est si grave et profonde
 Que si la cour du Puy, la magnanimité
 Des amants loyaux et leur subtile prière
 Ne me relèvent point, ma disgrâce sera
 Eternelle. Ils devraient crier pour moi : *Merci*
 Quand Prière et Raison demeurent sans pouvoir.

* *

Et si par les subtils amants
 Je ne peux retourner en joie,
 A jamais je renonce au chant,
 Car il ne reste rien de moi ;
 Je vivrai plutôt en reclus,
 Seul, sans consolation, car tel est mon dessein.
 La vie m'est un fardeau, la vie m'est une angoisse ;
 Le plaisir m'est un deuil, la joie une douleur.
 Je ne saurais agir à la façon de l'ours
 Que l'on bat et qu'on tient pour vil et sans *merci*
 Et qui pourtant s'engraisse et profite et renaît.

* *

Mais amour est si généreux
 Qu'il peut vite me pardonner
 Si j'ai failli par trop d'amour,
 Si j'ai régné comme Dédale
 Qui disait qu'il était Jésus,
 Et trop présomptueux voulut monter au ciel,
 Jusqu'au moment où Dieu rabattit son orgueil.

(1) A la conférence du 28 février 1913, la chanson de Richard de Barbézieux a été interprétée avec beaucoup de succès par M^{lle} G. Flamand qui assumait la tâche délicate de la chanter en provençal.

Or mon orgueil, à moi, n'est autre que l'amour :
Voilà pourquoi *Merci* me doit porter secours.
Dans certains cas Raison triomphe de *Merci*
Et dans d'autres, Raison et Droit n'ont point de place.

* *

A tout le monde je proclame :
Ma faute fut de trop parler ;
Et si je pouvais imiter
Le Phénix qui, seul en son genre,
Se brûle et renaît de ses cendres,
J'irais sur le bûcher, puisque je suis coupable,
Avec mes faux propos, mensongers et truands.
Je ressusciterais en soupirs et en pleurs
Au séjour de Beauté, de Valeur et Jeunesse,
Où rien ne fait défaut, sauf un peu de *merci*
Pour que tous les bonheurs s'y trouvent réunis.

* *

Mon chant sera mon interprète
Auprès de celle dont je n'ose
M'approcher pour la contempler,
Tant je suis coupable et confus.
Que personne ne m'en accuse !
Mieux que Dame, pendant deux ans je vous ai fuie
Et je reviens vers vous, en larmes et meurtri.
Comme le cerf vient, au terme de sa course,
Mourir, en entendant l'hallali du chasseur,
Je retourne me remettre à votre *merci* :
Peu vous en chaut, car il ne vous souvient d'amour ! (1)

Il eût été très intéressant de savoir exactement quel était le genre des poésies soumises aux quatre approbateurs ou maintenant de la cour du Puy ; aucun texte malheureusement ne nous renseigne sur ce point ; on peut cependant supposer, sans trop d'in vraisemblance, que l'on y discutait le plus souvent, selon le goût du temps, des points de doctrine amoureuse et que les troubadours comme Pons de Chapteuil et Guillaume de Saint-Didier devaient y briller dans les tençons, tandis que d'autres, comme

(1) M. Fabre a donné dans son étude une traduction littérale qui accompagne le texte de la chanson (pp. 78-81).

Pierre Cardinal et Garin d'Apchier, s'y distinguaient dans les sirventès d'inspiration guerrière ou satirique.

Voici une tençon qui donne une idée des discussions sentimentales en honneur au début du xiii^e siècle. Le sujet proposé à Pons de Montlaur par N Esperdut, qui n'est autre que le célèbre Gui de Cavaillon, est le suivant : Faut-il préférer une beauté jeune et inexpérimentée à une femme déjà fort habile en l'art d'aimer (1) ?

Pons de Montlaur, je vous fais juge
De la valeur de deux razos.
Qui prisez-vous plus en amour ?
Celle qui peut être meilleure,
Déjà belle, gracieuse et preuse,
Ou la dame aux rares vertus
Experte en la galanterie ?

* *

N Esperdut, je trouve insensé
L'amant inexpérimenté
Qui ne sait choisir la meilleure.
Mieux vaut tenir une jouissance
Quand elle est bonne et délicate
Qu'espérer en un bien douteux
Qui peut vous donner mille ennuis.

* *

Seigneur Pons, l'amour est meilleur
Quand l'agrément s'en peut accroître
Et quand il laisse l'espérance.
Dame jamais ne monte en prix
Mais craint plutôt de décliner.
Un cheval de mille sous d'or
Tombe parfois à trente sous.

(1) M. Fabre a donné le texte et la traduction littérale de cette tençon dans son étude sur *Pons de Montlaur dans l'histoire et la poésie provençale* (*Mémoires et procès-verbaux de la Société Scientifique et Agricole de la Haute-Loire*, t. XV, 1907-1908, pp. 57-60).

* * *

N Esperdut, pour moi je préfère
La dame au faite de son prix
Qui peut montrer son corps parfait.
Elle honore mieux son ami,
Et mieux lui donne honneur, plaisir,
Que celle qu'on prie en tremblant
Et qui dit tout à son mari.

Ce dernier vers est certainement une allusion aux déceptions et aux déboires que valurent à Pons de Montlaur quelques unes de ses aventures extra-conjugales.

D'aucuns ont prétendu que la cour du Puy se tenait le 15 août et qu'au milieu de l'affluence des pèlerins, on adressait de poétiques hommages à la Vierge d'Anis (1). Cette affirmation est toute gratuite; la date n'est donnée dans aucun document, et d'autre part il est démontré que la Vierge n'a été célébrée dans la poésie provençale qu'à la fin du XII^e siècle.

La cour devait d'ailleurs se réunir dans des circonstances exceptionnelles pour fêter des solennités qui n'avaient rien d'exclusivement littéraire, puisque c'est par elle que les deux fils de Bertrand de Born, Bertrand et Itier, furent armés chevaliers (2).

Si l'on ignore les dates de la création et de la disparition définitive de la « cort del Puci » ou « del Puoi », on sait que sa renommée s'étendit à toute la France et qu'elle fut imitée de très bonne heure, car dès le XI^e siècle, nous trouvons des Puy, ou Puis-Nostre-Dame, à Rouen, à Lille, en Normandie et en Flandre : et c'est un des plus beaux fleurons dont puisse s'enorgueillir cette cité, que d'avoir donné naissance à toute une floraison d'institutions poétiques qui perpétuaient au-delà des monts les inspirations et les traditions que l'antique Anis avait vu éclore (3).

(1) L. Pascal, *Bibliographie du Velay*, t. I, p. 400; Charles Rocher, *op. cit.*, préface, p. xxvi.

(2) V. la note de M. P. Meyer : *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, t. II, p. 399.

(3) Un érudit local, M. Boudon, dans *La Vie d'Autrefois au Pay-en-Velay* (1912), tout en constatant que « les Puits d'amour du Puy ne furent que de simples tournois littéraires » ne semble pas s'être affranchi des affirmations de Maudet, en particulier, dans le récit de la Cour de 1263 (?). Son ouvrage renferme, d'autre part, des

III. LA POÉSIE VELLAVE DEPUIS LA COUR POÉTIQUE JUSQU'EN 1555.

Jusqu'ici la Muse du Velay ne s'était exprimée qu'en Provençal ; elle va désormais parler la langue d'oïl. Malheureusement, après avoir inspiré si brillamment les troubadours du XII^e et du XIII^e siècles, il semble, au premier abord, qu'elle se soit tue pendant de longues années ; et cependant cette impression n'est peut-être pas justifiée ; car si l'on ne connaît aujourd'hui que quelques poètes vellaves, comme Pierre d'Ailly et Guillaume Tardif, le lecteur de Charles VIII, qui aux XIV^e et XV^e siècles ont fait entendre une voix demeurée sans écho, cette pénurie peut s'expliquer par l'insuffisance de nos connaissances générales sur la poésie française à cette époque. Cette lacune ne sera comblée que le jour où dans toutes les archives et bibliothèques de France, on aura secoué la poussière des manuscrits qui y sommeillent encore.

D'ailleurs, depuis 1328, la France se débattait dans les complications de la guerre de Cent Ans : l'ennemi disputait pied à pied le sol de notre patrie. N'est-il pas naturel que la Muse Française, sans cesser pour cela de se faire entendre, se soit recueillie et ait attendu des heures plus calmes pour se produire et faire œuvre féconde en recrutant de nombreux adeptes ?

Il faut arriver au milieu du XV^e siècle pour voir se renouer ici les liens d'une tradition qui, depuis lors, n'a cessé de se perpétuer jusqu'à nos jours. Cette époque, en effet, ouvre pour Le Puy l'ère de la poésie dramatique.

renseignements intéressants sur les *Jeux Floraux* du Puy ; mais l'insuffisance des références ne permet pas d'en tirer tout le parti désirable. (*Op. cit.*, p. 283 et suiv.).

L. Pascal, dans sa *Bibliographie*, fait figurer à tort, parmi les ouvrages relatifs à la Cour du Puy, un recueil des poésies qui furent présentées au puy, à Rouen, et non au Puy. Le titre exact du recueil est le suivant : *Palinodz, chantz royaulx, || ballades, rondeaulx et epigrammes || a l'honneur de l'immaculée conception de || la toute belle mere de Dieu Marie (patronn || ne [sic] des normans) presentez au puy, a Rouen, || composez par scientifiques personnaiges desclairiez || par la table cy dedans contenue. Imprimez a Paris. || Ilz se vendent a Paris a l'enseigne de l'elephant, || a Rouen devant Saint Martin, a la rue du grand pont, || et a Caen, a Froide rue a l'enseigne Saint Pierre.* (*Bibl. Nat.*, rés. D, 48714 et rés. Ye. 4399 ; 100 fol. numérotés en chiffres romains ; ff. 1-2, titre et préface ; f. 3, table ; ff. 4-76, chants en français ; ff. 77-100, chants en latin).

Médecis, dans ses *Chroniques* qui nous sont une source précieuse d'informations, raconte que le 10 juillet 1468, à la demande de Louis XI qui voulait une « lignée masculine » on porta en procession solennelle l'image de la Vierge, et « furent faictes... en divers rencontres et carrefours de la ville, de moult belles histoires tant du Vieulx que du Nouveau Testament et plusieurs autres triumphes et seremonieuses choses qui moult seroient longues à raconter (1) ».

En 1475, si nous l'en croyons « florissoit au Puy en l'art de metrificature ou rhetoricque françoise Simeon Crosset, orfeuvre, demorant en la rue de Seguret, derrier la mayson de l'Hospital Nostre-Dame; lequel, en son temps, compila par personnaiges la Passion Nostre Seigneur et plusieurs autres vies de saintetz et saintes de paradis, et sans nombre de moralitez, comedies, farces et autres divers misteres, joyeuses chansons et histoires » (2).

Dans une *liève* de l'Hôtel-Dieu de 1467, nous avons trouvé la pièce de vers suivante :

Celle que j'ay longtemps aymée,
De l'eymer n'est pas sayson;
Je l'ay du tout habandonné,
Dont je vous diray la rayson :
Je souloyes estre son mignon,
Més maintenant me veult cesser (*sic*);
Il ne m'an chaut pas d'ung boton :
Aleurs iray mon temps passer.

A partir de 1494 la Muse vellave devient familière, et, si ce n'était lui manquer de respect, on pourrait dire, à la lettre, qu'elle se mit à courir les rues, car c'est de cette année que date le réveilleur qui, tous les lundis « devant le point du jour », portant « sur son bras dextre, en brodure, les âmes du Purgatoire au feu » et agitant sans cesse une petite clochette, s'arrêtait à chaque carrefour de la ville du Puy et disait :

Bonnes gens, dormy avez assez!
Vueillez vostre cuer donner

(1) *Le livre de Podio ou Chroniques de Estienne Médecis*, par A. Chassaing. Le Puy, Marchessou, 1869 et 1874 (Tome I, p. 193). Ms. de Médecis, t. I, f. 132.

(2) *Chroniques de E. Médecis*, p. 259. Ms. de Médecis, t. I, f. 132, v°.

A prier pour les bons Trespasés.
Que Dieu les vueille pardonner! (1)

Dans un compte de l'Hôtel-Dieu de 1517, se trouve une poésie qui paraît être l'œuvre d'un habitant de cette ville (2).

Au boys de deul, à l'ombra (*sic*) d'ung soucy
Me fault aller pour passer ma tristesse;
Ramplly de deulh, du souvenir transey,
Manger me fault mainctes poeres d'angoesse,
Sus ung poerier quover de norcyres (*sic*) fleurs;
De mes deux yeux ferey ung las de pleurs.

Fy de liesse!

La joya (*sic*)

Qu'avoye

Princesse

Par voye,

Puysque j'ey perdu mes amours.

Las! trop j'andure

En rue trop dure

Puysque amours hont fect lieurs cours!

Que faut-il penser de ces vers écrits sur la couverture en parchemin du même livre de comptes?

Voy, escute, parle poy (*sic*);
Se tu parle, garde-toy
De qui tu parle et de quoy.
Le trop parler est dangereux;
Et qui d'autruy parler voudra
Regarde à soy : il se teyra.

Il serait peut-être imprudent de les attribuer à un auteur local, car nous les avons retrouvés à la fin d'un recueil factice intitulé : *Devote Meditation sur la mort et passion de Nostre Seigneur Jesus Christ* et imprimé vers 1579, sans nom d'auteur (3).

Le 31 juillet 1530 fut faite au Puy, en l'honneur du mariage du

(1) *Chroniques de E. Médicis*, t. I, p. 265.

(2) « S'ensuyt le livre et papier des heuvres et manevres de l'ospital Nostre-Dame du Puy, comensant à la feste de la Toussainctz mil cinq cens dix et sept... », f. 1.

(3) Ce petit volume in-12, qui renferme huit opuscules différents, contient les *Quinze effusions de sang de nostre Sauveur et redempteur Jesu Christ*, suivies des *Quinze sonets devots* de Jacques Mondot, dont nous reparlerons plus loin. Les vers cités précédemment figurent avec d'autres conseils rimés sous le titre : *S'ensuyvent les considérations que doit avoir l'homme en ce monde*.

roi et de la venue de la reine, une procession agrémentée de feux de joie, de triomphes, d'histoires, de danses et de jeux ; et comme le profane se mêlait aisément au sacré, « la bende de chantres, joueurs d'instruments, joueurs de farce et plaisans dictons » se joignit au cortège. Sur la place du Martouret on avait dressé un « chaffault » ou estrade « pour jouer les jeux et devises que... avoient esté faictes et compilées par singuliere metrificature (1). » La fête se prolongea jusqu'au lendemain : devant la cour du roi on avait fait « une histoire de la *vertu de justice* » et tout à côté on pouvait lire en gros caractères un chant royal de cinq couplets (2).

Le 18 juillet 1533, François I^{er} vint au Puy. Cette réception fut le prétexte de divertissements inusités. Le roi fut accueilli au pont d'Estrouillas, richement décoré pour la circonstance, par trois personnages symboliques : Bon Vouloir, Dame République et Dame Humilité qui, avant de le faire entrer au séjour d'Honneur, lui souhaitèrent la bienvenue en des vers qui révèlent une louable intention à défaut d'un réel mérite littéraire. Arrivé à la porte de Pannessac, deux belles femmes, Amour et Fidélité, lui offrirent les clefs de la ville, mais il les refusa, n'acceptant de ses sujets que l'obéissance. Sur les places et carrefours on avait dressé des estrades avec personnages allégoriques. Des inscriptions en vers renseignaient le passant sur la signification de ces symboles (3). Devant la maison de maître Barthélémy Solier, notaire, figurait un acrostiche sur

Le Puy.

Loyal je suis, loyal nom porteray.
En cueur entier loyaulté poseray.
Pouvoir royal ayme mon accointance.
Vierge demeure sans nulle violence :
Ie l'ay esté et tousjours le seray.

Cette revue rapide de la poésie de la première moitié du xvi^e siècle serait incomplète si nous n'insistions sur le célèbre *Mistère et histoire miraculeuse... de l'advenement, dedicace et fundation*

(1) *Chroniques de E. Médicis*, t. I, p. 318.

(2) *Chroniques de E. Médicis*, t. I, p. 331.

(3) Voir le récit de ces réjouissances dans *Médicis*, t. I, pp. 338-358 (Ms. de Médicis, t. II, ff. 157-171).

du devot et singulier oratoire Nostre-Dame du Puy d'Anis, qui fut joué au Puy en 1518 (1).

Ce mystère interminable, divisé en trois journées, est l'œuvre de Claude Doleson, issu d'une famille de bourgeois très connue au Puy dès le xv^e siècle. Il faut avoir une patience à toute épreuve pour lire sans fatigue ce drame, somme toute assez ennuyeux, qui, dans la première journée, raconte l'évangélisation du Velay par Saint Georges; dans la seconde la fondation de l'église Notre-Dame par Saint Vosy et Saint Sculaire; et dans la troisième, l'arrivée au Puy de l'image de la Vierge.

Plutôt que de donner l'analyse de cette œuvre un peu confuse, nous citerons une scène curieuse de la première journée qui fera assister le lecteur à la mort de Saint Georges et lui donnera une idée assez nette de l'art dramatique au xvi^e siècle.

On sait que dans les légendes se rapportant aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les apôtres, évêques et autres saints personnages, meurent et ressuscitent avec une prodigieuse facilité. Saint Georges ne manqua point à la loi commune et rendit une première fois son âme à Dieu quelques jours après avoir quitté Rome en compagnie de saint Front (2). Heureusement, grâce aux prières de saint Pierre, saint Georges revint à la vie et put reprendre avec son compagnon un voyage si malencontreusement interrompu (3). Après une seule prédication irrésistible de saint Georges, les païens du Velay n'hésitèrent pas à lapider l'image d'Apollon à laquelle ils avaient voué un culte idolâtre (4). Mais la mort vint surprendre l'apôtre avant l'édification de l'église qu'il voulait élever sur le mont Anis.

Atteint de « siebvre ague » et miné de vieillesse, saint Georges sentit ses forces l'abandonner, malgré les paroles réconfortantes et les soins que lui prodiguaient ceux qu'il venait de convertir (5).

(1) Ce mystère, qui nous a été transmis par E. Mélicis, a été publié par Chassaing, à la suite des *Chroniques* (t. II, p. 369 et suiv.).

(2) *Le Mistere...* de Claude Doleson, pp. 382-385.

(3) *Le Mistere...* de Claude Doleson, pp. 390-391.

(4) *Le Mistere...* de Claude Doleson, pp. 404-416.

(5) *Le Mistere...* de Claude Doleson, pp. 439-442. Nous donnons ici l'orthographe du manuscrit de Mélicis, les lectures de l'éditeur étant parfois fautives (cf. ms., t. II, ff. 241-242).

LA MATRONE.

Se vostre mal si fort vous grieve,
Couchez-vous si sur se beau liect.

SAINT GEORGE.

Ce sera à moy trop grant delict
Que coucher en si bonne couche,
Mais se mal cy fort me touche
Qu'il est force que je m'y repose.

Icy ce couche saint George sur unq liect de camp.

LA MATRONE.

Chacun de nous cognoist et suppose
L'angoisseux mal que vous portez.
Mais quoy? vous vous desconfortez
Si fort que perdez vostre force.

SAINT GEORGE.

Mon mal de plus en plus s'efforce,
Car je me sens de vertu vuyde.
L'horrible mort aussi me guide,
Et nullement fuir ne la peulx.

A! coeur angoisseux,
Triste et doloureux!
Tu es bien confuz.
Mes faictz sont piteux,
Mes cris lamenteux
Tant que ne puis plus.
O le bon Jesus,
Qui peux par dessus
Tous mortels edictz!
A toy me concludz
Car tu m'en as nulz
Encor esconditz.

O ault Createur de paradis!
Mon couraige estoit, sans faintise,
De toy edifier une eglise
A l'honneur de toy et de ta Mere.
Mais la mort par sa rigueur amere
Me fera du corps partir l'ame.

LE SECOND PAYEN.

Je prie à Dieu et Nostre Dame
Que vous doint parfaicte santé!

SAINT GEORGE.

De vous je seray absenté
Vostre presence fault que laisse.

Dure angoisse
Trop oppresse
Tous mes sens.

A la presse

De tristesse

Me consens.

Laz! je sens

Bien cinq cens

Durs efforts.

Plus n'entendz

Que au contendz

Des remordz.

Que deviendras-tu, paovre corps,

Sinon terre et viende à vers,

Quant l'ame sera mise hordz?

A Dieu ne diras chantz ne vers.

O paouvre homme, tu t'en vas vers

Le lieu qu'autres foiz as passé,

Où n'y a plaisirs beaulx ne vers.

Bien le scait qui a trespasé.

LE TIERS PAYEN.

Tout vostre faict bien compassé

Vous souffrez griefve peyne.

LE PREMIER PAYEN, *loing du lict.*

La mort le tient et l'enmeyne.

Regardez quelle piteuse chère!

LA MATRONE, *loing du lict plorant.*

Helas! sa mort nous sera bien chère.

Dictez?... ne voudriez taster

s'apochant du lict.

Ou de quelque viande gouter

Que vous donnat alegeance?

SAINT GEORGE.

O bonne femme, j'ay souffisance.

Vous tous m'avez trop bien servi

Sans que je l'eusse desservi,

Dont vous merceye grandement.

O très-ault Roi de firmement,

Or, entend

A ma piteuse demande !
 Fais, Vierge, semblablement,
 Benignement,
 Que ma voix à toy s'estende !
 Fais-moy estre de ta bende
 Et me bande
 De ton amour certainement,
 Affin que j'aye la prebende
 Oùt me rende.
 Pour estre tousjours demorant !
 Je vais morant
 En dur trespaz,
 Dieu tout-puissant,
 Ne m'oblie pas
 A ce dur pas.
 Pour toute amende,
 Mon esperit, laz,
 Te recommande.

Icy trespasse saint George.

Cette fois saint Georges était bien mort, car l'auteur a soin de nous en avertir au début de la scène par ces mots : « *Icy commande la mort de saint George, la dernière* » (1).

IV. — CONCOURS POÉTIQUES ET JEUX FLORAUX.

Avec l'année 1555 nous entrons dans une phase nouvelle de la poésie vellave.

Le 4 mai, noble Gabriel, seigneur de Saint-Marcel et de la Bastide, « natif du Puy », légua 80 écus « vieulx » à l'Université Saint-Mayol, à la condition de distribuer tous les ans 3 livres « à celluy qui aura composé le plus beau escript, ballade, chant ou aultre composition à l'honneur de Dieu et de la Vierge, et celle de 50 sous à celluy qui aura faict la meilleure composition de chant à l'honneur de Dieu » (2).

Ici une courte digression s'impose et nous aurions peut-être

(1) *Le Mistere...* de Claude Doleson, p. 437.

(2) *Inventaire sommaire des Archives Départementales de la Haute-Loire, série G*, par A. Jacotin, p. 120.

lieu de nous en excuser si son objet n'était intimement lié au sujet même de cette étude.

Le culte de la Vierge, dans la poésie provençale, remonte aux dernières années du ^{xii}^e siècle. Dans le Velay, le premier chant composé en son honneur est dû à Pons de Chapeuil qui l'écrivit entre 1213 et 1214. Après lui, Gui Folqueis, qui devint pape sous le nom de Clément IV, écrivit, peut-être pendant qu'il était évêque du Puy, un poème sur *les Sept Joies de la Vierge*. Pierre Cardinal, lui aussi, composa un cantique d'une très belle inspiration, dans lequel, suivant M. Fabre, il semble critiquer avec adresse et malice le chant de Gui Folqueis. Cette éclosion de poèmes qui devint un épanouissement avec Guiraut Riquier et beaucoup d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, ne saurait s'expliquer par la recrudescence de la foi religieuse occasionnée par le don de la Vierge Noire, œuvre prétendue du prophète Jérémie qui, suivant la légende, fut rapportée d'Égypte par saint Louis et offerte par lui au chapitre en 1254; car il est vraisemblable qu'elle ne fut proposée que beaucoup plus tard à l'adoration des fidèles par une supercherie des chanoines dont le zèle pieux s'employait activement à rehausser l'éclat de leur cathédrale en attirant au Puy la foule des pèlerins.

La Vierge ne fut pas seulement chantée en provençal. Depuis le ^{xii}^e siècle jusqu'à nos jours, de nombreux poèmes latins et français l'ont célébrée. Clément IV ne dédaigna pas de paraphraser lui-même son chant sur *les Sept Joies de la Vierge*, accordant cent jours d'indulgences à ceux qui le réciteraient (1).

Pierre Odin, qui vivait dans la seconde moitié du ^{xv}^e siècle, dans sa *Fondation de la sainte eglise et singulier oratoire de Nostre Dame du Puy*, traduisit en vers français et en prose des documents latins antérieurs. Malheureusement, si la prose de l'abbé de Saint-Vosy est remarquable par sa simplicité et sa clarté, on ne saurait en dire autant de ses vers. Ce court extrait, emprunté à une poésie dans laquelle il célèbre la Vierge Noire, sera plus éloquent que tout commentaire (2) :

(1) Les renseignements qui précèdent ont été empruntés à l'étude de M. Fabre sur *Gui Folqueis*, qui paraîtra dans le prochain volume des *Mémoires de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire*.

(2) Médecis, qui transcrit dans ses *Chroniques* une partie de la légende attribuée à

La saincte unie Trinité
 Fenist en toy infinité
 Par affinité infinie.
 Ça-bas vint la Divinité
 Pour finir nostre finité
 Par fin mortelle indiflinie.
 Lors fust achevée et finie
 La grant sentence diflinie
 Par toute la Trine unité ;
 Il n'est qui contre diflinie
 Ne qui de son dit la fin nye,
 Puisqu'il estoit diflinité.

Après lui, Mathurin Desroys consacra à la Vierge quelques oraisons et rondeaux (1). Au début du xvi^e siècle, elle inspira également à M^e Jacques David, juge royal au bailliage du Velay, des chants royaux et des ballades, imprimés en 1536, qui malheureusement ne nous sont pas parvenus. On peut cependant douter de la sincérité de son inspiration lorsqu'on sait qu'il fut compromis dans le scandale qui, en 1543 et 1544, compromit toute la magistrature et nécessita le bannissement à vie de l'auteur (2). Enfin, si nous sautons trois siècles, nous trouvons encore un poète exquis, étranger au Velay, Mistral, qui chanta la Vierge d'Anis, dans la langue qui immortalisera *Mireille*.

Cet engouement pour la poésie religieuse nous explique le succès du concours fondé par noble Gabriel de Saint-Marcel en 1555. Etienne Médicis nous a conservé le récit de la première de ces joutes littéraires qui eut lieu l'année suivante, le dimanche de l'octave après l'Assomption. Mais il ne semble pas avoir eu connaissance des clauses du testament, car il attribue au testateur le choix comme prix du concours de « deux ymages de Nostre-Dame ou bagues d'or » (3). Il est certain que ce sont les clercs de l'Uni-

P. Odin, cite en entier la poésie dont nous avons donné un extrait (t. I, pp. 30 et 31). Nous avons suivi le texte donné par Ch. Rocher dans sa réimpression des *Vieilles histoires de Notre-Dame du Puy* (*Mémoires de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire*, t. V, 1^{re} partie, p. 6). V. aussi la préface du même auteur, pp. xxxiii-xxxvi.

(1) Ch. Rocher, *op. cit.*, p. 51 et suiv.

(2) Ch. Rocher, *op. cit.*, préface, p. xlviii, note 1.

(3) *Chroniques de E. Médicis*, t. I, p. 465.

versité Saint-Mayol ou le Chapitre qui ont donné au legs de Gabriel de Saint-Marcel cette artistique destination.

Au jour fixé, le 23 août, trois cents poètes, recrutés parmi les gens d'église, de justice, les bourgeois et les marchands, se trouvèrent sur les rangs et récitèrent à tour de rôle « leurs dicts, compositions et factures collaudans la noble Vierge Marie, qu'il feist bon veoir et ouyr ». Les deux triomphateurs furent : pour la poésie, noble Jean du Lon et pour la musique Jean Chilhac, clerc habitué de l'Eglise Notre-Dame.

Médecis, qui avait pris part au concours, et qui se piquait de quelque littérature, ne ratifie pas le jugement des arbitres et préfère pour son compte la ballade de Gabriel Ayraud qu'il transcrit tout au long ainsi que le poème qu'il avait écrit « sur l'Oraison *Inviolata* » (1).

Nous ne pensions pas qu'il y eût d'autres mentions relatives à ce concours, lorsque, par hasard, nous avons trouvé dans les archives de l'Hôtel-Dieu deux documents très intéressants qui éclairaient d'un jour nouveau cette curieuse institution.

Le premier est une pièce « dictée par Jehan Martin, en poésie, le dimanche xxii^e d'aoust 1574 », à la « louange de Nostre Dame, mere de Jesu-Christ » (2).

Elle mérite surtout de retenir l'attention parce qu'on y sent plus que dans les poèmes cités par Médecis, l'influence de la Renaissance et d'une culture classique hâtive et mal assimilée.

Urania, du ciel portiere entique,
Ouvre-moy l'huys du haut vergier coelique,
Pour à ce coup les belles fleurs culhir,
Pour enfleurer, diaprer et bien polir
Celle qui, sur et l'ung et l'autre pole,
Sa force estend et dresse son escole.
Me ventè-je mugler et resonner
De mon bas lent (*sic*), Vierge, ton nom sonner ?
Me vantè-je pincer d'un traict divin
Du filz de Dieu cest tant heureux escrin
Quel Appelles seroit-il pour te taindre ?
De quel pinceau te pourroys-je depeindre ?

(1) *Chroniques de E. Médecis*, t. I, pp. 466-471.

(2) *Archives de l'Hôtel-Dieu*, série H. Fonds du chapitre cathédral.

Cil qui le ciel n'a jamais sceu comprendre,
 Le cœur humain n'a peu ce faict entendre
 Duquel l'enfer tremble à la seule voix,
 Le roy puyssant, le prince de tous roys,
 Qui de non rien ceste machine ronde
 A composé en ciel, terre et en onde;
 En ton saint c'los conceuz en verité
 Ce messias, gardant virginité.
 L'harpeur Phrigien sa corde n'y peut tendre :
 Ma lyre aussi ne s'y pourroit estendre,
 Ny mon batteau en sy superbe mer
 Ne peut voiler, discourir ou singler;
 Si toutesfoys d'une martiale main
 Au camp de Mars quelque brave Romain
 D'un cœur viril, d'un coutelas tranchant,
 Pouvoit avoir de vitoire (*sic*) le camp
 Sur l'ennemy par sa force et prohesse,
 Dans la cité d'une belle acaresse (*sic*),
 Sur char pompeux estoit triomphamment
 Des citoyens conduit d'un béement,
 Qu'on n'entendoit que bruire et rayonner,
 Tympaniser et ses hautz faictz sonner;
 S'un Hercules a peu perenniser,
 Son haut renom par nous pindariser,
 Ou d'un Xercès, magnanime guerier,
 Qui sur les Grecz sa troupe a faict camper;
 Ce fort Sanson on voit solenniser
 Quand de Gaza les portes vint briser
 Et d'un Hector, d'un Cezar, d'un Scipion,
 D'un Achiles et d'autres un million :
 En nostre endroit faudrit (*sic*) que la plume
 Trop sommelhast dessus un dur enclume,
 Ou nostre main se trovast engordie,
 La carte fût de quelque poix noircie,
 Pour ne marquer de creye nette et blanche
 Du divin fruit ceste celeste branche,
 Du paragon, miroir de chasteté,
 Anfante-Dieu, mere d'éternité,
 Laquelle Dieu fondateur de la terre,
 Volust choisir pour son logis saint faire;
 S'Artaxercès receut de bien bon cœur
 L'eau qu'en deux mains offrit un laboureur,
 Je seay que bien ne chasseras ma muse
 Quombien que soit de stile bas infuse.
 Or donq Phiebus, voz celestes flambeaux
 Sur l'Univers reluisens clairs et beaux,

En m'astrugeant esclairés mon labeur.
 Parangonant ceste vierge d'honneur,
 Pourquoi n'ay-je à l'instant mille langues
 Pour faire icy de toy cent mille arangues,
 Pour la valleur de ton heureux renom
 A tout jamais éterniser le nom !

Si l'on ne doit point regretter, comme le poète, les mille langues que souhaitaient sa prolixité et son enthousiasme naïf, il faut cependant lui tenir compte de l'effort méritoire qu'il fait pour traduire, dans une langue encore amorphe, la sincérité de ses convictions.

Le second document est une « ordonnance donnée sur le pris de *l'englantine* fundé par monsieur de Saint-Marcel, prononcé le dymenche iur^e septembre 1575 » (1).

« Veu par nous, conmis et depputés par Messieurs du venerable Chappitre de l'eglize Nostre-Dame du Puy, les factures et compositions tant en latin que en françoys, que aussi les motetz faictz en musique, dites et chantés la present année au Chappitre de ladicte eglize à l'honneur et louange de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie, sa mere, suyvant la fundation faicte par feu noble Guabriel de Saint-Marcel, docteur ez decretz, et sur ce meurement deslibéré, avons par nostre present ordonnance adjudgé et adjugeons le pris ordonné par ledict feu de Saint-Marcel, fundateur, sçavoir pour le regard de la poésie à M^e Jacques Chanet et pour le regard de la musique à Jacques Dolezon, enfant du cuer, suyvant ladicte fundation, statutz et ordonnances sur ce faictz, et comme meritans et dignes d'icelluy pris et à ce qu'ilz ayent cy après occasion de continuer pour l'entretennement de ceste tant louable et sainte fundation et institution. Prononcé audict Chappitre, le dymenche quatriesme du moys de septembre, l'an mil cinq cens soixante quinze ».

Comme on le voit, c'est le Chapitre qui distribuait les récompenses; mais ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est qu'en 1575 *l'englantine* avait remplacé *la bague d'or* : Le Puy avait ses *Jeux Floraux*.

Il faut attribuer cette modification du règlement du concours

1. Archives de l'Hôtel-Dieu, série H. Fonds du chapitre cathédral.

à l'influence des *Jeux Floraux* de Toulouse. Au ^{xvi}^e siècle, en effet, pour les *Jeux Floraux* comme pour les *Cours d'amour*, se répandit une légende très poétique, dont l'idée germa certainement dans l'esprit des capitouls de Toulouse, désireux de rehausser l'éclat du concours annuel fondé par le *collège de la Gaie Science* et dont le premier prix fut la violette, puis l'églatine et le souci. On n'hésita pas à attribuer à une noble dame appelée Clémence Isaure la restauration des *Jeux Floraux* : Ayant appris que son fiancé était mort dans un combat, cette femme se serait condamnée à un éternel veuvage et, mettant toute sa consolation dans la poésie, aurait légué sa fortune aux capitouls de Toulouse, à charge de distribuer chaque année des fleurs d'or et d'argent aux meilleurs poètes.

Il est facile de suivre l'évolution de la légende : Après avoir donné à l'illustre bienfaitrice le prénom de Clémence, on lui chercha un nom de famille et l'on choisit Isaure ; puis on lui trouva de glorieux ancêtres, et finalement on lui érigea un cénotaphe. Mais, hélas ! (personne n'y contredira ; les mainteneurs actuels de l'Académie des *Jeux Floraux* y souscrivent eux-mêmes volontiers) Clémence Isaure n'est qu'un mythe, et la légende qui l'auréole aurait vécu si Toulouse, respectueuse de la tradition, ne persistait à célébrer chaque année les mérites de celle qui incarne, comme un symbole, la poésie méridionale dans le passé et dans le présent (1).

En 1586, le 30 juin, toujours sous la même influence, M^e André Dujéune, seigneur de Montgiraud, conseiller du roi et lieutenant particulier en la sénéchaussée du Puy, déclare dans son testament que « pour exciter la jeunesse à la vertu et aux lectres », il « a donné et legué par fondation perpetuelle et anuelle la somme de six escus deux tiers, employable chescun an et chescun premier jour de may en l'achept de deux fleurs qui seront données ledict jour à deux escolliers estudians au colleige de cestedicte ville du Puy, pour pris, scavoir l'une à celluy qui se trouvera avoir mieulx

(1) Voir le compte rendu, par M. J. Anglade, de l'*Histoire critique des Jeux Floraux, depuis leur origine jusqu'à leur transformation en Académie* (1323-1694). Toulouse, Éd. Privat, 1912. L'auteur, de ce très intéressant ouvrage, M. de Gélis, est un des mainteneurs de la célèbre Académie de Toulouse (*Annales du Midi*, t. XXIV, juillet 1912, pp. 414-420).

dicte en vers et carmes latins, et l'autre à celluy qui se trouvera avoir mieulx dict en prose latine et ce sur le subject de la louuange des fondateurs dudict colleige et dudict pris, de quoy veult le jugement en estre faict par messieurs les officiers de ladicte seneschaulcée du Puy, qui de presant sont ou par cy après seront et que s'i trouveront presantz; sinon, et au cas de l'absence de toutz lesdicts sieurs officiers de ladicte seneschaulcée, veult le jugement en estre faict par messieurs les officiers de la court commune du Puy, conjointement avec messieurs les consulz de ladicte ville » (1).

Donnons maintenant la parole à Arnaud, un des historiens du Velay les plus consciencieux; comme nous n'avons pu retrouver les documents sur lesquels il s'appuie, nous lui laissons l'entière responsabilité de ses affirmations (2).

« Dujeune étant mort quelques mois après, les officiers de la sénéchaussée du Puy, assemblés dans la chambre du conseil, le 6 d'avril 1588, délibérant sur la fondation et legs qu'il avait fait de six écus deux tiers, destinés annuellement à l'achat de deux fleurs, pour prix à deux étudiants au collège de cette ville, arrêterent que dès le premier jour du prochain mois de mai, on commencerait d'exécuter l'honorable intention du défunt; qu'en conséquence tous les concurrens se réuniraient dans l'auditoire de ce siège pour y composer devant M. le sénéchal ou son lieutenant, et les autres officiers de cette cour, ainsi que le troisième jour du même mois, que l'après-midi l'examen des compositions serait fait par

(1) *Archives de l'Hôtel-Dieu*. Série B, registre factice. f. 83. Ce testament renferme quelques clauses intéressantes qu'il est utile de mentionner. Après avoir élu sa sépulture à l'église collégiale de Saint-Georges, André Dujeune lègue à l'Hôpital du Puy 400 l.; à l'Hôpital Saint-Sébastien, 33 écus un tiers destinés aux nouvelles constructions de cet établissement ainsi que les matériaux nécessaires qui pourront être pris à ses moulins de Saint-Marcel; il donne également 66 écus deux tiers pour « la construction d'une chapelle dans l'auditoire de la court de Monsieur le seneschal du Puy en laquelle long temps y a il a esté ollicier, ou bien pour fermer, clorre et reparer la chappelle que y est à present »; à sa femme, Gabrielle d'Alzon, il lègue sa métairie de Bas-Charnier; il laisse à Clémence Farnier, sa cousine, femme de « maistre Anthoine de Talon, docteur en medecine » cent écus; à Catherine Farnier, sa nièce, femme de Jean Dasquemye, conseiller en la sénéchaussée du Puy, cent écus; à une autre nièce, Françoise Farnier, femme de Gabriel Ranquet, cent écus; à sa cousine, Isabeau Farnier, femme de Vincent Ranquet, cent soixante-six écus; etc.; enfin il institue son héritier universel, noble Pierre Farnier, seigneur de Saint-Martin, « son bien aymé cousin ».

(2) Arnaud, *Histoire du Velay*, Le Puy, J. B. La Combe, 1816, t. I, p. 424.

ces officiers dans la chambre du conseil; que leur jugement serait prononcé aussitôt dans l'auditoire, et les fleurs distribuées. Ces magistrats arrêtaient en même temps que ces fleurs, dont le testateur n'avait point fixé l'espèce, seraient une rose et une marguerite, chacune de la valeur de trois écus et tiers; que la première serait adjugée à l'auteur de la meilleure composition en prose latine, et l'autre à celui qui aurait le mieux composé en vers latins; qu'immédiatement après la distribution de ces prix, ceux qui les auraient obtenus iraient rendre grâces à l'église cathédrale de cette ville. Ils arrêtaient aussi que leur délibération serait publiée soit dans la basse-cour du collège, soit aux lieux et carrefours accoutumés de la ville; ils la firent notifier à noble Pierre Farnier, seigneur de Saint-Martin, héritier du feu seigneur de Montgiraud, et chargèrent aussitôt Antoine Irail, dit Gay, orfèvre, de faire les deux fleurs ».

V. INFLUENCE DES CONCOURS POÉTIQUES.

Les concours fondés par Gabriel de Saint-Marcel et André Dujeune eurent une excellente influence sur la poésie vellave. La fin du xvi^e siècle et le xvii^e sont en effet caractérisés par une production intense qui, malheureusement, n'a pas révélé de réels talents. Des noms comme ceux de Jacques Mondot, Timothée de Chilhac et Gabriel Ranquet tranchent bien un peu sur ceux de leurs nombreux émules, mais leur inspiration n'a produit que des poésies estimables auxquelles il manque l'idée et le souffle qui font les œuvres impérissables.

Sans redire ce que l'on sait déjà sur ces trois poètes, d'ailleurs peu connus, qui synthétisent le mouvement de la Renaissance en Velay, on peut tirer encore quelques renseignements intéressants de leurs œuvres qui éveillent surtout la curiosité des bibliophiles.

La traduction des *cinq livres des Odes de Q. Horace Flacce*, par J. Mondot, « velaunois », publiée en 1579 à Paris, chez N. Poncelet « à l'oye qui ne court plus », ne mérite qu'une rapide mention, car, si les exemplaires en demeurent assez rares, le poète n'eut pas à faire preuve dans cette adaptation d'une invention originale et personnelle. Les dernières pages de l'ouvrage renferment néan-

moins, avec une *Complainte sur le decez de Christine Mondot* (1), qui mourut l'an 1578, à la contagion, au Puy, deux quatrains qui nous éclairent sur les illusions du poète, ou plutôt du versificateur, car, malgré sa médiocrité, J. Mondot croyait avoir du génie et vivre à jamais dans la mémoire des hommes. Le premier est l'œuvre de l'imprimeur, N. Poncelet, qui sacrifie au goût du temps et traduit en un mot d'esprit une louange peut-être intéressée :

Sur l'anagramme de Jacques Mondot.

Docte nom aquis.

MONDOT, icy finit (mais c'est pour tousjours vivre

Malgré le noir tombeau) ton livre tant exquis.

Entre les plus sçavans tu as NOM DOCTE AQUIS

Dont chacun veut tes vers imiter et ensuivre.

N. Poncelet.

A cet éloge l'auteur répond par un autre quatrain servant en quelque sorte de légende à la gravure qui le précède :

Ce pied foule ce rond, avec sa vanité,

L'autre se guinde au ciel, planant sur le nuage :

Or' ayant par mes vers sur la mort l'avantage,

Pour vivre sans mourir j'attends l'Éternité.

Et Mondot d'ajouter avec une ingénuité qui répudie toute modestie : *Non moriar sed vivam !*

Nous insisterons plus longuement sur les *Quinze sonets devots sur l'effusion du sang de Jesus Christ* qu'il publia la même année, chez le même libraire, alors qu'il était « religieux de Saint Benoist, en l'abbaye de la Chase-Dieu en Auvergne (2) ». Dans

(1) Sœur de Jacques et fille de Pierre Mondot, notaire (V. testament de ce dernier : Arch. départ., min. d'Ant. Daurier, f. 114. — 23 mars 1561, n. st.).

(2) M. Cortial a eu l'extrême amabilité de nous communiquer l'exemplaire probablement unique de cette œuvre de Mondot. Le volume, de format in-12, se compose, en réalité, de huit opuscules différents dont le premier est intitulé : *Devote meditation sur la mort et passion de Nostre Seigneur Jesus Christ* (s. l. n. d., 16 ff. non chiffrés). Le second porte le titre suivant : *Les Quinze effusions de sang de nostre sauveur et redempteur Jesuchrist* (s. l. n. d. 8 ff. non chiffrés ; 15 petites figures à mi-page). Puis viennent les *Quinze sonets* de Mondot (8 ff. non chiffrés, 9 petites figures à mi-page). Voici l'extrait du Privilège du Roi

« Suivant le Privilège qu'à pleu à sa majesté m'octroyer d'imprimer ou faire imprimer quelques œuvres poétiques de mon invention, je donne congé, licence et privilege à Nicolas Poncelet, imprimeur en l'Université de Paris, d'imprimer ou permettre d'imprimer quinze sonets que j'ay faits sur l'effusion du sang de Jesus-Christ, et ce pour l'espace de trois ans. Deffendant à tous autres Imprimeurs et

une épître au lecteur il explique les circonstances qui l'ont amené à écrire ces poèmes religieux qui procèdent d'un excellent dessein, mais ne portent pas l'empreinte d'un véritable génie poétique :

« Amy lecteur, estant instamment prié de quelqu'un de mes amys, de faire quelques Sonets spirituels pour mettre à la fin de certaines heures qui estoient desja dés longtemps sur la presse, et me voyant empesché en plusieurs autres affaires, j'ay regardé si entre quelques œuvres saintes que j'espere en bref te faire voir, si Dieu plaist, je trouveroie aucune chose pour satisfaire à sa priere, où rencontrant (assez bien à propos ce me semble) quinze sonets sur l'effusion du sang de nostre redempteur Jesus-christ et sur sa sainte Passion, apres les avoir communiqués à quelques uns de Messieurs noz maistres Docteurs de la Sorbonne, je n'ay eu autre opinion, sinon que ils seroient les bien venus. Je te suplie les recevoir d'aussi bonne volonté comme je souhaite que tu y fasses profit, et que je te les envoie. A Dieu. A Paris, ce 25. May, 1579.

Celuy qui te desire tout bien spirituel. Mondot.

La qualité maitresse de son inspiration n'est pas la simplicité. Au Christ du « jardin des Olives » il dit :

Las de ton sang la terre est plaine,
Qui de ton corps roule à foison (1).

Il veut prendre sa part des souffrances du Sauveur et se reproche ainsi son indifférence :

Mon Dieu, quelle fierté maistrise mon courage?
Quel cœur adamantin ay-je dans le costé
Quels yeux ai-je d'acier d'un vieux tygre emprunté
Qui voyant tes douleurs, ne noyent mon visage?

Des Juifs la cruauté, leur fureur, et leur rage
Pour toi a d'un acord mille maux apresté,

Libraires de imprimer ou faire imprimer lesdits quinze Sonets sans le consentement dudit Pontcelet, sur les peines contenues en mon privilege. Fait ce 28. de May 1579,
MONDOT.

Le titre donné dans les bibliographies est erroné (La Croix du Maine et du Verdier, t. IV, p. 290 ; L. Pascal, *op. cit.*, p. 415 ; Chassaing, *Chroniques de Medicis*, t. II, p. 236).

(1) J. Mondot, *op. cit.*, sonnet II.

Las Seigneur, combien cher mon salut t'a cousté
Et je vends tous les jours ce celeste heritage.

On te frappe, on te bat, on t'arrache hors du sein
Et la vie, et l'esprit, n'ayant d'autre dessein
Que d'exiler bien loin de ce monde ton ame.

Seigneur fay moy ce don, pour le moins apres toy
Que souffrant pour mes maux, je ressente un esmoy
Que mille et mille fois d'heure en heure m'entame (1).

Le ton emphatique fait quelquefois place à une simplicité qui ne saurait contenter les exigences poétiques de notre siècle :

Si de la mer la grand'onde salée,
Se transmuoit aux ruisseaux de mes yeux
Ou le torrent qui gronde impetueux
D'un hautin (*sic*) mont arrousans la vallée.

Si tous les vents qui d'une cource aislée
Fendent les ærs (habandonnant ces lieux)
Se rechangeoyent en soupirs ennuieux
Et que de pleurs mon ame fut voilée.

Je ne pourroy dire l'affliction
Que tu portas voyant ta sainte mere
Prés de la Croix, lieu de ta passion... (2)

Mais si la religion ne trouve pas en Mondot un artiste du verbe, elle lui doit l'expression d'un sentiment sincère. Méditant sur la Passion du Christ, il maudit les Juifs qui se sont faits ses persécuteurs :

Las combien de douleurs! las combien de travaux,
Pour moy ton serf (mon Dieu) librement tu endures,
Pour me rendre la vi' la mort tu te procures,
Pour me donner le bien, tu souffres mille maux.

Estant entre les mains des Juifs cruels bourreaux
Mutins, durs, inhumains, loups ravissants, perjures,
Paisible, doux, humain, agneau tu ne murmures
De ton sang respandant en terre maints ruisseaux.

De regrets et de pleurs vostre face est noircie,
Vostre ame de douleurs triste, pasle et transie
Et je vous cause (helas) ce larmoyeux torrent.

(1) J. Mondot, *op. cit.*, sonnet VI.

(2) J. Mondot, *op. cit.*, sonnet XIII.

Faictes qu'ayant lavé mon ame dans ceste onde
 Un jour je puisse au ciel devant vous pur et munde
 Paroistre, n'estant plus en ce bas monde errant (1).

Enfin, sollicité par l'esprit et la chair, il demeure fidèle à ses convictions :

L'ame souspire et se veut foudroyer
 Le corps ne veut que des plaisirs l'amorce.
 O pauvre corps laisse faire à l'esprit,
 Pleurez tous deux la mort de Jesuchrist,
 Et vous baignés d'une eternelle source... » (2)

On retrouve les mêmes défauts et les mêmes qualités dans un autre opusculé, aussi rare que le précédent, le *Tombeau et epitaphe sur la mort de tres-hault et tres-puissant seigneur, Monseigneur le Duc de Guyse*, paru en 1589 à Paris, chez Guil. Bichon, « à l'enseigne du Bichot » (3), qui s'ouvre par ce sixain liminaire :

D'où vient que de tes pleurs (ô Mondin) tu honores
 Ce Prince ? Il n'est pas mort : non non, il vit encores
 Engravé dans les cœurs de tous les gens de bien.
 Mais luy veux-tu bastir un tombeau : c'est folie,
 Sa vertu luy en a basti durant sa vie
 Un si bien enrichy, qu'il n'y reste plus rien (4).

Le poème lui-même commence par ces mots d'une prosaïque naïveté :

D'où vient que les maisons bruyent avec tempeste,
 Et le peuple en pleurant s'engendre mal de teste ?
 Et pourquoy voyons nous par places et carfours
 Des gendarmes veillans et les nuicts et les jours?... (5)

Et Mondot de répondre :

Helas ! ne scais tu pas qu'un massacre cruel
 A fait nostre Guysard en ces cieux eternel !

(1) J. Mondot, *op. cit.*, sonnet III.

(2) J. Mondot, *op. cit.*, sonnet XV.

(3) Le seul exemplaire que nous connaissions nous a été communiqué par M. Cortial auquel nous exprimons toute notre gratitude pour l'extrême bienveillance avec laquelle il nous a ouvert ses riches collections.

(4) J. Mondot, *Tombeau et epitaphe* ..., p. 2.

(5) J. Mondot, *op. cit.*, p. 3.

Ce crime mérite un châtement exemplaire :

Crions tous d'une voix, d'un courage hautain
Afin que Dieu punisse ce massacre vilan (*sic*) (1)

Et pour terminer le panégyrique du chef de la Ligue, le poète

jette dessus le saint tombeau
Les loriers et les fleurs d'un Appollon nouveau (2).

Les pages qui suivent nous initient aux sentiments intimes de Mondot et nous donnent une idée plus avantageuse de sa prose, violente parfois, mais toujours sincère, chaude et vibrante.

Il fait l'apologie du duc de Guise, protecteur de la religion, que le roi de France, « ce traistre execrable » (3), « ce traistre Roy et dissimulé » (4), a laissé indignement massacrer.

Il ne craint pas d'écrire dans le feu de son indignation : « Pour avoir gardé et preservé de mort ce nostre plus tyran, que Roy, de la perdilion de sa couronne, du degastement de son royaume... il l'a fait poignarder par un vilain Lodiach, vilain, di-je, qui a le corps tout plain de Diables » (5).

Les mânes du héros demandent vengeance; aussi invite-t-il « messieurs Parisiens » à prouver qu'ils ont « encor le cœur au ventre », à lutter contre les ennemis de l'Église et les assassins du duc de Guise (6). Enfin sa colère se traduit dans un acrostiche curieux où il met toute sa rancœur (7) :

Helas, celui qu'ay veu maistriser l'heretique.
Estant mandé du Roy, et duquel le courage
Negligeoit l'estranger tres-ardent au carnage
Rendant de sa vertu le renom autentique :
Y celui maintenant faut-il que je gemisse

(1) J. Mondot, *op. cit.*, p. 4.

(2) J. Mondot, *op. cit.*, p. 4.

(3) J. Mondot, *op. cit.*, p. 9.

(4) J. Mondot, *op. cit.*, p. 8.

(5) J. Mondot, *op. cit.*, p. 7.

(6) J. Mondot, *op. cit.*, p. 10.

(7) J. Mondot, *op. cit.*, p. 23. Nous mentionnerons à titre de curiosité une poésie latine *ad laudem J. de Boyss., per Jacobum Aniciensem*, insérée dans *L'Arioste Francoes de Jean de Boessieres de Montferrand au Auvernie, avec les argumans et allegories sur chacun chant*; à Lyon, de l'imprimerie de Thibaud Ancelin, 1580 (p. 271 = r⁴), dont nous avons vu un exemplaire chez M. Cortial.

D'habits dolens et noirs faut-il que je m'habille?
Estat ô peu constant, ô vie tres-fragile!

La voix du Roy, la voix, hélas plus que triastesse
Ores me cause un deuil, auquel n'est le semblable :
Rougir me fait ton acte ô foy tres-desloyale
Rougissant je pallis, et d'une voix tremblante
A toy mon Dieu j'adresse ma priere dolente.
Iustice je requiers : de la vefve criante
Ne permets se moquer la couronne sanglante.

Les Œuvres de Timothée de Chilhac, publiées à Lyon en 1599, chez Thibaud Ancelin, reflètent des idées moins violentes, plus pacificatrices. Au roi Henri IV, qu'il compare aux conquérants antiques, le poète adresse ces stances (1) :

Grand Roy, Prince des Rois, et Roy de tous les Princes,
 Qui promets à la France un monde de provinces,
 Au bruit de tes valleurs, par tes combats divers
 Le ciel avoit promis le monde à ton enfance :
 Mais n'ayant peu changer la France en l'Univers
 Tu feras l'Univers des murailles de France.
 Honneur de tous les Rois, grand Roy de tout l'honneur
 Qui n'as aucun deffaut que le trop de valeur,
 Quel homme armé d'esclairs attendroit ton tonnerre?
 Quel Prince au cœur d'acier soustiendrait tes effects?
 Tu forces tes haineux à despiter la guerre,
 Et puis les faicts venir te demander la paix.
 Tu es, et si n'es point, un nouveau Alexandre,
 S'il venoit, il viendrait à tes gloires se rendre,
 Il n'oseroit paroistre aux rayons de tes yeux :
 Quand tu auras acquis le ciel, la terre et l'onde,
 Pour avoir dans le ciel la couronne des cieux,
 Tu porteras aux cieux la couronne du monde.

Mais le poète ne sacrifie pas uniquement à la louange, il sait aussi manier l'épigramme avec succès (2) :

LE BLANC parle dedans le Puy
 MONDOT ne peut vivre à son aise,
 Un brusla le temple d'Ephèse
 Afin que l'on parlast de luy

(1) T. de Chilhac (ou Chillac), *op. cit.*, seconde partie, *La Liliade Française*, f. 11, v^o.

(2) T. de Chilhac, *op. cit.*, f. 14, r^o. Les pièces de vers de T. de Chilhac et de G. Ranquet que nous citons ont été transcrites par M. Deslandes, bibliothécaire à l'Arsenal, à qui nous adressons un confraternel remerciement.

Si le desespoir vous commande,
Ne vous pandez point mes amis,
Je vous aporte pour advis
Le seul exemple de Lycambe.

Ou si ces mortelles atteintes
Ne peuvent prendre guérison,
Dessous les figuiers de Thimon
Allez achever vos complaints.

Et si vos ignorans esprits
Se plaisent encor à mesdire,
Ils ont le sujet de m'escire
La responce de mes escrits.

Son contemporain, Gabriel Ranquet, publia, en 1611, *Diverses œuvres poétiques* qui contiennent quelques sonnets assez réussis où l'esprit le dispute parfois à la préciosité. L'un de ses poèmes est adressé

A noble Eimar du Masel, sieur dudit lieu.
Eimar du Masel, Anagramme : L'Image de Mars.

SONNET

Mon brave du Masel les gloires de vostre aage,
— Et vos divines mœurs en leurs perfections,
Enfantent tant d'honneurs que d'admiration,
Conjoignant le sçavoir avecque le courage.

Vostre face de Mars est le divin image,
Vostre ame de Pallas produit les actions :
Aussi vous possédez par deux vives raisons :
Pour guerdon le merite et le lis pour hommage :

Qui vous voit est ravi, luy semblant voir un Dieu,
Sur toutes les vertus vous tenez le milieu,
Vostre cœur en valeur est toujours tout extrême.

Au front la majesté, l'audace en vos regards,
Vous paraissez sans pair, estant à l'esgal mesme
L'astre des vertueux, et l'*Image de Mars* (1).

Comme Chilhac, Ranquet excelle dans l'éloge ; l'antiquité classique lui suggère des images et des comparaisons flatteuses qu'il

(1) G. Ranquet, *op. cit.*, p. 24.

prodigue à ses compatriotes. Nous lui emprunterons encore un sonnet, adressé « à Monsieur Mondot, docteur et avocat en la seneschaussée du Puy », qui donne une idée assez exacte de son talent poétique :

De deux divinitez vous possédez l'image,
De Mercure exerçant l'éloquence et la voix,
De la sage Themis la prudence et les loix,
Formant de leurs honneurs les honneurs de vostre aage.

Par l'un vous acquerez le merite en hommage ;
Par l'autre, heureux Mondot, les lauriers triples trois
Qu'Olympe fait germer, et les gloires en choix
Qu'il vous offre en present, et vous donne en partage.

Mercuré vous remplit de ses termes coulans,
Thémis comme à l'envy de ses traits plus sçavans
Cernant de leurs faveurs vostre rare science.

Ainsi, comme chery de ces deux deitez,
Docte vous enfantez, par vostre suffisance,
Du biendire et des loix les deux extremitez (1).

(1) G. Ranquet, *op. cit.*, p. 28. On pourra compléter cette rapide étude sur T. de Chilhac et G. Ranquet en consultant les *Variétés historiques et biographiques* de M. Paul Le Blanc, parues au t. III des *Mémoires de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire* (1881-1882), pp. 103-107 et le volume intitulé *Le Velay, Fleurs des Montagnes*. Le Puy, Marchessou, 1868.

Dans les minutes de Rochon, notaire (Hôtel-Dieu, série II, minutes sur feuilles Volantes), nous avons trouvé un acte assez curieux qui se rapporte vraisemblablement au poète Gabriel Ranquet et à son père :

« L'an mil cinq cens soixante treze et le mecredi (*sic*), jour septiesme janvier, en la ville du Puy, par devant moy notaire et tesmoingtz en bas escriptz, honorable homme maistre Jehan Reynard, scindic du diocese du Puy, [ayant] apprehendé en personne sieur *Huques Ranquet*, marchant, l'a requis fere declaration quel jour il receust la lettre que escripvoit monseigneur le mareschal de Dampville à messieurs les depputés du pais de Vellay, en datte du xx^e decembre dernier, fins d'envoyer quelque notable personnage avec pouvoir suffisant en la ville de Montpelier et y se trouver au dixiesme de ce moys pour octroyer et accorder au roy nostre sire la somme que sera requise et demandée pour la portion de ce diocese, pour estre employé à ce que par ladicte lettre est porté; lequel Ranquet declare l'avoir ce jourd'huy balthée à monsieur Bertrand, vicaire general de monseigneur l'evesque dudict Puy et plus tost ne la pouvoit balher pour ce jour d'yer bien tard *Guabriel Ranquet*, son filz, l'avoir pourtée de Mende, comme ledict Guabriel a presentement déclaré et actesté luy avoir esté balthée audict Mende jeudi dernier pour la fere tenir aux gens des estatz de ce diocese, ce qu'eüst faict plus tost sans la malice du temps et neges que sont par les chemins... »

VI. LA POÉSIE DRAMATIQUE, ÉPIQUE ET SATIRIQUE.

La renaissance littéraire s'épanouit aussi dans la poésie dramatique qui trouva un regain de faveur à la fin du xvi^e siècle. Les *Mémoires* de Burel nous donnent de précieux renseignements sur son inspiration qu'elle puisa presque exclusivement dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

En 1575, on joue au Puy *David et Goliath* (1); en 1585, *Judith et Holopherne* (2); en 1593, *Le mauvais Riche*. Le collège du Puy, fondé en 1588, représente dès 1589 : *Les misères de la vie humaine* (3), qui furent jouées par les élèves dans l'établissement, et *La manne donnée aux Juifs dans le désert* (4), qui fut représentée sur la place du Martouret; en 1608 l'*Histoire de Saint-Alexis* (5), et cette tradition se perpétua pendant tout le xvii^e siècle (6). Jacques Mondot, alors qu'il était prieur de Saint-Pierre-le-Monastier, fit également jouer, en 1600, le *Petit Joseph* (7), en 1609, l'*Histoire de Daniel* (8), et enfin une tragédie qui ne fut jamais imprimée : *La mort de Sophonisba de Carthage* (9).

Le xvi^e siècle, à son déclin, vit se développer deux genres nouveaux : le premier que l'on pourrait qualifier un peu témérairement d'épique et le second de satirique.

On sait que les guerres de religion ont ensanglanté le Velay et que Le Puy eut à se défendre contre les Huguenots. Cette lutte inspira à quelques poètes des vers dans lesquels ils célébrèrent le triomphe de leur cause.

(1) *Mémoires* de J. Burel, éd. Chassaing; Le Puy, Marchessou, 1875, p. 41.

(2) *Mémoires* de J. Burel, p. 90.

(3) L. Pascal, *op. cit.*, p. 464.

(4) L. Pascal, *op. cit.*, p. 464.

(5) L. Pascal, *op. cit.*, p. 464, *Mémoires* de Burel, p. 498.

(6) V. l'article consacré par L. Pascal, dans la *Bibliographie du Velay*, au théâtre des Jésuites (p. 464).

(7) *Mémoires* de J. Burel, p. 478.

(8) *Mémoires* de J. Burel, p. 500.

(9) L. Pascal, *op. cit.*, p. 462. Les Archives de l'Hôtel-Dieu (série II) renferment une *Lieue des cens, rantes et revenus du prieuré de l'esglise Saint-Pierre-le-Monastier du Puy, estant prieur frere Jacques Mondot, docteur en droit canon*, pour les années 1607-1613. Au f^o 59, v^o, se trouve la signature de Mondot, prieur de Saint-Pierre du Puy.

M. Jacotin, qui présida avec la compétence que l'on sait aux destinées de la *Société scientifique et agricole de la Haute-Loire*, a eu l'heureuse idée d'une réimpression du *Discours en forme de chanson de la reprise des villes et châteaux occupés par les rebelles du Vivarez, au pays de Vellay, faite par monsieur de Saint Vidal, gouverneur pour le Roy audict pays* (1). Ce poème, imprimé une première fois en 1574, est l'œuvre curieuse, mais assez médiocre, d'un maître apothicaire du Puy, André Corailhe, élevé à la dignité de consul en 1570.

Nous lui préférons un poème inédit, en latin et en français, composé par un anonyme, vers la même époque, en l'honneur d'Antoine de Senecterre, évêque du Puy et d'Antoine de Saint-Vidal, gouverneur du Velay, et dont l'original, sur parchemin enluminé et blasonné aux armes des deux héros, nous a été très obligeamment communiqué par M. Jacotin. Cet essai d'épopée lyrique reflète les événements contemporains qui transparaissent, en dépit des réminiscences classiques qui le guident.

Nicteria pro divis Necterio et Vitale belli intestini ducibus.

Pense-tu seulement, de Romule la race,
Que te soit deu, de droict, que triomphe on te face
Et que ton roque chef sus tout aultre soit saint,
Digne du vert laurier autour tes temples ceint,
Nostre petit Vellay n'ait rien mérité ?
Si a certainement, si a de verité ;
Naguieres il s'est veu cerné de toutes partz
Du souldat enemy, de fortz et de rampartz,
De son peuple fraieur : auprès de tant de mille,
Je ne veulx pas, icy, dire tes lodz Camille,
N'aussi de toy, Marcel, ne d'aulcun de ta terre,
Mesme des Cipions, ces deux foudres de guerre.
Quele'un les chantera en plus disert langage.
Mais je suys appellé ourdir un autre ouvrage ;
J'ay donc à resonner de deux heros l'haltesse :
Senectere premier nourrisson de noblesse,
Vigilant sans cesser, et jamais endormy,
Comme aussi Sainct Vital, à chasser l'ennemy,

(1) *Mémoires et Procès-verbaux de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire*, tome XII (1902-1903), pp. 143-156.

Aiant ceinct à son col le noble ordre du Roy,
Descendus des héros, protecteurs de la foy ;
Gouverneurs pour le Roy, dignes de hault regnom,
Approuvés des Estatz, tous deux de mesme nom ;
Saint Vital, du país l'honneur et zelateur,
De son bien et faveur très ardent amateur :
Mais qu'est-ce qu'il a faict, estant cy (à) la cohorte
Des enemys auprès, voire mesme à la porte
Qu'avoit son siege autour des voisines maisons,
De dole et traison palliant ses raisons ?
Lors assemble soldatz, puis en belle ordonnance
Sort en les honorant de sa grave presance,
Profflige l'enemy, le vaine et le saccage,
Comme un Mars furieux, le daille, en faict carnage,
Près du chasteau voisin, quand a veu sa fumée,
Voire mainte maison à la fois enflammée,
Ne doubtant les aguetz de l'enemy d'en hault,
S'approchant de plus près, luy a donné l'assault,
Pour faire breche au mur, faisant bien son debvoir,
A grandz coups de canon, comme on a bien peu voir,
Mesmes à palz de fer, en sueur et grand peine.
Ce que fusse advenu c'estoit chose certaine,
Sans ce qu'il fust blessé griefvement d'une balle
Qui la fresche couleur luy fist devenir pasle.
Sans ce le laboureur, par force militaire,
N'eusse jouy son bien en paix, dans son repaire.
Mais aiant ja receu plaine convalescence,
Soubdain a préparé la guerre à toute oultrance
Au superbe chasteau terrissant de son ombre,
Comme à d'aultres voisins qui sont unze de nombre ;
Son compaignon present, chasse les enemys,
Battu, pris, saccagé, tout en desordre mys :
Sont tesmoins de cecy les enseignes remises
En trophée d'honneur sus au grand temple mises,
Des trevaux et dangiers, par une estrange guise,
La patrie a remis en sa libre franchise.
On voit comunement qu'une chose fellice
Prepare comme soy un mesme benefice,
Comme mesmes a faict ceste sainte victoire
Qu'engendre de son faict une paix et memoire,
Approuvée des Dieux et des homes chérie.
D'elle puissent jouyr, sans craincte et facherie !
Taise donc tes Tarquins, Romme, et tes Fabiens,
Tes Scaures et Quirins et tes Aemiliens !
Concede à nous guerriers, guerriers victorieux,
Cest honneur martial, triomphe glorieux ;

Comme aussi cederà ce loz la docte Grece.
 Cartage à courte foy ne nous y fera presse.
 Cede Mars à Janus qui pardessus toy vive,
 Comme aussi le laurier cede à la verte olive.
 Les vaincus d'humble cœur, pour la coulpe du crime,
 Adorent nostre Christ de reverance intime,
 Et ceux qu'ont evité soubz luy la main hostile
 Sus le Saint Mont d'Anis, en la force virile
 Des deux ducz commandans, dignes d'estre honorés
 De pompe triomphale, en chariotz dorez,
 Et leur chef coroné de laurier daphnien,
 Violetes autour, comme l'autel Sabien,
 Feu de joye flement en chasque carrefour,
 La musique sonant doucement à l'entour.
 Je suis de vostre nom fauteur de gentillesse;
 Suys neanmoins yssu du tige de noblesse;
 En vostre honeur et loz j'affigerey ces vers;
 Vivés heureusement! Vivés en l'univers!
 Ayés les yeulx ouvertz, du corps et de pansée,
 Et ne rejectés pas fortune commancée!

La satire trouva son expression dans les *Noëls*. Sans insister sur ce sujet, nous ferons remarquer que si parmi les Noëls, et surtout parmi les plus anciens, il s'en trouve qui nous semblent d'une simplicité un peu naïve ou d'une inspiration exclusivement religieuse, il en est d'autres qui se sont faits les échos de critiques et de satires parfois piquantes et spirituelles. Comme modèle du genre nous citerons un *Noël* qui fut composé dans les premières années du xvii^e siècle. C'est l'œuvre d'un habitant du Puy, trop soucieux malheureusement de garder l'anonymat, mais qui devait avoir à se plaindre sérieusement de ses contemporains, car il ne les ménage guère (1).

(1) Ce Noël appartient à M. Jacotin. — Comme antithèse, M^{lle} Flamand chanta, le 28 février, un Noël ancien, recueilli par M. Versepuy : *Marie au pied de la crèche*. Cette audition révéla, avec le talent de l'interprète, le charme d'une musique dont l'ingénuité n'est pas le moindre agrément.

*Le Novel fidelle de Ninive, arrivé au Pui
pendant la feste de Noël.*

(Canticque en forme de Noël).

I

Ipocrites Velaunois,
Je ne doibz,
Comme à ces bons vilageois,
De Dieu chanter la naissance,
Tant il est dans le courroux
Pour vostre offance.

II

Dieu reserve ses honneurs
Et faveurs
Pour les fidelles pasteurs
Ou pour les roix d'Arabie,
Tant il faict cas de leurs mœurs
Et de leur vie.

III

Gardés-vous, jeunes et vieulx
Vicieux,
D'aprocher ses sacrés lieux ;
N'allés à ceste naissance :
Vous este trop odieux
A sa presance.

IV

Magistratz et conseilhiers
Et greffiers,
Apprehendés les premiers
Le bras hault de sa justice ;
Ne souyés pas les ouvriers
De l'injustice !

V

Sa, consulz, je viens à vous.
A genoux,
Criés luy mercy trestous ;
Ne brigüés plus ceste charge :
La consiance de tous
N'est que trop large !

VI

Que de mauvaises odeurs,
De malleurs,
Trainent à soy ses brigueurs ;
Que de meurtres et mizeres
Vous vous estes veus autheurs
Helas, naguieres !

VII

Sy je viens aux advocats,
Tous à bas !
D'eux on ne faict pas grand cas ;
Venus aulcuns de Vallance,
Longue robbe, long rebras (*sic*)
Et courte sciance !

VIII

Dirons-nous des procureurs :
Les volleurs
Font comme eulx mille malleurs ?
Des demons la vraye organe,
Ce sont les premiers autheurs
De la chicane !

IX

Medecins et chirurgiens,
Que je tiens,
Gastent la vie et les biens ;
Ilz s'accordent en dispute
Comme les chas et les chiens
Dans la consulte !

X

Sy je parle aux artizans,
Sont des geans
Qui tournent à tous les vants.
L'ung tient faulce sa mesure ;
L'autre se plonge dedans
De son uzure !

XI

J'oblois le detracteur,
Destructeur
De la vie et de l'honneur,
Pire qu'un antropofage,
Corbeau qui se rompt son cœur
Par son ramage !

XII

Venés sa, bourgeois oizeux,
Paresseux !
C'est à vous à qui j'en vetux
Puisque vous vivés en beste.
Oyés l'anatheme affreux
Que Dieu vous jette !

XIII

Ung home de bien au Puy,
Aujourd'hui,
Ne sert à tous que d'ennuy ;
Il n'y a que le vipère,
L'homme qui mord comme lui,
Qui seul prospere !

XIV

Prosperer à quoy je dict :
J'ai mal dict,
J'ai mon dict et mon desdit ;
Il prospere quelque anée ;
Au boust du jeu tout perit
Par destinée.

XV

Nostre evesque, bon pasteur,
Grand docteur,
A faict come le Seigneur
Qui prict en sa compagnie
De geans de peu de valleur,
De simple vie.

XVI

Et sy jamais Jesus Christ
N'eut escript
Sur leur front le Saint-Esprit,
Ilz n'eussent heu ny voix, ny langue :
Ce fust lors qui leur apprit
Tant de aranges.

XVII

Nostre evesque, grand protecteur,
Créateur,
Vouldroit bien avoir cet heur
Que de voir des paracletes (1)
Dans l'esprit et dans le cœur
De folle[s] testes !

XVIII

Dieu leur done le pouvoir
De se voir
Devant eux se beau miroir ;
Il leur en permet l'uzage
Pour oster cest encre noir
De leur vizage ;

XIX

Surtout à noz potantatz
Des estatiz :
Tout est mis entre leur bras ;
Malleur à nous sy tant (sic) passe,
Et nous mette tous à bas
A la bezace !

XXX

Velanois, songés à vous ;
Come foulz
Desabuzés-vous trestous ;
Remettés-vous tous en grace,
Et dans le ciel avec nous
Vous avés place.

La poésie qui suit le Noël est tracée de la même écriture tourmentée et presque illisible qui révèle un esprit bilieux et vindicatif :

(1) Saint-Esprit.

Responce de Jonas contre son censeur.

Asnon qui me reprans, dis-moy pourquoy tu brallies :
Je prans individu, laissant le genre à part ;
Profite cel advis ; il n'y a point de fard :
La galle ne se prend à toutes les ouailles (sic).

Courbeau, laisse voller cest aigle dans la nue ?
Demeure en ton feumier ! De quoy croaille-tu ?
Je reprime le vice et loue la vertu ;
Le plus grand malleur c'est qu'elle t'est incogneue.

D'un lion infernal preste à ma main ta pacte ;
A(c) Caron, non à Dieu, l'interprete des cœurs
Tu ne veux que j'espose en plain midy tes mœurs ?
Sy ton mal te demange, avec ta grif (sic) te gracte !

CONCLUSION

Dans cette étude déjà trop longue et néanmoins incomplète, nous avons passé en revue, successivement, la poésie amoureuse, religieuse, dramatique, épique et satirique, jusqu'aux premières années du ^{xvii}^e siècle. Nous avons exploré des domaines bien différents. Nous avons cueilli sur notre route les fleurs les plus diverses du parterre poétique du Velay. Nous avons essayé de les grouper, d'une main malhabile peut-être, en une gerbe toute parfumée, malgré tout, des senteurs anciennes. Quelques-unes sont bien modestes, mais il n'en est aucune qui n'ait son prix, puisque chacune d'elles témoigne de la persistance dans le Velay d'une tradition poétique qui s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui. Nous ne nommerons point ceux qui, depuis le ^{xvii}^e siècle ont été et sont admis dans l'intimité des Muses. En nommer quelques-uns, ce serait en oublier plusieurs. Mais puisque nous parlions tout à l'heure des *Jeux Floraux*, pourquoi ne pas rappeler que quatre enfants du Velay ont été couronnés par l'Académie de Toulouse.

Blanchot de Brenas fut lauréat en 1859, pour sa ballade *Les loups noirs*, dédiée au duc de Polignac.

Aimé Giron reçut en 1875 une primevère d'argent pour la fable du *Renard ermite*.

En 1906, les *Satyreaux* ont valu à Olivier de La Fayette le souci d'argent.

Enfin, en 1911, en 1912 et en 1913, M. Pierre Paul, a obtenu l'œillet, l'églantine et la primevère pour ses sonnets intitulés : *Les Époques, En marge de l'Histoire et Soirs* (1).

Mais si, dans le Velay, il y a aujourd'hui de réels mérites et d'indiscutables talents, le présent ne doit point faire oublier le passé. Certes, tous les poètes d'autrefois ne méritent pas une admiration aveugle que ne saurait justifier la médiocrité de beaucoup d'entre eux. Mais ceux qui, de nos jours, répandent dans le monde les produits de leur insuffisance et de leur vaniteuse ignorance, n'ont pas l'excuse de nos aïeux qui, au xvi^e siècle, entraînés par le mouvement irrésistible de la Renaissance, s'essayaient à balbutier dans une langue en voie de formation et sur des rythmes à peine fixés. Ces précurseurs ont droit à notre respect et à notre souvenir reconnaissant. C'est un devoir pieux d'éveiller de l'oubli les accents de leur Muse un peu fruste dans son apparente naïveté, car ces échos sont un peu de l'autrefois qui revit, un peu d'histoire qui ressuscite.

Aimons ces premiers pionniers de la poésie locale; et si la lecture de leurs œuvres amène parfois un sourire sur nos lèvres, que ce soit un sourire de bienveillance qui n'entame en rien l'amour que chacun doit porter à ses ancêtres; car, c'est de cette tendresse vouée au passé de la ville natale, à sa petite patrie, de la curiosité sympathique témoignée aux petites patries voisines qu'est fait l'amour de la Grande.

La Muse qui personifie l'âme vellave, dont elle traduit fidèlement les rêves, les espoirs et les chimères, est digne du culte dont elle est l'objet. Interrogée par Aimé Giron, dont elle fut l'inspiratrice heureuse, voici ce qu'elle répondit :

(1) Nous ne reproduirons pas ici le poème de M. P. Paul, *Amour*, dont nous avons donné lecture le 28 février; il a paru depuis dans le *Parfum du Passé*, recueil dans lequel l'auteur célèbre en de très beaux vers le passé, l'amour, la séduction de la montagne et de la mer (Paris, Messein, 1913).

J'habite la montagne. — Humble, libre, mignonne,
Je prie au saint moutier, je chante au vieux manoir;
Sous le hennin de dame ou le voile de nonne,
Fêtée au gai donjon, aimée au cloître noir.

Fille du sol, — ainsi que les vierges d'Athènes
Ornaient leurs beaux cheveux de ses cigales d'or, —
Fière, je porte aux pieds les sandales romaines;
Au front, le gui gaulois; aux flancs maillés, le cor.

Des monts neigeux auxquels les pins font une écharpe
Lorsque le vent des nuits glisse, et frôle ma harpe
Comme l'aile d'un ange ou le doigt d'Ariel,

Ma corde de fer sonne aux combats sous l'armure;
Sur ma corde d'argent le doux amour murmure;
Et dans ma corde d'or pleure un hymne du ciel.

Soucieuse de conserver les traditions ancestrales, la Muse d'aujourd'hui a repris le sillon à l'endroit même où son aînée l'avait quitté et, consciente de son génie créateur et fécond, elle peut dire :

Je veille! Le flambeau n'a pas peur de la bise;
Je le tiens tendrement contre mon sein pressé;
Et l'antique chanson que vous m'avez transmise
Unira par ma voix l'Avenir au Passé! (1)

(1) Ces vers sont empruntés à une très belle poésie d'Hélène Vacaresco : *A mes aïeux*.

RENÉ JOUANNE.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 3 AVRIL 1913.

PRÉSIDENCE DE M. E. RIOUFOL.

Présents : MM. Andrieux, P. Boyer, André Boyer, Breschet, Baldit, Braud, C. Fabre, Gautheron, Fourier, Jouanne, Lascombe, Picquet, François Surrel, Terrasse, J. de Veyrac, Valicon, Vessereau, Vignon.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

En ouvrant la séance, M. Emmanuel Rioufol déclare le bureau et le conseil d'administration installés et prononce le discours suivant :

Messieurs,

Vous m'avez fait l'honneur de me donner vos suffrages pour la présidence de notre Société ; je suis on ne peut plus sensible à cette marque de sympathie, et je vous en remercie de tout cœur.

Mais, Messieurs, la tâche que vous m'imposez est bien grande et je la crois au-dessus de mes moyens et de mes forces.

Succéder à l'éminent président qu'était M. Jacotin est un acte de grande témérité. Ses connaissances presque universelles, ses études incessantes des questions qui intéressent à un haut point notre Société, en faisaient le président le plus émérite.

Nous avons dû nous incliner devant les raisons majeures qui l'ont obligé à se démettre de sa fonction, mais il nous reste comme président honoraire et du Conseil d'administration, tout disposé, a-t-il bien voulu me dire, à nous aider de ses conseils et de son expérience.

Je veux bien, Messieurs, vous donner tout mon temps et tout mon dévouement, mais, en revanche, je compte sur votre bienveillance et votre indulgence et sur le concours de vous tous, surtout des membres du bureau, pour continuer l'œuvre déjà si grande et si considérable qui a valu à notre Société les éloges les plus flatteurs.

En vous demandant, lors de notre dernière séance, d'accorder l'honorariat à MM. Jacotin et Lascombe, j'ai commis un oubli que je viens vous prier de réparer. C'était le titre de président honoraire que j'entendais vous demander pour M. Lascombe. C'est un titre que notre vice-président a bien mérité,

car depuis la fondation de notre Société, soit comme secrétaire, soit comme vice-président, il a donné une bien grande collaboration à l'œuvre commune.

J'exprime à M. Valicon le regret de le voir abandonner les fonctions de trésorier qu'il remplissait à la satisfaction de tous.

Qu'il me soit permis aussi, Messieurs, de souhaiter la bienvenue à M. le docteur Boyer, à M. Fabre, nos nouveaux vice-présidents ; à M. A. Boyer, notre nouveau trésorier ; à M. Andrieux, secrétaire-adjoint ; à M. Gautheron, archiviste-adjoint, et à tous les membres du Conseil d'administration.

Laissez-moi enfin, Messieurs, vous exprimer tous mes souhaits d'union et de concorde afin de voir notre Société continuer et compléter l'œuvre si utile qu'elle rend à notre petite patrie.

L'allocation du président est vivement applaudie.

Correspondance. — La correspondance comprend : une demande de souscription au monument Crozatier ; une demande de souscription aux *Châteaux historiques du Vivarais* par Fl. Benoît d'Entrevaux et Gaston Jourda de Vaux.

Ces demandes sont renvoyées au Conseil d'administration.

M. Pozzo a envoyé d'intéressantes photographies de la grotte des Orciers.

Bibliographie. — Parmi les études publiées par les revues et journaux reçus, il convient de signaler spécialement :

Dans le *Bulletin* du Touring-Club de France (mars 1913), un article des plus élogieux de M. L. Boulanger sur les Gorges de l'Allier dans la Lozère et la Haute-Loire, entre Langogne et Langeac.

Dans la *Revue du Vivarais* (15 mars 1913), une étude du vicomte de Montravel sur le château du Mézenc ; des notes de M. Jean Regné sur le brigandage, le meurtre et la contrebande en Vivarais aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles dans lesquelles il est question d'un assassinat commis en 1727 à l'auberge du Pont-de-Mars, aux confins du Velay et du Vivarais, mettant en cause une famille Daudé, détenue dans les prisons de la Sénéchaussée du Puy, d'où elle réussit à s'évader, sans succès d'ailleurs, car les inculpés furent arrêtés à nouveau et condamnés aux galères ; enfin un travail de M. Léon Rostaing sur trois anciennes routes du Vivarais et notamment la grande route d'Auvergne en Vivarais par le Velay.

Dans la *Revue d'Auvergne* (janv.-fév. 1913), M. Demarty parle de la meule néolithique du chemin de César près Craponne et en donne une reproduction. Cette pierre a vaguement la forme d'une mandoline et se trouve constituée par un bloc de granit ordinaire, gris, à grain fin, pesant 14 kilog. 500. Elle devait servir au broyage des grains employés dans l'alimentation des hommes de l'époque de la pierre polie.

Dans le *Bulletin* historique et scientifique de l'Auvergne (II^e série, 1912), on lit une note de M. du Roure de Paulin sur l'ex-libris manuscrit de Jean Soanen, évêque de Senez, reclus en 1727 à l'abbaye de La Chaise-Dieu où il mourut et fut inhumé en 1740.

Dans le *Bulletin* de la Société des Sciences et Arts du Beaujolais (avril-décembre 1912), M. Claude Perroud publie le texte d'une relation du Voyage de Roland de la Platière de Paris à Bâle, de son séjour en Beaujolais, de son

retour de Villefranche à Paris par les provinces du Centre (1769-1770). Dans ses Variétés historiques et biographiques (Mém. III, p. 108 sq.), M. Paul Le Blanc a imprimé le récit du Voyage de Roland au Puy en 1778.

Dans les *Annales du Midi*, le Journal des Actes de Jean Plantavit de la Pause, évêque de Lodève (1626-1630), publié par M. Luthard, mentionne à la date du 23 septembre 1626 la publication à Lodève des pardons de Notre-Dame du Puy et « permission de fêre la queste par tous les lieux de son diocèse ».

Au dépouillement des Périodiques, indication du travail de M. L. Bouchage, relatif à la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, publié dans les Mémoires de l'Académie de Savoie. Cette congrégation fut fondée en 1650, au Puy, par Mgr de Maupas.

M. le président indique qu'au banquet offert par le barreau de Paris à M. Raymond Poincaré à l'occasion de son élévation à la présidence de la République, M^e Labori a dans son discours mentionné un juriste éminent du XIII^e siècle, Guy Folqueis, évêque du Puy, devenu pape sous le nom de Clément IV.

Il est bon de rappeler à ce propos que notre confrère, M. Fabre, a étudié l'épiscopat de Guy Folqueis et que son travail est actuellement sous presse.

Le jubilé du Puy de 1785. — M. Charles Andrieux ayant demandé le renvoi de sa communication sur le camp d'Antoune, le secrétaire fait connaître au nom de M. Paul Olivier un extrait des *Nouvelles ecclésiastiques* se rapportant au jubilé de 1785 et au mandement de Mgr de Galard de Terraube. Le rédacteur de l'article fait une violente critique de cet écrit et conclut ainsi : « Cette prétendue instruction, plus propre à induire les fidèles en erreur qu'à les instruire, est apparemment l'ouvrage des Sulpiciens qui ont le séminaire du Puy ».

La coupure du journal janséniste sera insérée dans les documents du *Bulletin*.

Manuscrits vellaves. Projet de publication. — MM. le Dr J. Birot, de l'Académie de Lyon, et l'abbé J.-B. Martin, docteur de l'Université de Lyon, ont l'intention de consacrer une notice à deux manuscrits de l'église primatiale Saint-Jean de Lyon ayant appartenu à des familles de l'Auvergne et du Velay, accompagnée de reproductions.

Ces manuscrits, donnés à Saint-Jean par Mgr de Bonald, évêque du Puy avant d'occuper le siège de Saint-Pothin, sont les *Heures de la Vierge* de Jacques de Langeac, de 1464, et le missel d'un abbé de la famille de Beaufort-Canillac, daté de 1479.

La Société prend en considération l'offre aimable de MM. Birot et J.-B. Martin, venue par l'intermédiaire de M. le Dr Paul Olivier, et la question de la publication est renvoyée à l'examen du conseil d'administration.

Les Hospices sous le Directoire. — L'étude de M. Jouanne est une contribution à l'histoire locale sous le Directoire. En effet, les rapports de la commission des Hospices, installée le 8 frimaire an VI (28 novembre 1797), avec l'administration centrale et la municipalité ont toujours été très étroits.

La correspondance qu'elles échangèrent au sujet de l'observation du calendrier républicain est instructive à cet égard et donne une idée très nette de l'esprit qui régnait au Puy en l'an VI et en l'an VII. La haine de l'Ancien Régime, encore vivace dans les milieux dirigeants, trouva son expression dans un discours prononcé par le citoyen Montellier, lors d'une visite faite aux Hospices par les administrations centrale et municipale, le 1^{er} pluviôse an VII (20 janvier 1799). Dans un langage assez violent, l'orateur oppose la « pitié stérile et barbare » de la Royauté à la sollicitude de la République pour l'enfant, le vieillard et l'infirme, et il invite les administrateurs des Hospices à développer dans l'âme de la jeunesse les vertus civiques et le patriotisme « par des discours publics et solennels » devant l'arbre de la liberté. La commission, souvent à la peine, était quelquefois à l'honneur : elle fut conviée aux distributions de prix de l'École centrale, aux fêtes de la Jeunesse, de la Souveraineté du peuple, à l'installation de la Société libre d'agriculture, etc. La haute estime dans laquelle on tenait les administrateurs leur était un dédommagement des nombreux ennuis que leur causait le gouvernement d'une maison qui, malgré des miracles d'économie, ne pouvait, faute d'argent, nourrir les indigents et les nombreux militaires hospitalisés : situation pénible qui, le 25 germinal an VII (14 avril 1799), décida la commission à renvoyer tous ceux qui pourraient « trouver une ressource dans la mendicité » !

Congrès des Sociétés savantes. — A l'unanimité, le secrétaire est désigné pour représenter la Société au cinquante-et-unième Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements qui s'ouvrira à Grenoble le 13 mai 1913.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 8 MAI 1913.

PRÉSIDENCE DE M. E. RIOUFOL.

Présents : MM. P. Boyer, André Boyer, Barthélemy Braud, Charles Andrieux, C. Fabre, Antoine Jacotin, René Jouanne, E. Gautheron, Nicolas, Picquet, Valicon, Vessereau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Correspondance et bibliographie. — Dans la correspondance, figurent : une demande de subvention présentée par M. Francisque Enjolras, président de la Société des pêcheurs de la Haute-Loire, en faveur de l'établissement de pisciculture créé au Jardin public du Puy, et une demande de subvention formulée par le Comité d'organisation du concours de l'union

gymnique et sportive de la Loire et de la Haute-Loire qui doit avoir lieu au Puy les 21 et 22 juin prochain.

La Société regrette que ses ressources ne lui permettent pas d'accueillir favorablement ces demandes.

Le maire de Bains sollicite la participation de la Société au concours cantonal agricole qui doit se tenir au chef-lieu de cette commune le 8 octobre prochain. Une médaille d'argent et deux médailles de bronze sont accordées.

Sur l'observation de plusieurs sociétaires il est décidé que les attributions de primes par la Société seront faites désormais seulement dans des circonstances exceptionnelles et sans que l'on soit lié par des précédents.

Le secrétaire communique deux lettres de M. François Surrel l'informant, la première, que grâce aux bons offices de M. Jean Beyssac l'échange de publications aura lieu dorénavant entre l'Académie de Lyon et la Société ; la seconde, qu'il prépare une étude sur l'église de Saint-Victor-sur-Arlanc dont il réserve la primeur à ses collègues de la Société scientifique.

En s'excusant de ne pouvoir assister à la séance de ce jour, M. Georges Paul appelle l'attention de la Société sur les travaux de restauration à Avignon de la fenêtre dite de l'Indulgence, travaux que M. Nodet dirige, en s'aidant, faute de plans anciens et d'indications suffisantes, de l'architecture d'une fenêtre construite avec les mêmes intentions sur la façade de l'église de la Chaise-Dieu, comportant cinq travées divisées par des meneaux, deux oculi au-dessus des travées latérales et une grande rose couronnant l'ensemble de cette immense baie.

Parmi les publications reçues, il faut retenir : la *Revue d'Auvergne* (mars-avril 1913) qui publie un travail de J. Pader sur le crâne de l'Homme de Denise. M. le docteur Boyer rendra compte de cette étude à une prochaine séance.

Les *Annales du Midi* (avril 1913) qui contiennent une notice de M. Jeanroy sur les « coblas » de Bertrand Carbonel, publiées d'après tous les manuscrits connus, importante contribution à l'histoire des troubadours qui a fourni à M. C. Fabre les éléments de sa communication de ce jour.

La *Revue de la Haute-Auvergne* (1912, IV) qui achève l'impression de l'histoire de Bernard de Garlan, dit le méchant bossu, capitaine d'Alleuze, par M. Marcellin Boudet, où il est question des déprédations commises en Velay par ce bandit à la fin du *xiv^e* siècle. Le même périodique donne la suite du travail de M. Jalenques sur le *xviii^e* siècle et les vingtièmes dans la province d'Auvergne au *xviii^e* siècle et celle des recherches de M. L. Belard sur la Société populaire de Saint-Flour et la mission de Châteauneuf-Randon dans cette ville.

La Société des Etudes locales dans l'enseignement public (section du Puy) a envoyé un recueil de morceaux choisis sur le Velay et la région de Brioude, par MM. L. Doupy et E. Locussol, qui contient des pages d'écrivains et de savants connus sur le pays, son passé, ses sites et ses monuments.

A l'occasion du couronnement prochain de Notre-Dame Trouvée à la Voûte-Chilhac, M. le chanoine Pontvianne et M. le chanoine Eymère ont

publié séparément, le premier une monographie de Notre-Dame Trouvée, le second des Notes historiques sur la Voûte.

La brochure de M. Pontvianne est une étude consciencieuse et documentée de l'origine d'une dévotion remontant à la fin du xvi^e siècle et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours à la Voûte.

Quant aux deux volumes de M. Eymère, ils ne sont pas, du propre aveu de l'auteur, une œuvre historique, mais « une préparation des fidèles aux solennités du couronnement de la Vierge en leur ouvrant des horizons sur l'histoire d'une contrée intéressante mais inconnue ». Dans ces conditions, l'on est autorisé à penser que le titre de *Notes historiques* a sans doute été mal choisi et qu'il eût été préférable de désigner autrement un travail qui touche à peu près exclusivement à la piété religieuse et non à l'érudition.

Planh de Bertrand Carbonel de Marseille sur la mort de Pierre Cardinal. — M. Fabre attire l'attention de la Société sur l'étude critique que M. A. Jeanroy, professeur à la Sorbonne, vient de publier dans les *Annales du Midi* (avril 1913, pp. 137-86), sur les *coblas esparsas* de Bertrand Carbonel, d'après tous les manuscrits connus. Ces *coblas* sont souvent imitées des poèmes de Cardinal et il faut les connaître ici. Mais, pour tirer du travail de M. Jeanroy, qui est parfait au point de vue philologique, tout le profit possible, il est nécessaire de connaître le reste de l'œuvre de Carbonel et la vie de ce troubadour.

Ce n'est pas, en effet, par une quinzaine de ses *coblas esparsas* que B. Carbonel est le disciple de Cardinal, mais par la majorité de ses autres poèmes, et ceux-ci sont au nombre de dix-huit. Dans une pièce que Raynouard a publiée (*Choix*, V, p. 99), et que personne n'a encore interprétée, il pleure même la mort de son maître et le poème prend ainsi pour le Velay une importance capitale. Il confirme les jugements si élogieux de *Miquel de la Tor* sur l'œuvre de Cardinal et montre, ce qui est nouveau, combien le Juvénal du Puy, malgré l'âpreté et la violence de ses satires, était un homme accueillant et bon. Pour donner au texte toute l'autorité qu'il doit avoir, M. Fabre a corrigé la leçon de Raynouard sur le manuscrit même qui le contient (Ms. R, n^o 22343 de la Bibliothèque Nationale).

Analyse du poème. — Carbonel dit que si jamais il a chanté avec allégresse, il est maintenant marri et de cœur dolent, parce que la mort lui a ravi son fidèle compagnon, P. C[ardenal], l'homme le plus distingué et le plus courtois, celui qui avait, dans toutes les langues, le meilleur sentiment de la poésie.

Hélas ! personne ne saura aussi parfaitement s'acquitter de tout ce qui incombe à un homme bien né. Cardinal s'appliquait constamment à bien accueillir autrui et à lui faire honneur. Il supportait les sots et les niais et il était preux parmi les sages. Avec lui a disparu l'amour des relations distinguées.

Ses œuvres, composées avec le plus grand art, sont au-dessus de tout éloge. Il rendait intelligibles les questions les plus hautes par des exemples et de beaux arguments ; il les résolvait et formulait son jugement à la grande joie

de tous. (Ces remarques ont été exprimées dans des termes analogues par *Miquel de la Tor*).

Carbonel rappelle qu'il n'y eut point d'homme plus agréablement sociable que Cardinal et ajoute qu'il ne pourra plus désormais trouver profit et plaisir à la poésie; il est privé de son *cœur joyeux*, et Cardinal, en l'honorant de sa protection, lui attirait des suffrages et lui donnait des conseils précieux.

Que Jésus-Christ, ajoute Carbonel, lui accorde son pardon et le place, comme le meilleur des hommes, sur un trône souverain dans le ciel. La Mère de Dieu, en qui Cardinal « eut grande foi » (il lui adressa un cantique ému et l'invoqua dans deux autres poèmes), doit prier son Fils glorieux de conduire Cardinal au salut éternel et de lui donner un siège à ses pieds.

Enfin, invoquant Salomon (*Proverbes*, chap. xviii, v. 24), Carbonel termine son *planh* en affirmant que l'affection ferme de deux amis est plus profonde que celle qui unit deux frères par le sang. Or, il prend Dieu à témoin qu'il a plus aimé Cardinal qu'aucune personne de son lignage.

M. Fabre, en étudiant et en traduisant le poème en a rendu le sens très clair par des notes philologiques ou historiques nombreuses. Il a fait ressortir notamment qu'il est construit sur le rythme d'un sirventès de Cardinal lui-même :

Ricx hom que greu ditz vertat e leu men.

Le *planh* est de 1274-75 et M. Fabre ajoute quelques renseignements sur son auteur. Contrairement à ce qu'ont cru les personnalités les plus éminentes, et notamment M. P. Meyer et Chabaneau, Carbonel a écrit, non de 1270 à 1300, mais de 1245 à 1275 et son *planh* sur la mort de Cardinal est une de ses dernières œuvres.

Né à Marseille vers 1215-1220, il commença à chanter en 1245-1249, sous les auspices de Barral du Baus, vicomte de la ville. M. Fabre mentionne cinq poèmes qui le prouvent et fait remarquer qu'à ce moment, Carbonel, imitant étroitement Cardinal, poursuit une campagne contre le clergé et surtout contre un chanoine de Marseille.

En 1252, cette ville, qui est dans la période la plus prospère qu'elle ait connue au moyen âge, passe sous la suzeraineté de Charles d'Anjou, mais elle conserve assez de liberté pour contracter des alliances par elle-même. Elle s'unit à Pise, à Narbonne, prend le protectorat des comptoirs de l'Orient, essaye, même par la force, de s'attacher Montpellier, et enfin, en 1256, se donne à Boniface de Castellane et conclut une alliance offensive et défensive avec Alphonse X, roi de Castille.

Carbonel, ennemi de Charles d'Anjou, applaudit à la politique entreprenante de sa ville natale. Il célèbre un seigneur de Fos, ami de Boniface de Castellane, envoie ses chansons au roi de Castille et se rend vraisemblablement à sa cour, puisque des poèmes adressés à Guilhem Fabre, de Narbonne et à Peire Guilhem, de Toulouse, le montrent en voyage vers les Pyrénées. Il se rend aussi à Montpellier. Mais la politique de Marseille fait ombrage à Charles d'Anjou. Celui-ci, de retour du Hainaut, en 1257, assiège la grande ville, s'en empare, « inonde son port de sang », suivant l'expression

de Dante (*Paradis*, ch. IX), lui impose une énorme contribution de guerre, un traité onéreux, supprime son ancienne municipalité et la fait gouverner par un viguier. Barral du Baus, qui avait cédé à Marseille ses droits vicomtaux, devient simple seigneur de Berre. C'est là que B. Carbonel va le retrouver et lui envoie désormais ses poèmes.

Cependant, la fortune de Barral du Baus se relève en 1265. L'ancien vicomte de Marseille accompagne Charles d'Anjou à Naples, y devient grand justicier du royaume de Sicile et se fait nommer podestat de Milan. Il meurt en 1268, mais son fils aîné, Bertrand, s'était aussi distingué à la bataille de Bénévent en 1265 et avait été créé comte d'Avellan. B. Carbonel reporte sur le fils l'admiration et l'attachement qu'il avait eus pour le père et lui adresse aussi ses poèmes. Un instant, il tourne les yeux vers Hugues IV, comte de Rodez († 1274) et c'est dans cette nouvelle situation que la mort de Cardinal, son maître depuis trente ans, vient l'affliger. Il ne semble plus avoir chanté après cette épreuve ; il avait, d'ailleurs, soixante ans.

M. Fabre, appréciant un instant les *coblas* publiées par M. Jeanroy, montre que la biographie qu'il vient d'établir permet d'interpréter historiquement quelques-uns de ces petits poèmes. Dans celui qui porte le n° XXXVIII et où sont mentionnés (v. 4) « un comte et un roi d'Aragon », le comte est Raimon VII, de Toulouse, seigneur de Marseille de 1230 jusqu'à sa mort (1249) et le roi d'Aragon est Jaime I^{er}, le Conquistador.

La *cobla* XLVI, où B. Carbonel trouve qu'un « loyal amant et une amante accomplie » peuvent s'unir *charnellement* sans commettre de faute, est aussi de la jeunesse du poète. Elle est une protestation contre la théorie d'où *mon castitatz* que Sordel mit à la mode dès 1235, en célébrant Guida de Rodez. Carbonel changea d'avis dans son âge mûr et vit alors dans l'amour charnel « un péché mortel ».

Ainsi, le disciple et l'ami de Cardinal a écrit constamment sous l'aile tutélaire du Juvénal du Puy, qui a été pendant trente ans son bon génie. C'est sous ses auspices et grâce à ses directions qu'il s'est élevé parfois à la haute poésie dans ses sirventès. Mais, réduit à ses propres forces, il était un poète médiocre et plat. Sordel ne lui a pas fait l'honneur de répondre à son attaque ; G. Montanhagol et B. d'Alamanon, qui sont aussi ses contemporains, l'ont également ignoré. Il en est de même des poètes de Marseille, Granet et Paulet. Or ce dernier avait pourtant les mêmes aspirations politiques que lui ; il détestait Charles d'Anjou et célébrait ses ennemis, Manfred, Conradin et Henri de Castille. B. Carbonel ne s'est lié qu'avec Cardinal, puis avec des poètes de second ordre, Guilhem Fabre et Peire Guilhem.

Mais son culte pour Cardinal et le parti qu'il a su tirer de l'œuvre du maître en faisant parfois revivre heureusement le rythme et l'esprit dans ses sirventès et une quinzaine de *coblas* suffiront pour le préserver de l'oubli. M. Fabre lui donnera forcément une grande place dans son livre sur la vie et l'œuvre de Cardinal.

Une fête à la Voute en l'honneur du cardinal de Polignac. — Au cours de son dépouillement des archives hospitalières, M. René Jouanne a mis la main sur un registre des comptes de Giraud Rolland, fermier de

l'abbé de Polignac à la Voûte-sur-Loire, contenant une relation inédite des fêtes qui eurent lieu dans cette localité le 2 avril 1713 à l'occasion de la promotion au cardinalat.

Ce compte rendu dut être adressé à Melchior de Polignac comme semble l'attester la copie d'une lettre écrite le 17 avril 1713 par Rolland, lettre suivie des essais poétiques en latin et en français, du fils du fermier, Jean-François Roland, clerc de Notre-Dame du Puy.

La communication de M. Jouanne complète heureusement les indications que l'on possédait déjà (*Preuves de la Maison de Polignac*, III, 377) sur les réjouissances qui eurent lieu au Puy dans les mêmes circonstances. M. Jouanne y ajoute en donnant lecture de quelques passages d'une lettre du 1^{er} sept. 1733 montrant que le cardinal avait gardé des relations assidues avec le clergé du Velay et aimait s'entourer de prêtres venus de son diocèse d'origine.

Candidatures. — M. Louis Peyroche, propriétaire à Malataverne, est présenté par MM. Nicolas et Chauvin; M. Regné, directeur de la Société Générale au Puy, par MM. E. et L. Rioufol. Scrutin à un mois.

Avant que la séance soit levée, M. Antoine Jacotin remercie le président des éloges qu'il a bien voulu lui décerner dans son discours d'entrée en fonctions et lui adresse ses chaleureuses félicitations pour son élection à la présidence.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 5 JUIN 1913.

PRÉSIDENCE DE M. E. RIOUFOL.

Présents : MM. le Dr Pierre Boyer, Bergeon, G. Fourier, Antoine Jacotin, René Jouanne, E. Gautheron, Nicolas, Picquet, Vessereau et J. de Veyrac.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Correspondance. Bibliographie. — Dans le courrier, figure un numéro du *Montagnard de Paris*, journal hebdomadaire, organe des Cévenols de Paris et du Haut-Languedoc, qui publie une notice sur le Syndicat d'Initiative du Velay et donne le portrait de son président d'honneur, M. Charles Dupuy.

La *Revue Mabillon* (mai 1913) publie, sous la signature de son directeur, dom Besse, un bref compte-rendu de l'*Histoire de l'Abbaye de la Chaise-Dieu*, de dom Gardon, dans lequel est exprimé le désir qu'il se trouve un historien pour raconter les deux derniers siècles de l'histoire monastique de l'abbaye.

Les artistes du Velay : Bonfils ; Samuel. — M. Émile Gautheron continue ses études sur les artistes vellaves en parlant d'abord d'un collaborateur de Vaneau, Mathieu Bonfils.

Né à Saint-Bonnet-le-Château entre 1656 et 1662, Bonfils épousa Isabeau Vaneau, à Monistrol où il travaillait, le 13 mai 1691. Il était à la fois sculpteur et architecte. En 1704, il était occupé à terminer l'orgue de la Cathédrale. Au mois d'avril 1710, il sculpta un crucifix pour Saint-Pierre-le-Monastier. De 1709 à 1715, il exécuta le rétable de l'église Saint-Georges au Puy ; il subsiste quelques fragments de cette œuvre dans la chapelle du grand séminaire. En 1713, il signait une statue d'évangéliste, aujourd'hui dans la petite chapelle d'Entremonts près Brioude, et M. Gautheron attribue également à Bonfils le Saint-Jean-Baptiste de Saint-Julien-de-Brioude. En 1727, il était au Puy et dessinait les plans d'un escalier pour l'Hôpital-Général ; en 1731, il collaborait à la décoration de la chapelle des Pénitents du Puy. En 1732, il travaillait encore pour la chapelle Saint-Georges de la Cathédrale.

Bonfils mourut au Puy le 21 mai 1741. Il avait formé plusieurs élèves : les frères Michel, les frères Portal, Gros et Samuel.

Ce dernier était né à Huelle, paroisse de Sainte-Sigolène, le 10 mai 1689. Le 3 juillet 1711, il entra comme apprenti dans l'atelier de Bonfils. Le 6 juin 1719, le jeune sculpteur épousait Marguerite Assézat, et, le 29 juillet 1738, Catherine Laporte ; il s'installa vers 1722 rue de la Sabaterie près du Collège.

La première œuvre de Samuel est une statue de saint Alexis exécutée en 1724 pour l'Hôpital Général. En 1733, l'artiste sculpte un tabernacle pour Saint-Pierre-le-Monastier ; en 1735, une chaire à prêcher pour l'église de Craponne qui existe encore ; en 1746, un tabernacle pour l'église de Polignac ; en 1753, un retable pour la chapelle de Guitard, aujourd'hui conservé à Coubon chez M. de Causans, et vers la même date le tympan de la porte de la chapelle de l'Hôpital Général du Puy.

Samuel mourut le 24 novembre 1758. Le meilleur de ses élèves fut Pierre Julien.

Le crâne de l'Homme de Denise. — M. le Dr Pierre Boyer, chargé d'un rapport sur une étude de M. Pader, parue dans la *Revue d'Auvergne* (mars-avril 1913), indique que ce travail est très complet et parfaitement au courant des connaissances actuelles, eu égard surtout aux difficultés rencontrées par les savants dans l'examen des pièces conservées au Musée Crozatier. « Ce sont, conclut M. Prader, des débris d'*Homo Sapiens* ; leur origine ne semble pas douteuse, mais leur âge relatif, probablement très ancien, n'est pas déterminable par suite de l'incertitude stratigraphique de la couche géologique d'où ils proviennent ». M. le Dr Boyer ajoute quelques renseignements relatifs aux lésions osseuses remarquées sur le crâne et aux conclusions qu'on peut en tirer.

Le rapporteur cite également avec éloges un travail de M. H. Pourrat paru dans le même numéro de la *Revue d'Auvergne* sous ce titre : « Nous qui sommes Auvergnats » et retient la comparaison faite de ce que l'auteur

nomme la *bile de Vallès* avec l'ironie supérieure de Pascal et l'« arsenic » de Chamfort.

M. Pierre Boyer enfin, fait connaître à l'assemblée une pièce de vers où sont notées de fines observations psychologiques.

Le congrès des sociétés savantes à Grenoble. — Le secrétaire, délégué par la Société au cinquante et unième congrès des sociétés savantes qui s'est tenu à Grenoble du 13 au 16 mai, expose le résultat de sa mission.

Le congrès de Grenoble a été, de l'avis de tous les délégués qui y ont pris part, un des plus intéressants, un des plus vivants, un des plus réussis, non seulement en raison des nombreuses communications qui y ont été faites mais aussi parce que les séances officielles ont été suivies de visites archéologiques ou scientifiques éminemment suggestives et d'excursions curieuses à travers quelques-unes des parties les plus pittoresques du Dauphiné.

La séance d'ouverture a été présidée par M. Omont, membre de l'Institut, inspecteur général des bibliothèques, conservateur à la Bibliothèque nationale, vice-président de la section de philologie et d'histoire. Elle a groupé dans la grande salle de la Bourse du commerce en même temps que des délégués venus de tous les points de la France l'élite du monde savant de l'Université et de la ville de Grenoble. Cette séance, très courte, a été suivie des premières réunions des sections dont le programme, particulièrement chargé cette année, s'est encore trouvé augmenté au dernier moment de communications nouvelles.

Le délégué de la Société scientifique de la Haute-Loire a spécialement participé aux travaux de la section de Philologie et d'Histoire, soit en suivant les discussions provoquées par les études de MM. Baguenault de Puchesse, Etienne Deville, Regné, Bligny-Bondurand, Letonnelier, soit en s'associant aux recherches sur l'ancienne province du Dauphiné par la lecture de notes sur les Relations de l'abbaye de La Chaise-Dieu et de nombreux monastères des diocèses de Grenoble, Vienne et Valence, ainsi qu'un aperçu sommaire, dû à M. René Jouanne, des rapports de l'Hôtel-Dieu du Puy avec les hôpitaux de Tullins, Charpenay et Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs.

En dehors des séances de travail, ont eu lieu : la visite collective de l'Université et de ses nouvelles installations, notamment l'institut électrotechnique et l'école de papeterie, créations remarquables et uniques qui font de l'Université un des établissements scientifiques de France les mieux outillés et les plus réputés ; la visite des monuments de Grenoble sous la direction de M. Marcel Raymond, correspondant de l'Institut, le guide le plus autorisé, qu'il s'agisse de faire admirer comme il convient les splendides salles du Palais de Justice ou de déterminer l'époque de construction de la chapelle aujourd'hui souterraine de Saint-Laurent.

Ces visites ont eu leur complément indiqué dans des excursions parfaitement organisées par les soins du Syndicat d'Initiative du Dauphiné, lequel, bien secondé par les industriels intéressés, réussit à rendre faciles et agréables des promenades en auto-car comme la Chartreuse, le circuit du Grésivaudan, celui du Vercors, l'Oisans, la Mure, les lacs de Laffrey, Vizille (où fut reçu Lafayette en 1829) et Uriage.

Le Congrès, dont l'éclat avait été en outre rehaussé par de belles réceptions du Conseil municipal, de l'Université et des Sociétés savantes de Grenoble, a été clôturé, le vendredi 16, sous la présidence de M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

La cérémonie, qui groupait au théâtre les principales notabilités du département de l'Isère, fut occupée par des discours de MM. le recteur Petit-Dutailis, Plister, professeur à l'Université de Paris, et de M. Léon Bérard, qui rendit éloquemment hommage aux Sociétés savantes de province et salua au nom du Gouvernement de la République leurs membres « qui continuent, dit-il, à maintenir par leurs travaux et par leur vie le goût et le respect des choses de l'esprit, le prestige de la haute culture ».

M. G. Fourier signale une communication au Congrès de M. J. Toutain relative à la décoration formée par une ligne d'S affrontés et la palmette à crosses rentrantes ou fermées, fréquemment employée à Alésia et dans l'est de la Gaule. Il compare les restes de cette formule artistique à ceux que l'on rencontre dans le mur du chevet de la Cathédrale du Puy et conclut à l'identité de conception et d'époque.

Un bibliophile contemporain de Pierre Odin : Adenet de la Motte.

— M. René Jouanne résume le testament, rédigé le 1^{er} février 1497 (n. st.), d'un chanoine peu connu du Puy, Adenet de la Motte, qui se recommande à la sympathie des bibliophiles vellaves parce qu'il fut l'ami de Pierre Odin, qu'il fit son exécuteur testamentaire, et parce qu'il aimait les livres.

Ses dernières dispositions montrent qu'il possédait un certain nombre d'ouvrages manuscrits curieux et entre autres un bréviaire en parchemin qui lui avait été légué par les héritiers de l'évêque Jean de Bourbon. Il faut retenir également dans cette collection les *Dits des philosophes* de Guillaume de Tignoville, le *Mammetractus* et la *Biblia sacra latina* de Nicolas de Lyra.

Adenet de la Motte était aussi un philanthrope et M. Jouanne le prouve en mentionnant une clause du testament prescrivant que treize jeunes filles, choisies par les exécuteurs testamentaires, recevront une dot de 10 florins qui leur sera payée le jour de leur mariage.

Un embaumement au Puy en 1644. — M. Jouanne expose ensuite, d'après le « verbaile » rédigé par les magistrats de la Cour commune, les circonstances dans lesquelles le chirurgien Pierre Oudonnet avait procédé à l'embaumement de Pierre Eyraud, curé de Chaspuzac, décédé au Puy en janvier 1644, et comment on dut user de la force pour faire inhumer le corps du défunt, caché pendant neuf jours dans une cave. Cette curieuse relation sera imprimée dans le *Bulletin*.

Élections. — MM. Peyroche, propriétaire à Beaux, et Regné, directeur de la Société générale, sont élus membres titulaires.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Le Personnel des Notaires au ressort de la Sénéchaussée du Puy en 1679.

De par le Roy,

François Alphonse de Clermond Chevallier, comte de Roussillon, marquis de Chastes et autres places, seneschal du Puy, Vellay, ressorts; à nôtre huissier ou premier sergent requis; salut, Nous pourvoyant sur les réquisitions du sieur Pinot, procureur du Roy en cette Cour, et exécutant l'ordonnance du 8 novembre dernier à deffaut par Michel Liougier, Pierre Jousserand, notaires d'Yssingeaux, Alexandre Le More, Pierre Blanc de Tance, Annet Raveyre, Brunel de S. Agrepve, Faure de Devesset, Claude Genesi, Jacques Sousteyran, Laurens Figon, Louys André Lachamp du Monastier, Claude Girard demeurant à Freyssinet la Tour, Claude Aulaignon de l'Aussonne, Marcelin Chomeil de S. Didier, Nicolas Devignol, Barthelemy Gallet, Pierre Aurier, Jean Mosnier de Crapone, Ferier dit Crozellon de Fayt de la Religion prétenduë reformée, Pierre Roûe de la Roûe aussi de la Religion prétenduë reformée, Mandaron sergent, Jean Blondeau de Duniere, Vallette Changha de S. Bonnet le Froid, Mathieu Mathieu, du Chambon, aussi de ladite Religion prétenduë, Just Jacques Cotte de ladite Religion prétenduë reformée, Mathieu Bourrette de S. Jeure de Bounas, Martin de S. Jullien de Chasteuil, Pierre Richaud de Coubon, Claude Boudoul de Tourtinhac, André Marcounes de Costaros, Pierre Duchamp de Maguasin S. Pierre de Sallettes, Anthoine Geneys, Jacques Breysse, Estienne Giraud de Vachieres, Yssarles, la Chapelle Gralhouse et Presailles, Pierre Solilhac, Jean Vespron du Beage, Marcelin Besson, Claude Cornut des Estables, Sebastien Armand de S. Chirgues, Bertrand de la paroisse de S. Ahont, Jean Illaire de Chaspuzac, Eyraud dit Patat d'Alenson, Etienne Rapatel de Loude, Garde d'Emblaves, Bernard de Recours, Fourestier de Cheyriac, Cleysac de Rousieres, Pierre Rabaste de Polignac, Molin de Peyredeyres, Jean Bernard de Vourey, Barrier de Roche, Jean Rosier de Chalencon, François de Lagrevol de S. Maurice de Lignon, Claude Enselin, Jacques Merle de Sainte Sigoulene, Laurens Crespon de S. Pal de Monts, Claude de Beraud de la Chapelle d'Aurec et Louys Bouschet sergent de Solignac, d'avoir suivant l'ordonnance dudit jour huitième novembre dernier à eux signifiée, remis leurs provisions et autres actes en original en vertu desquelles ils exercent les offices des notaires et sergens, ny comparu à ladite assignation, les avons pour les desobeissances par eux commises condamnez chéacun en l'amende de cinq livres envers le Roy, et ledit Bertrand de la paroisse de S. Ahont pour la contravention aux inhibitions, en l'amende de dix

livres aussi envers le Roy, au payement desquelles amandes y seront contraints par saisie de leurs biens et par corps, leur faisant inhibitions et deffences d'exercer à peine de cent livres d'amende et de faux. Et à l'égard d'Estienne Chamariy, Just Lafont, Jacques Prunet notaires, Just Gilles Noble, Pierre Cellarier, Pierre Cheynel, sergens du Puy, Claude Delolme, Claude Rechatin, Antoine Gallet dudit Yssingeaux, Antoine Jousserand, Pierre Jullien, Jean Sernie, Antoine Chabanacy notaires, Jean Grangier, Fabry sergent de Mont-Falcon, Jean Digonnet, Guillaume Changhac de Tance, Pierre Charreyron de la Religion prethenduë reformée du mandement de Saint-Agrepve, demeurant à Gourgon, Louys Vidal, André Laplace, Pierre Badiou, Vidal Truc, Jean Romieuf, Jean Chaussendier de Monastier, Marcelin Massard de S. Didier, François Basset de Monistrol, Louys Pourrat, George Beldon de Crapone, Vidal Cayres, Jean Roudilh, Antoine Beaudoin, Pons Beaudoin de Pradelles, Pierre Freydier de Fayt, Boulon de Montregard, Antoine Jacmont de Duniere, Claude Chastanier de Voulcance, Denys Chevallier, Deville Changha de S. Jullien Moulle-Sabatte, Brun dit Labaume de S. Jeure de Bounas, Jean Ferrier de S. Voy, Estienne Marcon, Chaffre Thezard, David Fornier de la Religion prethenduë reformée de S. Jullien Chapteulh, Pierre Masson de Montusclat, Jean Masson de S. Frond, Pierre Giraud de S. Jean Lacham, Beraud de Conils, François Mourgues de S. Germain, Vidal Jouve de Solignac, Bellut de Chassillac, Bellut [de] Landes, Jean Goutailh de Goudet, Gabriel Servant, Claude Saurer d'Arlende et S. Arcons, Marcelin Reynaud, Antoine Crespe, Jean Falcon dudit Vacheyres, Presailles et Yssarles, Tallaron, Besson dit la Planche de Borée, Jacques Delabre d'Aleyras, François Vergezac du lieu de Vergezac, Talobre de Cayres, Gregoire Païs de Liac, Jean Dorllac, Jean Chauvageon de Loude, Claude Ferrand de Coubladour, François Giraud de la Cham, Jean Besset de la Guempe, Claude Rouchette, Antoine Jourde, Pierre Chirouse de Vourey, François Ussons, Noë Cailhons de Chamalières, André Pons, Jacques Alexandron, Jacques Jousserand, tous deux de la Religion pretendue reformée, Annet Chiboulon de Roche, Jacques Raberin dudit Saint Maurice de Lignon, Jean Balhard dudit Sainte Sigoulaine, Charles Roiron de Mortesaigne, Jean Perche de Saint Pal de Monts, Pierre Gidrol, Antoine Tourton d'Aurec, Claude Hebrard, Geneys de Coucoun, et Antoine Gory de Chagnac, attendu les déclarations par eux faites de n'avoir aucunes provisions, avons aussi fait et faisons inhibitions et deffences à iceux d'exercer lesdites charges de notaires et sergens, à peine de cent livres d'amende et de faux ; Et attendu aussi les déclarations faites par le nommé Colombi notaire de S. Symphorien en Mahuc et par ledit Claude Ferrant de Coubladour, de ne vouloir exercer dans ce ressort, leur avons de mesmes fait inhibitions et deffences

de faire la fonction de notaires dans ce ressort, sous mesme peine que dessus; Et à l'égard de Christophle Le More dudit Tance, attendu que ses provisions sont dressantes en cette Cour pour le reception et enregistrement, et que iceluy se trouve receu au baillage de Montfaucon, pour la contrevention par luy commise, l'avons condamné en l'amende de dix livres envers le Roy, au payement de laquelle y sera contraint par saisie de ses biens et par corps, luy faisant inhibitions et deffences de faire la fonction de notaire jusques avoir fait enregistrer ses provisions en cette Cour, sous mesme peine de cent livres d'amende et de faux; Et en ce que regarde Charles Dufau notaire dudit Yssingeaux, Pons Rochette de Tance, Jacques Faure de Saint Didier, Antoine Chabanacy, Marcelin Danhiac de Monistrol, Tavernier de Montregard, Claude Percie de Voulcance, Claude Gerni de Ville, Fayolle dit Gaillat de Saint Bonnet le Froid, Pierre Peyret de Cayres, Pierre Gayt de Polignac, Jean Cartal de Senejol, Jean Valicon de Chalencon, Pierre Laurens de Retournac, Jacques Berthon d'Aurec, Pierre Giraud de Pradelles et Pierre Perier de Prat Blanc, attendu que iceux ont justifié de leurs provisions, avons ordonné qu'ils seront tenus dans quinzaine après la publication de nostre presente ordonnance faire enregistrer icelles ez actes et registres de cette Cour, autrement et à faute de ce faire, ledit delay passé, leurs faisons inhibitions et deffences d'exercer, sous semblables peines de cent livres d'amende et de fauu. Faisons de mesme inhibitions et deffences à tous qu'il appartiendra de se servir desdits susdits notaires et sergens interdits à peine de nullité des actes qu'ils recevront; ordonnons en outre que nostre presente ordonnance sera leuë, publiée et enregistrée ez actes et registres de cette Cour, mise et affichée aux carrefours de cette ville et aux portes des églises paroissielles de chacun desdits lieux, à la diligence dudit sieur Procureur du Roy, pour estre gardée et observée selon la forme et teneur, le tout suivant et conformément aux déclarations de Sa Majesté pour que personne ne l'ignore; Enjoignant aux officiers des lieux de prester ayde et main forte à l'exécution des presentes, à peine d'interdiction de leurs charges: Mandons au premier Huissier ou Sergent sur ce requis; autres toutes fois que les susnommez, de mettre la presente ordonnance à execution contre les y compris et nommez selon sa forme et teneur à peine d'interdiction de leur charge. Donné au Puy au Conseil, le vingt-troisième jour du mois de Mars l'an mil six cens soixante dix-neuf, et publié en Audiance le vingt-quatrième desdits mois et an.

DE FILLÈRE, juge-mage. Des actes appert, GAZANHON.

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

AVENTURES D'UN REPORTER DE GUERRE PONOT

SOUS LA COMMUNE (4)

MESDAMES, MESSIEURS,

Au printemps dernier, j'ai eu l'honneur de vous raconter les aventures d'un reporter de guerre vellave, en même temps aide-chirurgien en 1870-71 et qui écrivait dans *Le Gaulois* sous le pseudonyme de major Marcel. Ces récits ayant paru intéresser, et les reporters de guerre étant de brûlante actualité, je vais me risquer à vous raconter quelques autres aventures du même major pendant la Commune.

Bien entendu, il ne s'agira pas de politique, cette politique qui empêche d'être juste, humain, indulgent et raisonnable, mais il s'agira de pitié, d'humanité, de tous les sentiments qui élèvent l'homme au-dessus de la haine et de la vengeance et qui, j'en suis certain, trouveront un écho dans cette assemblée et surtout dans les âmes féminines, où se cache un cœur de sœur de charité, toujours tendre et parfois héroïque, quand il faut arracher les blessés à la mort jusque sous les balles.

Pour l'infirmière religieuse ou la sœur laïque de la Croix rouge, il n'y a pas d'ennemis sur le champ de bataille ou la barricade, il n'y a que des blessés ou des mourants dont il faut étancher le sang ou adoucir le trépas.

Alors, le préféré, c'est celui qui souffre le plus, c'est celui qui a les plus graves blessures, c'est celui qui est le plus menacé de mort.

Pour le médecin il en est de même, et il a beau vouloir paraître

(4) Conférence faite le 20 décembre 1912, dans la salle des Fêtes de l'Hôtel des Ambassadeurs, au Puy.

impassible il y a aussi une sœur de charité derrière sa moustache ou sa cigarette.

De ces cimes élevées et miséricordieuses nous pouvons déplorer les misères et les horreurs des guerres civiles, en laissant en bas les partis pris injustes, les interprétations tendancieuses, les haines sanglantes pour nous souvenir que nous sommes tous frères dans la douleur.

D'après plusieurs auteurs nullement suspects d'opinions subversives, notamment Jules de Goncourt, qui nota au jour le jour ses impressions, la Commune eut pour causes l'impéritie de la défense de Paris, le froid, la faim, la rage et la honte de la capitulation, tous maux cruels qui engendrèrent ce que les médecins et les philosophes nommèrent *la fièvre obsidionale*. Enfin, l'imprévoyance des signataires du traité de paix qui laissèrent ses armes et ses canons à la garde nationale, quand déjà, pendant le siège même, on avait eu à réprimer plusieurs émeutes gravement prémonitoires.

Tout en se disant que l'insurrection communaliste était un odieux crime de lèse-patrie, tandis qu'on était encore sous l'œil et la botte du vainqueur, notre major Marcel, étudiant en médecine et en même temps membre de la société des Gens de lettres, pensait que son devoir était plus que jamais d'aller au secours des blessés puisque cette fois, des deux côtés, c'étaient des Français, et, dans son inexpérience des félonies cruelles des guerres civiles, il supposait que sa tâche serait plus facile et moins dangereuse que celle d'aller relever les blessés sous les fusils prussiens.

D'ailleurs, ayant fait la campagne des Ardennes avant Sedan, ayant subi les dangers du siège de Paris aux avant-postes d'où il envoyait ses articles au journal *Le Gaulois*, il savait bien, par expérience, que pour être reporter de guerre il ne suffit pas d'être un habile et prompt homme de plume, improvisant sous les balles l'article que le lecteur lit tranquillement au coin du feu, mais qu'il faut être encore un homme d'action, un débrouillard, un diplomate au besoin, sachant se tirer allègrement des situations les plus risquées, les plus tragiques, le suprême de l'art n'étant pas de se faire tuer, mais d'esquiver les périls compliqués auxquels

le mûrier vous expose, tout en le remplissant passionnément, intrépidement, comme font actuellement nos vaillants correspondants de la guerre balkanique.

Ensuite il se plaisait à croire que son brassard de chirurgien servirait au reporter de sauve-garde, comme lorsqu'il pénétrait jusque dans les lignes allemandes.

Mais il expérimenta bientôt, à ses risques et périls, que la guerre avec l'étranger est cent fois moins inhumaine que la guerre entre frères. Dans celle-ci, plus de droit des gens, plus de conventions respectées, même pour les blessés et les ambulances, c'est la lutte à mort en bêtes féroces.

Les faits dont il allait être témoin ne tardèrent pas à le lui montrer.

C'est le matin du 18 mars, la garde nationale ayant occupé anarchiquement la butte Montmartre et l'ayant armée de canons, le gouvernement que présidait alors M. Thiers avait voulu la reprendre.

En entendant battre le rappel, un rappel violent et continu dans le VI^e arrondissement, qui est son quartier, notre major descend dans la rue vers 8 heures, il voit de tous côtés des gardes nationaux courant aux armes et allant par escouades se réunir sur les places avoisinantes.

— C'est la guerre civile qui commence, dit d'un air sombre l'un d'eux, et il ajoute : on se tire des coups de fusil à Montmartre.

Rue de Seine, un groupe entoure une affiche toute luisante encore de colle humide. Elle est signée du général Vinoy, gouverneur de Paris. Il y est imprimé que la butte Montmartre, ainsi que les canons, est prise par l'armée régulière.

— Ça n'est pas vrai, s'écrie un garde national en capote verte, la preuve que la butte n'est pas prise, c'est qu'on s'y bat encore.

Je hèle un fiacre et me fais conduire dans la direction de Montmartre, écrit notre reporter-médecin, auquel nous allons laisser la parole.

Sur les boulevards, un grand nombre de magasins ne sont pas ouverts, d'autres à peine entre-bâillés sont prêts à se refermer. A l'entrée du faubourg Montmartre et surtout au carrefour, il y a des gens lugubrement impressionnés et des rassemblements très

agités. Mon cocher refuse de se risquer plus loin, je suis forcé de mettre pied à terre.

On discute dans un groupe : un garde national défend les occupants de la butte.

— Pourquoi les a-t-on attaqués, dit-il, on devait bien penser qu'ils ne subiraient pas cette provocation à main armée sans y répondre. Dans tous les cas, c'est bien maladroit de la part du gouvernement, il y avait seulement 25 de nos hommes pour garder ces canons, et ils n'y mettaient pas de zèle.

— Alors pourquoi les soldats ne les ont-ils pas pris?

— Ils les avaient pris dès cinq heures du matin sans résistance, puis ils sont restés sur le plateau sans rien faire, ils disaient qu'ils attendaient des chevaux et des prolonges d'artillerie pour emmener les pièces. Est-ce que nous avions des prolonges et des chevaux, nous, pour hisser les canons sur la butte? On s'y attelait avec des ficelles, des ceintures, des mouchoirs, des bretelles, et en un rien de temps la pièce était à destination. S'il leur en fallait des prolonges et des chevaux, pourquoi n'en n'avaient-ils pas? C'est comme pour la sortie ratée sur la Marne... Ducrot a donné pour excuse que le pont de bateaux était trop court, l'état-major était-il excusable de n'avoir pas su qu'il y avait une crue de la Marne? Ce matin, même imprévoyance, on a donné le temps à Montmartre de s'ameuter, de battre la générale, on a donné le temps à cinq ou six cents gardes nationaux d'arriver, de fraterniser avec les soldats, de les désarmer et de reprendre les canons. Le gouvernement n'a que ce qu'il mérite.

Ce que dit ce garde national est un échantillon du jugement que l'on porte en général sur les actes de ceux auxquels Paris avait confié son salut pendant le siège. Il n'en est pas moins vrai que lorsque, dans le haut de la rue Montmartre, je rencontre des soldats du 88^m, la crosse en l'air, d'autres dépouillés de toute arme et bras-dessus, bras-dessous avec les émeutiers, la rougeur me monte au front et le dégoût m'emplit le cœur.

Ces militaires trahissant leur drapeau, capitulant devant une populace insurgée, sans coup férir, c'était hideux.

Arrive un jeune homme tout pâle, tout effaré :

— On se tire des coups de fusil place Pigalle, s'écrie-t-il d'une voix altérée.

Je cours place Pigalle. Les boutiques et magasins du haut de la rue des Martyrs sont fermés. La majorité des habitants fous de terreur se casematent chez eux. A peine deux ou trois sont sur le pas de leur porte entre-bâillée.

Une femme aux allures de petite commerçante fait entrer chez elle trois lignards désarmés :

— Je *va* les faire bien déjeuner, dit-elle toute radieuse à une voisine.

La plupart de ces soldats, il faut bien le dire, étaient de jeunes recrues de province, inexpérimentés, inconscients et ignorants de leurs devoirs dans ce meli-melo de plèbe et de garde nationale. Quand ils s'étaient vus entourés de femmes et d'enfants, de citoyens en uniforme qui avaient combattu comme eux, qui semblaient des frères d'armes, ils s'étaient laissé enjoler, ils n'avaient pas eu le courage de tirer sur cette foule qui se montrait inoffensive. Dès le début, leurs chefs avaient manqué d'énergie et de méthode, ils n'avaient pas su tenir le peuple à distance.

J'arrive place Pigalle. Elle est presque déserte, c'est là que vient d'éclater la fusillade. Quelques curieux clairsemés, osent à peine se hasarder.

En face du n° 22 du boulevard de Clichy, je m'aperçois que je marche dans une mare de sang. J'en suis la trace jusqu'à un rassemblement lugubrement taciturne qui se presse devant un de ces baraquements en bois installés pour les troupes qui avaient afflué à Paris lors de l'investissement.

On me dit qu'il y a là un officier mortellement blessé. A la force du poignet je parviens à m'introduire dans le baraquement. A gauche de l'entrée sur les planches en pente servant de lit de camp, l'officier est étendu. Son veston à boutons en grelots est ouvert sur la poitrine, ainsi que son gilet, et je vois que la chemise est teinte de sang. Les mains sont encore moites, le front est tiède. Je prends le pouls, il bat par intervalle, mais très irrégulièrement, très faiblement. J'ausculte le cœur, je n'entends qu'un vague frémissement. Cependant j'ai cru percevoir encore comme un léger souffle.

Je fais écarter la foule pour que l'agonisant puisse au moins respirer un peu d'air frais, mais à chaque instant de nouveaux arrivants obstruent l'entrée. Il y en a même qui montent sur un

des lits de camp à droite du moribond, les planches craquent et se brisent sous leur poids, les vivants manquent de tomber pêle-mêle sur le cadavre.

Quelques-uns disent : c'est une canaille, c'est lui qui a commandé le feu, c'est lui qui a frappé le premier.

— Ce n'est pas lui, c'est un commandant de gendarmerie, riposte un autre.

— Si, c'est lui, je l'ai vu moi ! s'écrie un garde national, dont le fusil et les yeux miroitent agressivement dans la pénombre. — Les soldats ne voulaient pas marcher, il s'est précipité en avant, a donné un coup de sabre sur la tête d'un garde national, le sabre a glissé sur le carton du képi est arrivé jusqu'au fusil et a coupé le ponce du camarade.

— C'est un sergent de ville déguisé, lance absurdement une mégère.

— Il n'en reviendra pas... dit une voix plus humaine, laissez-le mourir tranquille.

Là où j'ai vu la chemise rouge de sang, je trouve au-dessus de la clavicule gauche un orifice rond, net, profond, où l'on pourrait enfoncer le petit doigt, c'est une plaie pénétrante par arme à feu, le trajet d'une balle, et qui, d'après sa direction, doit avoir été tirée de bas en haut, vraisemblablement lorsque l'officier s'est penché sur la tête de son cheval pour donner son coup de sabre au garde national.

Son veston de drap bleu sombre à boutons en grelot, aux trois galons d'argent à la manche indique un capitaine de chasseurs à cheval. La chemise de grossière toile bise témoigne qu'il a subi toutes les misères de la guerre d'invasion pendant laquelle on s'habillait comme on pouvait. Pas d'autre luxe que la finesse de ses bottes à éperon. Les mains sont petites, blanches, avec des ongles particulièrement soignés. A coup sûr ce ne sont pas les mains d'un sergent de ville déguisé. La face légèrement grelée est maigre et allongée, avec moustache et barbiche, les cheveux sont châtains, le front assez large, le nez légèrement busqué en bec de faucon. En somme, une vraie tête de militaire, ayant une aristocratique ressemblance avec celle du marquis de Dampierre que j'avais vu à notre ambulance, tué par une balle prussienne et sur la poitrine duquel j'avais trouvé une rose à peine fanée,

souvenir de quelque aventure amoureuse du siège terminée dramatiquement par une mort héroïque.

Après que j'ai constaté que mon capitaine de chasseurs ne donne plus aucun signe de vie, qu'il n'y a rien à faire, un personnage vêtu d'un de ces uniformes hétéroclites improvisés pendant le siège (peut-être un officier de paix), fait emporter le capitaine sur un brancard.

Celui-là du moins c'était un brave, et sa mort était une protestation véhémement contre la lâcheté des crosses en l'air. Si tous les officiers dans cette déplorable affaire du 18 mars avaient été aussi courageux que lui, peut-être que l'insurrection de la Commune aurait été enrayée dès le début et que nous n'aurions pas eu à déplorer les massacres fratricides et les horreurs de toutes sortes qui s'ensuivirent.

En sortant du baraquement, je reviens place Pigalle où j'apprends que, en outre du capitaine tué, il y a eu trois gendarmes blessés et, un peu plus loin, je vois un attaché aux ambulances de la presse entrer dans un passage accompagné de deux brancardiers. Je me fais connaître, et il me demande à voix basse de l'aider à sauver les trois gendarmes auxquels il est à craindre que la foule hostile et menaçante fasse un mauvais parti. Je monte avec lui au second d'une maison où, dans une petite chambre assez propre, nous trouvons deux des gendarmes installés devant deux litres et des assiettes de victuailles. L'un, peut-être plus grisé d'émotion que de vin, se targue, avec une bruyante affectation, d'être le cousin de M. X., maître des requêtes au Conseil d'État. C'est un grand brun, haut en couleur, d'une trentaine d'années, il a au-dessus de la clavicule gauche une plaie contuse provenant du ricochet d'une balle. J'ai attrapé ça, dit-il, en ramassant le képi de mon lieutenant.

Il paraît avoir le courage du soudard, néanmoins, craignant que ce ne soit pas une précaution suffisante pour échapper à l'animosité de la foule, il refuse de se laisser emporter dans un brancard et demande une voiture.

Le second gendarme a seulement des contusions provenant de coups de crosse. Il est tout disposé à faire ce qu'on voudra pour assurer sa sécurité.

Tandis que l'ambulancier de la presse cherche à organiser son

départ, je descends chercher une voiture pour le cousin du maître des requêtes.

La foule stationne toujours devant la maison. La majorité est furieuse contre les gendarmes qu'elle accuse d'avoir été les seuls à tirer sur le peuple.

Le sauvetage ne me paraît pas facile. D'abord il m'est impossible de trouver une voiture, tous les fiacres ont fui le quartier comme s'il y avait la peste.

Je retourne à la maison des blessés, je rencontre dans l'escalier celui qu'on va emporter, il boite péniblement, néanmoins il peut descendre. Comme le brancard peut être vu de la foule hostile, bien qu'on l'ait enfoncé le plus possible au bout du corridor, je conseille au gendarme d'enlever son képi et, lorsqu'il est couché sur le brancard je jette sur lui une couverture pour dissimuler son uniforme.

Je fais prévenir l'autre blessé que je n'ai pu trouver de voiture, mais cela ne l'inquiète pas, il dépêche quelqu'un auprès de son cousin maître des requêtes pour que celui-ci lui envoie son équipage, je ne sais si l'équipage arriva, mais je ne serais pas étonné que le brave pandore ne l'attendît encore.

Quand nous sortons escortant le brancard, il s'élève de la foule une sourde rumeur de haine, quelques effrontés soulèvent même le rideau du brancard et on nous fait une conduite peu rassurante jusqu'à la rue des Martyrs. Pourtant, à mesure que nous descendons vers une région plus paisible, la bande menaçante s'égrène et finit par nous abandonner.

Celui-ci, hors de danger, je reviens vers le troisième gendarme. Tombé sur le champ de bataille sans autre blessure lui aussi que des contusions, il s'était traîné jusqu'au passage, mais ne se jugeant pas assez en sûreté dans la chambre de ses deux camarades, il s'était réfugié dans une mansarde sous le toit et se refusait à mettre le nez dehors avant que la nuit fût venue, et encore avec un déguisement. Je le laisse à ses combinaisons.

En retournant à la place Pigalle j'entends de nouveau battre le rappel, et je vois défiler une troupe d'insurgés qui s'est donné le luxe d'un tambour de la ligne. Détail encore plus significatif et qui indique bien où en est déjà l'anarchie, je vois un simple lignard, devenu cavalier, sur un superbe pur sang arabe, sans

doute un cheval d'officier victime de quelque mauvaise aventure, peut-être la monture du malheureux général Lecomte dont nous parlerons bientôt.

Je ne veux pas encore m'en retourner sans avoir vu le parc d'artillerie des insurgés, perché sur la butte, et dont la prise et la perte viennent d'être comme le sinistre lever de rideau de la tragédie sanglante de la Commune.

Mais le passage est gardé par deux lignes d'insurgés baïonnette au canon. J'essaye de forcer la consigne : — On ne passe pas, m'enjoint une des sentinelles en croisant la baïonnette.

Sans renoncer à mon projet, je me mets à causer avec un garde national qui ne paraît pas un mauvais diable, bien qu'il soit, comme tant d'autres, égaré dans cette insurrection sans savoir où ça le mènera. Je lui demande si c'est vrai que l'on a fait prisonnier le général Lecomte.

— Oui, me répond-il. Je viens justement de le voir dans la salle du *Château rouge*. Il a une bonne tête de militaire, c'est un gaillard qui n'a pas peur. On le prenait d'abord pour le général Vinoy et on s'app préparait à le fusiller séance tenante ; lorsqu'on a vu qu'on s'était trompé on allait le relâcher, puis on a jugé prudent de le garder comme otage. Il y avait bien quelques forcenés qui voulaient le fusiller quand même, mais un commandant de la garde nationale, Barberet, brave et honnête homme, et qui a un grand ascendant, a dit qu'il ne permettrait pas que l'on fit subir aucun mauvais traitement au général et qu'il en répondait sur sa tête.

Pendant tout ce débat le général ne s'est pas troublé un seul instant, il se promenait les mains derrière le dos, tranquille comme dans son jardin.

Je demande ensuite si je ne pourrai pas visiter le parc d'artillerie.

— Pourquoi pas ? répond le garde national, en regardant mes insignes, vous qui êtes dans les ambulances vous devez passer partout, tenez, venez avec moi.

Il me fait franchir les deux lignes de sentinelles, et me dit : maintenant vous pourrez aller.

Je suis infiniment étonné du spectacle que j'ai sous les yeux. J'avais cru que je trouverais là seulement deux ou trois douzaines

de pièces bousculées, détériorées, en désordre, mais c'était bel et bien un parc d'artillerie remplissant toute la plate-forme de la butte. Il y a de tout, des pièces de quatre rayées, des pièces de sept se chargeant par la culasse, des mitrailleuses à six tubes comme des revolvers, de petits mortiers de bronze tout neufs et enfin de nombreux caissons de munitions. Tout cela rangé avec assez d'ordre, et une batterie de pièces de quatre est braquée sur Paris.

De la cime de ce mont Aventin, d'où allait descendre une des plus sanglantes et des plus considérables convulsions qui aient jamais déchiré les flancs d'un pays, rien de plus émouvant, de plus grandiose, vu de cette hauteur, que cette immense ville, ses palais, ses monuments, ses arcs de triomphe, ses jardins féeriques, ses boulevards et son fleuve sinueux jeté au travers de ces magnificences comme une écharpe d'argent. Jamais on ne verra de tableau plus malheureusement dramatique que celui de cette magnifique capitale du monde à la merci des canons arrachés, par la rancune et la défiance populaires, aux débiles mains de ceux qui n'avaient pas su organiser la défense, de ceux qui avaient méconnu le patriotisme et le courage de la majeure partie de la population parisienne, alors résignée à tout souffrir dans l'espérance de quelque sortie victorieuse.

J'étais douloureusement ému en songeant que ce Paris, qui ne m'avait jamais paru aussi beau, aussi grand, après avoir eu ses Champs-Élysées humiliés par la botte prussienne — ferrée au talon comme un sabot de cheval, allait être souillé, ensanglanté, saccagé par des massacres et des incendies cent fois plus épouvantables que le bombardement de l'ennemi.

Tandis que j'ai le cœur serré par ces tristes réflexions, un sergent de la garde nationale vient à moi, et, me sondant d'un regard soupçonneux, me menace de m'arrêter si je ne m'en vais pas. En me conduisant à la sortie il lave la tête aux sentinelles qui m'ont laissé passer.

J'avais appris à mes dépens ce qu'il en coûtait d'être suspecté comme espion un jour qu'à Vitry j'avais dépassé un avant-poste des francs-tireurs, et je me retirerai heureux d'en être quitte à si peu de frais.

En m'en allant par la rue des Rosiers devenue tristement célèbre

par l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, j'étais loin de me douter de ce drame qui devait ensanglanter l'endroit quelques heures plus tard, et cependant, je ne sais pourquoi, cette rue étroite, sombre, à maisons basses, à fenêtres rares ou fermées, en opposition lugubre avec l'immense horizon qui s'ouvrait à deux pas de là sur la butte, m'avait fait une impression mystérieuse et vaguement sinistre. Ce serait à croire que les lieux, eux aussi, ont leur destinée; j'y vois des soldats transfuges, des mobiles, des francs-tireurs ayant le pantalon de velours marron des guerrillas de la Seine, un garibaldien en chemise rouge, un insurgé de mauvaise mine revolver au poing, un autre aux allures de septembriseur avec un sabre nu passé dans sa ceinture écarlate. Enfin une tourbe patibulaire ressemblant à des fauves qui rôdent en quête de viande.

Quelques uns à califourchon sur un mur essayaient de voir ce qui se passait au *Château rouge* où se discutait la question de vie ou de mort pour les deux généraux. Le général Lecomte avait été arrêté au milieu de l'affaire de la butte, — Clément Thomas, par hasard, car ayant donné sa démission de généralissime de la garde nationale après Buzenval, il était venu à Montmartre en civil, pardessus gris, chapeau haut de forme. « Il regardait la foule joyeuse de sa victoire », a écrit le chef de la sûreté de la commune, lorsqu'un lieutenant de la garde nationale avec des galons cousus sur un vêtement bourgeois lui demande : — Est-ce que vous n'êtes pas Clément Thomas ?

— Oui, répond l'ex-général.

« Le sollicita-t-on à ce moment de reprendre le commandement de la garde nationale ? » dit de son côté le fameux caricaturiste Gill, témoin de l'incident.

« Il y eut un silence pesant ; puis l'ex-général recula, fit un pas en arrière pour se retirer, mais il ne sut point s'en aller à temps.

« Une voix cria : il faut l'arrêter ! La retraite fut barrée, on l'entoura... je le vis disparaître, dit encore Gill, entraîné dans une masse armée et tumultueuse ».

Et voilà aux heures d'émeute à quoi tient la vie d'un homme ! On ne le fusilla point pourtant tout de suite. Ce fut seulement le soir vers cinq heures que, sur le boulevard Montmartre j'appris, la sauvage exécution des deux généraux.

L'événement est si odieux que d'abord on ne veut pas y croire. Mais de minute en minute la triste nouvelle se répand, et tout à coup je vois survenir un jeune homme en képi de garde national, il est agité, fiévreux, épouvanté « oui, c'est vrai, fait-il d'une voix sombre, je le sais, j'en arrive ».

Le crime semblait tellement monstrueux et d'une si redoutable importance qu'on aurait voulu ne pas y croire. Mais j'en eus plusieurs fois la confirmation, d'abord par quelques journaux du soir puis le lendemain dimanche lorsque retournant au boulevard et passant auprès d'une marchande qui vendait de la marée dans une voiture à bras, je l'entendis affirmer à haute voix :

— Mais oui, je vous dis que c'est vrai, j'allais chercher de l'eau auprès du jardin où c'est arrivé, lorsque j'ai entendu ces malheureux qui suppliaient qu'on les jugeât avant de les fusiller, et ça fendait tellement le cœur que j'en ai laissé tomber mon seau, et me suis bouché les oreilles. Mais les autres n'ont rien voulu écouter, et aussitôt ont éclaté les coups de fusil.

— C'est bien fait ! vocifère une femme du peuple, nous ont-ils fait assez souffrir pendant le siège ! J'ai eu deux enfants qui en sont morts, pour arriver à quoi ? pour nous livrer aux Prussiens sans avoir fait une sortie pour de vrai !

Les gardes nationaux n'étaient pas tous des insurgés, ni surtout des assassins : un capitaine d'état-major de l'armée régulière amené prisonnier au *Château rouge*, comme les malheureux généraux, a écrit dans le journal *Le Soir* une relation des péripéties du drame sanglant, et dans ce récit, où il a eu la générosité d'être impartial, bien qu'il eut manqué lui aussi d'être fusillé, il affirme que ce n'est pas à la garde nationale qu'il faut imputer ce double crime. Les coupables sont des soldats transfuges, des mobiles, des francs-tireurs. A plusieurs reprises, le capitaine d'état-major insiste vivement sur la résistance longue et énergique avec laquelle deux officiers de la garde nationale ont disputé les infortunés généraux à leurs assassins.

Ceci établi, il ne faut pas se dissimuler que la malheureuse qui avait vu ses deux enfants mourir de faim pendant le siège était un écho brûlant d'une partie de la population, ayant tellement souffert qu'elle ne voyait, dans les coups de fusil de la rue

des Rosiers, que le châtimement de quiconque avait appartenu de près ou de loin au gouvernement de la défense.

Toutefois nous devons dire que la majorité, même dans la classe qui avait le plus enduré de privations, manifesta une violente horreur pour ce crime, et au contraire de la sympathie pour les deux victimes.

Jusqu'au dimanche, 2 avril, les insurgés, comprenant les sept dixièmes de la garde nationale et qui avaient pris le nom de *Fédérés* tandis que l'armée régulière ralliée à Versailles était désignée sous celui de *Versaillais*, ne se livrèrent, d'un côté comme de l'autre, à aucune sérieuse attaque. Surprise de son succès du 18 mars, l'insurrection, tout en s'organisant intérieurement, se recueillait. Il semblait que de part et d'autre on répugna à en venir à un conflit irréparable. Mais le 2 avril on entend le canon du Mont-Valérien tonner contre la barricade élevée par les Fédérés au pont de Neuilly où venait de se perpétrer un crime peut-être encore plus odieux que l'assassinat des généraux Leconte et Clément Thomas, en ce sens qu'il s'aggravait de lâche félonie. Voici ce fait :

Ce dimanche là, avant de laisser envenimer les hostilités, un officier de gendarmerie et le chirurgien Pasquier se présentent, en parlementaires, avec drapeau d'ambulance à la barricade. Ils viennent porter des paroles de paix, ils viennent tout au moins proposer de respecter mutuellement la convention de la Croix rouge au sujet des blessés.

Les insurgés semblent d'abord accueillir pacifiquement la communication, puis tandis que, après avoir rempli leur mission d'humanité, le chirurgien et le commandant s'en retournent, ils tombent tout à coup sous des coups de fusil traîtreusement tirés de la barricade. C'était, me dit-on le lendemain, sur les lieux même, une tête brûlée, un ex-zouave nommé Marchand qui avait commandé et commencé le feu. A cette attaque sauvage, traîtresse, les réguliers ripostent et tuent plusieurs insurgés dont l'ex-zouave qui se serait écrié en tombant : — C'est égal, je meurs content. J'en ai démoli ma part !

Par un de ces contrastes que se permet la réalité, tout près de ces drames de mort, une foule paisible et endimanchée de claires toilettes printanières envahissait les Champs-Élysées, comme à

un retour de courses, en regardant, avec des jumelles de théâtre et des longues vues, les effets du bombardement du Mont-Valérien sur la barricade et le voisinage du pont de Neuilly. Et tandis que ces Parisiens, venus en promeneurs avec femmes et enfants, ne pouvaient croire à une guerre sérieuse entre Français, l'ambulance de l'ancien Palais de l'Industrie recueillait une demi-douzaine de blessés insurgés dont un garde national, la jambe horriblement fracassée par un éclat d'obus et un jeune et vigoureux mobile mortellement atteint à la moelle épinière.

Antithèse encore plus pénible, presque en vue des jumelles de cette foule jouissant de ce joli dimanche de printemps, embaumé des fleurs d'avril et de jeune verdure, des soldats du Mont-Valérien avaient fusillé au rond point des Bergères cinq insurgés faits prisonniers les armes à la main.

Et c'est ainsi que, dans le désordre et les horreurs des guerres civiles, il suffit de quelque brute, comme l'ex-zouave, pour commettre des actes qui auront pour conséquences les plus déplorables représailles.

Nous en aurons encore plus d'un exemple.

Le lendemain, 3 avril, les fédérés, sous les ordres des similigénéraux Bergeret, Henry et Flourens (celui-ci fils de l'ancien pair de France, éminent professeur du Museum), avaient tenté une expédition sur Versailles qui n'aboutit pour eux qu'à une sanglante débandade. Me dirigeant moi-même sur le terrain de l'action, je rencontre au pont de Neuilly des voitures d'ambulance revenant sur leurs pas sans avoir pu aller jusqu'aux blessés des fédérés, le Mont-Valérien mitraillant tout ce qui passe à sa portée. Je continue seul en me défilant le long des maisons, en rampant dans le fossé gauche de l'avenue. En dépit des obus qui balayent la région, j'arrive au tournant qui, au pied du fort, décrit une courbe à droite pour aller à Nanterre. C'est là qu'est le rond-point des Bergères et que tout à côté d'un champ planté de rosiers à feuillage frais où commencent à poindre des boutons d'un rose tendre, je vois cinq bâtons, fichés dans la terre fraîchement remuée, marquant la place sinistre où sont enterrés les cinq fusillés de la veille. Un de ces bâtons est coiffé d'un képi de garde national, un autre d'un bonnet d'ouvrier en étoffe bleue passée, bordée de fourrure commune et râpée. Sur cette terre dans

laquelle en grattant superficiellement on aurait mis à nu cinq cadavres, il y a des trainées de sang noirci, desséchées par le soleil et tandis que je réfléchis lugubrement devant ce képi et ce bonnet d'obscurs insurgés, un autre épisode émouvant vient me signifier que, dans ces guerres fratricides, il n'y a ni pitié ni merci. Il s'agit cette fois d'une voiture d'ambulance que j'aperçois venant de la route de Nanterre pour rentrer dans Paris. Un brancard suit derrière la voiture, il est porté par des gardes nationaux fédérés. A la marche lente et funèbre du brancard et du véhicule, au drapeau blanc à Croix rouge, on voit clairement que ce petit convoi ramène des blessés du champ de bataille.

A peine débouche-t-il au rond point que le Mont-Valérien lui envoie un obus. Le projectile éclate à quelques mètres du groupe et les éclats grèlent tout autour.

Quelle émotion pour ces malheureux ! Blotti contre un mur je les suis des yeux : la face pâle et rigide du conducteur et des porteurs indique une suprême tension morale, néanmoins ils affectent des allures impassibles, aucun ne se couche, aucun ne se baisse sous le sifflement de l'obus et l'ouragan des éclats. Il n'y a que celui qui conduit le cheval par la bride qui instinctivement veut accélérer le pas. Mais les brancardiers, pour bien montrer qu'ils font service d'ambulanciers et ne sont pas des fuyards, passant en contrebande sous la protection de la Croix rouge, enjoignent à la voiture de ne pas activer la marche.

Les obus continuent, coup sur coup, éclatant toujours autour du convoi.

C'est affreusement palpitant. A chaque détonation, je m'attends à voir foudroyer voiture et brancard !

Se croire à l'abri comme blessé et se sentir tout à coup poursuivi par une mitraille implacable... par quelles angoisses doit-on passer !

C'étaient les représailles des Versaillais contre l'assassinat de leur chirurgien et de l'officier de gendarmerie venus la veille en parlementaires.

Heureusement, après plusieurs coups sans résultat, soit parce qu'ils doutent d'atteindre le but, soit par un retour d'humanité, les artilleurs cessent le feu et le convoi continue sa route sans autre alerte. Alors je m'approche de la voiture et je vois trois

blessés couchés côte à côte sur la paille ensanglantée, tous grièvement atteints, l'un notamment avait eu le pied broyé par un éclat d'obus, et celui qui était étendu sur le brancard avait eu l'épaule droite traversée dangereusement à l'articulation.

Où et comment notre compatriote sauve un insurgé.

Ne voulant pas encore rentrer dans Paris, continue notre reporter, je déjeûne dans un café-brasserie de Neuilly d'un bon bifteck de cheval, puis je reprends mon expédition et j'assiste à plusieurs épisodes des suites de la débandade du matin. Après s'être éparpillés dans la campagne et cachés précairement dans des refuges provisoires, un certain nombre de fédérés, encore poursuivis par la panique, arrivaient en courant tout le long de la Seine pour regagner Paris par le pont de Neuilly. Ils avaient des yeux hagards, des allures angoissées de bêtes traquées, comme s'ils venaient de voir fusiller des camarades. Quelques-uns avaient conservé leurs armes, la plupart les avaient jetées. J'en vis un qui, chemin faisant, s'était déjà déguisé, il n'avait de son uniforme qu'un pantalon à bande rouge, il était nu-tête, en blouse et chaussé de sabots neufs qui le gênaient pour courir.

A un moment où l'on voit descendre du Mont-Valérien des chasseurs à cheval soutenus par de l'infanterie, ce ne sont plus seulement des fédérés qui fuient, c'est tout le monde et les habitants ferment hermétiquement portes et fenêtres. On tremble d'être soupçonné et fusillé.

Tandis que je projette d'aller à Nanterre, sachant qu'il doit y avoir des blessés, je vois dans une voiture arrivant de Puteaux, M. de la Grangerie, membre important des ambulances de la presse, plus tard emprisonné parce qu'on l'avait soupçonné d'être un espion de Versailles. Je l'avais connu à la rédaction du *Figaro*, je lui fais part de mes renseignements et, avec une de ses voitures d'ambulance, je vais à Nanterre.

Une longue colonne de troupes régulières suit la même direction. Des officiers nous examinent avec une attention sévère. Pour montrer nos bonnes intentions, nous demandons à un capitaine si nous pouvons aller chercher des blessés? — Pourquoi

pas? répond-il, avec indifférence. Et nous continuons. Il tombe une giboulée cinglante, les soldats baissent la tête, pressent le pas et, tout en grommelant, cherchent à garantir les points sensibles de leurs armes.

Au moment où nous y arrivons, Nanterre est en proie à une lugubre panique. Les habitants chuchotent par petits groupes, on a peur de parler, peur d'être entendu. Nous allons à la maison des religieuses où flotte le drapeau blanc à croix rouge. C'est un établissement d'instruction primaire transformé en ambulance. Dans la cour et le jardin, on ne voit que linges ensanglantés, et dans un coin, un brancard dont la toile, elle aussi, est tachée de sang.

Les salles petites et basses sont remplies de lits. Deux messieurs vêtus de couleurs sombres, attristés, pâles, viennent au devant de nous, ce sont des médecins de l'endroit. Nous sommes suivis par des gendarmes dirigés par un maréchal des logis, grand, blond, haut en couleur. Un pli perpendiculaire entre ses deux sourcils, un regard sévère et sagace indiquent un homme énergique et intelligent et sous des apparences de beau gendarme, un dur à cuire qui ne s'en laisse pas conter.

Dès qu'il nous voit nous approcher d'un lit pour savoir si le blessé est transportable, le maréchal des logis se hâte de l'interroger, tout en le sondant de son œil impitoyablement scrutateur.

Il se défie de la pitié professionnelle des médecins toujours enclins à protéger les blessés.

Parmi ces derniers, la plupart nous semblaient plutôt des égarés que de mauvais diables. J'en interroge un qui a de grands cheveux châtain bouclés, une belle barbe brune, une physionomie douce et intelligente, quelque chose d'une tête d'artiste, en effet, c'est un sculpteur marbrier. Ses blessures sont excessivement douloureuses, il a eu la moitié du pied gauche enlevé par un éclat d'obus, et la jambe droite brûlée par la flamme lorsque l'obus a éclaté.

C'était un de ceux que nous voulions transporter, mais à peine lui avons-nous adressé la parole que le maréchal des logis vient lui faire subir son interrogatoire dont voici la formule générale : — Votre nom? Votre âge? Votre domicile? Où êtes-vous né? Êtes-vous garde national? Qu'avez-vous fait de vos armes? Avez-vous un chassepot?

Un brigadier inscrit leurs réponses sur un carnet, et c'est une condamnation à mort.

A côté du sculpteur, il y a un gros bonhomme à moustache blonde, déjà tout rouge de fièvre, il a une blessure très grave, un éclat d'obus dans la hanche ; c'est un infirmier des ambulances de la garde nationale, mais il a beau réclamer, montrer ses papiers, le maréchal des logis l'inscrit parmi les combattants pris les armes à la main.

— Il n'y en a plus ? demande-t-il à une religieuse après avoir fait sa tournée.

— Non, Monsieur, lui dit la bonne petite sœur, pâle et tremblante, tout intimidée du regard sévèrement méfiant.

Il se fait alors indiquer l'endroit où l'on a caché les armes des blessés, il les compte avec son brigadier, puis des gendarmes non gradés les emportent en gros faisceaux.

Tout à coup, de l'air d'un homme qui a fait une trouvaille, le brigadier court après son chef qui s'en allait.

— Maréchal des logis, fait-il, en désignant du doigt un réduit isolé et assez sombre : il y en a là un autre.

— Un autre quoi ?

— Un autre blessé, maréchal des logis.

— Ah ! Ah ! Nous allons voir ça, fait celui-ci d'un ton comminatoire, en mordant sa moustache et plissant son sillon entre les sourcils.

Ils entrent dans la petite pièce, ils s'approchent du lit, ils secouent l'individu qui ne bouge pas.

— Votre nom ? interroge durement le maréchal des logis.

Pas de réponse.

— Votre nom ? Tonnerre de Dieu ! s'écrie le brigadier en secouant plus fortement.

L'autre ne répond toujours pas.

Ils se penchent sur lui, ils écartent la couverture : c'était un cadavre.

Avant que les gendarmes eussent quitté la salle principale, j'avais remarqué un petit homme, nu-tête et en bras de chemise, qui, en enfilant gauchement son paletot, avait laissé tomber quelque chose dont la chute avait fait un certain fracas. J'avais regardé, c'était des galettes de biscuit, et tout de suite j'avais eu

l'intuition que cela signifiait vivres de campagne et que l'homme que j'avais vu enfiler le paletot était un insurgé déguisé.

— Malheureux ! Cachez-donc cela ! lui avait dit à voix basse un des médecins de la localité qui était près de moi.

Au bruit, les gendarmes s'étaient retournés, mais trop tard, heureusement, mon confrère et moi, nous avions eu le temps de nous interposer entre eux et le fédéré pour les empêcher de voir le biscuit compromettant. Quant à l'insurgé déguisé, il n'avait pas sourcillé, il avait ramassé ses galettes sans précipitation et les avait cachées sous une pile de linge à pansement.

Dès notre entrée dans cette salle je l'avais remarqué ce petit homme à grosse tête, d'aspect timide et emprunté, et je me demandais ce qu'il faisait là planté en bras de chemise au milieu des blessés, lui qui n'avait l'air ni d'un infirmier, ni d'être de la maison. C'était vraiment incroyable que le maréchal des logis au flair de limier ne l'eut pas dépisté. Peut-être ce dur à cuire avait-il, pour cette fois, volontairement fermé les yeux. Mon confrère avait dit au fédéré : Vous savez, mon ami, il ne faut pas plaisanter avec les gendarmes, ils viennent de fusiller une demi-douzaine de vos camarades derrière le mur du jardin. Si vous êtes pris c'est la mort séance tenante.

— Je sais bien, avait philosophiquement répondu le petit homme.

— Si j'ai un conseil à vous donner, avais-je dit à mon tour, ne restez pas ici, l'air n'y est pas bon pour vous.

— Mais comment m'en aller, il y a partout des gendarmes et de la troupe à cheval ?

— Ne vous montrez pas, ne sortez pas de chez les religieuses, je viendrai vous chercher lorsque notre voiture partira et nous verrons.

Je ne laissais pas moins d'être inquiet. D'abord la voiture était déjà au complet par les blessés. Selon moi, il valait certes mieux sauver un homme sans blessure que d'emporter un demi-mort qui périrait soit de quelque amputation, soit des mauvaises conditions hygiéniques des ambulances de Paris. Mais je ne me dissimulais pas que mon équipe de transport, qui n'avait pas la mentalité médicale et avec laquelle je n'étais qu'en relation fortuite, ne verrait probablement pas la chose du même point de vue.

En second lieu, la tentative n'était-elle pas prématurée? Ne valait-il pas mieux que notre homme se faufilât le lendemain, comme un individu de la localité, au lieu de se hasarder à passer avec nous parmi les troupes qui semblaient ne pas vouloir quitter la rue avant de nous voir défilér. Ensuite s'il était pris dans cette tentative d'évasion il serait certainement fusillé *illico*. Sans compter que cela compromettrait horriblement l'ambulance. Ce dernier point pourtant m'embarrassait beaucoup moins, résigné que j'étais à assumer seul toute responsabilité.

Le jour baisse, la voiture est chargée nous allons partir. Notre véhicule est muni d'un panneau postérieur qui s'abaisse comme siège supplémentaire où l'on peut tenir trois debout, mais complètement à découvert. C'est là que je m'installe avec mon insurgé, car il n'y a pas d'autre place. Il a beau être habillé assez complètement, il a toujours ce je ne sais quoi de singulier qu'a tout individu vêtu d'un costume qui n'est pas le sien. Mon brassard à croix rouge que je lui ai passé au bras, n'est pas une précaution superflue, car l'évadé est en vue comme une statue sur un piédestal autour duquel il y a du 49^e de ligne, du 10^e chasseur à pied et comme troupe à cheval des dragons, des chasseurs et des gendarmes. Avec un bruit de sabres, de bottes éperonnées, cette menaçante cavalerie monte en selle et quand nous démarrons, elle nous fait escorte.

Un jeune préposé aux transports, qu'il m'a fallu mettre dans la confidence, croit devoir faire sonner bien haut à notre fédéré le service qu'on lui rend. Il lui répète à satiété que nous nous compromettons pour lui terriblement.

Notre homme écoute d'abord avec une muette civilité, puis à bout de patience :

— Si ça doit vous compromettre tant que ça, dit-il, en mettant une jambe hors de la voiture, je reste ici, tant pis si l'on me fusille, dix balles dans le corps, eh bien après?

Au milieu de cette escorte menaçante où le moindre accroc pouvait le trahir et sur l'heure le faire passer par les armes, lui, sans forfanterie, sans phrase, acceptait la mort pour ne pas nous créer d'embarras.

Je le retiens de force à sa place, en disant que s'il met pied à terre je descends aussi.

Le jeune ambulancier n'objecte plus rien, il se contente de faire la moue en regardant le paysage. Le fait est qu'à ce moment le tableau est magnifique. Au milieu de ce drame à émotions sanglantes, je sens on ne peut plus vivement le charme rafraîchissant de cette printanière soirée d'avril, attiédie par les rayons du soleil couchant, après les frimas de la giboulée, comme un sourire consolateur de la nature, trempé de larmes humaines. A gauche verdissent les côteaux de Montretout et de Buzenval arrosés du sang de gardes nationaux que, à la dernière bataille du siège, j'avais vu combattre bravement à côté de l'armée régulière. Devant nous grandit la masse sombre et menaçante du Mont-Valérien au pied duquel une autre troupe attend notre escorte.

Nous laissera-t-on passer, moi qui n'ai plus de brassard et mon insurgé qui ne peut présenter de papier d'identité ?

Irons-nous plus loin que ce sinistre rond point des Bergères où j'entrevois encore le képi et le bonnet marquant la place des fusillés ? Sans doute on va faire subir à notre voiture une visite minutieuse. Bast, au petit bonheur ! Comment ne pas ouvrir son cœur à l'espérance dans ce décor enchanteur de soirée de printemps d'un effet si merveilleux.

Chemin faisant, j'apprends à connaître mon fédéré. Au premier abord je n'avais vu en lui qu'un homme à sauver, un petit homme à grosse tête avec de gros yeux ronds un peu vagues et un air timide et inoffensif, mais il gagne bientôt dans mon estime lorsque je lui fais raconter son histoire. C'était un artisan intelligent, devenu inventeur d'un procédé rapide, peu coûteux et donnant des résultats supérieurs comme qualité, pour apprêter les ressorts des chapeaux gibus, et il avait acquis une telle notoriété industrielle qu'il lui arrivait des lettres de l'étranger sous cette adresse plutôt sommaire : M. Bernard, mécanicien à Paris. Mais il avait eu des malheurs, d'abord il s'était brûlé les yeux en chauffant à blanc les ressorts des gibus dans un four de son invention, enfin il avait été exploité et dépossédé par un associé de mauvaise foi, et il lui avait fallu redevenir simple ouvrier. Mais il ne récriminait pas, il ne se plaignait pas. S'il s'était égaré parmi les insurgés c'avait été par un engrenage insensible. Engagé courageusement dans les bataillons de marche pour la guerre bien

qu'il fût marié, il avait ensuite obéi au Comité central comme les camarades de Ménilmontant où il habitait. Il croyait se battre pour la République et comme tant d'autres, il avait surtout besoin de gagner trente sous. Enfin il s'était trouvé dans la maison des religieuses parce que plutôt ambulancier de tempérament que combattant il y avait transporté des camarades blessés.

Tandis qu'il racontait, nous faisons du chemin et bientôt, sans encombre, nous dépassons le Mont-Valérien.

— Maintenant vous êtes sauvé, lui dis-je en lui montrant le fort derrière nous.

D'abord il garde le silence, puis il répond simplement :

— C'est ma femme qui sera joliment contente de me revoir...

Lorsque nous arrivâmes dans Paris, nous nous serrâmes les mains avec une émotion mutuelle.

— Vous m'avez sauvé la vie, vous vous êtes exposé pour moi, je ne sais comment vous remercier, me dit-il.

— Eh bien ! lui fis-je, promettez-moi de ne pas reprendre les armes.

— Je vous le jure, mais il faut aussi que vous me promettiez de venir me voir.

— Très volontiers, répondit le major en prenant son adresse. Mais il ne put tenir sa promesse, car, pris lui-même par les fédérés comme nous le verrons bientôt, il dut pourvoir à son salut par la fuite.

Dans la cavalerie de la Commune.

Mais avant le dramatique et dernier épisode, nous allons raconter une autre des aventures de notre compatriote qui fut amusante, parce que grâce à un heureux hasard, elle n'eut pas de dénouement fâcheux.

Voici l'histoire. Le lendemain, comme il revenait de Nanterre où il était retourné pour voir s'il n'y restait plus de blessés, tandis qu'il longe le côté gauche de l'avenue de Neuilly, il remarque un officier des insurgés qui le regarde venir avec une inquiétante persistance.

Lorsque le major arrive à sa hauteur, l'officier l'aborde.

— Bonjour, citoyen, lui fait-il, vous êtes dans les ambulances? et en même temps, il l'examine avec attention.

Notre jeune major ne connaissait pas encore tous les dangers de cette époque si troublée, néanmoins il n'était pas sans méfiance, et il répond avec circonspection : oui, citoyen.

— Comment vous appelez-vous et où demeurez-vous?

En dépit d'une répugnance assez concevable, il répond véridiquement, car l'autre, s'il avait douté, n'aurait eu qu'à lui demander sa carte de la société de secours aux blessés où il aurait trouvé ces indications.

— Êtes-vous des nôtres? reprend l'insurgé en scrutant l'ambulancier dans les yeux.

Le moment est critique, outre que cet estafier a une carrure de cuirassier, il n'a qu'un signe à faire pour qu'une demi-douzaine de communards, qui flanent par là, se jettent sur son interlocuteur.

— Certainement que je suis des vôtres, répond celui-ci avec un vif semblant de conviction.

— Eh bien, continua l'autre, il s'agit de nous rendre un service.

Notre Vellave trouve que cela s'annonce très mal car ce service pouvait être bigrement embarrassant.

— Venez par ici, fait l'officier en conduisant le chirurgien dans une cour où il y a un cheval sellé et bridé. Vous allez vous rendre à cheval tout de suite auprès du général Bergeret, à l'état major, place Vendôme, vous lui direz que tout va bien et vous remettrez le cheval dans ses écuries.

Sapristi, voilà ce que notre médecin-reporter redoutait pour un jour ou l'autre ; se voir enrôler dans l'insurrection et encore dans la cavalerie ! Ces préférences de jeune homme avaient toujours été pour ce dernier corps, mais le fortuit triomphe de ses préférences, l'embarrasse terriblement en cette occurrence.

Comment se dépêtrer de ce dangereux traquenard? Il hasarde, (sans trop espérer le succès), qu'il n'est rien moins que cavalier, qu'il causera quelque accident, ou se flanquera piteusement par terre. L'autre ne veut rien entendre, il prétend d'ailleurs que la bête est douce comme un agneau, et en même temps il la présente à l'écuyer malgré lui, pour qu'il l'enfourche.

Redoutant que sa résistance paraisse louche, l'ambulancier examine sa monture, non sans beaucoup d'appréhension, et, en

cherchant à diagnostiquer si elle n'annonce pas quelque aptitude à le démolir. L'apparence et le harnachement disent clairement qu'elle a été volée à la cavalerie régulière, mais elle ne semble pas avoir un tempérament indomptable d'insurgée. C'est une bonne jument de robe rouan à l'œil franc et doux, aux membres sans tare, aux aplombs irréprochables. De ce côté là notre Vel-lave est à demi rassuré, bien qu'à cette époque il n'eut encore été qu'un cavalier d'occasion n'ayant pour toute notion d'équitation qu'une demi-douzaine de leçons qu'étant au lycée il avait prise au cirque Modeste, dont peuvent se souvenir quelques anciens du Puy.

Il se hisse donc tant bien que mal, et le voilà chevauchant, cahin-caba, s'efforçant d'être ridicule le moins possible tout en pilant du poivre d'un air distingué.

Il fait grande attention pour ne pas écraser les passants, ou accrocher les voitures avec ses étriers, et bientôt il s'aperçoit avec une reconnaissante satisfaction que la jument militaire a des allures bien plus correctes lorsqu'elle se dirige toute seule que lorsqu'il a la prétention de la gouverner et comme un roi constitutionnel et débonnaire, il lui passe le gouvernement.

Avenue de la Grande Armée, notre cavalier remarque sur l'impériale d'un omnibus un personnage en uniforme quasi militaire qui le regarde chevaucher avec le plus vif intérêt : cheval de troupe, costume d'ambulancier, cela lui semble certainement suspect, peut être prend-il ce cavalier improvisé pour un espion de Versailles ; à moins que lui-même, agent Versaillais secret, il ne veuille se renseigner particulièrement sur ce bon Samaritain des insurgés monté sur un cheval de l'armée.

Aucune de ces interprétations n'est très rassurante, et lorsque notre reporter voit l'autre personnage — dont il suit attentivement les faits et gestes — descendre de l'omnibus pour venir à sa rencontre il détale au galop, allure dont tout cavalier novice s'accommode bien mieux que du trot, et il sème son suiveur à bonne distance.

En fait de bête il était bien tombé, mais plus il réfléchit, plus la situation lui semble critique. Si la jument rouan est bonne et intelligente, elle n'en n'est pas moins embarrassante ; l'officier insurgé ayant pris sur son calepin le nom et l'adresse de l'aide

chirurgien, il faut coûte que coûte remettre l'animal à l'état-major de Bergeret. Mais là on lui demandera où il a pris ce cheval, à quel titre il le ramène et pour le moins, on voudra incorporer notre ambulancier dans les ambulances de la Commune plus riches en équarisseurs qu'en chirurgiens.

Que résoudre? Que faire? Il est déjà dans la rue du faubourg Saint-Honoré et aperçoit, derrière les grandes fenêtres des maisons bourgeoises, des têtes pâles et furieuses qui lui jettent des regards chargés de haine et le prennent pour un notable communard.

Devant les insurgés, pour ne pas être suspect, il fallait paraître un cavalier crâne et fier, mais pour se faire pardonner des bourgeois, il aurait volontiers pris l'air humble et piteux d'un chien fouetté pour aller à la messe.

C'était un rôle aussi malaisé que peu reluisant, avec, au bout, la perspective de complications assez menaçantes. Voici le moment critique, notre écuyer est arrivé sur la place Vendôme et par la malice des choses, il tombe au beau milieu d'un très gros rassemblement de troupes insurgées. Après l'échec de la sortie de la veille, sous le Mont-Valérien, la Commune mobilisait ses forces pour une revanche. Tous ces fédérés sont armés et équipés sur pied de guerre, et dévisagent d'un œil soupçonneux ce cavalier hors cadre et plutôt suspect.

Tout à coup, celui-ci aperçoit un fédéré, petit homme à grosse moustache, qui ne lui semble pas inconnu et ce dernier regarde notre major avec une insistance inquiétante. Est-ce un ami ou un ennemi?

Tandis que l'écuyer malgré lui se pose cette question avec anxiété, l'autre s'avance et lui tend timidement la main.

C'était un des fidèles infirmiers qui avait fait toute la campagne dans l'ambulance de l'aide-chirurgien, et ne l'avait quittée que licencié au moment de l'armistice.

— Comment, c'est vous, Baptiste?

— Hélas oui, major, répond mélancoliquement le pauvre diable.

Que voulez-vous, ajoute-t-il, je n'ai point de travail, je suis marié, et comme fédéré je suis nourri, et je touche trente sous.

Le major n'a pas le temps de lui faire de la morale, d'ailleurs,

cet infirmier n'est-il pas un peu, comme l'inventeur Bernard, un insurgé malgré lui, et n'aurait-il pas pu riposter au cavalier : vous aussi vous en êtes un autre ?

Mais c'est un esprit simple ; lorsque le major vidant les étriers, lui dit : — Tenez, Baptiste, rendez-moi le service de remettre ce cheval aux écuries de Bergeret en disant que tout va bien, Baptiste s'empresse de faire ce qu'on lui demande sans exiger d'explication.

Pour notre major, crânement coiffé de sa casquette américaine, jugulaire au menton, il s'en va talonnant des bottes avec l'apparente satisfaction d'un particulier qui a tâté de la cavalerie, et qui, au fond, est par dessus tout ravi d'en sortir.

Nous voici maintenant arrivé à la dernière aventure de notre reporter ponot et qui lui fit courir des dangers autrement graves. Lorsque, au commencement d'avril, la Commune décréta l'enrôlement forcé de tous les hommes de 17 à 35 ans, ce fut un sauve qui peut pour y échapper. Les uns pour s'enfuir de Paris se déguisaient en femme, d'autres s'évadaient pendant la nuit en se faisant descendre des fortifications avec des cordes. C'était à qui inventerait les plus ingénieuses ruses d'émigrés.

Mais notre compatriote qui, malgré tout, n'est pas encore décidé à partir, veut essayer si sa qualité d'ambulancier lui permettra de sortir à son gré des fortifications, et si cela lui est facile, il ne voit pas de raisons pour précipiter son départ, car Paris lui paraît en ce moment d'autant plus intéressant qu'il est plus dangereux.

Donc le 5 avril, par une jolie matinée de printemps bleu et or, l'or du soleil et le bleu du ciel, il se dirige vers la porte de Montrouge. Tandis qu'une troupe anxieuse de ceux qui sont atteints par le décret d'enrôlement, cherche vainement à faire fléchir la consigne, lui, grâce à son uniforme et à son brassard passe très facilement. Cette constatation faite, il se dit qu'il pourra quitter Paris quand il voudra à son jour, à son heure, et il est décidé à continuer ses excursions. Il tombe bien, à peine sorti des fortifications il entend une assez vive fusillade aux avant-postes entre fédérés et Versaillais, il se dirige vers une butte assez élevée pour voir les péripéties de l'affaire.

Un groupe de curieux est déjà sur cette éminence, notre jeune major l'a à peine escaladée qu'un peloton de fédérés, sergent en

tête, cerne la butte baïonnette au canon. Quelques-uns font mine de fuir.

— Que personne ne se sauve, enjoint le sergent, sans quoi on tire dessus.

Notre reporter a beau dire qu'il appartient aux ambulances, le sergent répond mécaniquement qu'il a ordre d'amener tout le monde à son commandant.

On arrive derrière une maison flanquée d'un enclos où se trouve un certain nombre de fédérés en réserve d'avant-poste et parmi eux le commandant.

— Que faisiez-vous sur cette butte? demande sévèrement l'officier au jeune major.

— Comme vous voyez, commandant, j'appartiens aux ambulances, et j'observais le terrain de la fusillade pour me porter au secours des blessés dès qu'il y en aurait.

— Aux avant-postes nous sommes tenus à une extrême sévérité, dit le commandant avec une méfiance peu rassurante, sur cette butte il peut venir des gens pour faire des signes aux Versaillais et indiquer nos positions.

— Je connais mes devoirs de médecin, commandant, je ne suis pas un espion, voici ma carte d'ambulance.

L'officier regarde la carte à croix rouge, la lit avec attention et s'écrie : — Mais votre carte est signée comte de Flavigny..... Un aristo, un ennemi de la République, un enragé bonapartiste! Si vous croyez que c'est une recommandation! Je vous tiens et je vous garde, voilà ma conclusion.

Avant de parler au commandant, notre chirurgien-reporter avait cru qu'après explication il serait relâché comme on avait relâché les autres qui s'étaient fait connaître pour habitants du voisinage, maintenant il se demande non sans inquiétude s'il s'en tirera. Cela s'annonce comme son histoire avec des francs-tireurs qui, à Vitry, pendant la guerre, l'avaient capturé comme espion.

Tout d'abord pourtant, ces fédérés ne lui semblent pas féroces dans leur ensemble. La plupart le regardent avec indifférence, néanmoins quelques estafiers à museau pointu, à regards sanguinaires le dévisagent de travers. Au moment où il lie conversation avec un sergent pléthorique et grisonnant qui a ce qu'on appelle une bonne tête, — vous savez ce qui est arrivé ce matin, dit le

commandant en s'approchant du sergent, eh bien, une voiture d'ambulance a traversé nos avant-postes, comme pour aller chercher des blessés, puis est passée aux Versaillais, et fouette cocher, on ne l'a plus revue.

Le commandant ne regardait pas l'ambulancier en contant son histoire, mais celui-ci n'avait pas besoin d'être regardé pour savoir que le coup lui était destiné.

Il a dès ce moment le pressentiment que son aventure peut finir très mal, il suffirait qu'un obus versaillais tombe sur l'avant-poste pour qu'on l'accuse d'avoir fait des signaux.

Le plus sûr est de s'échapper. Mais comment ?

La chose n'est-elle pas impossible au milieu d'une centaine d'hommes armés, les uns dans le clos, les autres en avant dans la tranchée qui se trouve à 200 mètres de là et au moyen de laquelle ils sont reliés à d'autres postes. Les sentinelles ayant l'ordre de tirer à la moindre tentative d'évasion, les museaux pointus s'en seraient fait un vrai bonheur.

Ensuite s'il échoue, sa situation, à moins qu'une balle n'ait préalablement tranché la question, sera infiniment plus critique.

S'il a voulu s'échapper, se diront-ils, il n'y a pas à douter que ce soit un ennemi, un traître, un espion déguisé en ambulancier, un dangereux partisan de Versailles. Alors on le fouillera et l'on ne manquera pas de trouver plus de preuves suspectes qu'il n'en faudrait : outre son carnet de notes et un exemplaire de son dernier article du *Gaulois*, noté comme réactionnaire, il a dissimulé dans sa ceinture, un revolver chargé, un couteau poignard, et de l'or dans ses poches : ne sachant pas ce qui pouvait arriver, dans ces derniers temps, il portait sur lui tout ce qu'il avait de numéraire. A cette époque de violence et de terreur c'était plus que suffisant pour être dangereusement compromis. Un moment, chacune des circonstances aggravantes de sa situation fut pour lui comme une fulgurante épée de Damoclès, et il eut moralement, quelques minutes très pénibles. Pour couper court aux désagréables émotions de la peur, il se place en face de la mort, en face du peloton qui le mettrait en joue pour le fusiller, et de ce tête à tête plutôt dur, il sort l'esprit calme, le front haut, car, après s'être sondé à fond, il est assuré maintenant qu'il ne tremblera pas, qu'il ne palira pas, qu'il ne s'avilira pas à demander

grâce, et que tout en affirmant dignement sa loyauté de médecin qui n'a rien à se reprocher, il mourra philosophiquement résigné tout en regrettant peut-être, qu'il n'y ait pas là quelque reporter pour raconter sympathiquement sa courageuse mort dans un journal. Il pense à ceux qu'il aime et qui ne sauront peut-être jamais où et comment il est mort. Mais c'est le moment d'agir et non de s'attendrir, car maintenant qu'il est résigné au sacrifice de sa vie il ne craint plus rien. Il se sent en pleine possession de lui-même pour risquer avec sang-froid l'aventure d'une évasion, et nous allons retrouver en lui le type du Cévénol opiniâtre à remonter son champ emporté par l'avalanche, sur la pente du précipice, sans que rien puisse le décourager.

Laissons-lui de nouveau la parole : « D'abord j'esquisse un plan ; le long de la maison et de l'enclos, où s'abritent mes fédérés, il y a un chemin dans lequel sifflent à chaque minute les balles des tirailleurs versaillais. Sur ce chemin qui aboutit à une carrière où commence la tranchée, qui m'apparaît comme la seule voie de salut, s'ouvre une porte latérale de l'enclos. Après avoir habitué mes gardiens à me voir faire quelques pas, je m'installe dans l'embrasure de la porte en affectant de suivre la fusillade avec un extrême intérêt.

Dans mon embrasure, caché au gros de la troupe, je suis très bien posté pour tout voir, et agir selon les circonstances, car dans l'état d'esprit où je suis, les balles ne me troublent guère.

Tout à coup, par le chemin, qu'enfile la fusillade, arrive de la carrière un capitaine ; il se vante d'avoir fait le coup de feu et raconte en riant qu'un officier vient d'avoir la visière de son képi enlevée par une balle. Après avoir eu son petit succès, il s'apprête à retourner à la carrière.

Je lui demande si je puis aller avec lui.

— Impossible... me répond-il, je viole moi-même la consigne, et il s'en va. Je ne me laisse pas rebuter, car la carrière touchant à la tranchée, c'est, je le répète, la seule voie par laquelle j'ai quelque chance de m'échapper.

Soit qu'ils n'osent se hasarder jusqu'à l'embrasure de ma porte, où qu'ils soient absorbés par la préoccupation pressante du déjeuner qui ne leur arrive pas (d'après des propos que j'avais entendus), les fédérés du poste ne semblent plus me surveiller,

hormis un seul, à trogne d'ivrogne, qui me jette de temps à autre un regard méfiant. Je profite d'un bon moment pour me diriger vers la carrière, et j'ai la chance d'y arriver sans être arrêté par une balle.

Je m'accoude sur une des énormes pierres à l'abri desquelles sont embusqués les tirailleurs fédérés.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? ont-ils l'air de se dire en me toisant. Le capitaine qui ne m'avait pas permis de l'accompagner me dévisage lui aussi. Mais aucun d'eux ne sait que je suis prisonnier du commandant et suspecté d'espionnage.

L'on ne me dit rien.

Pour qu'on s'explique ma présence, je demande s'il n'y a pas de blessés ?

Il n'y en a pas.

Une fois que j'ai habitué les insurgés à ma présence je saute dans la tranchée et je tombe sur une demi-douzaine de fédérés qui me reçoivent en grognant comme des chiens qui mangent. Car ils mangent ceux-là de grosses tranches de jambon, luisant sur de vastes tranches de pain.

Lorsqu'ils voient que je n'en veux pas à leur charcuterie ils s'humanisent. J'avais très soif, je leur demande un peu d'eau et je leur offre en échange du rhum dont j'avais toujours une petite gourde pour les blessés. Mais tandis que je fraternise, ma chance croule et je vois tout à coup apparaître mon impitoyable surveillant à trogne d'ivrogne. Il me fixe d'un œil sournoisement farouche sans rien dire, en tenant avec ostentation la main sur la détente de son fusil. Mais je ne me laisse pas démonter.

— Et vous, lui dis-je en le regardant avec un aplomb de bonhomme qui lui en impose, voulez-vous une goutte ?

— Tout de même, répond-il gauchement après s'être avancé sur le bord de la tranchée, et *subito* sa méfiance se dissout dans cette gorgée de rhum, ma chance remonte, il ne s'occupe plus de moi.

Sur ces entrefaites vient vers nous, à travers champs, une jeune femme blonde à crinoline rouge. Elle a, on ne sait comment, réussi à franchir les avant-postes et elle vient apporter des vivres à son mari, sans se douter que les sifflements qu'elle entend et la poussière qui s'élève autour d'elle proviennent des balles.

Un jeune insurgé de la tranchée, disait : — Ah si ma mère avait aussi la bonne idée de m'apporter à déjeuner.

Un autre reprenait : — Et la mienne ! si elle pouvait me venir chercher et m'emporter sous ses jupons !

Voilà deux pauvres garçons qui n'étaient pas là, bien sûr, par plaisir ni par conviction.

La folle arrivée de la crinoline rouge a fait diversion, de plus à ce moment même la fusillade des Versaillais devient plus intense.

Je profite de cela pour pousser plus loin dans la tranchée. J'y rencontre bientôt un autre groupe de fédérés, je leur demande s'ils n'ont pas de blessés et je passe tandis que l'un dit derrière moi : Faut-il qu'il soit bon zig tout de même, le Monsieur, pour venir jusqu'ici demander des nouvelles de notre santé !

Aussi loin que je peux voir devant moi, je n'aperçois plus d'insurgés dans la tranchée ; derrière moi, aucun ne s'occupe de ma personne. Je ne suis plus qu'à deux ou trois cent mètres d'un groupe de bâtiments que j'ai fréquentés pendant la guerre, sur la route d'Arcueil et qu'on nomme la *Grange Ory*. Une fois là, je suis sauvé, je n'aurai qu'à franchir la route pour aller me perdre dans les maisons d'Arcueil pas encore occupées militairement par les fédérés.

Mais tandis que je chante victoire, tout à coup éclate un pressant appel de clairon, cela vient du poste de l'enclos, et je vois accourant à ma rencontre une escouade de fédérés très agités.

Ah, comme cet instrument semble transmettre l'ordre avec une cruelle et intelligente précision : d'abord des notes précipitées indiquent comme une sorte de chasse à l'homme ; puis, quand le gibier est en vue, le rythme se ralentit, comme s'il disait : Vous y êtes.... c'est là.... c'est bien là.... Et toujours courant, mes fédérés se déploient pour m'envelopper, les uns par la droite, les autres par la gauche, tandis que le centre vient à moi par le milieu de la tranchée.

Je ne puis fuir d'aucun côté, d'ailleurs ils me tireraient dessus.

Cette fois je suis pris, bien pris. Je puis être fusillé sur l'heure.

J'ai joué, j'ai perdu, il faut payer. Je suis si parfaitement résigné, que rien n'a changé dans ma physionomie ni dans mon allure.

Voilà les fusils sur moi...

Mais quoi? Devant cet ambulancier d'apparence si inoffensive et qui la main dans la poche a l'air de se promener, ils ne comprennent plus, ils hésitent, ils finissent par croire qu'il y a quelque erreur et que ce n'est pas pour moi que sonne le clairon. D'autre part, la fusillade, qui avait cessé un moment, redouble du côté Versaillais.

Hésitants, perplexes, effarés, mes insurgés ne savent à qui entendre. A tout hasard, sans trop croire qu'ils ajouteront foi à mes paroles, je leur dis que des tirailleurs Versaillais se portent en avant et que c'est sans doute pour cela que le clairon les avertit.

Les voilà remontant précipitamment l'épaulement de la tranchée et regardant avec anxiété du côté Versaillais. Mais le satané clairon qui leur voit faire fausse route les rappelle en leur indiquant de rétrograder.

De nouveau je me vois fusillé..... Quant à eux, manquant totalement d'expérience militaire, ils ont absolument perdu la tête, et roulent des yeux comme des billes.

Peut-être à la fin auraient-ils fait sur moi un retour offensif, lorsque, par le plus bienfaisant des hasards arrive, en courant de la ligne ennemie vers nous, un gamin d'une quinzaine d'années qui s'aventurait étourdiment, sans doute pour quelque course à faire.

Les insurgés l'entourent, l'empoignent, le traitent, à tout hasard, comme un émissaire Versaillais et l'emmènent avec eux.

Comme cela, ils ne s'en retourneront pas bredouille.

Notre ponot va-t-il prendre la course pour déguerpir au plus vite? Ce ne serait pas à faire. Crainte d'un redoublement de sonnerie indiquant l'erreur, il s'est assis, caché dans la tranchée, roulant innocemment une cigarette.

Le commandant du poste de l'enclos qui le suivait lunette en main, l'ayant perdu de vue, le croit définitivement capturé.

En effet, le clairon s'est tu, et notre reporter rampant à quatre pattes, toujours dans la tranchée arrive aux bâtiments de la Grange Ory, se faufile en traversant les murailles par les trous de sape, et arrive au village d'Arcueil, où cette fois après tant de périlleuses péripéties, il est définitivement hors d'atteinte.

Il prend ensuite le chemin de la redoute des Hautes Bruyères et va dîner et coucher à Villejuif.

Le surlendemain, tout en échangeant des politesses avec des cuirassiers et des carabiniers portés en grand-garde par l'armée de Versailles et qui auraient pu l'arrêter comme venant des lignes des insurgés, il arrivait à Cernay à l'auberge des peintres où il retrouvait des artistes qui avaient fui comme lui la commune et ses horreurs.

Pendant un certain temps, il lui arriva la nuit de se réveiller en sursaut en croyant entendre le satané clairon de la poursuite, puis il riait tout seul aux éclats en songeant aux très plaisantes déconvenues qu'il avait infligées aux fédérés (surtout à l'ivrogne) si drôlement bernés dans les péripéties de cette évasion.

Combien le commandant n'avait-il pas du sacrer et pester et quelle importance ne devait-il pas attacher à ce bandit d'espion qui leur avait ainsi glissé entre les pattes, en les roulant les uns sur les autres.

Mais il n'y a pas qu'à rire dans cette aventure tragi-comique, on en peut tirer deux conclusions : la première, c'est que si la guerre avec l'étranger est un horrible fléau, la guerre civile la dépasse infiniment comme insécurité et cruauté.

La seconde, c'est que fut-on sur le point d'être fusillé parce qu'on a du biscuit de fédéré dans ses poches, fut-on même contraint à servir dans la cavalerie insurgée comme notre ambulancier, fut-on comme lui prisonnier sans la moindre apparente possibilité d'évasion, on ne doit jamais s'abandonner ; il faut persister jusqu'au bout avec l'opiniâtre ténacité du Cévenol qui s'acharne à remonter sur son dos la terre de son champ emporté par l'avalanche. Il faut marcher intrépidement à travers les difficultés de la vie, avec cette réconfortante, consolante et poétique devise dans le cœur : aide-toi, le ciel t'aidera.

Et ce doit être aussi, Mesdames et Messieurs, la devise du confrencier, dont votre bienveillance attentive sait encourager les efforts et aussi gracieusement que courtoisement faciliter la tâche.

D^r PIERRE BOYER.

LES ROUTES DU VELAY

AU POINT DE VUE DE LA GÉOGRAPHIE SOCIALE

La Route, dont je veux vous entretenir ce soir (1), n'est pas seulement la route, ferrée ou non, dont les Pouvoirs publics nous ont pourvus, c'est aussi et par dessus tout la route naturelle. La Route, dans la plus large acception de ce mot, c'est non seulement la partie du sol sur laquelle il est plus facile à l'homme de se déplacer, c'est aussi les moyens employés pour y progresser et s'y sustenter. Les steppes, les déserts ne sont pas des routes en soi, mais avec les chevaux et les chameaux, ils ont été les premières routes de l'humanité. Les Fleuves, les Mers, surtout les Mers intérieures comme la Méditerranée, sont par le moyen des bateaux les plus grandes routes du monde. Il en est de même de notre temps des voies ferrées, qui, sans le matériel roulant, seraient impraticables.

Les plus grands économistes ont été frappés de l'importance de la route au point de vue de la formation du type social. Le Play et son école en particulier ont bien mis ce phénomène en évidence.

Pour eux la diversité infinie des populations et des races qui vivent à la surface du globe, a pour principale cause la route que ces peuples ont suivie. « C'est la route qui crée la race et qui crée le type social. Il n'a pas été indifférent pour un peuple d'avoir suivi une route ou une autre, la route des grandes steppes asiati-ques ou celle des Toundras sibériennes ou celle des Savanes Mexicaines. Insensiblement et fatalement ces routes ont façonné un type... Il n'a pas été indifférent non plus de suivre la route de la Méditerranée ou celle de l'Europe centrale; la première a

(1) Conférence faite le 24 janvier 1913, dans la salle des Fêtes de l'Hôtel des Ambassadeurs, au Puy.

façonné le Phénicien, le Carthaginois, le Grec et le Romain : la seconde le Celte, le Germain, le Slave, etc. Si l'histoire de l'humanité recommençait sans que la surface du globe ait été transformée, cette histoire se répéterait dans ses grandes lignes. Il y aurait bien des différences secondaires, par exemple dans certaines manifestations de la vie publique, dans les révolutions politiques auxquelles nous accordons beaucoup trop d'importance, mais les mêmes routes reproduiraient les mêmes types sociaux et leur imposeraient les mêmes caractères essentiels ».

Voilà en résumé la théorie des disciples de Le Play. Mais qu'est-ce donc au point de vue de la géographie sociale, que la route d'un peuple ?

Vous n'ignorez pas que les peuples n'ont pas toujours été sédentaires, que l'humanité n'a accepté de se fixer au sol, de le cultiver, d'y récolter à longue échéance le fruit de ses labeurs, qu'avec la plus grande répugnance. Jamais théorie ne fut plus fausse que celle des philosophes pour personnes sensibles du genre de J.-J. Rousseau, ou de l'économiste Proudhon première manière, quand il disait : la propriété c'est le vol. Non certes, historiquement, la propriété de la terre ne fut pas le vol. Il faudrait dire tout le contraire. Ce fut par la nécessité que des populations furent contraintes de travailler la terre, par la force, par la crainte, que les populations restées nomades autour d'elles les maintinrent dans cet état sédentaire, quitte à les dépouiller le plus possible. Aujourd'hui encore vous pouvez voir soit par les écrivains philosophes comme Tolstoï, soit par les journaux économistes, combien il est difficile de rendre le paysan russe propriétaire et de le faire sortir de l'état de communauté constitué par le *Mir*.

Notre connaissance historique nous permet de remonter jusqu'aux époques où la Terre était recouverte d'immenses étendues de forêts ou de pâturages.

Les forêts recouvraient le sol partout où l'humidité était suffisante ; au contraire dans l'intérieur des continents, loin des océans engendreur de nuages et régulateurs de climat, des hivers rigoureux succédant sans transition à des étés secs et torrides empêchent les arbres de pousser. A la fonte des neiges, sous l'influence d'un vent déjà chaud, la végétation herbacée se développe avec une rapidité extrême dans le sol imbibé d'eau. Cette végétation

qui atteint en quelques semaines deux mètres de haut étouffe les graines d'arbres qui ont pu être apportées par le vent d'hiver et les quelques plants qui ont échappé sont bientôt tués par la sécheresse de l'été.

C'est dans ces plateaux herbus, steppes ou savanes, principalement dans ceux de l'Asie centrale que se sont formés et développés les grands peuples pasteurs. Nous savons très bien comment ils vivaient, puisqu'il en existe encore et précisément dans cette Sibérie Méridionale d'où sont partis les conquérants de notre monde civilisé, les Celtes, les Slaves, les Germains, les Huns ou les Hongrois. Il faut pour une tribu un très grand nombre de chevaux, c'est la condition nécessaire et suffisante de sa vie. Le développement d'un peuple est fonction du nombre de chevaux qu'il peut élever.

Les chevaux servent de monture aux hommes, aux femmes, aux enfants même, et les juments donnent le lait qui constitue sous la forme d'une boisson fermentée appelée khoumouis la principale nourriture de la tribu. Il fallait donc d'immenses pâturages horizontaux pour permettre l'élevage du cheval et le nombre des membres de la tribu pouvait s'augmenter indéfiniment. La vie de ces pasteurs était assurée, ne nécessitait chaque jour que quelques minutes de travail pour démonter les tentes afin que la tribu puisse aller chercher un peu plus loin la subsistance du troupeau.

Que l'on songe maintenant à la puissance offensive que pouvait avoir une horde composée de deux ou trois cent mille nomades.

Sauf les femmes et les jeunes enfants, c'étaient tous des combattants, tous des cavaliers, avantage énorme alors sur les hommes à pied : c'étaient des troupes entièrement mobiles et rapides, enfin des troupes qui avaient le système d'intendance le plus parfait qui se puisse imaginer. Aussi, quand le mot d'ordre était donné et que l'immense tribu, sous la conduite d'un chef unique, s'ébranlait dans la direction de l'Occident, la division ethnique de l'Europe était changée. Des peuples entiers de cultivateurs sédentaires disparaissaient sous cette avalanche.

Quelle était donc la route que pouvaient suivre ces formidables invasions, c'est-à-dire la ligne ininterrompue de pâturages qui leur permettait d'avancer. Il n'y en avait que deux : l'une celle du

Nord à travers les plaines de la Russie, de l'Allemagne et de la Belgique, ce fut celle des Slaves du Nord et des Germains, l'autre, celle du Sud à travers les steppes des bords de la Mer noire parvenait à l'embouchure du Danube, remontait le cours de ce fleuve jusqu'au plateau de la Bavière et venait se réunir à la route du Nord sur les rives du Rhin. Ce fut la route des Celtes qui peuplèrent la Gaule, et des Sud-Slaves qui formèrent les peuples des Balkans dont il est tant question actuellement.

Aucune civilisation ne put lutter contre ces hordes, tant le fait d'être attaché à la terre, de posséder des champs et des maisons, mettait les sédentaires dans un état d'infériorité.

C'est en vain que les Chinois élevèrent au Nord de leur empire sur des milliers de kilomètres la Grande Muraille, et les Mésopotamiens le Mur médique. Rome seule, avant de succomber à son époque de décadence, se défendit habilement. Les Romains songèrent à barrer la route de la vallée du Danube en l'obstruant par des murailles vivantes. Ils contractèrent des alliances avec des nomades déjà installés dans la vallée du Danube, et les aidèrent à s'y fixer.

Ils établirent à l'embouchure du Danube des colonies de soldats vétérans, dont les descendants ont formé la Roumanie actuelle, pays latin qu'on voit encore aujourd'hui si opposé aux Slaves qui l'entourent de toutes parts. Enfin, ils coupèrent la route naturelle de la vallée du Danube par une route stratégique, qui franchissait même le fleuve aux Portes de Fer sur un pont de 20 arches. Mais le flot des barbares, tournant les obstacles, s'infiltrant lentement, s'alliant avec les sédentaires, louant ses services aux Romains même, grossit toujours et Rome succomba la première, Constantinople en dernier lieu, en 1453 seulement, sous les attaques des Turcs, les derniers nomades.

A côté des routes terrestres proprement dites, les grandes voies naturelles sont la mer et les fleuves. La plus importante de toutes dans l'histoire de la civilisation est la route de la Méditerranée. C'est par elle que dominèrent successivement les Pélasges, les Tyrrhéniens, les Phéniciens, les Romains, les Carthaginois.

C'est la voie facile par excellence : dans un bateau de faibles dimensions, on peut emmener non seulement les hommes valides,

mais les femmes, les enfants : on peut se munir de vivres surabondants, la faible dimension de cette mer permettant de trouver un atterrissage quel que soit le vent qui vous chasse. C'est une voie qui ne transforme pas le type du voyageur : on reste sur la mer le moins longtemps possible, on ne s'y livre à aucun travail pour vivre, la nourriture est celle du lieu d'embarquement. D'ailleurs, tous les bords de la Méditerranée jouissent à peu près du même climat ; ses flots bleus, grands régulateurs de température, baignent partout la même flore, la flore Méditerranéenne. La culture est à peu près la même sur toutes ses rives ; partout mêmes céréales, mêmes arbres fruitiers. Il en résulte que le type est à peu près le même sur tous ses bords et que, sous un habit européen, on ne distingue pas très aisément un italien, un espagnol voire même un maure, d'un provençal. Il en est de même pour les maisons du littoral qui dans des pays très éloignés sont à peu près semblables. La mer n'est d'ailleurs que la principale artère du système des routes maritimes, il faut y ajouter les fleuves, ces chemins qui marchent, et leurs annexes inséparables, les vallées dans lesquelles ils coulent et les plateaux qui les bordent. C'est dans les vallées que se firent les principaux établissements des populations Méditerranéennes, dans les vallées qu'elles vinrent cultiver les céréales ou cueillir sur les arbres des coteaux les fruits les plus variés.

Nous avons un remarquable exemple en France de ce qu'est une vallée considérée comme route naturelle, dans la vallée du Rhône. Non seulement la richesse s'y montre actuellement, mais les villes de Nîmes, d'Arles, d'Orange présentent aux yeux des voyageurs des monuments merveilleux, témoins indiscutables de la prospérité de cette vallée dès les temps les plus anciens.

Enfin pour en terminer avec les routes Méditerranéennes, il faut encore noter le rôle des plateaux qui bordent ces vallées. C'est sur le Plateau, dans la montagne que se réfugient la sélection d'hommes indépendants ayant plus d'initiative, plus d'énergie individuelle. La Montagne est plus rude de climat que la Vallée et le Port ; elle nécessite des exercices physiques, elle exige des cultures pénibles, elle n'affaiblit pas les caractères comme la vie riche et facile des ports, ou celle des populations de la vallée qui pratiquent l'art pastoral à l'abri des oliviers ou des

orangers : elle incline vers le type guerrier. Ces émigrés de la Vallée continuent d'ailleurs à avoir des rapports incessants avec elle et c'est là qu'ils écoulent leurs produits ou se procurent ce dont ils ont besoin.

L'exemple le plus classique des habitants de plateau Méditerranéen est celui des Albanais dont on parle tant en ce moment, race primitive que ni les invasions ni les siècles n'ont pu entamer et qui va une fois de plus garder son autonomie.

J'en ai fini, Mesdames, Messieurs, avec ces trop longues considérations générales et nous pouvons maintenant en venir directement à notre sujet.

Quelle est la situation du Velay par rapport aux routes naturelles de l'Europe?

Le Velay est situé au point de jonction des deux grands courants ethniques qui se sont disputé la possession de l'ancien monde, d'une part les routes de terre, d'autre part la route Méditerranéenne. La vallée de la Loire a joué un très grand rôle dans notre histoire primitive. Après avoir traversé les plaines de Champagne, les envahisseurs Celtes ou Francs se répandaient dans la vallée de la Loire. Ils traversaient facilement le fleuve, en peuplaient les bords, mais venaient se heurter au massif central dont le sol profondément découpé était couvert de forêts impénétrables. C'est le massif central bien plus que la Loire, qui a tracé la limite des pays soumis aux invasions du Nord. Et c'est une chose dont il faut bien se pénétrer pour comprendre l'expression de *pays au Nord de la Loire* que l'on trouve si souvent dans les manuels d'histoire : la Loire coulant du Sud au Nord sur plus de la moitié de son parcours, c'est une expression qui est fort peu claire pour nous autres qui habitons près de sa source : pour parler exactement il faudrait dire les pays situés au Nord du Plateau central. La vallée de la Loire au point de vue de la géographie sociale comprenait donc les vallées ouvertes du Forez et de la Limagne ; mais les gorges de la Haute-Loire, stériles et infranchissables à cette époque, en étaient complètement exclues.

Il s'en suit que les envahisseurs venus par les grandes voies terrestres ont pénétré facilement jusqu'à la limite nord du Velay, et c'est de là que leur infiltration s'est faite dans ce pays. Au fur

et à mesure qu'eut lieu le défrichement des forêts et la transformation de notre sol en pâturages, l'immigration des pasteurs du Forez et de la Limagne ne dut qu'augmenter. Incontestablement, le Velay a reçu un apport notable de populations Celtes et Franques.

Il dut se fixer aussi dans le pays bon nombre de barbares lorsque à la fin du iv^e siècle, les invasions des Vandales, des Alains et des Suèves remontant la vallée de la Loire, passèrent par le Velay pour aller en Espagne. Les Wisigoths venus par la vallée du Danube et qui s'emparèrent de l'Aquitaine dont ils firent un royaume, s'abattirent également sur le Velay au v^e siècle. Les Normands remontant la Loire y vinrent aussi, qui détruisirent Saint-Paulien en 875.

D'ailleurs, bien après l'ère des invasions, la pénétration des populations de la Limagne et du Forez continua; ce fut le travail des siècles. L'histoire du comté du Velay par rapport à la Limagne et au Forez, c'est l'histoire du démembrement du Velay au profit des habitants des deux vallées. Peu à peu, ils s'assimilaient de nouvelles paroisses, ce qui n'allait pas tout seul : car comme le Velay devait payer un chiffre fixe d'impôt, plus on lui enlevait de paroisses, plus la charge retombait sur les autres. A la fin du xviii^e siècle, la Limagne s'était annexé jusqu'à Saint-Paulien, et le Forez jusqu'à Bas.

Mais au pied des contreforts du plateau qui constitue le Velay, il y avait l'autre route naturelle dont nous avons parlé tout à l'heure, route plus difficile à rejoindre peut être mais autrement importante, c'était la route de la vallée du Rhône.

Par là les Pélasges et les populations méditerranéennes s'étaient introduites dans l'intérieur des terres, c'était le long du fleuve qu'ils avaient établi leurs colonies. A son embouchure on trouvait des ports, Marseille notamment, fondée par les Phocéens, toujours visitée par les navires du Levant, aujourd'hui encore peuplée par des apports incessants d'Italiens, de Grecs et d'Orientaux. Puis en remontant c'étaient les magnifiques cités romaines d'Arles, de Nîmes, d'Orange, de Vienne, de Lyon avec leurs arènes, leurs temples, leurs théâtres, leurs arcs de triomphe et leurs aqueducs. Pour une époque donnée il est facile de voir que la civilisation a toujours été plus avancée le long du fleuve que

sur les plateaux environnants. Au moyen âge, tandis que notre voirie ne consistait qu'en sentiers muletiers, les routes de la vallée du Rhône comportaient des travaux d'art de la plus grande hardiesse. Au ^{xiii}^e siècle, trois ponts en pierre longs de près d'un kilomètre, à Avignon, à Pont Saint-Esprit, à Lyon, furent édifiés sur le fleuve. Celui de Pont Saint-Esprit et de la Guillotière à Lyon servent encore aujourd'hui de passage à nos routes nationales. C'est dans la vallée du Rhône à Avignon que la Papauté, avec son cortège de cardinaux, d'artistes et de nobles italiens fuyant les tumultes de Rome, vint fixer son séjour.

Comparez les habitations de la Renaissance, du ^{xviii}^e siècle de la Vallée du Rhône et celles de nos pays ; regardez les châteaux de Grignan, de Suze-la-Rousse, les maisons des Baux, d'Avignon, d'Aix, la place du Peyrou à Montpellier. Comme la différence de civilisation éclate ! Parfois on sent que l'architecture ne s'est presque pas transformée en venant de l'Île de France ou d'Italie dans la Vallée du Rhône, on voit que l'architecte, le maître d'œuvre, l'imagier n'ont subi du fait du temps, de la difficulté ou des fatigues de la route, aucune modification à leurs idées : ils apportent les conceptions de leur pays d'origine sans aucune déformation.

C'est dans la route mondiale de la Vallée du Rhône que se tint pendant des siècles la grande foire de Beaucaire, une des plus importantes de l'Europe. Là arrivaient à pleines voiles de tous les ports de la Méditerranée les allèges, les tartanes, tandis que les produits du Nord descendaient le Rhône dans de lourdes barques, rigues ou savoyardes. Au temps de sa splendeur la foire de Beaucaire compta certaines années plus de 150,000 acheteurs.

Plus tard, la Vallée du Rhône vit les premières grandes applications de la navigation à vapeur. Jusqu'en 1830 des équipages comprenant plus de 6,000 chevaux remontaient les bateaux transportant jusqu'à 420,000 tonnes de marchandises par an. C'est en 1829 que la navigation à vapeur fit son apparition avec le petit remorqueur de 50 chevaux, le *Pionnier*. On vit lancer bientôt des navires de tout système, de toutes dimensions, les remorqueurs, les toueurs, les bateaux à grappins munis d'une énorme roue dentée qui s'accrochait au fond de l'eau : la longueur de certains bateaux portant jusqu'à 700 tonnes atteignit 157 mètres.

En 1855, le tonnage des marchandises transportées parvint à son maximum, soit 560,000 tonnes.

A cette époque, qui est celle de l'ouverture de la section Lyon-Valence, les chemins de fer prirent possession de la Vallée du Rhône. Vous connaissez les magnifiques résultats de cette ligne, une des premières du monde.

Quatre voies de chemin de fer, six même de Lyon à Chasse, courent parallèlement au fleuve. Sur ces voies roulent des trains qui figurent parmi les plus rapides du monde entier. De l'intensité de ce transit sont nées même certaines cultures industrielles, comme celles des fruits, des fleurs et des primeurs. Ces objets éminemment périssables sont transportés dans le nord de l'Europe avant d'avoir eu le temps de se détériorer.

Quant à la navigation, si elle a baissé en 1880 jusqu'à 120,000 tonnes, elle s'est relevée en 1910 jusqu'à 236,000 tonnes et elle est à la veille d'une renaissance. Bientôt des canaux latéraux permettront aux bateaux d'éviter les rapides, et c'est par centaine de mille qu'on pourra chiffrer les chevaux de force produits par les usines hydroélectriques qui y seront aménagées.

Voilà, Messieurs, un tableau abrégé de la destinée d'une grande route naturelle, et quoique cela m'ait entraîné bien loin, je tenais à vous montrer que ces routes gardent toujours leur importance et que les grandes inventions de la civilisation ne font souvent que les mettre davantage en valeur.

Eh bien, cette route du Rhône a eu une influence prépondérante sur la formation du type social dans le Velay : nous sommes bien plus des Méditerranéens que des Celtes proprement dits. C'est avec la Vallée du Rhône que les relations ont été les plus fréquentes, les échanges plus nombreux, plus lucratifs. Nul du côté de l'Ouest, peu important au Nord, c'est avec le Midi que le commerce du Velay se fit toujours.

Et la preuve de ce rattachement du Velay aux provinces méditerranéennes nous la trouvons partout :

Dans la langue qui est exactement la langue d'oc parlée sur le littoral, dans les anciens rattachements administratifs qui se firent tous vers le Midi. Dès la conquête, le Velay fut rangé dans l'Aquitaine dont elle suivit les avatars pendant dix siècles : Le Puy dépendit du parlement de Toulouse, de la sénéchaussée

de Beaucaire, de la généralité de Montpellier, des États du Languedoc.

Dans la législation, le Velay fut un pays de droit écrit tandis que la Limagne, le Forez furent des pays de droit coutumier; c'est-à-dire que le Velay suivait le droit romain pur tel que l'avait promulgué le code théodosien en 439, tandis que les pays de droit coutumier suivaient un droit romain altéré et mélangé de droit franc et barbare.

Dans une chose qui ne trompe jamais, l'art de bâtir surtout pour les habitations privées. Il n'y a aucune différence entre les maisons aux toits plats du Puy et ceux de n'importe quelle ville du littoral. Inutile de vous dire que quand une poste aux lettres digne de ce nom fut créée, c'est par Lyon, sur le Rhône, qu'elle se fit et que la première fois qu'on entendit le nom du Puy dans une gare de chemin de fer, ce fut à Andance sur le Rhône où l'on annonçait les voyageurs pour Andance, Andancette, Annonay, Le Puy...

II

Mais si les routes naturelles ont une valeur par elles-mêmes, elles n'acquièrent toute leur valeur qu'autant qu'elles sont aménagées, c'est-à-dire rendues praticables aux piétons, aux montures et aux véhicules.

La première grande voie qui fut tracée dans le Velay fut une voie romaine, la fameuse voie Bollène; le nom de Bollène semblant avoir été un nom commun à des voies jalonnées de colonnes milliaires.

La voie Bollène, qui était un fragment de la route allant de Lyon à Bordeaux, suivit la route naturelle la meilleure pour aller du Forez dans le Velay. Elle partait de Feurs, se dirigeait vers Moingt près de Montbrison. Moingt doit être l'Aquæ Segestæ de la table de Peutinger, la plus ancienne carte connue : il est situé à 20 kilomètres de Feurs, ce qui fait bien les 9 lieues gauloises portées sur cet itinéraire. On a retrouvé 5 colonnes milliaires sur les 9 qu'il devait y avoir.

La voie Bollène se dirigeait ensuite vers Usson. Notons qu'en

passant par la vallée de la Loire aux montagnes du Velay on ne compte plus en lieues gauloises mais en mille romains, c'est encore une preuve de la prédominance de l'esprit latin dans notre région.

La route gagnait ensuite Ruessium (Saint-Paulien), et se maintenant sur les plateaux atteignait l'Allier en un point désigné sous le nom de Condate, sur lequel on ne s'accorde pas entièrement; on a parlé de Condres sous Saint-Haon, de Saint-Privat, c'est à mon avis probablement Chanteuges. En tous cas, pour la partie entre le Forez et le centre du Velay, nous sommes parfaitement fixés sur l'itinéraire de cette route. Non seulement on retrouve parfois la route elle-même, large de 6 mètres avec son triple lit de pierres superposées, mais nous possédons un certain nombre de milliaires qui marquaient les distances.

D'abord celui d'Usson, dédié à l'empereur Maximin; celui qui a été trouvé au petit village de Mondouilloux; celui de Saint-Geneyss près Saint-Paulien; celui dédié à l'empereur Claude qui est déposé dans les ruines du château de Polignac. Enfin un milliaire dédié à l'empereur Jules-Philippe, un autre à Sanssac, un au nom de l'empereur Postume à Saint-Jean-de-Nay et un autre au nom de l'empereur Volusien au Thiolent.

Quant au pont de Pontempeyrat, dont le nom signifiait pont de pierre et non pont de l'Empereur comme l'ont supposé des archéologues à l'imagination trop ardente, on a retrouvé dans ses débris des pierres couvertes de sculpture, signe de l'importance de l'ouvrage. Toutes les colonnes milliaires qui ont été retrouvées n'ont pas été retrouvées à leur place : elles avaient toutes été déplacées et encastrées dans des murs ou des constructions plus ou moins éloignées. Aussi ne peut-on tirer grand parti de leurs inscriptions au point de vue de la mesure des distances. Nous ne pouvons même pas savoir d'où partait le numérotage des mille. Il est compté sur les pierres à partir de la Civitas Vellavorum : or Civitas au temps de la conquête romaine voulait dire *nation* et pas du tout ville : cependant il est certain qu'on en arriva plus tard à désigner la partie principale pour le tout : en ce cas le numérotage ne partirait pas des frontières du Velay mais de Saint-Paulien qui, plus facile d'accès que Le Puy, a été, au temps primitif, le chef-lieu de la Vellavie.

Ce qui est certain, c'est que la voie Bollène, qui est à peu de choses près la route actuelle de Craponne et de Saint-Bonnet-le-Château, fut tracée de la manière la plus rationnelle. C'était bien la meilleure route possible du Velay et — j'en appelle aux automobilistes — son profil est infiniment supérieur à tout autre. On ne rencontre sur ces plateaux que deux coupures d'affluents de la Loire dont une seule, celle de l'Ance donne lieu à l'ouvrage d'art de Pontempeyrat, l'autre, celle de l'Arzon, étant franchie près de son origine.

En réalité, la voie Bollène menait bien à la vallée du Rhône puisqu'elle allait à Lyon, mais c'était un détour de 100 kilomètres au nord pour gagner les régions Méditerranéennes. On chercha donc des voies plus directes vers le Rhône à l'est, à la même latitude ou plus bas vers le sud-est. Il existait avant les Romains des sentiers dans ces directions; déjà du temps de la conquête, César, surpris par l'insurrection des Arvernes, avait passé les Cévennes en plein hiver à la hauteur du Velay.

La voirie du moyen âge améliora et multiplia les routes gallo-romaines, mais ne chercha jamais à s'élever au-dessus du chemin muletier. Par les appellations même des portes de la ville du Puy nous avons des renseignements sur les principales routes qui desservaient la ville. En dehors de la porte des Farges, qui était celle de la route du Nord par Saint-Paulien et la voie Bollène, les principales étaient la porte Saint-Jacques, route du sud-ouest, de Toulouse et du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle dont elle tirait son nom; puis la porte de Saint-Gilles par où sortait la route de la célèbre église de Saint-Gilles dans le Gard, c'était la route directe du Languedoc; enfin celle d'Avignon par où sortait la route de la vallée du Rhône. L'importance du rattachement du Puy aux régions Méditerranéennes est ici encore bien marquée.

Les routes principales du Velay étant celle de Lyon par le Forez au nord-est et de la vallée du Rhône au sud-est, il n'est pas étonnant qu'à mesure que la civilisation apporta de nouveaux moyens de maîtriser la nature, on ait tendu à faire une route intermédiaire vers le Rhône, une route qui était comme la composante du parallélogramme des forces du Velay pour s'aménager une voie naturelle. Et en effet, à partir des temps modernes, la route du Rhône par Yssingeaux et Tournon d'abord, par Saint-Étienne et Givors

ensuite, est l'objet de toutes les préoccupations. Quoique le tracé de cette route soit déplorable et son profil des plus mouvementés, qu'il faille franchir cinq affluents de la Loire : la Sumène, le Ramel, le Lignon, la Semène, l'Ondaine avant de gagner le Gier, affluent du Rhône; quoiqu'il faille entre chacune de ces rivières franchir des crêtes atteignant parfois mille mètres comme au Pertuis, c'est ce tracé qui est de plus en plus suivi et rectifié. C'est lui qui fut classé comme route nationale de Lyon à Toulouse sous le numéro 88. Sous l'Empire on rectifia la route entre Saint-Étienne et Firminy; en 1830 on rectifia une première fois les côtes du Lignon; sous Louis-Philippe on aborde enfin le problème en face : on commence la route par la vallée de la Loire.

Messieurs, je crois fermement que l'avenir industriel de notre pays eut été modifié si la route par la vallée de la Loire eut été faite en 1848. Elle ne fut pas poussée alors plus loin que Vorey. Ce qui fit interrompre ce travail fut l'opposition de localités situées sur l'ancienne route d'Yssingeaux notamment, dont le porte-parole fut le docteur Darne. Ce fut aussi et surtout la création des chemins de fer. Par la force même des choses, notre département ne fut pas oublié dans la répartition des lignes de chemin de fer. Maintenant que la ligne de Langogne est achevée et que celle de Niegles-Prades se construit, notre réseau à voie normale pourra soutenir la comparaison avec celui de beaucoup de départements français. C'était à la ligne de Lyon vers le sud-ouest de la France par Le Puy, qu'il était réservé d'occuper et d'aménager pour la première fois la route naturelle du Velay par la vallée de la Loire.

III

J'en ai fini, Messieurs, avec l'exposé de ce qui a été fait pour les routes du Velay; il me reste à vous entretenir du présent ou mieux de l'avenir de ces routes.

Le département de la Haute-Loire fait les plus louables efforts pour mettre son réseau de voies de communication à la hauteur des nécessités modernes. Il construit chaque année avec le concours de l'État, qui contribue pour moitié environ dans les dépenses, et avec celui des communes, environ 30 kilomètres de voies de

5 mètres de large revenant à peu près à 13.000 francs le kilomètre. Dans 20 ans on arrivera à avoir 3.000 kilomètres et le réseau pourra être considéré comme achevé. Eh bien, au milieu de tous ces travaux, une lacune subsiste, énorme, et tant qu'elle subsistera on n'aura pas rempli la tâche qu'on se propose : la route naturelle de la vallée de la Loire n'est pas ouverte.

Ne croyez pas qu'il s'agisse là d'une œuvre considérable. En améliorant le chemin vicinal qui va du pont de Retournac au hameau du Mazel il ne resterait plus que quatre kilomètres environ à créer pour gagner Vaures. De là par Bauzac et Aurec on pourrait atteindre Saint-Etienne presque en plaine.

Quel sera le promoteur de cette route ? Sera-ce un conseiller général suffisamment affranchi des ambiances électorales ? Sera-ce une intelligente association comme celle du Touring-Club ? Sera-ce la pression de l'opinion publique ? Il y a un intérêt absolu à ce que cette route se fasse.

Ne pensez pas que je me laisse entraîner par la rigueur de mes principes. La route aujourd'hui est une nécessité économique, et le rattachement à un centre social est une loi pour tout pays qui veut se développer.

Or il existe à 60 kilomètres du Puy une région industrielle de premier ordre, un bassin houiller qui vient affleurer le sol même du Velay. D'Unieux à Rive-de-Gier il ne contient pas moins de 300.000 habitants ; il produit en soieries, en métallurgie ou en houille trois cents millions par an : c'est là l'étape nécessaire pour gagner Lyon, ce centre double d'importance qui commande la route mondiale du Rhône. Et le Velay ne fait pas grand chose pour s'y rattacher étroitement.

Voilà dix ans que l'automobile a ressuscité la route et on ne s'occupe pas davantage de tracer une route rationnelle, comme si Le Puy n'était pas lui-même un centre important de tourisme.

Je ne veux pour vous montrer que je n'exagère pas l'utilité de la route que vous citer un exemple entre bien d'autres.

Vous n'ignorez pas que l'industrie rubanière, la principale de Saint-Étienne est depuis longtemps fixée dans le Velay : un tiers des métiers à tisser au moins bat aujourd'hui dans l'arrondissement d'Yssingeaux. De grandes usines s'y sont construites ; les dernières créées l'ont été sur les hauts plateaux de Lapte et d'Ys-

singaux, les places plus rapprochées de Saint-Étienne étant prises. On ne s'explique pas au premier abord pourquoi les fabricants sont allés s'établir si loin, sur des chemins de fer à voie étroite alors que la vallée de la Loire et Le Puy leur offraient des emplacements plus favorables, des chûtes d'eau, une main d'œuvre plus abondante et celà à une distance en chemin de fer moindre, en tous cas parcourue plus rapidement.

La réponse est qu'il n'y avait pas de routes dans cette vallée. En effet, comment se développe cette industrie du ruban? Vous le savez, c'est une industrie surtout familiale : les maisons de la région de Monistrol, de Saint-Didier-la-Séauve, de Dunières contiennent toutes des métiers. C'est pour le paysan un travail accessoire de la culture : il se forme à la maison paternelle ou chez le voisin. Son ambition, si la maison est trop basse est de l'élever d'un étage pour contenir des métiers, et peu à peu les ateliers familiaux gagnent de nouvelles agglomérations, de nouveaux hameaux : de loin en loin une usine vient utiliser les bras de ceux qui n'ont pas de métiers, des jeunes filles qui veulent se former pour le moment où, mariées, elles posséderont un atelier familial. C'est par la route que le commis de barre, le commissionnaire allant de porte en porte viennent donner les instructions, apporter la soie précieuse, et cette industrie se développe à la façon d'une tache d'huile. Dans la vallée de la Loire, le manque de route a arrêté net cette extension : comme d'autre part un industriel se soucie peu de créer une usine là où l'atelier familial n'a pas encore pénétré, la lucrative industrie de la soie n'est pas venue s'implanter dans la région du Puy. Elle s'est arrêtée à 28 kilomètres du côté de la route de terre, et à Retournac à 34 kil. du côté de la voie ferrée. Le chemin de fer n'a pas suppléé à la route de terre; il n'est donc pas tout en matière de communication.

J'ajouterai à propos de la voie ferrée qu'une amélioration s'impose : c'est la création d'un train direct entre Le Puy et Saint-Étienne. A l'ouverture de la ligne en 1866 on mettait 3 heures 10 pour faire le trajet, on met aujourd'hui 3 heures moins 10 : le progrès n'est pas très grand. Il est vrai qu'on a augmenté le nombre des stations qui est maintenant de 19 et celà, en attendant qu'on en crée de nouvelles. Rien que pour sortir du bassin houiller de Saint-Étienne, pour faire 17 kilomètres jusqu'à Fraisses-Unieux il

faut une heure environ : comment s'étonner qu'on mette 5 ou 6 heures pour faire les 144 kilomètres qui nous séparent de Lyon ?

Je n'ignore pas les difficultés qu'il y aurait à obtenir un train direct de Saint-Étienne au Puy, mais encore faudrait-il le demander sérieusement : cesser de réclamer mille améliorations contradictoires sur toutes les lignes de la Haute-Loire, ce qui met la C^{ie} P.-L.-M. dans une excellente posture pour ne rien faire du tout. Il faudrait étouffer aussi les clameurs des stations auxquelles le train direct ne s'arrêterait pas, tâche difficile. Il faudrait enfin modifier le système de signaux entre Saint-Étienne et Firminy, cette partie de la ligne étant à double voie, avec cette circonstance gênante qu'elle redevient voie unique sous le tunnel de la Ricamarie.

Mais ces objections tomberaient vite devant une demande de la population résolue à réussir et à faire le nécessaire pour cela.

On a obtenu facilement la dépense somptuaire d'un hall couvert à la gare du Puy, combien il serait plus utile d'obtenir un train direct ?

Il ne me reste plus qu'à vous remercier de la grande bienveillance avec laquelle vous avez bien voulu m'écouter. Je ne doute pas que je la doive à l'affection que nous avons pour tout ce qui touche à notre petite patrie. Nous devons veiller à son développement, à sa prospérité en fils prévoyants. Je me rappelle qu'il y a quelques années le géographe Schrader, nous faisant part de l'impression que lui avait causé le panorama du rocher Corneille, nous disait que jamais il n'avait senti comme devant ce spectacle combien le Plateau central était le cœur même de la France : que de là partaient dans toutes les directions, vers la Méditerranée, vers l'Océan ces centaines de rivières qui fécondent le sol de la France, et qui en sont comme des artères ; mais qu'on voyait bien aussi, quand on était dans le Velay, que c'était de là que partait le sang artériel de la race française, qu'il y avait là un réservoir d'énergies, de populations neuves qui par leur émigration constante venaient vivifier les populations anémiées des grands centres.

De ce rôle que le savant géographe prêtait au Velay on pourrait trouver maint exemple. Pour n'en citer qu'un on peut dire que

Saint-Étienne en particulier a été peuplé en majeure partie par des habitants du Velay. Qu'on songe que depuis plus de soixante ans le cinquième des conjoints qui contractent mariage à Saint-Étienne est de la Haute-Loire et on verra combien peu de familles ne comptent pas d'ascendant venu du pays vellave. Mais aujourd'hui la proportion baisse beaucoup et ce rôle vivifiant perd de sa force (1). Comme le reste de la France, d'une manière malheureusement trop évidente, la Haute-Loire paie son tribut au fléau de la dépopulation. En 1906 sa population était de 314,770 habitants, en 1911 elle n'était plus que 303.868, soit une perte de 10.932 habitants en cinq ans.

Mais ce n'est pas sur une impression affligeante que nous devons rester, c'est un sentiment d'énergie et un souffle de renaissance qui doit nous animer.

Une de nos infériorités par rapport au monde moderne est l'imperfection de nos voies de communication ; il faut modifier cet état de choses afin que Le Puy soit non seulement une ville d'art où le touriste peut venir goûter le charme maladif spécial aux villes mortes, mais aussi une ville qui travaille, qui prospère, qui se peuple et qui s'enrichit.

(1) En 1910 à Saint-Étienne 286 conjoints sur 2.850 ; à Firminy 62 conjoints sur 368 ; au Chambon 31 conjoints sur 182 étaient originaires de la Haute-Loire.

MAXIME RIOUFOL.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Les monuments Crozatier et J. Vallès au Puy.

Le 24 août dernier, a eu lieu l'inauguration du monument enfin élevé à la mémoire du bienfaiteur de la ville du Puy, le fondateur Charles Crozatier.

Cette cérémonie, que présidait M. Charles Dupuy, sénateur de la Haute-Loire, assisté de MM. Robert Beurdeley, préfet, et Gibelin, maire du Puy, avait groupé autour du monument dû au ciseau de Marius Barthélemy une foule nombreuse, parmi laquelle on remarquait les anciens titulaires du prix Crozatier, les conservateurs du Musée, les représentants des corps constitués et les autorités locales.

M. Antoine Martin, architecte, premier titulaire du prix Crozatier et président du Comité, a fait remise du monument à la ville.

.....
Permettez, dit-il, au premier titulaire de ce prix, dans ce cadre où tout évoque avec ampleur la mémoire de Crozatier, d'exprimer la profonde reconnaissance de tous les fils du Velay qui purent étudier les Beaux-Arts grâce à la générosité de l'homme que nous célébrons et grâce à la sage et régulière administration des municipalités du Puy.

Ayant eu des débuts pénibles, obligé de délaisser les Beaux-Arts dans lesquels, à treize ans déjà, il excellait, pour se tourner vers la carrière plus lucrative et plus sûre des arts industriels, Crozatier voulut éviter à ses jeunes compatriotes les durs moments des premiers pas faits sur un sol pénible par un voyageur mal approvisionné et mal équilibré.

N'est-ce pas le propre des grandes âmes, Messieurs, de puiser dans le souvenir des souffrances non point l'aigreur ou l'envie, mais le goût du dévouement et l'esprit de sacrifice et de bonté.

Que ce monument soit un témoignage satisfaisant de notre gratitude et de reconnaissance de toute la cité. Un fils du Velay, lauréat du prix Crozatier, l'a conçu, recevant la haute approbation des maîtres Bernier, Allard et Injalbert.

D'autres compatriotes, grâce à Crozatier, ont cultivé avec le succès que vous savez, la peinture, la sculpture, l'architecture. Il ne m'appartient pas de

dire le mérite de leurs œuvres, l'éclat de leur carrière ; mais vous m'accorderez le droit de proclamer du fond du cœur la reconnaissance de ceux qui doivent et leur carrière et une large part de ce qu'ils sont à Charles Crozatier.

.....

M. le Maire reçut le monument en remerciant tous ceux qui ont contribué à son édification et à l'organisation d'une fête touchante par sa simplicité et sa cordialité.

M. Charles Dupuy prononça ensuite un discours dans lequel il retraça la carrière de Crozatier et énuméra ses œuvres principales.

.....

Charles Crozatier mourut en 1855 ; on s'étonne que l'Institut n'ait pas ouvert ses portes à cet artiste éminent : de nos jours on lui eût fait meilleure justice.

Nous ne sommes pas moins fiers de lui, non, ni moins fiers, ni moins reconnaissants, car il fut, en même temps qu'un grand artiste, le bienfaiteur de notre cité. On vous a dit ses titres à notre gratitude et je voudrais que les enfants de nos écoles soient initiés à le connaître, à l'apprécier, à l'aimer.

Il fut, au sens étroit du mot, le fils de ses œuvres et notre démocratie ne saurait donner à la jeunesse de meilleur et de plus entraînant exemple de travail, de persévérance et d'honneur.

Le testament de Ch. Crozatier ne peut se lire sans émotion. Certes, ses libéralités sont grandes et sa veuve a su les accroître et les compléter : mais l'esprit qui les a inspirées, le cœur qui les a dictées sont plus grands et plus rares encore...

Ch. Crozatier a fait dans son testament une belle part aux arts et aux artistes ; il a fondé à Paris des prix pour encourager les ouvriers ciseleurs, prix décernés par un jury composé de patrons et d'ouvriers de la profession ; il a fondé à l'hospice des Recollets, à Paris, deux lits pour les vieillards ouvriers fondeurs.

Mais lisons un peu plus avant :

« Je lègue à la ville du Puy une somme de 40,000 francs pour envoyer et « entretenir à Paris un élève de ses écoles, soit architecte, soit sculpteur, « soit peintre, pour y perfectionner ses études ».

C'est ce que les « ponots » appellent le prix Crozatier. Son institution a maintenu et fortifié parmi nous les traditions artistiques séculaires de notre Velay.

Le prix Crozatier a été décerné pour la première fois en 1858 et a eu jusqu'à ce jour 15 titulaires. Je les veux tous citer : ils forment autour du nom de Crozatier une garde d'honneur ; ils font à sa mémoire une couronne de reconnaissance et de fidélité.

Voici les architectes : M. Martin dont je salue le mérite incontesté et la verte vieillesse, fière de ses quatre fils qui l'honorent ; Alphonse Besson ;

notre ami Pierre Verdier ; Joseph Gire qui utilise dans le Sud-Amérique les bonnes directions de l'art français ; Benjamin Manneval qui sort de charge avec de sérieuses promesses d'avenir.

Voici les sculpteurs : Solignac ; Bernier ; André Besqueut, d'un talent si probe, si élevé, si modeste : Marius Barthélemy, l'auteur du buste vraiment réussi que nous inaugurons ; Marcellin Sabatier, qui s'est déjà fait honorablement connaître.

Maintenant les peintres : Charles Maurin, Louis Bouchet, Joseph Bernard, Gardès, Gabriel Moiselet : les œuvres d'eux qui figurent très légitimement à notre Musée attestent leur talent.

Je les salue tous cordialement, peintres, sculpteurs, architectes ; je les loue d'avoir réuni leurs bonnes volontés pour rendre à leur grand patron Charles Crozatier un hommage qui ne pouvait plus se faire attendre ; je les remercie encore de m'avoir choisi pour être leur interprète et, en leur nom et au mien, je souhaite succès et prospérité à leur jeune successeur, le nouveau titulaire du prix Crozatier, l'élève architecte Besson.

Messieurs, le sculpteur Barthélemy a bien rendu la physionomie de notre grand compatriote : c'est bien la finesse et la bonté du maître ; c'est son œil vif et pénétrant, son menton énergique, son vaste front qui abrite une pensée forte, une imagination puissante.

Inclinons-nous devant le maître artiste, devant le bienfaiteur de la cité et gardons-lui, dans nos cœurs de Vellaves, un impérissable souvenir.

* *

Le monument élevé par souscription publique à Jules Vallès dans le jardin du Fer-à-Cheval, au Puy, a été inauguré le 7 septembre, sous la présidence de M. Frantz Jourdain, membre de la Société des gens de Lettres, président du Syndicat de la Presse artistique et du Comité du Salon d'automne, officier de la Légion d'honneur, en présence des membres du Comité, des autorités du département et de la ville, des représentants de la famille Vallès et d'un grand nombre d'amis des Lettres désireux de s'associer à une manifestation ayant pour but d'honorer avant tout l'écrivain auquel on doit *Les Réfractaires*, *La Rue* et cette trilogie puissante : *L'Enfant*, *Le Bachelier*, *L'Insurgé*.

M. le Dr Pierre Boyer, membre de la Société des gens de Lettres, vice-président de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire, et président du Comité du monument en même temps qu'initiateur du projet, a d'ailleurs déterminé très nettement le caractère de l'hommage rendu par le Velay à l'un des siens dans le discours qu'il a prononcé en remettant l'œuvre vigoureuse du sculpteur Marcellin Sabatier à la ville du Puy :

On a dit que c'était une inconséquence d'ériger un monument à celui qui

se donnait comme briseur d'idôles, mais, ceux qui connaissent à fond l'âme vellave savent bien que la gravité sérieuse du montagnard est souvent assaisonnée d'une forte pincée de blague gauloise. Et c'est si vrai pour Vallès que son volume intitulé *L'Enfant*, il l'avait baptisé dans une première version *Le Testament d'un blagueur*. Ne donnons donc pas à ces boutades plus d'importance qu'elles n'en voulaient avoir. Ceux qui lisent Vallès en initiés savent bien que même entre les pages tristes de *L'Insurgé* il y a parfois de la grosse farce rabelaisienne.

Comme Rabelais, en effet, il a des touches larges et grosses pour déguiser ses satires corrosives sous un masque de Mardi-Gras et le tout finit parfois par un formidable éclat de rire. Il est vrai que souvent il rit pour cacher ses larmes et voiler son attendrissement, à tel point que ceux qui le connaissent mal ont pu se tromper sur ses véritables sentiments.

Les plus réputés, les plus compétents, les plus difficiles à contenter, Philàrète Chasles, Richepin, Barbey d'Aurevilly, Bourget, Daudet, Barrès ont proclamé et acclamé son rare et génial talent.

Brunetière, de la *Revue des Deux-Mondes*, le sévère et implacable Brunetière lui-même, n'a pu s'empêcher, tout en enrageant, de reconnaître en lui un Bossuet *de carrefour*, mais un Bossuet tout de même et de lui prédire une statue. Et, à ce propos, nous demandons humblement pardon à M. Brunetière de n'avoir pu le satisfaire que fort incomplètement en n'élevant à son Bossuet qu'un simple buste.

Que voulez-vous ? On n'est trahi que par les siens.

N'importe, statufié ou non, on est forcé de reconnaître en notre génial compatriote le principal caractère du grand écrivain et ce caractère, c'est qu'on peut lire et relire du Vallès toujours avec un nouveau plaisir. Un autre de ses rares mérites, comme je l'ai déjà dit dans une conférence, c'est qu'il n'a jamais cherché le succès dans la roserie, dans la licence, dans l'obscurité.

En dépit de certaines boutades rabelaisiennes, c'est un écrivain chaste.

En plus de ses qualités d'ordre élevé et général, Vallès doit nous intéresser particulièrement comme écrivain vellave, parce que nul comme lui n'a gravé, à l'eau forte, nos scènes de mœurs locales et nos paysages sauvagement idylliques.

Que de fois aussi il est revenu dans notre Velay pour arracher, comme il le disait avec son énergique concision « de l'herbe et de la copie au sol natal ».

Présentant ensuite le monument, M. le Dr Boyer conclut ainsi :

Regardez et admirez, ce n'est pas un Vallès attiédi, adouci, maquillé pour vitrine de coiffeur, c'est un Vallès à tête léonine, à encolure puissante, et en même temps le Vallès attristé du convoi du pauvre, le défenseur émouvant de tous ceux qui ont souffert du même martyre que celui de *L'Enfant* et du *Bachelier*.

On disait de Mirabeau qu'il était beau de laideur, notre Vallès est beau de vigueur, vibrante et envahissante, c'est un conquistador vellave qui de cette chose si légère, si fragile qu'est une plume a su se faire une arme redoutable et triomphante dans l'impitoyable mêlée des écrivains parisiens.

Il semblerait que le bronze lui-même ait senti et compris le personnage que le très intéressant talent de notre artiste vellave lui demandait : le front puissamment développé est comme éclairé d'une lueur de génie, la face est rayonnante d'énergique expression, et dans cette tête d'athlète de la pensée, enflammée d'activité cérébrale, d'inspiration bouillonnante, je retrouve la tête du Vallès qui m'était apparu lorsque je le vis pour la première fois dans la fournaise du *Figaro*.

Lui qui ne voulait pas de statue, peut-être moins par blague que parce qu'il redoutait quelque maladroite et plate effigie qui l'aurait fait bondir, s'il voyait, en ce jour, sa personnalité rendue si artistiquement, si psychologiquement par son compatriote Marcellin Sabatier, il rugirait d'aise et s'écrierait : Oui, c'est bien moi Vallès, un monsieur pas commode, si vous voulez, mais pas mauvais diable au fond ; j'ai vigoureusement conscience de ce que je suis, si ça ne vous plaît pas, tant pis pour vous.

Ce n'est peut-être pas l'auteur favori de certains snobs. Il est trop brutalement frondeur, il se plaît trop à donner des coups de pied au croupion des convenances, mais il a la plus personnelle, la plus méritoire, la plus enviable, la plus noble de toutes les aristocraties, l'aristocratie du talent.

En dehors de nous et plus haut que nous, il a été sacré grand et illustre et notre petite patrie doit être fière d'avoir ajouté ce sonore et ferrugineux fleuron de basalte à la couronne de la grande patrie.

M. Henri Moulhiade répondit à ce discours comme adjoint au maire du Puy mais surtout en poète :

Notre ville, dit-il, n'entend pas jeter au néant la mémoire de ceux qui ont aidé à sa gloire et au rayonnement de son nom, et le vieux cliché qui consiste à considérer les cités provinciales comme incapables de s'émouvoir à d'autres choses que les jeux du cirque et les concours d'orphéons, commence à être bien désuet, le sentiment du beau pénétrant de plus en plus leur âme et clarifiant leurs traditions. Voilà pourquoi le capitale du Velay ceint aujourd'hui de guirlandes et de fleurs le front tourmenté du penseur.

Je sais bien qu'on a longuement discuté dans la presse et dans le public pour ou contre le buste de Vallès ; les attaques de ses adversaires n'ont rien changé à la manière de voir de ses admirateurs.

Certes, on peut affirmer que les idées politiques dont se réclama le célèbre écrivain sont un audacieux défi à l'ordre français, mais en ne se plaçant exclusivement que sur le terrain de l'Art, nul autant que Vallès ne mérite l'hommage de nos concitoyens. Il ne saurait en être autrement. Quelle jeunesse consciente et studieuse, d'où qu'elle vienne, de l'Enseignement libre ou des Lycées de l'État, quelle jeunesse, vraiment soucieuse de son renom

d'éclectisme, ne s'associerait point à ces louanges, et ceux-là ne seraient-ils pas des sots ou des fous, qui, n'imposant pas silence à leur violence, oseraient s'en prendre à l'un des maîtres les plus glorieux des Lettres françaises?

L'art est intangible. Les passions doivent cesser de hurler quand l'on évoque la grandeur de notre patrimoine littéraire.

Vallès est nôtre. Il est indéniable que c'est le Velay, son sol farouche et tumultueux, tout en laves et en volcans, ses horizons hautains qui ont imprimé au génie de Vallès sa forte personnalité ! Notre race a trouvé en lui une langue et un style à se fixer et à se perpétuer.

Sa manière de voir et de penser, haute et rude comme notre glèbe, a puisé sa sève au cœur même des entrailles nourricières, et l'on peut dire de son œuvre qu'elle est comme le reflet du caractère sobre et grandiose de nos campagnes vellaves.

Puis ce fut le tour de M. Frantz Jourdain. L'éminent artiste, à qui Vallès, autrefois, donna des leçons, a évoqué ses souvenirs et fait de son maître un vibrant éloge que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier.

Il faut avoir vécu dans l'intimité, dans l'intimité vraie de ce grand méconnu, a-t-il affirmé, pour « bien dégager du tatouage de guerre et des oripeaux de chef apache dont il s'affublait parfois » — comme l'a écrit Alphonse Daudet dans la préface d'un de mes livres — « un Jules Vallès humain et tendre », pour briser la cuirasse dont il cherchait à se barder l'âme, pour forcer la porte farouchement close aux curiosités maladroites et aux incompréhensions hostiles. Ah ! les malentendus, les légendes, les racontars, les constatations superficielles, les procès-verbaux falsifiés, les déductions hâtives, les jugements partiels et iniques, comme ils défigurent la silhouette d'un être, et comme ils trompent la postérité ! Que j'ai contemplé de sépulcres blanchis dont l'extériorité fastueuse dissimulait la plus écœurante putréfaction ! Que j'ai vu de façades somptueusement décoratives derrière lesquelles se dissimulaient de repoussants taudis ! Que d'hypocrisie et de mensonge se cachaient sous des dehors séduisants, sous des déclarations humanitaires, sous des théories ronflantes, sous un étalage châtoyant de vertus austères ! Que de cendres glacées sous le décor en trompe l'œil de volcans en éternelle ébullition ! Et, par contre, que d'amour, de douceur, de dévouement, d'abnégation, dissimulés avec une sorte de pudeur farouche, excitant des haines dont les effets empêchaient de reconnaître les causes ! Les égoïstes passent indifférents devant les iniquités sociales qui ne sauraient les atteindre, et ce sont les sensitifs, les porteurs de flambeaux, que les cris de la misère humaine apitoyent et exaspèrent. Je plains les prudents et les impassibles, ils ne connaîtront jamais l'àpre jouissance de défendre les vaincus.

« Ce qu'ils appellent mon talent, disait Vallès, n'est fait que de ma conviction et de ma pitié ».

Cette phrase résume la carrière du combatif puissant que nous fêtons aujourd'hui : pitié pour l'enfant, pour l'humble, pour le faible, pour le deshérité, pour le blessé, pour le paria, pitié pour ceux qui souffrent, pitié pour ceux qui tombent sur la route épuisés et désespérés.

Cette carrière me semble d'ailleurs implacablement logique, à moi qui ai connu si jeune l'auteur de *L'Insurgé* : elle se manifeste comme une conséquence rationnelle du tempérament et des convictions d'un homme qui n'a jamais trahi, qui n'a jamais renié son passé et qui, jusqu'à la mort, a gardé la rigidité de sa conscience. Quand j'entends parfois une imprécise allusion à « la férocité de ce fauve », il m'est difficile de retenir un sourire et un haussement d'épaule, et, regardant très loin en arrière, je revois le répétiteur qui, patiemment, sut se rapetisser à ma taille pour vaincre ma timidité et, à force de délicatesses, conquérir mon âme inquiète et apeurée.

De vifs applaudissements saluèrent ces discours et clôturèrent la cérémonie à laquelle l'*Orphéon du Velay* avait prêté son artistique concours.

Un banquet réunit à midi au Grand Hôtel autour de M. Frantz Jourdain et de M. le Dr Boyer une quarantaine de convives.

Des toasts y furent portés par MM. le Dr Pierre Boyer, au nom du Comité Vallès; Frantz Jourdain; Petit, secrétaire général de la Haute-Loire; Henri Moulhiade, adjoint au Maire; et Ulysse Rouchon, au nom des parents de Vallès.

Note sur une Épée de Jeanne d'Arc.

A la suite d'une communication qui a été faite, à la séance du 4 novembre 1909, sur une médaille, en plomb, trouvée à Espaly, appartenant à M. le chanoine Fontanille, portant à l'avvers l'effigie de Jeanne d'Arc à cheval, avec les dates 1409-1431 et au revers l'image de la Pucelle gardant ses moutons, j'ai parlé d'une épée, portant également l'image de Jeanne d'Arc, mais avec la date 1419, qui se trouve au musée de Dijon et qu'on a cataloguée ainsi : *Épée du temps de Charles VII.*

Jusqu'à présent on a ignoré à qui cette arme a appartenu et à quelle occasion elle a été faite.

L'article suivant, du *Nouvelliste de Lyon* du 24 avril 1911, nous l'apprend :

« Le musée de Dijon possède une épée qu'on vient d'identifier comme « étant une arme remise à Jeanne d'Arc par Charles VII.

« Sur une face est gravé un personnage à genoux devant la croix « avec ce nom : *charles septième*, sur l'autre on lit le mot : *Vaucouleurs* ; « sur les deux sont les armes de France et celles de la ville d'Orléans. « La date 1419 est répétée en cinq endroits ».

Bien que je ne connaisse pas encore le mémoire pas plus que le nom de l'auteur de cette identification, j'ai cru devoir signaler cet article, estimant que tout ce qui concerne notre héroïne nationale devait être enregistré sans retard par les sociétés savantes.

Et en attendant la publication de ce document, j'ai l'honneur de vous communiquer une gravure représentant cette épée (1), dont voici la description :

Longueur de la lame, 825 millimètres. Largeur près de la garde, 49 millimètres.

Elle est remarquable par son état de conservation et par l'intérêt qui se rattache à des inscriptions qui avoisinent des armoiries et deux cartouches gravés sur le plat de la lame, près de la poignée, et qui servent à constater l'ancienneté de cette arme.

(1) Cette gravure illustre une étude, sur cette épée, insérée dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, année 1831.

On distingue de chaque côté de la lame les armes royales accostées de celles de la ville d'Orléans. Ces armoiries sont surmontées d'un cartouche qui renferme les traces, encore très visibles, d'une figure armée agenouillée au pied d'une croix dans les branches de laquelle est entrelacée une couronne de fleurs. Une autre partie de la gravure, qui est restée plus distincte, est composée des noms : CHARLE · SEPTIESME · et ...VAVCOVLEV, placés, les deux premiers d'un côté de la lame sous la bande montante de la droite de l'encadrement du cartouche, et l'autre sur la face opposée, dans la bande correspondante. Près de la partie supérieure des cartouches est répétée cinq fois, et gravée plus profondément que le reste, la date 1419, ce qui fait supposer qu'elle a été ajoutée après coup.

Il y a, dans cette date de 1419, quelque chose d'aussi inexplicable que dans celle de 1409 de la médaille d'Espaly ; à ce point de vue, le rapprochement des deux objets est curieux. Aucun fait saillant de la vie de Jeanne d'Arc n'a eu lieu dans le cours de ces deux années. Il s'est bien produit deux grands événements historiques d'un caractère général : la cessation du grand schisme d'Occident, par l'avènement du pape Alexandre V, en 1409 et l'assassinat de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, sur le pont de Montereau en 1419 ; mais comme ils n'ont aucun rapport avec les faits et gestes de la Pucelle, qui donc nous donnera l'explication de cette énigme ?

(Communication de M. Guillaume Fourier, membre correspondant.)

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 3 JUILLET 1913.

PRÉSIDENTE DE M. EMMANUEL RIOUFOL.

Présents : MM. le docteur P. Boyer, Bonnefoux, Barthélemy Braud, Fournier, Hedde, Jouanne, Antoine Jacotin, Nicolas, Vessereau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Au nombre des ouvrages reçus, figurent les derniers volumes des *Annales* de la Société académique du Puy, destinés à compléter notre collection des publications de nos savants collègues.

Bibliographie. — La *Revue du Vivarais* commence dans son numéro du 15 juin l'impression d'une étude de M. C. Fabre, consacrée au troubadour Perdigon, de l'Esperon en Vivarais.

Après un premier chapitre qui rappelle et apprécie les travaux parus jusqu'ici sur ce poète, M. Fabre a traduit et commenté la bibliographie de Perdigon puis a placé successivement chaque poème dans les diverses périodes de sa carrière : 1^o séjour en Auvergne (1194-1202) ; 2^o séjour en Provence (1202-1208) ; 3^o croisade contre les Albigeois (1209-1211). M. Fabre a ensuite décrit les événements auxquels a assisté Perdigon de 1211 à 1224, il a examiné à part quatre poèmes qui ne peuvent être datés qu'approximativement et a terminé par de brèves remarques générales sur la valeur littéraire de l'œuvre d'un troubadour dont les travaux nous intéressent car ils sont ceux d'un compatriote, puisque l'Esperon relevait de l'évêché du Puy.

Dans la *Revue de la Haute-Auvergne*, M. Louis Jalenques achève la publication de son aperçu sur le dixième et les vingtièmes dans la province d'Auvergne et mentionne les circonstances dans lesquelles intervint La Fayette au sujet de ces impôts (1787).

M. L. de Ribier présente aux lecteurs de la même revue l'*Armorial général du Velay* de Georges Paul et formule le vœu que notre confrère donne une bonne histoire des familles du Velay « comme l'ont fait jadis pour l'Auvergne Bouillet et de Sartiges d'Angles dans leur *Nobiliaire* que chacun s'empresse de critiquer mais où tout le monde puise abondamment ».

Dans le *Bulletin de l'Académie delphinale* (5^e série, tome VI), M. l'abbé Graeff, ancien chapelain de Saint-Louis des Français, donne la suite de son intéressant dépouillement des archives vaticanes relatif à Clément VI et la province de Vienne.

Plusieurs actes, concernant l'ancien diocèse du Puy et l'abbaye de la Chaise-Dieu, sont rapportés aux dates suivantes : 1348, 11 juin; 4 juillet; 8 et 15 août; 9 septembre; 18 octobre; 19 novembre; 15 et 19 décembre; 1349, 23 mars; 24 mai; 26 juin; 9 septembre; 1350, 3 février; 9 mars; 4 mai; 1351, 10 janvier; 24 avril.

Quelques détails inédits sur Pierre Odin, Etienne Médicis et Antoine Jacmon. — Des rencontres heureuses, au cours du classement des archives hospitalières, ont permis à M. René Jouanne d'ajouter d'intéressants détails biographiques sur trois personnages très connus sinon bien connus de l'histoire locale : Pierre Odin, Etienne Médicis et Antoine Jacmon.

Pierre Odin, abbé de Saint-Vosy et official de l'évêque Jean de Bourbon, fut en outre maître de l'hôpital en 1492-3 et sa signature figure avec celle d'Adenet de la Motte au recto et au verso de chaque feuillet du registre des dépenses de l'établissement; et on se rend compte en le parcourant que de nombreux ordres ont été exécutés à son instigation. L'administration de Pierre Odin est également révélée par un document curieux du 2 mars 1493 (n. st.) contenant une transaction entre le chapitre et les habitants de la rue de la Saulnerie. Le registre de notes auquel est emprunté cet acte en relate d'autres du 22 mai 1494, du 2 janvier 1495, du 25 septembre 1497, du 17 juillet 1499 et du 19 novembre 1501, nommant l'abbé de Saint-Vosy.

M. Jouanne précise en outre la date du décès de Pierre Odin. Contrairement à l'allégation de Médicis, il suppose qu'il mourut entre le 7 décembre 1501 et le 4 mars 1502 (n. st.).

Lorsqu'il écrivit la préface de son édition des *Chroniques* de Médicis, Augustin Chassaing avait consulté seulement les contrats d'acquisition sur parchemin de la famille Mège déposés aux archives hospitalières; M. Jouanne a rencontré d'autres pièces sur papier qui complètent les précédentes indications : l'investiture donnée par Jacques Pome, seigneur de Montréal, à Etienne Médicis pour deux prés achetés par lui à Marminhac; le dénombrement de ce que Médicis tenait en fief noble du vicomte de Polignac (1^{er} juin 1548); une reconnaissance des terres qu'il possédait sous la directe de l'abbaye de La Chaise-Dieu (1552).

M. Jouanne a également découvert une copie de la main du chroniqueur des lettres patentes de Louis XI (9 avril 1467) portant exemption par les consuls du Puy « sur le faict de l'armée »; un vidimus du 5 octobre 1541 d'une ordonnance rendue par le sénéchal du Puy le 20 mai 1534; la copie des lettres patentes données le 19 mars 1541 (n. st.) par François 1^{er} pour remédier aux abus causés par ce privilège; le « Dénombrement faict par Estienne Médicis, de ce qu'il tient noble au bailliage du Velay ».

Ces textes importants, auxquels est joint un feuillet de commentaires, seront imprimés dans le *Bulletin*, ainsi que divers actes dans lesquels figure Antoine Jacmon, et spécialement son testament du 2 août 1636.

Les méreaux de Saint-Médard de Saugues. — M. l'abbé Fabre a lu au Congrès archéologique du Puy de 1904 sur les méreaux de la collégiale Saint-Médard de Saugues, frappés depuis 1369 jusqu'en 1625, un mémoire présentant un vif intérêt en raison des nombreuses explications documentaires qu'il contenait des raisons qui avaient amené l'émission de ces jetons et sur la manière dont cette émission avait été pratiquée pendant près de trois siècles.

Les pièces d'archives ont même permis à M. Fabre de décrire le méreau qui portait d'un côté l'image d'un évêque, de l'autre une crosse, une étoile et une fleur de lys. Mais s'il a été possible de faire alors l'histoire du *beus* de Saint-Médard, le jeton lui-même n'a pas été rencontré malgré de minutieuses recherches dans le canton de Saugues.

Plus heureux que les chercheurs vellaves et gevaudanaï, le cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale s'est enrichi récemment (1912) d'une monnaie qui semble être le *beus* sauguain.

Sur le champ de la pièce, dont le secrétaire présente un moulage dû à l'obligeance de M. Ernest Babelon, conservateur des collections numismatiques de la Bibliothèque nationale, on distingue d'un côté l'image d'un évêque mitré de profil à droite, et de l'autre une crosse, deux fleurs de lis et une étoile formée de quatre points. Au revers, on voit une croix bouletée, ayant chaque extrémité terminée par trois points et cantonnée de quatre points. Un cercle d'un trait entoure la croix; il est suivi d'un cercle de points. Le poids de l'original est de 1 gr. 80.

On en connaissait un exemplaire dans la collection Sarriau, de Paris; il a été signalé dans le *Bulletin* de la Société française de numismatique (1906, v.). M. Testenoire-Lafayette, de Saint-Etienne, en a découvert en 1909 un spécimen au milieu d'un certain nombre de deniers et oboles du Puy et de pièces de type féodal du pays vellave. Ce jeton en cuivre rouge paraît, de l'avis de M. Testenoire (*Bulletin*, 1909), provenir d'une frappe légèrement distincte dépourvue de points dans les cantons du revers.

Ces indications sont utiles à mentionner; elles complètent l'étude de M. l'abbé Fabre.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 4 heures et l'exercice 1912-13 est clos.

Le secrétaire général,

ULYSSE ROUCHON.

TABLE DES MATIÈRES

CONFÉRENCES ET ÉTUDES.

	Pages.
PAUL OLIVIER. — Essai de répertoire des Ex-libris et Fers de reliure des Bibliophiles du Velay et d'une partie de l'Auvergne (département de la Haute-Loire) (<i>suite et fin</i>).....	1, 108, 161
L. MATTE. — La grotte des Orciers près Retournac.....	37
RENÉ JOUANNE. — L'Hôtel-Dieu et l'Hôpital général pendant la Révolution française.....	45
BARTHÉLEMY BRAUD. — Une reine du Chant : Cornélie Falcon.....	73
RENÉ JOUANNE. — Les Hospices du Puy sous le Directoire et le Consulat.....	124
PAUL LE BLANC. — Lettres inédites du sculpteur Pierre Julien à Dominique Brunel, au Puy.....	205
RENÉ JOUANNE. — Cours d'amour et Jeux floraux en Velay.....	214
D ^r PIERRE BOYER. — Souvenirs d'un reporter ponot pendant la Commune.....	277
MAXIME RIOUFOL. — Les Routes du Velay au point de vue de la géographie sociale.....	310

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Conférences du Vendredi (Troisième série, hiver 1912-1913).....	73
---	----

PROCÈS-VERBAUX

<i>Séance du 3 octobre 1912.</i> — Bibliographie; — L'Hôtel-Dieu et l'Hôpital Général pendant la Révolution française; — Vaneau et son œuvre (<i>Suite</i>); — La Bête du Gévaudan. Légende et histoire; — Le Concours départemental de 1912; — Les Conférences de 1912-1913; — Élection. Candidature.....	60
<i>Séance du 7 novembre 1912.</i> — Bibliographie; — Vaneau et son œuvre (<i>la Décoration de la chapelle du Refuge</i>); — Harangue d'un pédant de village au XVIII ^e siècle; — Nouveaux noms de rue au Puy (<i>Vœux</i>); — Élection. Candidatures.....	64
<i>Séance du 5 décembre 1912.</i> — Bibliographie; — Une installation solen-	

nelle de la Commission des Hospices sous le Consulat; — Notice biographique du cardinal de Polignac; — Le Concours de la prime d'honneur en 1913 dans la Haute-Loire; — Spéléologie; — Élections. Candidatures.....	68
<i>Séance du 9 janvier 1913.</i> — Bibliographie; — Noël vellave; — L'œuvre de Vaneau; — Découvertes à la Rochelambert. Le menhir de Marcillac; — Un prieur du Viaye : Jean Cayroles; — Aux antimilitaristes; — Élections.....	147
<i>Séance du 6 février 1913.</i> — La chaire à prêcher de N.-D. du Puy; — La comtesse de la Roche-Lambert à Trianon; — Les forêts de la Margeride (Vœu).....	151
<i>Séance du 6 mars 1913.</i> — Correspondance. Bibliographie; — Notes et documents sur Vaneau (<i>suite</i>); — Le camp d'Antoune; — Un mariage bourgeois au Puy (1635); — M. Joannès Chaleyé et la dentelle du Puy; — Assemblée générale.....	153
<i>Séance du 3 avril 1913.</i> — Bibliographie; — Le Jubilé du Puy de 1785; — Manuscrits vellaves. Projet de publication; — Les Hospices sous le Directoire; — Congrès des Sociétés savantes.....	262
<i>Séance du 8 mai 1913.</i> — Correspondance et Bibliographie; — Planh de Bertrand Carbonel de Marseille sur la mort de Pierre Cardinal; — Une fête à la Voûte en l'honneur du cardinal de Polignac; — Candidatures.....	265
<i>Séance du 5 juin 1913.</i> — Correspondance. Bibliographie; — Les artistes du Velay : Bonfils; Samuel; — Le crâne de l'Homme de Denise; — Le congrès des Sociétés savantes à Grenoble; — Un bibliophile contemporain de Pierre Odin : Adenet de la Motte; — Un embaumement au Puy en 1644; — Élections.....	270
<i>Séance du 3 juillet 1913.</i> — Bibliographie; — Quelques détails inédits sur Pierre Odin, Etienne Médicis et Antoine Jacmon; — Les méreaux de Saint-Médard de Saugues.....	336

MÉLANGES ET DOCUMENTS

<i>A la Mémoire de Hoche</i> (Communication de M. Ulysse Rouchon).....	157
<i>Le Personnel des Notaires au ressort de la Sénéchaussée du Puy en 1679</i> (Communication de M. Antoine Jacotin).....	274
<i>Les monuments Crozatier et J. Vallès au Puy</i>	327
<i>Note sur une épée de Jeanne d'Arc</i> (Communication de M. G. Fourier)...	334

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

27

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

3232

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.

Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

LIBRARY USE ONLY		
MAY 18 1989		
CIRCULATION DEPT.		
LOANED BY		
0 1989		
CIRCULATION DEPT.		
SENT ON ILL		
MAR 20 1995		
U. C. BERKELEY		

FORM NO. DD6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
 BERKELEY, CA 94720



